

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**
TOME IX-1971

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25–30 pages dactylographiées pour les articles, et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPÉENNES**

TOME IX-1971

N° 1

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; EM. CONDU-RACHI, A. ROSETTI, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; H. MIHĂESCU, COSTIN MURGESCU, D. M. PIPPIDI, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; AL. ELIAN, VALENTIN GEORGESCU, FR. PALL, MIHAI POP, EUGEN STĂNESCU; AL. DUȚU — *secrétaire de la Rédaction*.

SOMMAIRE

Relations politiques et culturelles

SAVA IANCOVICI, Relations roumano-albanaises à l'époque de la renaissance et de l'émancipation du peuple albanais, I	5
ELEONORA COSTESCU, L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII ^e et XIX ^e siècles, II	49
CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU, Les cours de grec dans les écoles roumaines après 1821 (1821 — 1866)	71

Textes et documents

FRANCISC PALL, Di nuovo sulle biografie scanderbegiane del XVI secolo	91
C. DIMA-DRĂGAN et MIHAI CARATAȘU, Un manuscrit grec inédit du docteur Jean Comnène	107
T. BODOGAE, Neue Angaben hinsichtlich der Beziehungen des Metropoliten Andreas Șaguna zu Baron Simeon Sina	121

Discussions. Notes brèves

La Valachie et la bataille de Kossovo (1448) (<i>Matei Cazacu</i>); Toleranz und Intoleranz bei den rumänischen Grenzern in Siebenburgen (<i>Carol Göllner</i>); La souveraineté de la Roumanie et le problème du Danube après le Congrès de Berlin (<i>Șerban Rădulescu-Zoner</i>)	131
---	-----

Chronique

Cornelia Papacostea-Danielopolu, Le II ^e Congrès international des études du sud-est européen, I	153
<u>André Miranibel</u> (Georges Castellan, Paris)	159
<u>Alois Schmaus</u> (A. Fochi)	161

Comptes rendus

C. W. CRAWLEY, John Capodistrias : Some Unpublished Documents (<i>Andrei Pippidi</i>); H. H. STAHL, Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste (<i>Valentin Al. Georgescu</i> ; <i>Liviu P. Marcu</i>)	163
Makedonski folklor. Le folklore macédonien (<i>Sava Iancovici</i>); VITO MORPURGO, Profilo storico-bibliografico del folklore jugoslavo (<i>Adrian Fochi</i>)	168

<i>Notices bibliographiques</i>	175
---	-----

<i>Livres reçus</i>	191
-------------------------------	-----

RELATIONS ROUMANO-ALBANAISES À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE ET DE L'ÉMANCIPATION DU PEUPLE ALBANAIS. I.

SAVA IANCOVICI

C'est autour de 1821 qu'il devient possible de tracer un contour plus précis aux relations roumano-albanaises. Elles iront en s'intensifiant au cours de neuf décennies ; les témoignages qui les illustrent sont la preuve d'une collaboration des plus étroites entre Roumains et Albanais à une époque où ces derniers n'avaient pas leur propre Etat. C'est que, à l'époque de la domination ottomane, seuls parmi les peuples des Balkans, les Albanais n'avaient pas réussi à se faire reconnaître en tant que nation.

L'évolution des relations roumano-albanaises est étroitement liée à l'existence en Roumanie de colonies et de communautés albanaises, unique point de contact entre ces peuples qui n'avaient pas de frontière commune.

Etat actuel des recherches. Le problème des relations roumano-albanaises au cours des siècles n'a pas fait l'objet de recherches plus suivies en Roumanie. Même certains faits et aspects plus évidents, facilement accessibles à la recherche grâce à une information riche et sûre, ceux notamment de la période 1844 — 1912, n'ont attiré qu'incidemment l'attention des historiens.

Il n'existe, jusqu'à nos jours, aucune étude plus poussée concernant ce problème, pas même pour une époque aussi importante que celle de la renaissance et de l'émancipation du peuple albanais.

En 1915, N. Iorga publie quelques faits plus connus à l'époque¹. En étudiant les rapports roumano-albanais du point de vue de la linguis-

¹ N. Iorga, *Albania și România* (L'Albanie et la Roumanie, leçon inaugurale tenue à Bucarest à l'Institut pour l'étude de l'Europe du sud-est, le 31 janvier 1915) *lecția de deschidere ținută în București la Institutul pentru studiul Europei sud-estice, în ziua de 31 ianuarie 1915. Vălenii de Munte, 1915, 15 p.*

tique, Th Capidan ² tire au clair quelques données importantes concernant l'Abécédaire albanais de 1844 ³ et qui seront enrichies par V. Papacostea⁴. Vl. Bănăţeanu s'intéresse en passant (1934) à l'activité des intellectuels albanais en Roumanie ⁵, tandis que A. Balotă ⁶ ignore complètement cet aspect. Pour le reste, l'historiographie roumaine enregistre quelques mentions ayant trait à d'autres aspects des relations roumano-albanaises. La récente contribution de N. Ceacir et G. Maxudovici ⁷ regarde certaines données cueillies dans un matériel récemment acquis par les Archives de l'Etat, lequel comprend, en fait, des extraits de la presse roumaine de l'époque.

L'historiographie albanaise prouve un intérêt plus poussé pour ce problème et ceci grâce au fait qu'au cours du siècle dernier les organisations et la presse albanaises de Roumanie, en collaboration avec les mouvements albanais d'autres pays (Italie, Egypte, Bulgarie, Etats-Unis d'Amérique), ainsi que de l'Empire ottoman, ont lutté pour l'émancipation du peuple albanais. On a en premier lieu écrit sur les journaux albanais de Roumanie; les informations les plus fréquentes datent de 1926 ⁸ et de 1964 ⁹. Les traités d'Histoire des Albanais ¹⁰, la synthèse de Kristo Frashëri ¹¹ surtout, donnent des informations précieuses sur l'émigration albanaise de Roumanie, mises en relation avec certains faits de l'histoire générale d'Albanie. Toutefois, ces informations ne permettent pas de saisir les aspects caractéristiques des relations roumano-albanaises en Roumanie (l'attitude des autorités, ainsi que l'opinion publique concernant les colonies et les organisations albanaises dans ce pays) et en territoire

² Theodor Capidan, *Raporturile albano-române* (Rapports albano-roumains), dans « Dacoromania », Buletinul Muzeului Iumbii române, anul II, 1921—1922, Cluj, p. 445—453.

³ Idem, *Contribuția Românilor la renașterea Albaniei*, (La contribution des Roumains à la renaissance de l'Albanie), dans « Graiul Românesc », anul II (1928).

⁴ Victor Papacostea, *Sur l'abécédaire albanais de Vechilhargi*, dans « Balcania », Bucarest, Vol. I, 1938, p. 246—252; Idem, *La participation de l'écrivain albanais Vechilhardgi à la Révolution de 1821*, dans « Balcania », VIII, 1945, p. 187—191. V. aussi P. Pepo, *Një letar e korçarëve e vitit 1845 dërguar N. Veqilharxhi ne Rumani* (Une Lettre adressée de Korça à N. Veqilharxhi en 1845, en Roumanie) dans « Studime Filologjike » Universiteti shtetëror i Tiranës, Instituti i historisë dhe djuhesisë, n° 1, 1966, f. 203.

⁵ Vlad Bănăţeanu, *Aspecte din Albania* (Aspects d'Albanie), Czernowitz, 1934, 221 p.

⁶ Dr. Anton Balotă, *Albania și albanezii* (L'Albanie et les Albanais), Bucarest, 1936, 434 p.

⁷ N. Ceacir, G. Maxudovici, *Unele aspecte privind condițiile create pe teritoriul României mișcării culturale albaneze la sfârșitul secolului al XIX-lea — începutul secolului al XX-lea* (Certains aspects concernant les conditions créées sur le territoire roumain au mouvement culturel albanais à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e), dans « Revista Arhivelor », 1 (1967), p. 104—110.

⁸ *Aktiviteti i Shqipëtarëve në Rumani*, dans « Diturija », Tirana II, novembre 1926, p. 22—29, 50—53, 87—96, 143—150.

⁹ Vehbi Bala, *Shtypi Shqipëtar në Rumani*, dans « Reviste shkencore e Institutit Pedagogjik dyvjeçar te Shkodres », 1 (1964), p. 31—52.

¹⁰ *Historija e Shqipërisë, Vëllim i parë*, Tiranë, 1959, 544 p.

¹¹ Kristo Frashëri, *Histoire d'Albanie (Bref aperçu)*, Tiranë, 1964, 361 p.

albanais faisant partie de la Turquie européenne. C'est ainsi que, grâce à l'action pour l'émancipation culturelle des Aroumains, la collaboration roumano-albanaise a été très étroite.

Ni les *études spéciales* ni les *synthèses* sur l'histoire de l'Albanie, élaborées dans d'autres pays, ne sont à même de fournir plus d'informations pour aider à une meilleure connaissance des relations roumano-albanaïses, tout au plus certaines données documentaires se trouvant dans les archives étrangères, celles autrichiennes et russes notamment. Par exemple, dans son livre récemment paru ¹² concernant l'histoire des mouvements nationaux albanais, Stavro Skendi a très attentivement étudié les informations sur l'activité des patriotes albanais en Roumanie, sur leurs relations avec leurs compatriotes militants se trouvant dans d'autres pays. Toutefois, son travail se ressent de l'absence d'informations se trouvant dans les publications roumaines, ainsi que celles publiées en Roumanie en albanais, comme par exemple, les mémoires de Visari Dodani ¹³ qui ne sont pas mentionnés dans le livre de S. Skendi. Il en est de même pour les contributions récentes à l'histoire albanaïse, incontestablement importantes, de Irina G. Senkevitch ¹⁴. Utilisant une vaste information éditée et inédite, la regrettée Irina Senkevitch n'a pas eu l'occasion d'étudier les sources roumaines, ainsi qu'elle l'aurait voulu. L'information roumaine est également absente des études de G. Petrotta, malgré ses nombreuses références concernant l'activité des personnalités albanaïses en Roumanie ¹⁵.

C'est ainsi que certains aspects du mouvement albanaïse en général et de l'aide roumaine accordée à ce mouvement en particulier, demeurent inconnus. Et c'est pourquoi une recherche plus approfondie des multiples aspects des rapports roumano-albanaïses s'impose. Car les sources roumaines et en général la documentation disponible en Roumanie, concernant les Albanais, sont en mesure d'éclaircir au moins certains aspects de ce problème.

Ce sont en premier lieu les *hebdomadaires albanaïses*, parus en Roumanie au cours du dernier quart du siècle passé et dans les premières années du XX^e siècle, qui offrent une documentation importante, aussi bien con-

¹² Stavro Skendi, *The Albanian National Awakening 1878—1912*, Princeton, New-Jersey, 1967, 498 p.

¹³ Vissar Dodani, *Memoriët e mija. Kujtime nga shvillimet e para e rilindjes to kombit Shqipetar nde Bukuresht, Shtypinktonja « Albania* (Mes mémoires. Souvenirs sur les débuts de la renaissance du peuple albanaïse à Bucarest). Constantza, 1930, 195 [—199] p.

¹⁴ I. G. Senkevitch, *Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 годах* (Le mouvement de libération du peuple albanaïse entre 1905—1912), Moscou, 1959 ; Idem, *Албания в период восточного кризиса (l'Albanie à l'époque de la crise orientale)*, Moscou, 1965 ; I. G. Senkevitch, G. L. Arsh, N. D. Smirnova, *Краткая история Албании (Brève histoire d'Albanie)*, Moscou, 1965.

¹⁵ Papas Caetano, Petrotta, *Popolo, lingua e letteratura albanese*, Palermo, 1931, LIV + 571 p. ; Idem, *Svolgimento storico della cultura e della letteratura albanese*, Palermo, 1950.

cernant les colonies albanaises de Roumanie, les opinions qui se formaient parmi les émigrants albanais de Roumanie que l'étude de l'évolution politique et culturelle du peuple albanais en général, le rôle de la société roumaine dans le développement du mouvement culturel albanais.

La presse roumaine a suivi, dès ses débuts (la quatrième décennie du XIX^e siècle) les événements de Turquie intéressant le problème albanais. Les renseignements, tantôt laconiques, tantôt amples sur l'évolution du mouvement albanais au sud du Danube, sur la vie des colonies albanaises de Roumanie, offrent un matériel aussi riche que peu utilisé jusqu'à présent. De ce point de vue, la presse dont disposaient les sociétés et les organisations aroumaines du pays, mérite une attention toute spéciale. Elle nous offre des informations très précieuses sur le mouvement albanais. Des hebdomadaires comme : *Macedonia*, *Aromânul*, *Ecoul Macedoniei*, *Vipera* (appelé plus tard *Tribuna Macedoniei*), *Gazeta Macedoniei*, *Reforme* (appelé plus tard *Românul de la Pind*), *Peninsula Balcanică* et d'autres, ont été tellement intéressés par le problème albanais, ont eu à leur disposition une documentation et des informations souvent des plus importantes, des plus justes aussi, qu'il devient absolument indispensable de les consulter pour quiconque s'occupe des relations roumano-albanaises. La plupart des Aroumains établis en Roumanie provenaient des mêmes régions sud-danubiennes que les Albanais immigrés dans le même pays. Les intellectuels et les chefs des Aroumains ont été les premiers à comprendre les aspirations des patriotes albanais. C'est ainsi que, s'engageant à défendre la cause albanaise, la presse aroumaine a contribué à la formation d'un courant favorable au mouvement albanais dans l'opinion publique roumaine. D'autre part, l'exemple de l'affermissement culturel des Macédo-Roumains, grâce à l'aide de l'Etat roumain, n'a pas manqué d'influencer les militants albanais. Tout ceci a aidé à la mise en œuvre d'une étroite collaboration, à l'organisation d'actions communes non seulement en Roumanie, mais, comme nous allons essayer de le prouver, en Macédoine, en Albanie du sud, en Epire. Et c'est la conscience des intérêts et des buts communs qui justifie la mise en circulation du terme « albano-roumain ».

Tout ceci explique le fait que la presse de l'époque, qui s'intéressait en premier lieu à la destinée de la Macédoine et de l'Albanie, offre des données et des informations plus précieuses que d'autres sources en ce qui concerne l'étude des relations roumano-albanaises.

Il est, par ailleurs, évident qu'une série de données importantes peuvent être trouvées dans *les mémoires* écrits par les participants au mouvement albanais, tant ceux qui ont travaillé en Roumanie, que ceux qui, vivant dans d'autres pays, se trouvaient en relations avec les premiers, comme c'est le cas de V. Dodani, I. Starova-Themo, Samy-bey Fra-

shëri, N. N. Naço, Iani Vreto, Vasa Pashko, F. Konitza, Albert Ghica et d'autres.

En fin de compte, *les fonds d'archives roumains*, en premier lieu quelques acquisitions récentes, comme, par ex., une partie de l'archive de la société albanaise *Drita*, offrent des informations très claires pour l'étude du problème qui nous intéresse. Des incursions dans différents autres fonds d'archives sans relations avec le problème albanaise, comme, entre autres, les registres d'import et d'export de marchandises, sont à même de nous fournir des renseignements très utiles sur certains aspects de ce problème.

I. PRÉSENCE DES ALBANAIS DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

Quand N. Iorga affirme que « ... les relations avec le territoire albanaise sont parmi les plus anciennes de notre pays »¹⁶, il pense au fait qu'un exode des éléments ethniques albanaise vers les Pays Roumains a eu lieu des siècles durant. L'on sait qu'un mouvement en sen inverse n'a jamais eu lieu. Les habitants des montagnes et des régions non productives de l'Albanie sont arrivés, en tant que commerçants¹⁷, artisans, fonctionnaires, beaucoup moins comme agriculteurs, souvent en « habits grecs » comme le dit N. Iorga, pour montrer que les Albanaise passaient généralement pour des Grecs, jusqu'au nord du Danube, cherchant fortune. Tant d'autres, pour les mêmes raisons, et en vue du même but, ont émigré dans l'Italie du sud, dans d'autres pays, jusqu'en Egypte et au Soudan¹⁸.

Quelques témoignages documentaires isolés attestent la présence, à une époque reculée, sur le territoire roumain, de certains groupes de « arbanashi ». L'origine de la famille bien connue des Ghica, aussi bien que celle du prince Vasile Lupu, toutes deux du sud de l'Albanie, est connue, de même que celle de la famille des Balş (nord de l'Albanie).

Les effets de ce processus d'infiltration au nord du Danube se font sentir dans l'apparition de plus en plus fréquente des surnoms obtenus d'après le lieu d'origine, comme : Arghirocastritul, Tetovanliul, Ohirdeanul, Beratliul, Dibranul, etc., qui désignent presque toujours des Albanaise. Ils peuvent d'ailleurs être reconnus aussi par leurs petits noms.

¹⁶ N. Iorga, *Albania și România ... (l'Albanie et la Roumanie ...)*, Vălenii de Munte, 1915, p. 1.

¹⁷ A la fin du XVIII^e siècle et du début du XIX^e, de nombreux commerçants du sud de l'Albanie venaient chercher de la cire en Valachie.

¹⁸ Parfois, comme c'est le cas, par exemple, des habitants de Dipalita, l'émigration en Valachie était due à la terreur exercée par les beys (XVIII^e siècle).

Certaines mentions dans les documents concernant d'ordinaire des litiges commerciaux des villes comme Janina, Korça, Ljaskovik, et autres, indiquent clairement qu'il s'agit de personnes d'origine albanaise. Les mentions indiquant que telle ou telle personne est originaire « di la Țara arnăuțască » (du pays des Albanais) sont plus rares.

Au cours des années, de véritables colonies d'Albanais sont nées, surtout dans les grandes villes, à Bucarest particulièrement ; elles n'étaient pas constituées en sociétés ou en communautés albanaises. Un des chefs du mouvement albanais de Roumanie, N. N. Naço, écrira plus tard : « La colonie albanaise de Roumanie est la plus ancienne. Parmi ses membres il y a eu des hommes de confiance qui ont occupé des fonctions importantes en Roumanie et qui ont combattu aux côtés des Roumains contre les courants étrangers »¹⁹.

A cette époque, les Albanais ne faisaient pas souvent état de leur appartenance ethnique. Il n'est toutefois pas difficile de déceler les Albanais dans les confréries artisanales ou dans les compagnies de marchands. Une « Compania streinilor arnautchioilăi » (Compagnie des étrangers albanaïsi) avait certainement existé et qui est mentionnée en 1820 et 1821 dans une « Matcă de numele tuturor companiilor țării »²⁰ (Liste des noms de toutes les compagnies du pays). Dans cette liste figurent 90 personnes dont la grande majorité porte des noms albanais, comme : Haxhi-Gjoka (chef), Androne Keleku, Lekutz Haxhi-Iane, Lili Stamate, Arghir Qiriak, Ioan Antoniu, Stamate Papalika, Pankul Haxhi-Iorgake, Andronake Gjorgj, etc.

Bons combattants et courageux, les Albanais ont toujours trouvé du travail dans les Principautés, comme gardiens et fonctionnaires sur les terres des boyards et à la Cour des princes²¹ à l'époque phanariote, lorsqu'une armée nationale n'existait pas encore. Leur présence fréquente dans de pareilles occupations explique le fait que l'indication ethnique de « arnăut » deviendra synonyme de la profession même. Le nombre très grand d'Albanais dans le métier des armes et comme garde du corps explique aussi bien le fait que le même terme s'étend également à ceux d'origine ethnique différente (Grecs, Bulgares et Serbes).

Montagnards, habitués à conquérir par les armes leur liberté individuelle, dévoués à leur métier, mais susceptibles à la violence et à l'injustice, les « arnaoutes » des Principautés Roumaines ont très souvent créé des difficultés aux princes régnants. On les trouve dans différentes actions de protestation ; ils sont toujours prêts à participer à un mouvement de mécontentement ou d'insoumission contre le pouvoir central, comme l'a

¹⁹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Archives D. A. Sturza, VI/125, f. 1.

²⁰ Idem, Section des manuscrits, ms. 245, f. 3v-5 ; ms. 248, f. 3-4.

²¹ Ceux-ci étaient d'habitude les « mirdites » (F. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, p. 288).

été, par exemple, celui des frères Regep d'Ada-Kaleh en 1814 — 1815. Leurs partisans étaient tous des Albanais.

Au mois de juillet 1819, un grand nombre d'« arnaoutes » appartenant à la Cour princière de Bucarest, se mutinent ; ils se barricadent au monastère de Sinaia, de sorte que le nouveau prince, Alexandre Soutzo, a dû faire preuve de beaucoup de tact pour les calmer et empêcher ainsi une « révolution », comme le relate Ghenadie Pîrvulescu en racontant l'événement ²².

Au mois d'août 1820, les « arnaoutes » ou « épirotes » de la Valachie, avouent leur sympathie pour Ali-pacha de Janina et pour son action séparatiste ²³.

C'est toujours avec l'aide des arnaoutes, respectivement des Albanais, que les chefs grecs de l'Hétérie ont réussi à préparer leur mouvement insurrectionnel dans les Principautés Roumaines.

II. LA PARTICIPATION DES ALBANAIS À L'INSURRECTION DE 1821 DANS LES PRINCIPAUTÉS ROUMAINE

C'est un fait connu, même si trop peu souligné, que les Albanais ont participé en grand nombre à l'insurrection de 1821, dans les Principautés Roumaines. On peut affirmer que ce sont eux qui ont représenté une importante force de combat des troupes hétéristes commandées par Alexandre Ypsilanti. On les trouve également dans l'armée de Tudor Vladimirescu, surtout dans le détachement conduit par Hagi-Prodan et dans celui du capitaine Mihalaki.

Les « arnaoutes » ont vaillamment lutté, laissant un grand nombre de morts sur le champ de bataille de Drăgășani, Secu et Sculeni. Le terrible massacre ordonné par les Turcs en août 1821 à Bucarest, après l'exécution du « căminar » Sava, n'a été en fin de compte qu'un acte de répression contre les Albanais — car c'étaient eux qui constituaient la troupe du căminar Sava — pour les punir d'avoir pris part à la révolte anti-ottomane.

Les centaines de cadavres des combattants albanais qui ont été jetés dans le Pruth après la lutte de Sculeni ; d'autres centaines de cada-

²² Sava Iancovici, *O revoltă a arnăușilor în 1819 (Une révolte des arnaoutes en 1819)*, dans « Studii și articole de istorie », Societatea de științe istorice și filologice din R.P.R., Bucarest, 1963, vol. V, p. 447—457.

²³ Le rapport du consul d'Autriche, Fleischhackl, à Metternich, du 3 mai 1820, dans *Hurmuzaki*, II (Nouvelle série), Bucarest, 1967, p. 581. C'est à cette époque qu'on observe les premiers signes d'une tendance vers la libération sur le territoire même de l'Albanie. En 1816, Petru Gjumarka, chef des Albanais mirdites, avait envoyé un message à St. Pétersbourg, par l'intermédiaire de Nicolaos Galatis, émissaire de l'Hétérie grecque. C'est la première démarche dans ce sens de la part des Albanais.

vres d'arnaoutes décapités pendant l'horrible massacre de Bucarest (août 1821), représentent la preuve indéniable de l'amour de la liberté qui animait malgré les apparences, ces Albanais, qui avaient quitté leur lointaine patrie pour les pays roumains.

L'impression créée en 1821 par certains auteurs contemporains, que les Albanais n'ont participé à la révolte que grâce à un concours de circonstances, qu'ils se sont laissés entraîner dans cette lutte seulement parce qu'ils étaient des mercenaires, auxquels s'offrait une occasion d'être sollicités et utiles, persiste encore de nos jours. Cette fausse impression est due aussi au fait que parmi les Albanais il n'y avait à cette époque ni intellectuels, ni chefs reconnus officiellement et qu'ils ne se sont donc jamais posé le problème de leur individualisation ethnique au sein du mouvement. Leur participation à la révolte sous le nom de « arnaoutes » dont la signification ethnique n'est pas définie clairement, ne justifie pourtant pas l'opinion qu'ils se seraient engagés dans la lutte sans la conscience d'un but élevé, comme on pourrait le croire, sans se rendre compte qu'ils combattaient ainsi, indirectement, pour la cause albanaise. La plupart des « arnaoutes », spécialement les participants à la révolte hétériste, provenaient de l'Albanie du sud et de l'Épire ; ils étaient de religion orthodoxe. Ils se trouvaient, par conséquent, sous une forte influence grecque, leurs intérêts s'identifiaient à ceux des Grecs ; leur appartenance à l'église grecque, ainsi que le fait que le peu d'instruction qu'ils avaient était également grecque, le problème d'une individualisation par rapport aux Grecs ne se posait pas à l'époque. Leur conscience nationale était réduite à celle de leur appartenance au « peuple chrétien », lequel, dans son ensemble, devait être délivré de la domination ottomane.

En fait, le mouvement hétériste a fait appel à ces sentiments pour entraîner les autres peuples balkaniques dans le mouvement anti-ottoman. A partir de cette réalité, il devient incontestable que, même sans avoir une idéologie propre, un bon nombre d'Albanais ont participé à la révolte ayant conscience du fait qu'ils luttaient ainsi implicitement pour l'émancipation de leur propre peuple. Ce fait était également clair pour les hétéristes ; ce qui est prouvé par une des proclamations du début de la révolte, à Jassy ²⁴, où les chefs des hétéristes font appel aux Albanais : « Grecs, vaillants Vlahomoldaves, vaillants et fidèles Bulgares et vous Albanais renommés ²⁵ ». Il est incontestable qu'un tel appel, où l'on affirmait que « c'est votre malheureuse et pitoyable Patrie qui vous appelle, afin de faire vœu d'abolir la tyrannie », a eu un profond écho parmi les Albanais

²⁴ V. Nestor Camariano, *O prețioasă proclamație a eteriștilor, adresată popoarelor balcanice* (Une précieuse proclamation des hétéristes, adressée aux peuples balkaniques), dans « Revista Arhivelor », n° 1, 1967, p. 97-102.

²⁵ *Ibidem*, p. 97.

des Principautés Roumaines et leur a prouvé qu'ils participaient à la lutte en tant qu'Albanais.

Les arnaoutes sont également mentionnés dans la Convention entre Tudor Vladimirescu et l'Hétérie, dans le sens ethnique, avec les combattants Grecs, Bulgares, Serbes et Macédoniens qui ont participé à la révolte ²⁶.

Un exemple éloquent de la participation des Albanais à la révolte, nous est celui offert par tout un groupe de combattants venus du sud de l'Albanie. Les données biographiques de ces gens — cas rarissime d'information aussi précise pour la révolte de 1821, lorsque des « arnaoutes » — c'est-à-dire des Albanais — offrent des précisions, des informations intéressantes concernant la participation des Albanais ²⁷. Voilà, par exemple, Konstantin Hristo, originaire de Kosove (à proximité de la ville Permeti, dans le sud de l'Albanie) ancien marchand à Constantinople, enrôlé dans l'armée de Tudor Vladimirescu. Sa déclaration sur sa participation à la révolte fait réellement pendant au mémoire de Iordache Otetelişanu sur la lutte contre les boyards de Beneşti, lutte à laquelle Hristo a pris part. C'est à cette occasion qu'il a sauvé la vie à Petrace Poenaru, futur fondateur de l'enseignement roumain ²⁸. Associé, à l'époque avec Hagi-Prodan, et se trouvant plus tard à Bucarest, Hristo passe sous le commandement de Iordache Olimpiot pour lutter à la fin aux côtés du célèbre « haidouk » Gheorghe Cîrjaliu, Albanais lui aussi et participant à la révolte ²⁹.

Le père de Konstantin Hristo, Atanase, fait lui aussi partie du mouvement et participe au combat de Drăgăşani ³⁰. Le cas de Dumitru Anastase est également intéressant. D'abord au « service » d'Ali-pacha de Janina, il prendra part ensuite à la révolte serbe. Intégré dans le mouvement des Principautés Roumaines, il lutte à Galatzi, à Nucet et à Drăgăşani ³¹.

Simon Kirkovitch, Albanais de « loi grecque », originaire de Serres, a abandonné ses biens de riche marchand et il est parti, comme il l'avoue lui-même, « à l'aide des Serbes contre les Turcs ». Il a combattu dans les rangs des révoltés serbes, pendant toute la révolution (jusqu'en 1813)

²⁶ *Răscoala din 1821 (L'insurrection de 1821)*, vol. I, p. 194.

²⁷ Leurs propres déclarations, dans *Coll. Eudoxiu de Hurmuzaki* (Nouvelle série), vol. III, Bucarest, 1967, p. 395—411, 501—507.

²⁸ *Ibid.*, p. 398.

²⁹ Ubicini note que Gheorghe Cîrjaliu est Albanais de naissance; les Turcs ayant ravi sa femme, il devient haidouk (*Provinces d'origine roumaine. Valachie, Moldavie...*), Paris, 1856, II, 114. Dora d'Istria le considère également Albanais. Vaillant parle de sa participation à l'insurrection (*La Roumanie*, tome III, p. 247—257). Les documents internes attestent la présence de Cîrjaliu parmi les insurgés. Entre 1810—1811 il fait partie du groupe des haidouks de Ştefan Bujor.

³⁰ *Coll. E. Hurmuzaki* (Nouv. série), III, 407.

³¹ *Ibidem*, p. 506.

et puis, s'enrôle en Valachie dans l'armée de Tudor Vladimirescu et participe, avec Constantin Tassi et Vasil Gjorgj au combat de Drăgășani ³².

Panait Gjorgj, originaire de Kosove, comme Constantin Hristo, a reçu son instruction dans une école grecque et a fait du commerce à Odessa, d'où il vint en Valachie pour prendre part à la révolte sous le commandement de Iordake Olimpiot ³³.

Spiru Mărgărit, originaire de Arghirocastro, ancien employé à Janina, lutte dans la révolte aux côtés du « bimbașa » Tănas ³⁴.

Bejko Gjika, de Permeti, s'y trouve également ³⁵.

Ces exemples prouvent que les Albanais de « loi grecque », parfois même instruits dans les écoles grecques, sont présents partout où ils trouvent l'occasion de combattre : en Epire, en Serbie, dans les Principautés Roumaines. Cela a dû être le cas d'autres Albanais dont les documents nous ont gardé les noms. Qu'on faisait une distinction nette entre Albanais et autres peuples, en tant que participants à la révolte, est prouvé clairement, notamment par les nombreuses interventions des boyards dans la période post-révolutionnaire, en 1823 surtout, pour que les Albanais soient chassés de leur emploi et du pays comme les « principaux » fauteurs de la révolte.

On a longtemps ignoré le fait qu'une des personnalités marquantes de la renaissance albanaise, Naum Veqilharxhi, futur auteur du premier abécédaire albanais et militant pour l'émancipation culturelle des Albanais, a participé au mouvement de 1821. Des recherches ultérieures ont pu prouver que l'auteur du premier alphabet albanais, ainsi que du premier abécédaire dans cette langue, est le même Naum Veqilharxhi, signalé par Ilie Fotino parmi les participants de l'insurrection de 1821 ³⁶. Il est difficile de prouver, mais cela est possible, que Veqilharxhi fut ce même capitaine Naum que les documents signalent comme ayant eu une mission spéciale aux environs de Piatra, pour la préparation de l'insurrection ; en avril 1821 il aurait été commandant des hétéristes rassemblés dans la région de Bacău, ensuite sous les ordres de Dukas aux côtés des capitaines Anastasios et Hontzioglu. On mentionne aussi le fait que Naum, capitaine des hétéristes, se trouvant au début de l'insurrection aux frontières de la Bukovine, d'où il serait venu à Jassy accompagné de 30 hommes, fut accueilli avec enthousiasme par les hétéristes de l'endroit ³⁷.

³² *Ibidem*, p. 405.

³³ *Ibidem*, p. 405.

³⁴ *Ibidem*, p. 419.

³⁵ *Ibidem*, p. 407.

³⁶ 'Ηλιάς Φωτεινός, "Οι ξθλοι τῆς ἐν Βλαχία Ἑλληνικῆς Ἐπαναστάσεως τοῦ 1821 ἔτος...", p. 140–141.

³⁷ *Coll. E. Hurmuzaki* (Nouv. série), vol. III, p. 279 ; *Documente privind istoria României. Răscoala din 1821* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie. L'insurrection de 1821), vol. IV, p. 120, 246, 256, 261.

En tout cas, la présence de Naum Veqilharxhi parmi les insurgés hétéristes est certaine. Ce fait et d'autres encore, mentionnés plus haut, justifient l'opinion que l'insurrection de 1821 représente, entre autres, un moment important pour le peuple albanais qui entre dans l'histoire avec ses aspirations d'émancipation, un moment donc où s'esquisse un idéal albanais. C'est également un moment important pour les relations roumano-albanaïses, car c'est dorénavant que l'idée albanaïse et la conscience nationale albanaïse gagneront un certain poids parmi les Albanais établis en Roumanie, la colonie albanaïse devenant petit à petit un soutien des plus efficaces pour le mouvement albanais dans son ensemble.

III. RENSEIGNEMENT DES ROUMAINS AU SUJET DES ALBANAIS ET DE LEUR LUTTE (1830—1847)

Avant l'existence de la presse comme moyen d'information de l'opinion publique, les Roumains étaient renseignés sur les Albanais et sur leur pays par le contact direct avec ceux qui habitaient les Principautés. C'est par les immigrés que certaines villes d'Albanie ont été connues, qu'on a pu se faire une idée d'ensemble sur la géographie de ces régions sud-danubiennes qu'on appelait « le pays des arnaoutes » ou la « patrie des arnaoutes », qu'on a pu connaître des coutumes de ce peuple.

La guerre russo-turque de 1828—1829 et surtout les années d'après la guerre, quand les Principautés ont été dotées d'une administration moderne, laquelle avait institué un système d'observer les « voisinages » frontaliers, notamment un service pour recueillir et transmettre des informations au centre, les autorités roumaines du Danube, ainsi que les autorités de Bucarest ont recueilli de nombreuses informations sur les événements qui avaient lieu en territoire albanais.

Les archives roumaines gardent de nombreux documents concernant l'activité des voisins de la rive droite du Danube qui contiennent des informations sur les événements des Balkans, marquant le rôle que les Albanais ont joué. On connaissait assez bien les événements de Skodra et de Janina, l'attitude des chefs et du peuple albanais en général à l'égard des problèmes qui agitaient l'Empire ottoman pendant et après la guerre. On avait donc une idée assez exacte sur le peuple albanais, ses tendances qui s'avéraient pour le moment séparatistes ou même opposées aux mesures prises par le gouvernement central de Constantinople.

Toutefois, toutes ces informations, transmises par l'intermédiaire des points de contrôle du Danube, étaient destinées à un petit nombre de personnes, c'est-à-dire aux cercles officiels.

Le public roumain était renseigné par la presse sur les troubles d'Albanie. *Curierul românesc*, à partir de 1830, *Albina Românească* et *Gazeta de Transilvania* un peu plus tard, accordent une place considérable aux nouvelles d'Albanie, chaque fois qu'il s'agissait de désordres. C'est ainsi que en août—novembre 1830, quand au nord et au sud de l'Albanie éclate le puissant mouvement contre le sultan, le *Curierul Românesc* publiait des renseignements sur les événements de Skodra et de Monastir. Le public roumain apprenait ainsi que le grand vizir avait réussi à soumettre plusieurs capitaines albanais insurgés, en leur « payant la solde » et qu'on « espérait en soumettre d'autres de force ou avec de l'argent »³⁸. Sans avouer une position nettement anti-ottomane, mais suggérant nettement son désaccord, le journal insiste sur la manière dont Mehmed Réchid-pacha a réussi par ruse à tendre un piège aux Albanais de Monastir et à en massacrer 400³⁹. En 1833, *Curierul Românesc* informait ses lecteurs de la nouvelle rébellion des Albanais de Skodra⁴⁰. En 1839, quand commence l'insurrection des Albanais, laquelle, un peu plus tard, sera dirigée contre le « Tanzimat », le même journal écrivait qu'« on a découvert une conspiration en Albanie. Les autorités auraient capturé les chefs, mais on en garde le silence. Il paraît qu'ils recevaient de l'argent de l'Égypte. Ils voulaient tuer les pachas et les musulmans »⁴¹. En septembre 1843, *Gazeta de Transilvania* donnait des informations sur l'insurrection des Albanais dans la région entre Skopie-Ichtip-Vranje. A Küstendil, les Albanais ont attaqué des fonctionnaires et des percepteurs et les ont assassinés, « l'armée n'étant pas capable de mettre la main dessus »⁴².

C'est grâce à ces événements, qui attiraient l'attention sur les Albanais, que l'intérêt de connaître de près ce peuple augmentait. C'est ce qui pourrait expliquer le fait que l'*Albina Românească* publiait en 1843 un « Feuilleton » sur « Les coutumes et les superstitions des arnaoutes », où l'on souligne le sens de l'honneur et le courage des Albanais⁴³.

En mai et juin 1844, quand les Albanais de Ghega se révoltent contre les réformes prévues dans le hattî-chérif de Ghiulhané, les informations sont très abondantes. La phrase de la *Gazeta de Transilvania* sur le but de l'insurrection est significative : « Certains s'imaginent que les arnaoutes se sont insurgés afin d'échapper au joug turc et que par conséquent ils persécuteraient les chrétiens qui ne sont pas d'accord pour leur tendre la main »⁴⁴. C'est au cours de ces luttes que Baba Beko, l'un des célèbres

³⁸ *Curierul Românesc*, 25 août 1830, p. 192.

³⁹ *Ibidem*, 28 septembre 1830, p. 223.

⁴⁰ *Ibidem*, 21 septembre 1833, p. 178.

⁴¹ *Ibidem*, 27 juin 1839, p. 360 (nouvelle du 27 mai).

⁴² *Gazeta de Transilvania*, V, 1843, p. 331—332.

⁴³ *Albina Românească*, XV, 1843 (14 février), p. 49.

⁴⁴ *Gazeta de Transilvania*, 2 mai 1844, p. 160.

chefs albanais à trouvé sa mort ⁴⁵. C'est à l'occasion de ces événements que l'*Albina Românească* a cru bon d'offrir à ses lecteurs de brefs renseignements sur l'Albanie, sur ses habitants, surtout sur leur nombre et leurs occupations, sur l'espace géographique qu'ils occupent, sur leur division par confessions et dialectes parlés (Ghega et Toska) ⁴⁶. Annonçant que l'insurrection des Albanais avait été réprimée en 1844, « non par les armes, mais par l'ôr », la *Gazeta de Transilvania* insère ce qui suit et qui prouve de la sympathie envers la lutte des Albanais : « Nous allons voir combien durera le feu couvert par les cendres » ⁴⁷.

En 1847 éclate l'une des révoltes albanaises les plus importantes. Commencé en Labérie contre les percepteurs d'impôts, le mouvement s'étend en Albanie du sud et prend une grande ampleur dans les régions de Malakastra et Musakia. Comme Kristo Frashëri nous le fait savoir, c'est par cette insurrection que se font jour, encore timidement, les prémisses du grand mouvement de libération nationale qui aura lieu bien plus tard ⁴⁸. En août et septembre, *Curierul Românesc* donne des informations sur l'insurrection de 1847. Celles-ci concernent surtout Gyuleka, surnommé Haxhi-Zejnel, le chef de l'insurrection. On écrivait, entre autres, que celui-ci dispose d'une troupe de 3 000 hommes (du total de dix mille insurgés), mais que « les villages qui se trouvent sous son obéissance sont capables d'en fournir le double » ⁴⁹.

Nous considérons suffisamment prouvé le fait que pendant vingt ans l'opinion publique des pays roumains a été particulièrement mise au courant de la situation du peuple albanais, de ses efforts de maintenir une situation particulière dans l'Empire ottoman ⁵⁰. Il est par ailleurs évident que, tenant compte de l'état de son développement au cours de ces deux décennies, le peuple albanais n'était pas encore capable d'une orientation précise dans le déroulement de son combat, de concevoir clairement le but qu'il poursuivait. Les révoltes des Albanais, dont on informait l'opinion publique roumaine, éclataient spontanément, n'étaient pas organisées et ne représentaient pas des manifestations d'un mouvement de libération conscient comme nous le verrons plus loin ; c'est dorénavant que par-

⁴⁵ *Ibidem*, 15 mai 1844, p. 174.

⁴⁶ *Albina Românească*, XVI, /1^{er} juin 1844, p. 71.

⁴⁷ *Gazeta de Transilvania*, 19 juin 1844, p. 218.

⁴⁸ Kristo Frashëri, *Histoire d'Albanie (Bref aperçu)*, Tirana, 1964, p. 130.

⁴⁹ *Curierul Românesc*, XIX, 18 septembre 1847. La *Gazeta de Transilvania* (14 août) était informée que Gjuleka avait vaincu les Turcs à Doljani. L'information était correcte. En effet, dans la lutte du 27 août, qui a eu lieu près de cette localité, l'armée turque a été mise en déroute. Quelques jours plus tard, le 15 septembre, le journal annonce que les rebelles de Gjuleka auraient été dissipés et ajoute : « Toutefois les arnaoutes se rassemblent très vite » (*Ibid.*, p. 320).

⁵⁰ Quelques années plus tard (1858), Dimitrie Bolintineanu écrira lui aussi sur les Albanais, dans ses récits de voyage en Macédoine.

mi les Albanais paraîtront des personnes éclairées, aux idées avancées, conscientes de la voie à suivre vers la vraie émancipation.

Il est incontestable que c'est grâce au fait qu'elle était tenue au courant des événements, que la société roumaine des Principautés, ainsi que de Transylvanie, a conçu clairement l'existence d'un problème albanais, ce qui fait s'accroître l'intérêt pour ce peuple et pour la cause qui l'obligeait à combattre. Ce seront, en premier lieu, les intellectuels roumains qui montreront un intérêt actif pour ce problème, intérêt qui est prouvé, par exemple, par l'initiative de I. Bilciurescu de traduire et de publier en 1847 un livre sur le héros national albanais, Skanderbeg⁵¹. Un autre témoignage dans le même sens est également le fragment de vocabulaire albano-greco-italien qui a été trouvé parmi les papiers de Gheorghe Bariț, se référant au dictionnaire roumano-allemand que celui-ci préparait. A la fin de ce glossaire qui contient certains mots albanais traduits en roumain (au lieu d'être traduits en italien) se trouve la note suivante : « Communiqué par un marchand albanais (arnaut) 1842 »⁵². C'est grâce à l'effort de Gheorghe Bariț de connaître les problèmes que posait la langue albanaise que nous devons les paroles chaleureuses par l'intermédiaire desquelles il exprime ses opinions dans cette matière. Sous le titre : « Les Albanais et leur langue », Gh. Bariț écrivait en 1845 que les Albanais étaient des « gens vaillants et amoureux de la liberté », mais que non seulement ils n'en jouissaient pas, mais également qu'« ils ne pouvaient pas même jouir d'un alphabet et que personne n'avait encore essayé d'écrire quoi que ce soit en albanais ».

Par conséquent, écrit Bariț « le peuple (albanais) gît dans de profondes ténèbres »⁵³.

IV. NAUM VEQILHARXHI — PREMIER REPRÉSENTANT DE LA RENAISSANCE ALBANAISE

Comme nous l'avons dit, Naum Veqilharxhi a participé à l'insurrection de 1821. Il a été probablement membre de l'Hétérie grecque.

⁵¹ *Prescurtare din Istoria lui Gheorghie Castriotul numit Schenderbei, prințul Albaniei*, (Abrégé de l'Histoire de Gheorghie le Castriote, dit Schenderbei, prince d'Albanie), traduit par le « sârdar » I. Bilciurescu, tome, I—2, 100 + 139 p. Bucarest, dans la typographie du Collège St.-Sava, 1847. I. Bilciurescu relate qu'il a traduit le livre « pour que tout Roumain apprenne les faits héroïques de cet homme vertueux et heureux ». Parmi les abonnés figurent : Nic. Ipătescu, Gh. Filpescu, Ioan Otetelișanu, Barbu Bălcescu, le « polcovnic » Ioan Solomon, Grig. Ipătescu, I. Aricescu, Tzurka Hagi-Gheorghie, Miloș Arsenovici, etc.

⁵² Bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits, n° 988, f. 70.

⁵³ *Gazeta de Transilvania*, VIII, 1845, p. 132. A son tour, Ioan Eliade Rădulescu s'efforce, dans les pages du *Curierul Românesc*, de faire connaître les Albanais. Il reproduit, entre autres, un article de Toma Paske de Naples, intitulé « *Dissertation archéologique* », concernant l'ancienneté et l'importance de la langue albanaise.

Ces circonstances ont dû exercer une profonde influence sur son avenir. Instruit à l'école grecque, homme éclairé, Naum a été réceptif aux idées grecques de libération du joug ottoman et de l'émancipation du peuple par l'instruction et la culture. Il est probable que Veqilharxhi a suivi avec intérêt actif l'évolution de la culture roumaine dans cette époque d'impétueux développement de l'enseignement en langue roumaine. Naum assume la tâche d'aider le peuple albanais dans le même sens que le faisaient les personnalités éclairées grecques, roumaines, bulgares et serbes pour leurs propres peuples. Son activité reflète la naissance de la conscience nationale du peuple albanais et c'est ce qui justifie l'opinion que c'est là que commence la période, de longue durée dans l'histoire albanaise, celle de la *Renaissance nationale albanaise*, ou plus brièvement, la *Renaissance albanaise*.

Né vers 1797 à Vihkuq ⁵⁴, près de Kolonja ⁵⁵, localité située à environ 30 km au sud-ouest de Korça, Naum Veqilharxhi quitte son pays dès son jeune âge pour la Roumanie et s'établit à Brăila. C'est là qu'il se fait connaître comme « homme raisonnable et de bonnes manières, honorable marchand » ⁵⁶. C'est toujours là qu'il a épousé une certaine Sofia ⁵⁷.

Nous avons découvert dans les archives certaines données documentaires encore inédites qui confirment cette information, publiée quelques décennies plus tard dans un périodique. Il s'agit notamment, de documents du fonds du tribunal de Brăila, datés entre 1832 — 1838, qui mentionnent Naum Veqilharxhi dans le rôle de « vechil » (avocat) du commerçant Apostol Steriopulos, et se trouvant en même temps sous « protection britannique ». Naum se trouvait être un des amis du secrétaire (« staroste ») de la chancellerie britannique de Brăila, un certain Hristea Ceakîr. Nous sommes également informés du fait que Naum a eu quelques procès pour de l'argent avec Toader Dobre et Ioan Statheli ⁵⁸.

Il était propriétaire d'un magasin, situé dans l'arrondissement « rouge » de Brăila, dans le voisinage des caves de Sterio Botzari.

Naum Veqilharxhi n'était pas le seul à avoir quitté son village natal pour venir en Roumanie ; il y trouva ici de la parenté. Un des membres de sa famille, Konstantin Veqilharxhi apparaît en 1854 comme

⁵⁴ Il n'est pas sans signification pour la carrière de Veqilharxhi le fait que Vihkuq était une petite ville gardant d'anciennes traditions scolaires. En 1728, la compagnie (« isnaf ») des habitants aidait l'école de Korça.

⁵⁵ Situé à proximité de Moscopole.

⁵⁶ Le journal *Drita*, Brăila, n° 2/25 mai 1887, p. 1.

⁵⁷ Celle-ci était encore en vie en 1887, sous le nom de Teoharide (remariée) et habitait l'arrondissement « albastru » (bleu) (ibidem, *Drita*).

⁵⁸ Archives d'Etat de Brăila, Tribunal de Brăila, doss. 8662/1837, 12 275/1836. Pour les deux cas on garde dans les dossiers des quittances et des requêtes écrites et signées en grec par Naum. L'affaire de Ap. Steriopol au dossier 841/1834.

héritier et propriétaire de l'immeuble ayant appartenu au défunt Naum⁵⁹. Nous ne connaissons pas son degré de parenté avec Naum. Il s'agit peut-être de Konstantin Veqilharxhi (dont le nom est cette fois-ci écrit en toutes lettres) qui se trouve en 1841 métayer de la propriété de Străjești appartenant au grec Mihalake Darvaris⁶⁰. Il est certain que Teohari Veqilharxhi aussi — inscrit sur la liste des marchands de Brăila (et habitant le même arrondissement), sous protection britannique et de nationalité « arnaout » — était apparenté à Naum dont le nom ne figure pas sur cette liste⁶¹. Il ne figure ni sur la catagraphie de 1844 des marchands brevetés de Brăila, où nous trouvons Apostol Steriopulos dont nous avons parlé. Nous trouvons, par contre, sur cette même liste un certain Andriku Veqilharxhi⁶².

Les mêmes documents qualifient Naum Veqilharxhi comme homme d'affaires correct, qui parlait le grec et pratiquait aussi le métier d'avocat.

Naum Panaiot Veqilharxhi⁶³ avait compris qu'une condition absolument nécessaire pour l'évolution d'un peuple sous-développé était l'enseignement dans la langue maternelle — l'albanais — et non pas en grec ou en turc, comme on le pratiquait. C'est pour cela que Naum Veqilharxhi « a eu l'heureuse idée d'inventer la littérature albanaise ». Il a créé un alphabet de 33 lettres, malheureusement quelque peu confus et assez difficile à appliquer. Il a également rédigé un abécédaire, le premier en langue albanaise, qui portait le titre : « Jarë i ri i abetor shqip i per i djelm nismetore i nazjere e vene nde drite tani heren i e pare, per djem te veghiel i me nje te zgjedhur nga disa ghie te mirash i e te fitimeshme i preji i Naum P. Veqilhardsit i Bredhasi i nga Bythkuqi i Kolonjes i Mot'i dyte »⁶⁴.

⁵⁹ Archives d'Etat de Brăila, Mairie de la ville de Brăila, doss. 1/1854, folio 160—161.

⁶⁰ Archives d'Etat de Bucarest, Haute Cour civile, doss. 159/1841.

⁶¹ Archives d'Etat de Brăila, Préfecture du district de Brăila, doss. 234/1842, f. 45v. On signale que Teohari se trouvait à Brăila depuis 12 ans.

⁶² Ibidem, doss. 318/1844, folio 477, n° crt. 125. Dans les documents apparaît également un Aliş-aga Veqilharxhi, arrivé à Brăila au mois de décembre 1854 pour acheter des nattes (« rogojini ») pour l'armée ottomane (Mairie de la ville de Brăila, doss. 21/1854, p. 832).

⁶³ D'après d'autres renseignements, son nom était Naum *Petre* Veqilharxhi. L'historien albanais Petraq Pepo affirme que son vrai nom était Naum *Panaiot* et que le surnom de Veqilharxhi était dû à la fonction d'intendant, qu'il aurait exercée en tant que participant à l'insurrection de 1821. L'argument n'est pas péremptoire du moment que, comme nous l'avons vu, d'autres personnes ainsi que des membres de sa famille, portaient le même nom. En ce qui concerne le nom de *Bredi*, pris d'après la dénomination d'une partie de la localité de Vithkuqi, lieu de naissance de Naum, nous mentionnons qu'à Brăila, à l'époque où Naum y habitait, il y avaient d'autres négociants de Bredi, comme par ex. Ioan Hristea Brădeanu (Arch. d'Etat de Brăila, Préfecture de la ville de Brăila, doss. 318/1844, folio 477, n° crt. 129).

⁶⁴ Ce qui veut dire : Nouveau abécédaire albanais pour enfants débutants et fillettes, dité pour les enfants, avec un recueil de choses bonnes et utiles, par Naum Veqilharxhi de Bredi de Vithkuqi, de Kolonja. Seconde année.

Son manuscrit mis au point, Naum Veqilharxhi part à Constantinople où il réussit, en payant de sa poche, à faire imprimer son abécédaire en deux parties ⁶⁵.

Mais Naum Veqilharxhi ne s'est pas contenté de son abécédaire. Il avait soigneusement préparé une action plus ample en vue de cultiver ses compatriotes. Selon une lettre d'un de ses amis, il avait également préparé d'autres manuscrits et manuels et se donnait de la peine « en introduisant différents livres dans notre langue albanaise pour être toujours prêt, dès qu'une typographie serait organisée, de pouvoir ouvrir des écoles pour le progrès de l'enseignement national »⁶⁶. D'après d'autres sources, les livres, dont on parle en termes très généraux, seraient une grammaire de la langue albanaise et une « Histoire abrégée de la Bible ».

C'est à la même époque, c'est-à-dire en 1846, que Naum Veqilharxhi fait appel, dans une lettre circulaire, aux Albanais pour les éveiller à une vie nationale. Dans cette « Circulaire adressée à tous les Albanais orthodoxes aisés et instruits », Naum montre l'état pitoyable de la langue et de la culture albanaises, explique que l'instruction d'un peuple ne peut se faire que dans la langue nationale, chose irréalisable sans l'existence d'une écriture et d'un alphabet propres. Ceci est un idéal, dont la réalisation doit être poursuivie avec patience, fermeté et continuité, exhortait Naum Veqilharxhi ⁶⁷.

Nous avons à faire à un manifeste des idées illuministes-bourgeoises chez les Albanais.

La conception de Naum Veqilharxhi sur la renaissance albanaise se reflète clairement dans une lettre du 7 avril 1846, qu'il adressait de Bucarest à son neveu Ioan Tzali à Vienne. C'est là que Naum affirme que tous les peuples ont débuté dans leur culture à un certain stade de leur évolution historique et que le début de la culture albanaise a lieu en ce moment par l'emploi de son propre alphabet. Ioan Tzali affirme que, malgré ses nombreuses lectures, il n'a jamais rien trouvé concernant les Albanais (il laissait donc entendre que le peuple albanaise n'existait pas, qu'il n'avait pas d'histoire). Naum Veqilharxhi lui prouve que l'expli-

⁶⁵ La première partie a été imprimée en 1844, la seconde en 1845. En 1928, Th. Capidan était en possession d'un exemplaire de la première partie; un autre exemplaire se trouve dans la bibliothèque de feu Sami-bey Frasherî. La société albanaise *Drita* en possédait un troisième, à Brăila en 1887.

⁶⁶ La revue « Balcania », Bucarest, vol. I, 1938, p. 251.

⁶⁷ Le document n'est pas daté. Il a été publié sous une fausse date : 1836, dans *Kalendarî Kombiar*, Sofia, 1906 (p. 47—50) et c'est cette date qui a été mécaniquement transmise d'une publication à l'autre. Tenant compte des notices d'Ivan Seliminski, ami de Veqilharxhi, ainsi que d'autres renseignements, la date probable du document est 1846. (V. Petraq Pepo et dr. Stoian Maslev, *Страници от историята на българо-албанските дружески отношения през XIX век* (Pages de l'histoire des relations d'amitié bulgare-albanaises au XIX^e siècle), dans « Исторически Преглед », Sofia, n^o 3, 1960, p. 113—122. (Le texte est publié dans une traduction bulgare).

eation de cette erreur consiste dans le fait que « tous ceux instruits dans une langue étrangère avant d'avoir reçu l'instruction dans leur langue nationale, dans une école nationale sont ainsi »⁶⁸.

Une fois l'abécédaire imprimé, Naum l'envoie par Naum Hagi-Vasil et son frère Gjorgjiko en Albanie du sud, pour être diffusé parmi les Albanais. Atanasi Pascali⁶⁹, un ami de Naum à été un des distributeurs actifs de l'abécédaire parmi les habitants des villes de Korça (Koritza), Premeti et Berat. Le livre a suscité l'enthousiasme parmi les Albanais. Le 25 avril 1845, At. Pascali écrivait de Korça, en roumain : « aussi bien ceux qui ont reçu ces abécédaires, qu'un grand nombre de compatriotes ont appris à lire et à écrire ; des relations se sont établies par correspondance, comme s'il s'était agi d'une source merveilleuse »,⁷⁰ et ailleurs : « ils les ont tous accueilli avec grande joie et contentement . . . » car « il y a des siècles que notre nation est privée de droits »⁷¹.

La parution de l'abécédaire de Naum Veqilharxhi a suscité un grand espoir pour le progrès de l'instruction chez les Albanais. Gh. Bariş a été promptement informé de cet événement important dans l'histoire culturelle albanaise. Sous le titre, déjà mentionné : « Les Albanais et leur langue », publié dans *Gazeta de Transilvania*⁷², il parle en termes élogieux et enthousiastes de l'action de Naum et de la parution du premier abécédaire albanais : « Voilà que le XIX^e siècle, siècle des lumières, réveille parmi les Albanais un homme plein d'amour pour sa nation et pour l'instruction de son peuple et qui ne ménage, pendant 20 ans⁷³, ni fatigue, ni avoir, ni temps, afin de mettre au point leur propre alphabet ; il rédigea une brochure qu'il fit imprimer et traduisit quelques livres dans sa langue maternelle ».

Mentionnant le fait que « la découverte de M. Naum » a trouvé un excellent accueil en Albanie, Gh. Bariş adresse un chaleureux appel aux « arnaoutes habitant d'autres pays et dont beaucoup jouissent d'une excellente fortune » de tenir compte d'un fait si utile à la nation. « Par là, les Albanais pourront gagner énormément aux yeux du monde ». Voici

⁶⁸ Le texte de cette lettre est également publié en traduction bulgare, dans « Исторически Преглед » cité plus haut.

⁶⁹ Un négociant portant le même nom de famille se trouvait à Brăila (Archives de l'Etat, Brăila, Mairie de Brăila, doss. 1/1846, f. 49).

⁷⁰ « Balcania », Bucarest, vol. I, 1938, p. 248-249.

⁷¹ « isterisit » (mot grec) = privé de droits.

⁷² 1845, p. 132.

⁷³ Ceci veut dire que Naum Veqilharxhi a mis au point son alphabet en 1825, ainsi que le confirment aussi certains écrits albanais. Il est certain, d'autre part, que le problème du progrès de son peuple a commencé à se poser pour N. V. dès la fin de l'insurrection de 1821, à laquelle il avait pris part ; il est d'ailleurs vraisemblable, qu'il ait mis au point son programme culturel au cours même de la révolution. Il est possible que Veqilharxhi ait été au courant des événements d'ordre culturel de Korça, son lieu d'origine, où, en 1821, on avait lu pour la première fois l'Evangile en langue albanaise (écrite en lettres grecques. Les Phanariotes ont fait tout leur possible pour empêcher de pareilles lectures en langue albanaise).

son appel, qui est presque celui d'un patriote albanais : « Hommes albanais ! diffusez donc cette œuvre sans prix de la paix ; faites vous aussi germer au sein de votre patrie les sciences et les beaux arts. Et sachez qu'il est impossible à un peuple, sauf quelques rares exceptions, de réaliser un progrès dans une langue étrangère ». En continuant à porter des louanges au « début de M. Naum », le promoteur de la culture transylvaine demande que celui-ci soit aidé et condamne les Albanais qui demeurent indifférents à une pareille action : « Nous apprenons par quelques lettres d'amis, qu'une partie des arnaoutes établis dans notre pays⁷⁴ ont accueilli avec indifférence et froideur les efforts de M. Naum. Il paraît qu'ils ne se rendent pas compte de l'importance d'une si excellente initiative. Mais nous sommes convaincu que, avec le temps ils auront à regretter leur indifférence ».

Une nouvelle insérée — avec une évidente satisfaction — dans le journal de Gh. Bariț⁷⁵ nous apprend que les philologues allemands de Leipzig ont connu et apprécié l'abécédaire de Naum, comme étant « plein d'espoir pour la culture du peuple albanais ».

Une année plus tard, Ioan Eliade Rădulescu reprend en Valachie l'action de propagande de l'œuvre de Veqilharxhi, menée par Gh. Bariț en Transylvanie ; l'écrivain valaque pouvait se référer maintenant non seulement à l'abécédaire, mais aussi à l'« Histoire biblique abrégée », parue entre temps. L'article d'Eliade Rădulescu, comme d'ailleurs celui de Gh. Bariț, n'a pas eu d'écho et c'est ce qui explique le fait qu'on oublie que Naum Veqilharxhi se trouvait en relations avec ces chefs de la culture roumaine contemporaine qui lui ont accordé une appréciable aide d'ordre moral⁷⁶.

En soulignant le fait que les lettres albanaises inventées par Naum n'étant ni latines ni grecques ont le don de réconcilier les Albanais de « tout rite », I. Eliade Rădulescu écrit : « L'effort de M. Naum peut être considéré par le peuple [albanais] comme un symbole de la nationalité, autour de laquelle peuvent se réunir toutes ses parties divisées depuis tant de siècles »⁷⁷.

Tout comme Gh. Bariț, dont l'article lui a certainement été connu, I. Eliade Rădulescu fait allusion à l'indifférence des Albanais de Valachie envers l'œuvre de Naum et s'adresse à « ceux de Valachie, colons albanais, nommés Aruautchioi : Braves Albanais, vos cœurs pleins de loyauté ne peuvent pas rester indifférents à ce qui est fait pour le progrès et l'honneur de votre nation... Ne restez pas éloignés de l'effort de ceux qui, de nos jours, posent les fondements d'une littérature nationale, se donnent la peine de vous faire connaître Dieu dans votre propre langue et d'obtenir

⁷⁴ Notamment : les Albanais établis dans les pays au nord du Danube.

⁷⁵ *Gazeta de Transilvania*, n° 51/1845, p. 204.

⁷⁶ Un fragment des deux œuvres a été cité dans *Studime Filologjike*, 4/1968, 76.

⁷⁷ *Curierul Românesc*, XVIII, 1846, p. 175.

plus facilement les connaissances nécessaires pour vous approcher les uns des autres. Il y a assez longtemps que vous êtes sans culture et que vous cueillez vos connaissances dans des langues étrangères, là où vous cherchez des amitiés et restez indifférents à ce qui vous appartient. Vous avez assez supporté de vous ignorer et de vous méconnaître les uns les autres ».

Par un nouvel appel aux Albanais de soutenir Veqilharxhi, lequel des années durant avait peiné pour venir en aide à ses compatriotes, Eliade Rădulescu leur donne l'exemple du développement des lettres roumaines. « Je vous comprends, car nous eûmes aussi à peu près le même sort jusqu'il y a vingt ans. Je vous donne l'exemple de nos Roumains, lesquels ont adopté et honoré les efforts de tout Roumain qui a agi pour le progrès... »

La manière dont I. Eliade Rădulescu définit l'étape de l'évolution des relations roumano-albanaïses à cette époque mérite d'être soulignée : « Il est honteux, mes très chers, de rester en arrière ; je vous appelle mes frères car nous appartenons à la même foi ; vous êtes devenus nos concitoyens, nos compatriotes, vous êtes apparentés aux gens de chez nous ; vous avez fait une seconde patrie de notre pays. Mais n'oubliez pas vos autres frères ». Et I. Eliade Rădulescu conclut : « Dans la pensée et dans l'œuvre de Naum Veqilharxhi l'Albanais mahométan fraternise avec celui de l'est et de l'ouest ⁷⁸ et il devient membre de la même famille ».

Les écrits de Gh. Bariș et de I. Eliade Rădulescu, leur appui si chaleureux, reflètent donc une compréhension complète du sens de l'œuvre de Naum Veqilharxhi, l'appréciation à sa juste valeur de cet événement si important dans l'histoire de la culture albanaïse. Ce qu'affirment les deux coryphées de la culture roumaine de l'époque représente comme un programme, une ligne de conduite à suivre, à l'avenir, par les Roumains envers les Albanais en ce qui concerne leur émancipation. Un bon nombre de suggestions de Gh. Bariș et de I. Eliade Rădulescu, comme celle concernant la nécessité de créer une littérature en langue albanaïse ou la traduction et la célébration de l'office divin, deviendront une réalité quelques décennies plus tard, justement en territoire roumain.

Il est indubitable que Naum a eu des relations dans les milieux intellectuels roumains ; il est également possible que ceux-ci eussent été mis au courant par lui-même ou par ses amis des échos de son abécédaire, des difficultés financières qui empêchaient l'auteur de parfaire son œuvre. Il est clair aussi que les idées de Naum ont été accueillies avec enthousiasme en Albanie du sud, tandis que, contrairement aux attentes, elles n'ont pas eu le même écho parmi les Albanais de Valachie. Et c'est ce fait qui a attiré la critique justifiée de Gh. Bariș et de I. Eliade Rădulescu.

⁷⁸ Notamment : de rite orthodoxe et de rite catholique.

Les Roumains, qui rien que deux décennies plus tôt avaient commencé à créer un enseignement supérieur dans leur propre langue, renonçant à l'enseignement grec et qui continuaient maintenant à déployer des efforts pour le mettre au point, appréciaient d'autant plus ce début culturel des Albanais. Il est d'ailleurs probable qu'ils ont été les premiers parmi les étrangers à comprendre et à soutenir sincèrement ce genre d'activité progressiste d'importance fondamentale dans la vie de ce peuple.

Initiée en pays roumain, l'action de Naum Veqilharxhi a trouvé ici soutien moral et les premières aides financières. C'est à partir de ce moment et durant toute la période de la renaissance albanaise, jusqu'à la création d'une Albanie indépendante, que les relations roumano-albanaises porteront la même empreinte positive.

Toutefois l'action de Naum Veqilharxhi, qui avait débuté sous des auspices si prometteurs, a été annihilée presque à son début. Se rendant compte des conséquences de cette action de réveil et d'éclairement du peuple albanais dans la partie du territoire où dominait l'église grecque, le clergé phanariote de la Patriarchie de Constantinople a trouvé moyen de supprimer Naum par le poison. Il a d'ailleurs atteint son but ; avec la disparition de cette lumineuse figure, le développement de la littérature albanaise s'arrêtera jusqu'en 1880. Après cette date, la lutte pour le progrès de la langue et de la culture albanaises se heurtera moins à l'hostilité des Turcs qu'à l'hellénisme ; c'est bien contre sa domination qu'il fallait lutter.

Beaucoup plus tard le journal *Sqipetari — Albanezul* de Bucarest écrivait :

« A peine avons nous levé la tête pour nous éclairer et affirmer nos droits, voilà que vous vous êtes mis à nous persécuter, même à nous assassiner. Les pasteurs du peuple et les représentants du Christ firent venir à Constantinople Naum Veqilharxhi — l'apôtre des Albanais, — ont fait l'éloge de son talent et de son intelligence pour le tuer par félonie ; ils voulaient en finir avec un ennemi tellement dangereux »⁷⁹. *Sqipetari*, en polémique avec le journal grec *Neologos* à propos des calomnies écrites contre le chef albanais (de Roumanie) N. N. Naço, accusait les phanariotes de désirer « envoyer Naço à la suite de Naum Vekil Hargi, le martyr de la malheureuse Albanie ». Et plus tard, durant la lutte acerbe des intellectuels albanais contre le courant hellénisant ostile, le crime perpétré contre l'illuministe albanais a été souvent évoqué : « Naum Veqilharxhi des Albanais a été empoisonné à Constantinople, à la Patriarchie même, car il a créé le premier abécédaire dans la langue de sa nation »⁸⁰.

⁷⁹ Le Journal *Sqipetari—Albanezul*, Bucarest, n° 3/28 août 1888, p. 2.

⁸⁰ *Românul de la Pind (Le Roumain du Pinde)*, n° 34/27 octobre 1903. p. 1.

Les idées illuministes de Naum seront reprises et continuées infatigablement par les intellectuels albanais, dans les décennies de lutte qui ont suivi. Les arguments invoqués pour la création d'un enseignement albanais et d'une culture en langue albanaise, seront sans cesse reprises à l'époque.

V. SOCIÉTÉS ALBANAISES EN ROUMANIE

Pendant longtemps, après la mort de Naum Veqilharxhi, on n'enregistre — ni en Roumanie, ni dans d'autres centres de colonies albanaises — aucune, initiative d'organisation ou de stimulation pour le progrès de ce peuple.

Ce n'est qu'en 1864 que, grâce à l'initiative de Konstandin Kristoforidi, qui avait étudié en Angleterre, les Albanais d'Istanbul essayèrent d'organiser une *Association culturelle albanaise*. Elle se proposait de créer un alphabet plus simple que celui de Naum, de faire imprimer des manuels en langue albanaise, de créer des écoles albanaises. Mais la Porte ne donna pas son assentiment, elle ne reconnaissait pas à cette époque l'existence d'une nation albanaise. D'autres essais de créer des Associations albanaises dans la capitale de l'Empire ottoman eurent encore lieu en 1867 ⁸¹, 1870 et 1871 ⁸², mais ils échouèrent tous, se heurtant chaque fois à l'opposition de la Porte et de la Patriarchie œcuménique. En 1878 on réussira à organiser à Istanbul un *Comité secret albanais*, présidé par Abdul Fashëri et dont le but fut d'abord d'ordre politique. Il aura plus tard aussi une activité culturelle.

Progrès de la colonie albanaise en Roumanie. Pendant ce temps les colonies albanaises de Roumanie ont connu une remarquable prospérité matérielle ; c'est dans leur milieu qu'est née une assez forte bourgeoisie commerciale ⁸³. Quelques-uns des grands commerçants albanais deviennent des propriétaires terriens, ils réussissent du point de vue fortune d'être sur pied d'égalité avec les gens les plus riches du pays. L'exemple de *Vangjel Zappa*, originaire de Ljahova, est caractéristique de ce point de vue. D'origine ethnique albanaise, Vangjel Zappa a pris part à la révolution grecque de 1821, luttant sur terre grecque contre les Turcs. Autour de 1830 (d'après d'autres informations en 1835), Vangjel Zappa arrive en Valachie, devenant métayer du domaine de Budești, propriété de Iancu Manu ; il gagne suffisamment pour se permettre d'acheter, en 1844, entre

⁸¹ La société qu'on avait projeté d'organiser s'appelait « La Fraternité Centrale de culture ».

⁸² Il s'appelait : « Club culturel de l'Épire », dont le président était Kristaq Zograf-efendi.

⁸³ Ainsi que l'affirmait le journal *Sqipetari—Albanezul* en 1895, la colonie albanaise de Roumanie comptait 40 000 âmes.

autres, le domaine de Broșteni (Ialomitza) et autres ⁸⁴. C'est grâce à cette prospérité et par d'autres revenus que Vangjel Zappa amasse une immense fortune ; il fut l'un de ces richards qui n'hésitèrent pas à faire don de la plus grande partie de leur fortune pour le bien public, surtout dans des buts culturels. Ce fut un véritable philanthrope. Il est presque certain que Zappa a accordé son appui financier aussi à Naum Veqilharxhi. C'est dans ce sens qu'il faut comprendre une information plus tardive, selon laquelle Vangjel Zappa « avec Arsachi, qui a donné 10 000 pièces d'or, et Naum Veqilharxhi ont aidé au développement de la culture en langue albanaise, faisant imprimer des livres qui ont été détruits par les Grecs »⁸⁵. La part de Vangjel Zappa dans cette action aurait été de 25 000 pièces d'or, qu'il avait mises à la disposition des « écoles albanaises »⁸⁶. Ces informations sont dignes de foi si l'on tient compte du fait que Vangjel Zappa a tenu à faire aussi un don à l'Académie Roumaine, en lui offrant un fonds important pour la « littérature en langue roumaine », notamment pour un dictionnaire de la langue roumaine, une grammaire et une histoire du peuple roumain ⁸⁷. Pour l'armement de la Roumanie, Zappa a offert, ainsi que le dit Dimitrie Bolintineanu, « une somme plus grande que toutes celles offertes par les grands propriétaires terriens de Roumanie »⁸⁸. Effectivement, c'est du fonds de Vangjel Zappa que l'Académie Roumaine a été capable de soutenir matériellement, des décennies durant, des activités de recherche scientifique ⁸⁹. A sa mort, en 1864, Vangjel Zappa a légué des sommes importantes pour différentes institutions dans les Pays Roumains, à Athènes et sur le territoire albanais.

⁸⁴ En 1860, Zappa possédait les terres et des biens immobiliers, notamment : le domaine de Broșteni, avec moulins, forêts, dépôts, maisons ; les domaines Uleștii et Megieșeasca ; le domaine de Bereasca, avec auberge et forêts ; le domaine de Stoienescă, dit Pisica ; les domaines de Slujitorii et de Valea-Măcișu ; ceux de Cegani et de Perceani, avec étangs, forêts et autres ; une maison à Bucarest, avec l'auberge (en 1860) nommée « Otetul Atenei », l'ancienne auberge du monastère de Cernica. Toute cette fortune valait à Zappa un revenu annuel de 15 000 « galbeni ». Il avait aussi 400 actions de la société des bateaux.

⁸⁵ *Sqipețari—Albanezul*, Bucarest, n° 8/23 octobre 1883, p. 3.

⁸⁶ C'est ainsi qu'il est aisé de comprendre pourquoi il est question de l'organisation des écoles albanaises, dans la correspondance de Veqilharxhi avec Pascali.

⁸⁷ Il a offert tout d'abord 5000 « galbeni », et par testament (écrit le 20 novembre de la même année) il destine, pour le même but, encore 1000 « galbeni » pour la Société Littéraire Roumaine (« Epitropia Eforiei filologice »). Dans sa requête du 29 septembre 1860, où il offre la somme, Ev. Zappa affirme que le fonds qu'il offre « servira à l'avenir et pour toujours comme fonds pour la langue et la littérature roumaine de mes frères bien-aimés et fils de ma patrie adoptive », La manière dont Ev. Zappa exprime sa suggestion concernant la méthode de travail à suivre pour la rédaction de la grammaire et du « Dictionnaire » mérite d'être soulignée : « les rédacteurs devront recueillir, par tous les moyens possibles, les «dits» cachés ça et là et même dans les plus pauvres chaumières paysannes ».

⁸⁸ D. Bolintineanu, *Călătoria la românii din Macedonia* (Voyage chez les Roumains de la Macédoine), Bucarest, 1968, p. 313.

⁸⁹ On peut le constater dans les nombreux dossiers, lesquels, en commençant avec l'année 1870, tenaient l'évidence de l'utilisation de ce fonds. Toujours en 1870, le consulat grec à Bucarest (Zappa avait gardé sa qualité de citoyen grec), payait au Ministère de l'Instruction 11 750 lei, représentant la « somme en perpétuité » léguée par Zappa pour la littérature roumaine.

Son cousin et successeur, Konstantin Zappa, d'accord avec les Grecs, se serait arrangé de fausser le testament, afin d'offrir des sommes importantes aux institutions grecques. Se déclarant grecophile fervent, il a mis de son vivant sa fortune à la disposition de la commission des « Olympiques » d'Athènes et a fait don à l'Etat grec du palais et de la fondation « Zappeion »⁹⁰; à sa mort, survenue en 1892, il a légué toute sa fortune à l'Etat grec⁹¹.

C'est ainsi que Vangjel Zappa, d'origine albanaise indiscutable et non pas grecque comme on l'a cru longtemps (et comme on le croit de nos jours encore)⁹², est une de ces figures représentatives de l'immigration des Balkans, comme le Bulgare Evloghie Gheorghiev et le Serbe Misha Anastasievitch tous philanthropes, soutenant également leur propre peuple et le peuple roumain et réussissant à renforcer les liens entre ces peuples.

L'Albanais Vangjel Zappa a eu également une activité d'écrivain; il publia un petit traité d'agriculture où il fait part de son expérience gagnée en tant que métayer de domaines, tout en protestant contre l'indifférence des boyards et des métayers en ce qui concerne le progrès et l'économie roumaine⁹³. Dans l'introduction à son livre, Zappa attaque violemment ceux qui critiquent les Roumains en tant que peuple. Et il s'adresse à ses compatriotes venus du sud du Danube: « La Roumanie a été votre patrie, elle a assuré le bonheur de votre vie et votre bien-être ».

⁹⁰ C'est à cette occasion que le journal *Sqipetari* écrivait, en critiquant Konst. Zappa: « Tandis que le peuple albanais, dont M. Zappa est le fils, gît dans les ténèbres et dans la plus noire ignorance, ayant besoin d'institutions de culture, d'écoles, d'enseignement... Zappa jette son argent au profit des Grecs » (n° 11/30 novembre, 1888).

⁹¹ C'est ainsi qu'éclata la fameuse affaire Zappa; le litige ne prendra fin qu'après 1900. Les journaux albanais et roumains de Bucarest abondent de renseignements ayant trait à cette affaire. Konst. Zappa est violemment critiqué comme incorrupt, comme renégat envers son pays et sa patrie d'adoption (la Roumanie). En réalité, Zappa n'a pas ignoré les institutions roumaines ou albanaises. Il offre, entre autres, 10 000 frcs. pour l'Athénée Roumain (*Sqipetari*, 19/1889, 2). Le 1^{er} février 1872, il envoie de Roumanie 500 lres turques pour le Club culturel épirote d'Istanbul, mentionné plus haut.

⁹² Les Roumains ont vérifié en détail l'origine albanaise de Zappa. D. Bolinteanu a cru de son devoir de préciser que Zappa appartenait à la « nation albanaise ». Malgré le fait que dans les actes du litige, Zappa et sa famille sont considérés comme Grecs, sa sœur Marie ne connaissait que l'albanais; devant le tribunal ses déclarations ont dû être traduites; tout ceci est en mesure de prouver l'origine albanaise de la famille. Zappa lui-même témoigne, dans une autre circonstance, de son origine albanaise, en parlant de « nous les Epirotes » (les Albanais) et même quand il répond à ceux qui le qualifient « d'Albanais inculte ».

⁹³ Le livre a été écrit en grec et publié en même temps que la traduction en roumain. Nous donnons le titre en roumain: *Trintorul care se mărginește în cercul României. Cuprinzător de observații din cercare asupra semănzării grului și ornduieții asupra moșiilor* (Le faitinant qui se limite aux frontières de la Roumanie. Observations concernant les semences du blé et l'administration des domaines). Par Evanghelie Zappa. Traduction en langue roumaine. Bucarest. Typographie de Josef Kopaining, 1847, 77 p. + 3 pl. (Le texte grec comprend 82 p.). Entre autres, l'auteur nous informe sur la situation de ses semences chaque année entre 1837—1846.

Dans l'Introduction il affirme que celui qui considère les Roumains avec objectivité « Il les trouvera meilleurs que d'autres nations et ayant des dons qui devraient leur attirer l'amour et la reconnaissance » (p. 7).

Vangjel Zappa représente donc, par son attitude et sa conduite une personnalité de premier ordre dans les relations albanaises et greco-roumaines.

Mais il s'agit toutefois d'un cas individuel, d'un Albanais philanthrope qui comprend et soutient les intérêts de ses compatriotes, lui-même restant isolé. Des sociétés albanaises n'existent pas encore.

Les Albanais de Boboshtitza. A l'époque où il n'y a pas encore de sociétés albanaises nationales, il y a néanmoins des groupements importants de commerçants albanais, réunis selon leur lieu d'origine. Ainsi le groupe des Albanais de Boboshtitza (en Albanie du sud) et de Drenova. C'est au sein de ces groupements dont les membres étaient étroitement liés entre eux, que germera l'idée de l'organisation de sociétés de bienfaisance, dont l'existence est attestée vers 1895, et qui portent le nom de « Boboshteni » et de « Drenovari ».

Au cours de la huitième décennie, les Albanais de Boboshtitza entretiennent des relations avec leur patrie et aident leurs compatriotes. Ils ont même racheté Boboshtitza des mains du Sultan. Les choses se sont passées comme suit : malgré le fait que, sous la domination ottomane, Boboshtitza jouissait d'une semi-autonomie, ses habitants ont eu beaucoup à souffrir, ce qui les obligea d'émigrer en Bulgarie et en Valachie. Ici, la plupart se sont établis dans la ville de Ploiești, tandis que d'autres commerçants sont venus à Bucarest. Au moment où Ali-pacha de Ianina a méconnu les droits d'autonomie de la ville de Boboshtitza, celle-ci est devenue une simple possession personnelle, comme d'ailleurs Drenova aussi. Après l'assassinat d'Ali-pacha et l'anéantissement de son mouvement séparatiste, Boboshtitza devient propriété du sultan. En 1873, ses habitants décidèrent de racheter — profitant de certaines lois favorables du temps du « tanzimat » — le village et ses frontières. Ils décidèrent de demander l'aide de leurs compatriotes de Roumanie. Le riche K. N. Gjerasi, de Boboshtitza, qui vivait à Bucarest, promit une contribution substantielle ⁹⁴.

Il est intéressant de souligner le fait que, organisant à Thessalonique une loterie en vue de recueillir les sommes nécessaires pour racheter le village, ses habitants ont considéré opportun de faire imprimer les obligations en langue roumaine aussi. Le représentant du groupe, Ligor-Temeli-Kuneshka, vint à Bucarest muni d'une demande de la part de la commu-

⁹⁴ Il s'était déjà occupé de sa commune natale. Il avait payé les frais de Dimitar Tzantzo à l'école d'Istanbul, celui qui détiendra plusieurs années à la suite la chaire de professeur à Boboshtitza (l'école grecque). V. aussi A. Mazon, *Documents, contes et chansons slaves de l'Albanie du sud*, Paris, 1936, p. 8.

nauté et adressée à leurs compatriotes, pour quérir une aide financière⁹⁵.

Nous apprenons que, à cette occasion, d'autres Albanais, originaires du sud de ce pays, ont aidé avec des sommes considérables, afin de compléter le fonds nécessaire au rachat. Parmi ceux-ci citons : K. N. Gjerasi, Ioan Banga de Korça, Temeli Damasi de Darda, Manoli Kardo et Iani Simo Gjerasi de Boboshtitza et d'autres. La contribution individuelle la plus importante s'élève à 500 pièces d'or autrichiennes. Avec les sommes obtenues à Bucarest en 1875 et encore avec d'autres, les habitants de Boboshtitza ont payé la dernière partie du rachat, devenant ainsi, en 1879, de nouveau maîtres du village et rétablissant les droits de semi-autonomie.

Ceci prouve, une fois de plus, la solidarité qui s'était établie entre les Albanais habitant leur pays et ceux de la diaspora.

Sociétés albanaises. A cette époque la conscience nationale des Albanais est soutenue par la *Ligue de Prizren*, première organisation politique qui représentait tout le peuple albanais et qui prit naissance en juin 1878, grâce à l'initiative du susmentionné *Comité secret albanais* d'Istanbul. La ligue a mis le Congrès de Berlin au courant de son point de vue concernant les plans de partage des territoires de la Turquie européenne et qui ignorait l'existence même du peuple albanais. La ligue a également intensifié son activité en vue d'obtenir l'autonomie administrative de l'Albanie. C'est toujours la ligue qui a posé le problème de la culture et de l'enseignement en langue albanaise, revendication qui demeurera dorénavant permanente. En 1879 a eu lieu à Janina une Assemblée des représentants de la ligue des Albanais du sud et qui, grâce au grand nombre de représentants aroumains, a été appelée « Congrès albano-roumain ».

La *Ligue de Prizren* a fonctionné jusqu'à la fin de l'année 1881, quand, à cause de son caractère de plus en plus nettement anti-ottoman elle a été dissoute par l'intervention armée de la Porte.

Toutefois, le programme de la ligue a suscité un puissant écho parmi les Albanais de partout, en stimulant leurs efforts dans la lutte pour obtenir les droits politiques nécessaires à l'élévation de la conscience nationale du peuple albanais⁹⁶. C'est ainsi que paraîtront, au fur et à mesure, dans les pays où se trouvaient des colonies albanaises, toute une série de sociétés qui grouperont autour d'elles les Albanais progressistes

⁹⁵ P. Pepo, *Contributions à l'histoire de la commune de Boboshtitza* dans *Izvestia na Institutata za istoria*, tome 14—15, Sofia, 1964, p. 163—182. Le document à la page 179. Ici se trouve également une lettre de la communauté envers Gjerasi Banga et Temeli pour une somme de 1 500 lres. On affirme que la plupart des habitants de Boboshtitza sont éparpillés dans d'autres pays.

⁹⁶ Le journal *Përlindja Shqipëtare* public, dans ses nos 2 et 3/1903, une ample histoire de la ligue de Prizren, due à Kristaq A. Dako.

et feront paraître différentes publications afin de soutenir la cause albanaise.

C'est une véritable époque des sociétés dans l'histoire de la renaissance albanaise.

Une telle société existait déjà en octobre 1879 à Istanbul ; ils'agit de *Sqoqëria e të Shtypünit shkronja* (Société pour les publications en langue albanaise), notamment *Shoqëria e Stambollit* (Société d'Istanbul). Parmi ses chefs se trouvaient Sami Frashëri (président), Vasa Pashko⁹⁷, Iani Vreto (Vretoja), Ferid Vlëra et Ibrahim Starova Themo⁹⁸. A partir de 1884, la Société commence à publier la revue mensuelle *Drita* (Lumière) ; à partir de son troisième numéro elle s'appellera *Dituria* (Enseignement).

La société Drita à Bucarest

Grâce à l'aide de la société déjà mentionnée d'Istanbul, par l'envoi de Iani Vreto, entre 1880—1881 paraît avoir pris naissance à Bucarest une section de la Société pour publications en langue albanaise. En 1882 Iani Vreto se trouve en Egypte ; et s'il est vrai, comme on l'affirme parfois sans preuves convaincantes, qu'une telle section a vraiment existé, on n'a pas de preuves de son activité⁹⁹.

Ce qui est sûr c'est que le 16 décembre 1884 prend naissance à Bucarest une société albanaise (Soqerisë Sqipetarëvet) nommée *Drita* (justement celle à laquelle avaient renoncé les Albanais d'Istanbul).

La date de la fondation de la *Drita* de Bucarest est absolument certaine ; toutes les informations indiquant une autre date sont fausses¹⁰⁰.

⁹⁷ L'auteur de *La vérité sur l'Albanie et les Albanais. Etude historique et critique*, Paris, 1879. C'est dans ce livre que se trouve le programme du mouvement national albanais.

⁹⁸ Plus tard membre du Comité « Union et Progrès » des Jeunes Turcs, ce qui l'oblige d'émigrer en Roumanie, où il a travaillé dans certaines sociétés albanaises.

En ce qui concerne la société d'Istanbul, celle-ci deviendra, à la fin du siècle, le *Comité Albanais*.

⁹⁹ Iani Vreto sera de nouveau à Bucarest au mois de mars 1886 ; c'est dans cette ville qu'il recevra une lettre de la part de Sami-bey Frashëri.

¹⁰⁰ I. G. Senkevitch considère que la *Drita*, fondée à Istanbul, au mois d'octobre 1879, a déménagé « après six mois à Bucarest », donc vers avril 1880 (*Освободительное движение албанского народа в 1905—1912 гг.* (Le mouvement de libération du peuple albanais entre 1905—1912), Moscou, 1959, p. 61—62). Ailleurs, le même auteur affirme que la société de Bucarest obtient le nom de *Drita* en 1881 (*Albania v period vostočnogo krizisa*, Moscou, 1965, p. 130).

Kristo Frashëri accepte comme date de la fondation de la *Drita* à Bucarest l'année 1885 (*Histoire d'Albanie*, Tirana, 1965, p. 156. Stavro Skendi admet la même année, tout en précisant le fait qu'il s'agit du mois de janvier (*The Albanian National Awakening 1878—1912*, Princeton, 1967, p. 146).

En tenant compte de ces datations, il faut rappeler le fait que dans l'introduction au statut de la *Drita* il est expressément mentionné que « Le Comité élu le 16 décembre 1884, à l'occasion de la fondation de la *Drita* (c'est nous qui soulignons), n'a pas été intéressé par la prospérité de la Société . . . ». N. N. Naço, l'une des figures prééminentes des Albanais, écrit lui aussi que la *Drita* a été fondée en 1884 (son Mémoire de 1908, se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Archives D. A. Sturza, VI/125, p. 1 ; v. également

Du premier comité de la Drita ont fait partie : Anastas Avramide Lakçe, président et caissier ; Konstantin Eftimi, vice-président ; Spiraq Eftimi, Gjergje Gyeçua, Vasil Tarpo, Thanas Haritua, Visko Dodani, Andres Jor, Eftim Marku, Vangjeli Ançe, Lazar Antoniu-Karpaçi et Vasil Kanasi. L'Albanais mahométan Abdulah Vahit a été coopté dans le comité, en tant qu'agent de liaison avec l'ambassade ottomane de Bucarest. On a dès le début considéré que la société devait être reconnue par la Porte, pour qu'une propagande en Albanie devienne possible.

Le jour même de la fondation, les Albanais ont souscrit 20 000 lei pour l'achat d'une typographie¹⁰¹ ; 50 personnes ont spontanément offert 4240 lei pour constituer le fonds de la Drita.

Ce sont en premier lieu les Grecs qui ont été inquiétés par l'organisation de la Drita. Des journaux d'Athènes, ainsi que *Sillogos*, hebdomadaire grec de Bucarest, ont exprimé par écrit leur mécontentement. Il paraît que M. A. Hitrovo, consul russe à Bucarest, s'est montré lui aussi hostile. Ainsi que l'affirme N. N. Naço, le consul grec à Bucarest, le renégat albanais Konst. Zappa et Hitrovo¹⁰² avaient décidé Avramide-Lakçe, Konst. Eftimi et Vasil Tarpo de freiner l'activité du comité de la société. Sous la pression des événements à l'ordre du jour, la Grèce se trouvant en état de guerre avec la Turquie, le comité resta effectivement passif, sous le prétexte que les Grecs iront libérer la Macédoine et que, par conséquent, les écoles albanaises ne seront plus nécessaires¹⁰³.

l'article de N. N. Naço : *Intrigi străine în contra neamului albanez* (Intrigues étrangères contre la nation albanaise). Le journal *Sqipetari* écrivait qu' « en 1884, nous avons fondé, avec l'autorisation de la Sublime Porte, une Société culturelle nommée Drita » (n° 1/7 août 1888).

V. Dodani, qui a participé à la fondation de la Drita, mentionne dans ses mémoires, que la Drita a été fondée en 1884.

¹⁰¹ Archives d'Etat de Bucarest, Collection Drita, doc. nos 10, 12. La plupart des sommes ont été souscrites par A. Lakçe, les frères Tarpo, Nuko, Kapedani, tous négociants importants à Bucarest.

¹⁰² N. N. Naço affirme que plus tard M. A. Hitrovo a essayé de l'acheter, en lui offrant 200 000 lei, pour introduire l'alphabet cyrillique dans la langue albanaise (à la place du grec).

¹⁰³ Le journal *Sqipetari* accuse plus tard An. Avramide-Lakçe d'avoir intrigué avec la Patriarchie de Constantinople et lui attribue ces paroles : « J'ai détruit une fois la Drita, j'ai arrêté tous ses mouvements, j'ai réussi à la faire végéter quatre ans durant ... » (n° 5/25 septembre 1888, p. 1). On affirmait aussi (*Sqipetari*, 19/16 avril 1889) que le grecophile Konst. Zappa aurait fait dissoudre le Comité dirigé par Lakçe et jeter en prison certains des membres, en exilant d'autres. S'il a agi de la sorte, c'était pour empêcher la Drita d'entrer en possession de la fortune de son cousin Vangjel Zappa, ainsi que celui-ci l'avait légué par testament. Mais la Société « a été ressuscitée ».

Lakçe était originaire de Korça où, en 1867, avec l'aide de son frère, Démètre, il avait fait construire une école pour jeunes filles (grecque). Il vint en Roumanie en 1848. A sa mort, en 1894, il légua sa fortune à l'Etat grec et non pour soutenir la cause du peuple albanais. (*Peninsula Balcanică*, n° 64/20 mars 1894, p. 2 ; v. aussi n° 58/6 février 1894, p. 2).

Certains écrits se trompent en ce qui concerne le président de la Drita au moment de sa fondation : ils affirment qu'il s'agit de Iani Vreto. Mais il est incontestable que le premier président a été An. Avramide-Lakçe. Iani Vreto a pu jouer un rôle de premier ordre en tant que représentant de la société à Istanbul.

Tout ceci a suscité de graves discussions dans le sein de la Drita, ce qui a déterminé, le 2 février 1886, le changement du comité initial et l'élection d'un nouveau comité provisoire. C'était une période de conflits aigus qui atteindra son maximum à l'assemblée du 6 mai 1886, quand N. N. Naço tire des coups de feu contre ses adversaires. Toutefois, malgré ces troubles, c'est sous les auspices de la Drita qu'on a fait imprimer le premier abécédaire et le premier livre albanais. En même temps, Avramide Lakçe et son groupe réussissent à dissoudre formellement la Drita, à mettre en vente la typographie et à partager l'argent entre les membres pauvres de la colonie.

Le 4 janvier 1887 a lieu la nouvelle assemblée de la Drita qui déclare que la société existe, fait élire un comité permanent sous la présidence¹⁰⁴ de l'historien roumain V. A. Urechiă et avec D. C. Butculescu comme vice-président¹⁰⁵.

Les commencements du mouvement culturel albanais en Roumanie ont donc été difficiles, à cause surtout du manque d'unanimité. Au fond, dans cette action s'affrontaient deux courants. L'un est représenté par Avramide-Lakçe, Konst. Eftimi et V. Tarpo, qui prônent l'entente avec les Grecs, leur offrant des concessions et qui ont, peut-être aussi, une attitude plus nettement anti-ottomane. Ceux-ci représentent le groupe des grands commerçants albanais. L'autre courant, dont fait partie N. N. Naço et d'autres membres de condition plus modeste de la colonie albanaise, sont anti-Grecs et considèrent que l'émancipation consiste justement dans le fait d'éliminer l'influence de la culture grecque. Les représentants de ce second courant sont d'avis que, pour le moment du moins, l'orientation, en grandes lignes, de la société ne devrait pas être anti-ottomane, mais bien qu'il serait nécessaire de gagner la faveur des Turcs, parmi lesquels se trouvaient un grand nombre d'Albanais occupant des positions importantes. C'est ce groupe du mouvement albanais de Roumanie qui prônait une amitié plus serrée avec les Roumains, qui promouvait donc l'idée « albano-roumaine ».

Il devait évidemment s'agir de certaines influences ou conseils du dehors, difficilement saisissables d'ailleurs. Le but suprême de la Drita, ainsi qu'il a été stipulé un peu plus tard dans le statut, était de faire imprimer des œuvres littéraires en langue albanaise à l'aide du nouvel alphabet, celui à caractères latins, adopté par la société d'Istanbul et utilisé par le journal *Dituria* de cette ville ; le but immédiat était d'acheter une typographie et de l'installer à Bucarest. En fin de compte, Drita se

¹⁰⁴ Plus tard, le journal *Sqipetari* écrira que V. A. Urechiă « a mis tant de cœur et de bienveillance dans son activité pour la fondation de la société culturelle albanaise *Drita* pour aider le peuple Albano-Macédonien » (n° 2/1899, p. 1).

¹⁰⁵ Les membres étaient : Anastas Sotir, Niça Stere, C. Troianu, D. Nicolau, V. Ioanidi, N. N. Naço, Anastas Ion, Vasile Batan, Grig. Paliu, Ion Hristea et Gavril Păun.

proposait, comme il était stipulé dans l'article 2 du statut, « de contribuer autant que possible à l'enseignement du peuple albanais en langue albanaise »¹⁰⁶.

En dépit des dissensions dans le sein même de la société, peu après sa fondation, la Drita demeure fidèle au but qu'elle s'était proposé. Mais la mise en pratique de ce desideratum se fera dans un contexte plus ample. Vers la fin de l'année 1885, prend naissance à Korça (Albanie du sud) un *Comité national secret*. Celui-ci entre en contact avec les comités des sociétés d'Istanbul et de Bucarest et établit, dans le cadre de cette collaboration, le rôle de chaque comité, notamment : le comité d'Istanbul préparera les manuels pour les écoles albanaises ; le comité de Roumanie assurera l'impression de ces manuels dans la typographie de Bucarest, tandis que le comité de Korça assurera la diffusion en Albanie.

C'est ainsi que, quelques mois plus tard, la Drita de Bucarest fait imprimer les premiers manuels scolaires dans l'alphabet latin. Comme on peut s'en rendre compte, d'après les exemplaires qui nous sont parvenus¹⁰⁷, ceux-ci étaient : l'*Abécédaire de la langue albanaise*, en 78 pages¹⁰⁸ ; un *Manuel de lecture* (Këndimi i çunavet) en 55 pages ; *Poésies pour enfants* (Vjersha) en 96 pages. Les trois livres ont été imprimés en 1886¹⁰⁹, par la société Drita de Bucarest, leur auteur étant Naim-bey Frashëri, ex-rédacteur du journal Drita d'Istanbul. Naim-bey publie également *Lulët e verës* (Fleurs de printemps) en 1890 ; en 1894 il publiera un volume de vers et prose sous le titre *Mëssime* (Maximes)¹¹⁰. C'est toujours à Bucarest qu'ont été imprimés d'autres livres de Sami-bey Frashëri et de Iani Vreto¹¹¹.

¹⁰⁶ N. N. Naço affirmera plus tard que la Drita étant une Société reconnue par le Conseil d'Etat ottoman, on a transformé les écoles grecques en écoles albanaises. Ce fait a inquiété le journal grec *Sillogos* de Bucarest.

¹⁰⁷ Se trouvant à la Bibliothèque de l'Académie Roumaine.

¹⁰⁸ Le titre en albanais : *Abëtare e gjuhës sqip prej S.H.F. Stypurë prej soqerisë Drita*. A la page 79, la dernière, se trouve une comparaison entre l'alphabet français, grec et roumain, ainsi que certaines précisions, en langue roumaine, concernant la qualité de quelques lettres.

¹⁰⁹ La date de 1887 pour la première parution, est fautive (V. *Revista Arhivelor*, 1/1967, p. 106). Il pourrait s'agir d'une réédition au cours de la même année, étant donné que les premiers ouvrages imprimés de ce genre (gardés à la Bibliothèque de l'Académie) portent comme date de la parution l'année 1886. Au cours de la même année ont été imprimés à Bucarest 10 livres : six écrits par Naim-bey Frashëri, deux par Sami-bey Frashëri et deux par Iani Vreto (D'après *Historija e Letërsisë Shqipe*, vol. II, 1960, p. 481).

¹¹⁰ Vlad Bănăţeanu, *Aspecte din Albania* (Aspects d'Albanie), p. 133. V. également le journal *Albania*, Bruxelles, 1897, n° 1, 1897, p. A. 8.

¹¹¹ Kristo Frashëri, *op. cit.*, p. 157. On a imprimé à Bucarest 25 livres, dont il faut mentionner également la pièce de théâtre, en trois actes, de Mihail Grameno : *Malkimi i guhes çqipe, prej M. G. Pjese kombiare me 1886*, Bukuresht, 86 p.

Les manuels albanais imprimés à Bucarest seront utilisés dans la première école albanaise, ouverte à Korça, le 4 mars 1887¹¹² par Pandele Sotir.

C'est ainsi que le second début de l'instruction albanaise a eu lieu toujours en territoire roumain, et la liaison s'établit toujours avec Korça, comme au temps où Naum Veqilharxhi essayait de placer son abécédaire.

En 1888, les adversaires de N. N. Naço organisent une autre société albanaise, nommée *Ditura*; la *Drita* gardait un nombre restreint de membres, « pauvres mais généreux ». Et c'est ainsi que la scission au cœur de la culture albanaise de Bucarest devint un fait accompli. L'ancienne *Drita*, dirigée dorénavant par N. N. Naço, était qualifiée par ses adversaires comme composée de valets, de coupeurs de bois et de « petits boutiquiers ». A son tour, Naço répondait à ses adversaires, en les accusant de se croire et de se comporter comme des nobles. Le groupe de Naço sera plus radical, plus ferme dans la lutte, tandis que l'autre sera moins combatif, moins actif aussi en ce qui regarde les problèmes fondamentaux de la vie des Albanais en Roumanie.

Afin de contrecarrer l'action de la *Ditura*, la *Drita* organise des succursales dans les villes de Brăila, Călărași, Mărășești et Focșani. Le journal *Sqipetari* nous affirme que ces succursales existaient au mois d'août 1888. Celle de Focșani a été fondée le 15 mai 1888¹¹³. Celle de Brăila, fondée par les Albanais originaires de Negovani et de Belcamen, existait déjà avant le 15 mai, car, à cette date, elle commence à avoir son propre journal¹¹⁴.

Nicolas N. Naço (Nikoll Naços) et son rôle dans le mouvement albanais de Roumanie. N. N. Naço, que nous avons déjà rencontré au cours de notre étude, est la figure la plus intéressante des militants albanais de Roumanie. Son nom est lié à l'histoire de la société *Drita*, entre 1884—1913, donc durant toute son existence. C'est l'unique société albanaise laquelle, en dépit des différends et des profondes dissensions, ne cessa pas son activité. L'opinion selon laquelle il y a eu plusieurs sociétés du même nom est fautive. En réalité il n'y a qu'une seule *Drita*, avec ses succursales mentionnées plus haut et quelques groupes dissidents éphémères. L'histoire de la *Drita* se confond presque avec la biographie de N. N. Naço.

Né en 1843 à Korça, N. N. Naço, avant d'immigrer en Roumanie, avait été marchand en Egypte. Entrant en conflit avec les Grecs, vrai-

¹¹² Pour le moment c'est l'unique école où l'enseignement a lieu en albanais, la Porte ne permettant pas, à cause de l'opposition du Phanar, la multiplication des écoles albanaises.

¹¹³ Apostol Nikolaid était président de la succursale de Focșani, D. Vasilescu secrétaire, Marko Constantin, Ado Finkenstein, Iovanço Mikul et Nastas Andrei étaient membres du Comité. (*Drita* de Brăila, n° 3/1 juin 1887, p. 2).

¹¹⁴ Sterie Kosma était président à Brăila, Ianuli Apostol à Călărași, Dimitrie Mihali à Mărășești.

semblablement pour des problèmes nationaux, il fut impliqué dans l'assassinat du consul grec Krokida de la Mansoura égyptienne (où se trouvait une importante colonie albanaise). Il échappe à l'enquête qui eut lieu en Grèce et se réfugie en Roumanie, considérant qu'il n'y a que ce pays où il pourra... « brandir le drapeau de la culture de ce peuple infortuné ».

En janvier 1887 il obtint la qualité de citoyen roumain ¹¹⁵.

En Roumanie, N. N. Naço se dresse avec plus de véhémence contre les Grecs que contre les Turcs. A leur tour, les Grecs ne cessent leurs intrigues, afin de compromettre, par Naço, le mouvement albanais. En effet, les journaux grecs de Bucarest (Neologos, Sillogos, Iris) attaquaient violemment Naço. Impulsif, mais sincèrement dévoué à la cause albanaise, ayant à son actif de nombreuses querelles avec les Grecs et les gréco-philés, Naço devient souvent la proie d'un sentiment d'excessive révolte et commet des injustices. Il lutte néanmoins avec acharnement, garde fermement ses positions, même aux moments où les événements le relèguent à la périphérie du mouvement albanais.

C'est avec une inébranlable persévérance qu'il se donne la peine de prouver, dans toute occasion, la justesse de la cause albanaise. Naço était un homme cultivé, au courant des événements des Balkans et du monde. Dynamique, remarquablement doué pour la polémique, Naço employa toutes ses qualités pour soutenir infatigablement la cause albanaise. Il tint l'opinion publique au courant de son activité et de celle de la Drita. Dans ce sens sont révélateurs ses deux écrits « Intrigues étrangères contre la nation albanaise »¹¹⁶ et « L'avenir de la roumanité dans les Balkans »¹¹⁷; Naço y expose l'histoire de la Drita ainsi que d'autres aspects du mouvement albanais.

N. N. Naço était en relations avec des hommes politiques et des représentants de premier ordre de la vie publique roumaine et étrangère; c'est parmi eux qu'il faisait connaître les problèmes albanais. Il connaissait B. P. Hasdeu, B. Delavrancea, le général August Gorjan, C. C. Arion, C. Istrati, Dim. A. Sturza, Ioan I. C. Brătianu et d'autres.

En 1885, peu après l'organisation de la Drita, Naço fera quatre fois le voyage d'Istanbul, sous le nom conspiratif de Ioanid. Par l'intermédiaire du maréchal Nuzret-pacha, qu'il connaissait, Naço réussit à faire parvenir au Conseil d'Etat, ainsi qu'à la Patriarchie œcuménique, un mémoire par lequel il demandait l'abolition de l'enseignement grec et

¹¹⁵ Archives d'Etat de Bucarest, Collection Drita, doc. 6.

¹¹⁶ ... par N. N. Naço, président de la Société Drita, Bucarest, Typo-lithographie et fonderte de lettres dr. P. Cucu, rue Academiei 15, Imprimé le 29 mars 1907.

¹¹⁷ ... Lettre ouverte de N. N. Naço, président de la Société albanaise Drita (Lumière), Bucarest, Typographie G. A. Lăzăreanu, 1905, 80 p.

l'introduction d'un enseignement en langue albanaise ¹¹⁸. Il agissait dans sa qualité de représentant de la Drita.

A son retour d'Istanbul, il déclencha une vraie campagne dans la presse roumaine en vue du redressement de la Drita ¹¹⁹ dont le peu d'activité le mécontentait.

Mis sous enquête le 4 mai 1886, il est remis en liberté ¹²⁰. Il lui revient le mérite d'avoir réorganisé la Drita le 4 janvier 1887. C'est au cours de la même année que les efforts de la société seront couronnés de succès : la fondation de la première école albanaise à Korça.

L'année suivante (1888) quelques actions importantes peuvent être signalées dans l'activité de la Drita. Entre autres, la parution à Bucarest du journal *Sqipëtari*, « première publication nationale albanaise ». C'est toujours à Bucarest que, à l'occasion de la visite du missionnaire albanais Gjerase Qiriazi, on a fait imprimer en albanais dix mille exemplaires de l'Evangile de Mathieu ¹²¹. Qiriazi emportera en Albanie les premiers numéros du journal *Sqipëtari* et les diffusera à travers le pays. En 1888, Ali-bey, président de « l'Union pélasgique » de Sofia rendra, en sa qualité d'intermédiaire dans le conflit entre certains groupements de la Drita, une visite à la colonie albanaise de Bucarest.

La proclamation envoyée en Albanie et adressée en 1888 au peuple albanais représente une action très importante.

Certaines dissensions réapparaissent au sein du comité de la Drita ; l'assemblée du 26 mars 1889 procède à l'élection d'un nouveau comité, ayant comme président Vasil Batan et comme vice-président N. N. Naço. L'ex-président, V. A. Urechiă et l'ex-vice-président, D. Butculescu, seront élus comme présidents d'honneur ¹²². On s'imaginait que le changement du comité de la Drita avait réussi à consolider la société. Par l'initiative de N. N. Naço, le nouveau comité adressa un appel aux Albanais ; il les informait sur l'élection du nouveau comité dont le but était « de ressusciter notre nation ». Le comité fera des efforts, comme il est mentionné dans la circulaire, d'aider les Albanais de s'arracher, grâce à la culture, de l'état

¹¹⁸ C'était le devoir fondamental de la Drita ; l'autre — l'achat de la typographie — étant accompli sans difficultés.

¹¹⁹ C'est dans ce sens qu'il a écrit des articles dans les journaux *Românul*, *Telegraful*, *Lupta*. Il rédigeait ses articles en grec que le Prof. Unca traduisait, tandis que Ioan C. Bacalbaşa les arrangeait du point de vue stylistique.

¹²⁰ L'enquête continue jusqu'au 20 octobre de la même année, date à laquelle il est acquitté par la Cour criminelle.

¹²¹ Gjerase (Gerasim) Qiriazi succède, comme missionnaire, à Konst. Kristoforidi. C'est lui qui ouvre, en 1892, une école pour jeunes filles à Korça.

¹²² Etaient membres du Comité : Solomon Male, Manol Bosko, Ksenofon Toma, Sp. V. Durdha, Pandeli Stefan, Mihail Qiriazi, Naum Ionescu, Vangjel Ioanidi. (*Sqipëtari* — *Albanezul*, Bucarest, n° 15/30 mars 1889, p. 3 ; n° 17/2 avril 1889, p. 2 ; *Românul*, 16 avril 1889, p. 2, col. IV).

malheureux où ils se trouvaient ¹²³. Un peu plus tard, un second appel fut adressé à la colonie albanaise de Bucarest, où l'on soulignait la nécessité de trouver l'argent nécessaire pour la fondation des « instituts de lumière et de culture nationale » ¹²⁴.

Il n'y avait rien d'excessif dans l'action du comité de la Drita, laquelle annonçait, avec un certain éclat, son programme ainsi que ses intentions pour l'avenir. La société Drita de Roumanie était déjà suffisamment connue au-delà des frontières. Des journaux étrangers (grecs, serbes, français et d'autres) avaient fait part de l'existence et de l'activité de la Drita ; certains avaient même insinué qu'elle serait subventionnée par d'autres Etats et que la Roumanie même aurait alloué un million et demi de francs. Le journal *Sqipëtarî* répond en précisant que le but de la Drita était d'introduire la langue albanaise dans les écoles et à l'église ; qu'elle lutte contre l'hellénisation des Albanais et qu'elle ne se mêle pas de politique, qu'elle n'est hostile envers aucun Etat ¹²⁵. Néanmoins N. N. Naço était d'avis que les Albanais devaient faire appel à l'aide de certaines puissances européennes. C'est dans ce sens que, le 27 juillet 1892, il envoie de Bucarest un mémoire, adressé au roi d'Italie, en sollicitant son intervention auprès de la Porte en faveur des Albanais.

En ce qui concerne la situation matérielle de la société, celle-ci avait un tout autre aspect. En 1889, elle a de lourdes difficultés financières. N. N. Naço qui s'occupait effectivement des affaires de la société (V. Batan n'a jamais été actif dans sa qualité de président), est obligé de s'engager à travailler, entre 1889—1899, aux fortifications qui entouraient Bucarest, à la canalisation du Siret et du Brateş, à la construction des chemins de fer Buftea—Periş et Craiova—Calafat, justement pour pouvoir utiliser ces revenus à aider la Drita.

En 1890, Naço obtient du ministère des Affaires Intérieures le droit d'organiser une loterie de 50 000 billets, grâce à laquelle la Drita gagna 6 700 lei, qui furent alloués à l'Institut albanaise de Bucarest. Jusqu'en 1893 ces fonds furent considérables.

En août 1893 de graves dissensions éclatèrent parmi les membres de la Drita à propos de l'utilisation de ces fonds. Le 28 novembre un groupe s'en détache, dont Lazar Daia, C. Predescu et autres. N. N. Naço fit diffuser un appel imprimé, adressé à quelques institutions et personnalités de Roumanie en vue d'obtenir des aides matérielles ; il signa cet appel en sa qualité de « président et directeur de l'école albanaise », et fit apposer le sceau de 1887 de la Drita. Sous les signatures de A. I. Cikosh et de

¹²³ Le journal *Românul*, 18/30 avril 1889, p. 426, col. 3.

¹²⁴ *Ibidem*, 8 mai 1889, p. 2 (Le texte est pris du *Sqipëtarî*).

¹²⁵ Le journal *Sqipëtarî—Albanezul*, n° 6/9 avril 1888. A l'époque le siège de Drita se trouvait rue Teilor 86.

Haralamb I. Polekani, les dissidents lancèrent à leur tour un appel, où l'on niait l'existence de la Drita en 1887 et l'on accusait Naço de malversations et de détournements de fonds ¹²⁶. En guise de réponse, N. N. Naço convoqua le 12 décembre 1893 une assemblée de la Drita, retira à L. Daia sa qualité de vice-président et fit élire un nouveau comité ¹²⁷. Il s'ensuivit une polémique publique, Lazar Daia se considérant président de la Drita et niant à Naço le droit d'en revendiquer cette même qualité.

Le groupe dissident de L. Daia disparaît à un moment donné. Vers 1900, N. N. Naço s'efforce d'obtenir un terrain à Bucarest pour faire bâtir une école, une église et une mosquée. En 1902 il s'efforce d'obtenir pour la Drita la qualité de « personne morale » (juridique) afin de pouvoir entrer en possession de la somme d'un million, légué par testament par Diamandi (Mandy) Tarpo ¹²⁸ et An. Avramide-Lakçe, tous les deux décédés en Roumanie, ainsi que de la fortune de Grigore Nuko, mort en Egypte, déposée à la Banque de Roumanie. Mais il se heurta aux intrigues de Kristos Mekças, Kostas Papagheorghios, dr. Leonte et ne réussit pas ¹²⁹.

En 1905—1906, N. N. Naço entre en compétition avec ses adversaires dans le problème de l'unification des forces albanaises de Roumanie. Au mois de décembre 1905 il rallie, sous le drapeau de la Drita, tous les Albanais de Roumanie, sans distinction de confession religieuse. Le but général de la lutte des Albanais était d'introduire l'emploi de l'albanais dans l'enseignement et dans l'église. Pour réunir les trois sociétés albanaises (Drita, Dituria et Spresa), une assemblée commune fit élire, en avril 1906, un comité sous la direction de Thoma Çami, avec Naço comme président d'honneur. Vasil Tarpo, Visari Dodani et Pandeale Vangjeli — justement les chefs des trois groupes — n'adhèrent pas. Le comité intervient auprès des organes supérieurs de l'Etat pour faire reconnaître à la Drita la qualité de personne juridique. Mais les événements, au sein de la colonie albanaise se précipitent ; la partie adverse s'oppose à l'unification sous le drapeau de la Drita et fonde une organisation unique, *Bashkimi*. En janvier 1907, Naço et N. Butculescu convoquent une assemblée des membres de la Drita qui s'opposent à la fusion avec la

¹²⁶ Pour ces attaques réciproques, v. le journal *Peninsula Balcanică*, Bucarest, n° 54/9 janvier 1894, p. 2 ; n° 56/23 janvier, p. 2 ; n° 58/6 février, p. 2 ; n° 59/31 février, p. 3 et n° 60/20 février 1894, p. 3.

Dans le texte imprimé, répandu par Naço, l'hostilité par rapport à l'influence étrangère dans le mouvement albanais apparaît plus nette et ceci malgré le fait que le statut imprimé en 1892 maintenait la formule de 1887, notamment : l'impression de livres didactiques, de journaux et autres matériaux de « lumière nationale » ainsi que la création d'écoles en Albanie.

¹²⁷ C'est à cette occasion qu'on publiait la situation du point de vue des finances de la société : 11 538,95 lei de revenus ; 18 288,40 lei de dépenses. Le déficit de 6749,45 lei a été couvert par Naço.

¹²⁸ C'était le frère de Vasil Tarpo ; décédé en 1891 il a légué 153 000 francs pour la culture albanaise et 10 000 fr. pour l'hôpital « Filantropia » de Bucarest.

¹²⁹ Archives d'Etat de Bucarest, Coll. Drita, doc. 89 (notamment la brochure de Naço : Une lettre ouverte...). Le dr. Leonte était président de la Société de culture macédo-roumaine.

Bashkimi. Les adversaires essayent d'empêcher la réunion, ce qui fait éclater un scandale public¹³⁰. Toutefois, c'est à cette occasion qu'on fit élire un comité culturel des étudiants, qui s'associa à la Drita.

En 1908 (le 19 février), N. N. Naço insiste de nouveau auprès du gouvernement roumain pour que la Drita soit reconnue en tant que personne « morale »; il rédigea, à cette occasion, un exposé sur les antécédents et les buts de la Société culturelle albanaise¹³¹.

La dernière information concernant l'activité de la Drita est la convocation de N. N. Naço, au mois de mars 1909, d'une assemblée dans le salon du « Pomul verde » (L'arbre vert), en vue de « prendre des mesures pour le développement de notre langue albanaise dans les écoles albanaises de l'Empire ottoman »¹³².

N. N. Naço est mort à Bucarest le 26 avril 1913, regretté comme « héros de la lutte et de la défense de la langue des ancêtres »¹³³.

Nous nous sommes arrêté plus longuement sur la première société albanaise de Roumanie, celle dont l'activité s'étend sur un plus grand nombre d'années, car c'est de son milieu même qu'ont été organisées d'autres sociétés, ou bien leur activité a été mise d'une manière ou d'une autre en relation avec la Drita.

La Société Dituria. La seconde société albanaise fondée à Bucarest a été, comme nous l'avons indiqué plus haut, la Dituria. Fondée en 1888, son premier président fut Irakli Duro, qui gardera cette qualité durant presque dix ans.

V. Dodani nous fait connaître certains aspects de la Dituria durant les années 1888, 1890, 1894, 1896¹³⁴. Il paraît que l'activité de cette Société n'a pas été remarquable. Au mois de juillet 1895, le journal *Sqipëtarit — Albanecul* mentionnait l'existence d'une société « restreinte », Dituria¹³⁵. Tenant compte du fait que c'est une publication dirigée par C. Predescu,

¹³⁰ D. Butculescu expose, dans quelques notes, les arguments qui expliquent le fait que la Drita était obligée de continuer en tant qu'organisation séparée. Entre autres, son statut mentionnait qu'elle ne pouvait être dissoute ni fusionner avec d'autres sociétés, mais que, au contraire, elle avait le droit d'en intégrer. Drita a développé une importante activité liée au mouvement albanais. Tout ceci prouve que la Drita n'a pas cessé d'exister en 1892, comme on l'affirme parfois sous l'influence d'écrits à caractère polémique. Drita n'était pas une fraction; de son sein pouvaient se détacher des fractions.

¹³¹ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, section des manuscrits, Archives D. A. Sturza, VI/125, 2 f. (= 3 pages en manuscrit). N. N. Naço signe en tant que président et pose le sceau de la Drita de 1887. L'en-tête est comme suit: *Drita. Shoceri e mësimil Shqip.* (Lumière. Société de culture albanaise.)

¹³² Archives d'Etat, Bucarest, Col. Drita, doc. 90.

¹³³ Un quart de siècle plus tard, D. Caseli écrivait sur « Un patriote albanais oublié: N. N. Naço », en affirmant qu'il était doué « du feu sacré de la Patrie ». (*Shkendia*, Bucarest, n° 11/1933, p. 4. Article reproduit du journal *Scena*).

¹³⁴ Parmi les membres du comité de la Dituria se trouvaient: Kostak Duro, Thanas Hariton, Spiro Marno, Visari Dodani, Gjorgj Geço, Vasil Hr. Tarpo, Gjergj Teodor, Ziso Valia, Spiro Gorgozi, Gjergj Lazar, Teohar Hristu, Const. Naumescu.

¹³⁵ N° 1/16 juillet 1895, p. 4.

hostile à l'époque à Naço, qui s'exprime d'une telle manière sur une société opposée à la Drita de Naço, c'est qu'en réalité l'activité de la Dituria devait être très réduite. En 1897, nous avons des renseignements précis sur l'existence et l'activité de la Dituria. Le 1^{er} mars de cette même année on annonçait la convocation de l'Assemblée générale annuelle de la Dituria, qui a eu lieu le lendemain. C'est à cette occasion, comme on vient de le relater¹³⁶ qu'a été « réélu l'ancien comité », ayant comme président Pandele I. Evangjeli¹³⁷. On affirme dans le rapport que la Dituria a entretenu, de ses propres fonds, l'école albanaise de Korça et a fait imprimer quelques livres albanais. Cette activité de la Dituria a été possible aussi du fait qu'à cette époque la Drita n'était pas particulièrement active et même le journal *Sqipëtari* cesse sa parution. D'ailleurs la Dituria disposait d'une « section complète de typographie albanaise, bien dotée de tout le nécessaire et prête à tout moment d'imprimer n'importe quelle œuvre en albanais, avec l'alphabet adopté en Albanie ».

A cette assemblée on a exprimé le désir des Albanais, membres de la Dituria, de fraterniser avec les Roumains ; l'orateur, G. E. Meksi, parlant du « Mouvement albanaise » a affirmé, entre autres, que l'assemblée de la Dituria a le « caractère d'une Assemblée Nationale albanaise. D'ailleurs, le peuple albanaise d'ici tient les yeux fixés sur vous »¹³⁸.

Les Albanais de la Dituria, ses chefs aussi, n'étaient pas d'accord d'être soutenus par une puissance étrangère.

Pour éviter toute confusion, saisissable dans quelques écrits, il ne faut pas oublier que la Drita et la Dituria de Bucarest (ainsi que leurs succursales du pays) étaient des sociétés albanaises différentes de celles aux noms identiques d'Istanbul.

La Dituria de Bucarest restera active jusqu'en 1906. Elle avait une succursale à Constantza, qui a été dissoute en avril 1903, à la suite d'une perquisition. « Nous ne savons pas quel a été et quel est l'avantage qu'a eu le gouvernement roumain travaillant pour celui turc ! Pourquoi fâcher nos amis qui travaillent pour leur nation ? », demandait le journal *Reforma* à propos du document qui venait de dissoudre la société¹³⁹.

Sociétés de bienfaisance. La troisième organisation albanaise de Roumanie, par ordre chronologique, a été la *Société de bienfaisance des Albanais Drénovars* et une autre, identique, des Albanais *Boboshtars*. Fondées peu avant le mois de juin 1895, leur but était de travailler « activement et prudemment aux œuvres de bienfaisance » pour venir en aide

¹³⁶ *Gazeta Macedoniet*, n° 6/8 mars 1897, p. 2.

¹³⁷ Futur Premier Ministre de l'Albanie indépendante.

¹³⁸ *Gazeta Macedoniet*, n° 7/15 mars 1897, p. 2. Nous notons également un fait de moindre importance concernant l'activité de la Dituria, notamment que au mois de juin 1897 une réunion a eu lieu à Mogoșoia (*Sqiperia*, Bucarest, 9/5 juillet 1897).

¹³⁹ Le journal *Reforma*, n° 7/21 avril 1903, p. 4.

à leurs communes : Drenova et Boboshtitza. Nous n'avons pas d'autres informations sur l'activité de ces deux sociétés, hormis le fait que ceux de Drenova ont organisé, le 8 juin 1897, une fête champêtre dans une forêt aux environs de Chitila (près de Bucarest)¹⁴⁰.

La Société l'« Aide ». D'après des informations indirectes l'on peut déduire qu'en commençant avec l'année 1897, fonctionnait à Constantza une Société roumano-albanaise : l'*Aide*. En 1906, elle comptait au moins 60 membres. Le 26 novembre de la même année, le comité est composé comme suit : Tanas G. Dabo (président, réélu), Gh. Rizescu (vice-président), dr. Ibrahim Themo, Nache Constantinescu, Gh. Bișcola, P. Vulcan, Anastase Tîrlea, Ion Mihail, Petre Isail. Nous apprenons également qu'il y a eu des litiges parmi les membres de l'« Aide » et qu'un certain Mihalache Kotta¹⁴¹ émet de violentes critiques dans les pages du journal *Dobrogea Nouă* (La nouvelle Dobroudja), contre la direction. Celle-ci répond par l'exclusion de Kotta¹⁴².

La Société Spresa. Cette société d'étudiants était une filiale de la Dituria ; elle avait son siège à Bucarest. Il s'agit sûrement de ce *Cercle d'étudiants albanais*, organisé au mois de janvier 1899 sous la présidence de Dervish-Hima, jeune Turc réfugié d'Istanbul¹⁴³, et critiqué par N. N. Naço pour avoir choisi parmi les chefs Iani Lehova et Iashar Erebara¹⁴⁴. Le 12 septembre 1900 le Cercle prend le nom de *Spresa* et choisit comme vice-président le poète Asdreni (= Alexis Drenova). Le but de cette organisation d'étudiants était d'élever le niveau de la culture albanaise. En 1902 la Spresa compte 150 membres. Au cours de la même année, le secrétaire, l'étudiant Kristaq A. Dako, représente cette Société, ainsi que la Dituria, au Congrès des peuples soumis à la domination ottomane (Vienne). C'est à cette occasion que le délégué albanais a plaidé pour obtenir un enseignement général et le service religieux orthodoxe en langue

¹⁴⁰ Le journal *Sqiperia*, Bucarest, n° 5/7 juin 1897, p. 4. Il est certain que parmi les membres de cette société se trouvaient des négociants connus de Bucarest, originaires de Drenova, tels que les frères Kostaqj et les frères (Irakli et Viso) Duro, fondateurs en 1892—1893 de l'école de jeunes filles de Kôrça. Irakli Duro était vice-président des « *Drénoviens* » de Bucarest. Il avait été également président de la *Dituria*.

¹⁴¹ Ce Kotta figure en 1905 parmi ceux qui rassemblaient des fonds pour l'école de Magarova.

¹⁴² Le journal *Românul de la Pind* (Le Roumain du Pinde), n° 48/3 décembre 1906, p. 1 ; n° 50/18 décembre 1906, p. 2. On mentionne aussi un grand nombre de noms parmi les membres de l'*Aide* (Ajutorul).

¹⁴³ Dervish-Hima et Jashar Erevara, étudiants à Bucarest, ont initié dans cette ville, en juin 1903, un journal imprimé en albanais et turc, en vue de répandre l'idée d'une Albanie indépendante sous un prince étranger. A cause du manque de subsides le journal a eu une très courte existence (St. Skendi, *op. cit.*, p. 152). Pendant la révolution des Jeunes Turcs, Dervish-Hima, Albanais d'Okhrîd, jouera un rôle important. Utilisant l'expérience de publiciste gagnée en Roumanie, Dervish-Hima deviendra en 1911 le directeur du Journal *Sqipetari* d'Istanbul. Jashar Erevara commandera, au cours de la même année, un détachement de 1 000 Albanais aux alentours du lac d'Okhrîd.

¹⁴⁴ *Sqipetari*, Bucarest, n° 3/31 janvier 1899, p. 4.

albanaise. Le 10 février 1903, la Spresa de Bucarest s'adresse à Delcassé, ministre français des Affaires Etrangères, en sollicitant son intervention à la Porte pour obtenir en Albanie l'enseignement en langue maternelle. Vers la fin de l'année 1903, la Spresa organise des assemblées publiques à Brăila et à Constantza. A l'assemblée de Brăila, devant un nombreux auditoire albanais, Kristaq Dako a parlé sur le passé et le présent de la patrie albanaise¹⁴⁵. Filip Papaiani a parlé sur l'amitié entre le peuple roumain et la « nation de Skander-bey »¹⁴⁶.

La Société « Jeunesse albanaise ». En décembre 1904, les Albanais organisent une société culturelle *Djalëria Sqipëtare* (Jeunesse albanaise). Saluant cette initiative comme importante dans le cadre des actions pour le développement de la conscience nationale des Albanais, le journal *Ecoul Macedoniei* constatait avec satisfaction que : « La fondation de la société de Brăila est une preuve que les Albanais du pays sont animés des meilleurs sentiments envers leur nation »¹⁴⁷. On organise un cycle de conférences, pour les membres de cette société, où devaient parler Pandele I. Vangjeli, président de la Dituria de Bucarest, ainsi que Kr. A. Dako, Filip Papaiani, Mihail Lehova et le dr. Ibrahim Themo de Megidia, membre du comité de la société « Aide ».

La Société Bashkimi. La dernière en date et la plus importante Société albanaise en Roumanie est *Bashkimi* (= Union), fondée le 7 décembre 1906 à Bucarest, comme résultat de la fusion des trois principales Sociétés existantes : *Drita*, *Dituria* et *Spresa*. L'idée d'organiser cette société est issue de l'évolution des événements de Macédoine et d'Albanie et la justification directe d'une pareille initiative est due à l'assassinat du patriote albanais *Spiru Kosturi*. En fait, le désir des Albanais de Roumanie de fonder une organisation unique et plus puissante doit être mis en relation avec l'activité du *Comité pour la libération de l'Albanie*, qui avait été fondé au mois de novembre 1905 à Monastir (Macédoine). Par l'intermédiaire des filiales clandestines qui fonctionnaient dans plusieurs localités d'Albanie, ainsi que des Sociétés d'émigrés (celles de Bucarest et de Sofia en premier lieu), le comité de Monastir déployait une vaste action clandestine en vue « d'unir les masses sous le drapeau de la lutte révolutionnaire pour la libération de la patrie »¹⁴⁸. Le même comité a réussi à organiser en 1906 des groupes de combattants albanais qui ont empêché les adversaires de la cause albanaise d'agir.

¹⁴⁵ Au cours de la même année (1903), Kristaq A. Dako publie dans *Perlindja Sqipetare* un article sur la *Ligue de Prizren*. Plus tard, le même écrira le livre intitulé : *Albania. The Master key to the Near East*, Boston, 1919, XII + 290 p. + 28 pl.

¹⁴⁶ *Românul de la Pind*, n° 42/22 décembre 1903, p. 4.

¹⁴⁷ *Ecoul Macedoniei*, n° 51/19 décembre 1904, p. 2.

¹⁴⁸ V. Kristo Frasherî, *Histoire d'Albanie*, p. 168.

L'impulsion de mettre en mouvement les Albanais de Roumanie vient de la part du Comité de Monastir et des événements qui se sont passés en Albanie du sud. Les Aroumains de Bucarest qui étaient généralement au courant des événements sud-danubiens, ainsi que des problèmes albanais de Roumanie, suggéraient que les « Albanais de la Capitale, ainsi que ceux de tout le pays, auraient le droit à la reconnaissance de leur nation si, se débarrassant de toute passion, de tout litige, rédigerait un programme conforme aux besoins réels, commenceraient un travail effectif, organiseraient une grande et unique société et seraient d'accord d'accepter les sacrifices imposés par les événements »¹⁴⁹. On ajoutait aussi que cette nouvelle société de Roumanie est obligée « d'attirer les sociétés albanaises des autres Etats, pour que de cette manière un mouvement puissant et uniforme prenne vie partout où se trouvent des Albanais ».

Le moment de réunir les forces albanaises était arrivé le 28 novembre. Un Comité d'initiative, composé de 15 personnes notables, Albanais, membres des trois sociétés mentionnées, décide de les dissoudre et de poser les fondements d'une organisation unique, sous le nom de « Tomori »¹⁵⁰. Le comité d'initiative élit une commission pour la rédaction du statut, dont faisaient partie : Kristo Meksi, Visar Dodani, Pandeli Iano Vangjeli, Rafail Atanasi et Vangjeli Zografi. L'assemblée qui devait procéder à la constitution se réunit le 7 décembre 1906, dans la salle « L'Amitié », sous la présidence de Toma Çami. En informant les cent notables albanais présents à la réunion dans l'intention de fonder une nouvelle organisation, Kristo Meksi justifiait cette action par la situation politique de la Macédoine, de l'Épire, de l'Albanie qui exigeait « l'union des Albanais dans un groupe puissant ». Le président de la Dituria, Pandeli Iano Vangjeli a affirmé qu'il était d'accord à renoncer à sa qualité pour le succès de la cause albanaise. Rafail Atanasi, représentant de la Spresa fit de même. Après avoir donné lecture au projet du statut, on rédigea le procès-verbal où l'on décidait de dissoudre les sociétés Drita, Dituria et Spresa et de fonder la nouvelle société Bashkimi (on renonça à la dénomination initiale de Tomori) ; on procéda à l'élection du comité ; furent élus Toma Çami, président ; Kristo Meksi¹⁵¹, vice-président ; Pandeli

¹⁴⁹ *Românul de la Pind*, n° 47/27 novembre 1906, p. 1. L'article intitulé « De nouveau sur les Albanais » est signé N. B., ce qui nous fait croire que l'auteur est N. Batzaria, qui se trouvait à ce moment à Bucarest.

¹⁵⁰ D'après le nom d'une montagne d'Albanie.

¹⁵¹ Plus tard, Hristo Meksi deviendra un bon écrivain pour la cause albanaise, qu'il soutiendra devant l'opinion publique de l'Europe et de Roumanie comme devant les hommes politiques, représentant des Grandes Puissances. Il a écrit et publié des livres comme : *Turcia în transformarea ei* (La Turquie dans son évolution) seconde partie, Bucarest 1910, 77 p. (La première partie s'intitulait *Turcia pe marginea prăpastiei* (La Turquie au bord de l'abîme), livre perdu aujourd'hui) ; *Le droit de la nation albanaise*, Bucarest 1918, 36 p. ; *Mémorandum à l'usage de Monsieur le Président et de Messieurs les Membres de la Conférence de la paix*,

Iano Vangjeli comme second vice-président ; Vasil Zografi et Rafail Anastasi, secrétaires ; Tănase Kantili, caissier ; Visari Dodani et Tănase Hariton et autres onze membres « parmi les meilleurs Albanais de la Capitale ».

Les adeptes du maintien de la Drita, présents à l'assemblée, notamment P. Durnish et Ilie Anastasi se sont opposés, ce qui explique le fait que cette Société n'a jamais adhéré entièrement à la Bashkimi.

Le 17 novembre a eu lieu, dans la salle « Băile Eforiei » une première assemblée de la nouvelle organisation ; 400 Albanais participèrent. Pandeli Iano Vangjeli et Kristo Meksi ont plaidé pour l'union « La Profession de foi (Besa-bes) traditionnelle nous l'avons héritée du grand capitaine Skander-bey ».

On a décidé de demander au padishah « le droit pour le peuple albanais d'apprendre et de prier dans sa langue maternelle ¹⁵². A cette occasion la jeunesse albanaise a chanté avec enthousiasme une marche de guerre albanaise »¹⁵³.

Au cours des semaines qui s'ensuivirent, N. N. Naço et Eugen Ionesco, aidés par D. Butculescu, luttèrent ouvertement contre les dirigeants de la Bashkimi et pour soutenir la Drita. C'est ainsi qu'éclata l'affaire honteuse qualifiée de « l'attentat de Naço »¹⁵⁴.

L'organisation de la Société Bashkimi ne convenait ni à la Porte, ni aux adeptes des opinions du Phanar. A cause des intrigues qui s'ensuivirent et qui avaient pour but de faire croire que les membres de la Bashkimi avaient des sentiments anti-roumains et des buts anti-ottomans, ceux-ci déclarèrent publiquement que « les Roumains sont nos seuls amis et alliés »¹⁵⁵ et qu'une politique anti-ottomane « réduirait à l'impuissance toute action culturelle ».

ainsi qu'à celui des Commissions accessoires, par ... ancien conseiller ... *Relativement aux droits de revendication des Albanais originaires des territoires restés en dehors des frontières déterminées par les Conférences de Londres et de Florence en 1913, à l'occasion de la création de l'Etat albanais*, Bucarest, 1919, 13 p.

¹⁵² *Ibidem*, n° 51/25 décembre 1906, p. 2.

¹⁵³ *Tribuna Macedoniei*, Bucarest, n° 10/22 décembre 1906.

¹⁵⁴ Les événements ont inspiré la revue *Veselia* (La Joie) de publier une caricature (en couleurs) intitulée : « Une assemblée d'Albanais », où la *Drita* est représentée en tirant avec une arme à feu contre *Bashkimi*, *Ditura* et *Spresa* se trouvant derrière. Parmi les vers qui accompagnent cette caricature on trouve : « Un sfat doresc să dau acum / La mult vestiții albanezi / Ce-s cunoscuți în toată lumea / Ca patrioți și ca viteji : / Uniți-vă cu toți în cuget / Și puneți umărul la plug, / Căci doar așa puteți odată / Să scăpați de greul jug » (C'est un conseil que je désire / Donner maintenant aux célèbres Albanais / Connus dans le monde entier / Comme patriotes et comme vaillants : / Unissez-vous dans l'esprit / Aidez au travail des champs / Car ce n'est qu'ainsi qu'à l'avenir / Vous pourrez échapper aux lourdes chaînes). (La revue *Veselia*, n° 86/2 février 1907).

¹⁵⁵ Pour prouver son point de vue dans cette question, Bashkimi organise le 10 juin une « fête albanaise » où l'on proclame l'amitié roumano-albanaise. Les « lăutari » ont joué à tour de rôle des chansons albanaises et roumaines.

L'Ambassade ottomane de Bucarest ne délivrait plus de passeports aux Albanais, membres de la Bashkimi. Toutefois, une délégation de la société avait réussi à convaincre les autorités ottomanes du fait que le « but de la Société Bashkimi est purement culturel, ce qui est d'ailleurs prouvé par le Statut »¹⁵⁶.

Il est néanmoins étrange que justement la Bashkimi, organisation unifiée et plus puissante que toutes les autres organisations albanaises qui avaient existé jusqu'alors en Roumanie, n'a pas réussi à avoir à temps son propre organe de presse¹⁵⁷. On constate, d'autre part, un fait important : la Bashkimi avait des succursales à Constantza¹⁵⁸ et à Giurgiu. Celle de Constantza publiera, à peine en août 1912, une revue : *Atdheu* (= Patrie). En 1907, la Bashkimi de Bucarest aurait envoyé Bajo Topuli à Boston¹⁵⁹. En 1909 on décida que la Bashkimi contribuera avec les sommes nécessaires à l'entretien des écoles qu'on était en train d'organiser en Albanie et, en même temps, continuera à « éditer des livres en albanais »¹⁶⁰. A cette époque (1909) ces obligations étaient issues des problèmes que posait la situation réelle en Albanie.

La Bashkimi luttera pour resserrer l'amitié roumano-albanaise ; c'est dans ce but qu'elle organisera des réunions.

L'Ephorie de l'église. Parmi les organisations albanaises de Roumanie il y eut aussi l'*Ephorie de l'église albanaise* de Bucarest, c'est-à-dire la *Communauté des chrétiens albanais*, fondée le six décembre 1909¹⁶¹.

La Société roumano-albanaise « Saint Georges » de Negovani, dont le siège se trouvait à Brăila est la dernière fondée en Roumanie (23 avril 1910). Les membres du comité étaient : Sterie Sotir, président ; Sotir A. Dzodze, caissier ; Sterie M. Teju, secrétaire et onze autres membres. La société fit appel aux citoyens de Roumanie et des Etats-Unis d'Amérique, originaires de Negovani, de s'inscrire comme membres¹⁶².

Projets de Sociétés albanaises. Il y a eu quelques projets en vue d'organiser aussi d'autres sociétés albanaises, mais qui n'ont jamais été mis en pratique. C'est ainsi que, en 1888, on avait pensé à fonder à Bucarest la

¹⁵⁶ *Tribuna Macedoniei*, n° 17/10 juin 1907, p. 3. Au moment de sa constitution, la société Bashkimi n'avouait pas sa politique anti-ottomane, mais proposait de lutter pour renforcer l'amitié avec le peuple roumain, pour aider les Aroumains de Macédoine, de l'Epire et d'Albanie. L'article 2 du statut de la société stipulait son but comme suit : imprimer des livres et des journaux albanais, fonder des écoles albanaises à Bucarest et en Albanie.

¹⁵⁷ Un journal albanais avec ce titre (Bashkimi) apparaît en même temps à Skodra. Une autre société, à Monastir, aura le même nom.

¹⁵⁸ Iani Mihail-Lehova figurera parmi ses représentants importants ; dr. Ibrahim Themo est vice-président.

¹⁵⁹ La revue *Viața albano-română* (Vie albano-roumaine), n° 2/1909, p. 35.

¹⁶⁰ L'affirmation de Stavro Skendi, *op. cit.*, p. 213. En réalité, comme nous essayerons de le prouver, Bajo Toli est parti de Roumanie en Albanie où il est devenu le chef d'un groupe d'Albanais armés.

¹⁶¹ Nous reviendrons, d'une manière plus ample.

¹⁶² *Românul de la Pind* (Le Roumain du Pinde), n° 18/23 mai 1910, p. 2.

Société albanaise « Saint Démètre », pour encourager l'organisation de l'enseignement en albanais ¹⁶³.

En 1895, C. Predescu publiait, pour être approuvé, le projet du statut de la *Société générale albanaise de Roumanie*, qui offrirait, comme l'affirmait l'auteur, les moyens d'obtenir des aides substantielles de l'Europe et en même temps d'aider aux Albanais de s'affirmer. Conformément à ce projet, la Société préconisait l'organisation de filiales dans chaque district où vivaient des Albanais, tandis qu'en Albanie on organisera, entre autres, des ateliers d'industrie nationale ¹⁶⁴.

Comme l'affirmait N. N. Naço dans la polémique avec ses adversaires, on a essayé d'organiser, en 1906, pour dissoudre complètement la Drita, une *Section albanaise* de la Société de culture macédo-roumaine, d'après le modèle des Hellénismes d'Athènes et de la société *Dija* des Etats-Unis d'Amérique.

D'après certaines informations, en 1911 fonctionnait à Bucarest une section du *Comité secret albanais de la Drita*, initié en Albanie par Qemal-bey, Ivançi et Tezil-bey, lesquels, paraît-il, auraient organisé des sections similaires à Sofia, Athènes et Cetinje ¹⁶⁵.

Ainsi, entre 1884—1911 ont pris naissance sur le territoire roumain 18 organisations ou sociétés albanaises ¹⁶⁶ dans six villes et qui rassemblaient les groupes d'Albanais établis en Roumanie. Des Roumains (de Roumanie ou Macédo-roumains) étaient également membres de ces sociétés ; leur aide à la cause albanaise est importante. Etant affiliées à la centrale d'Istanbul, les sociétés albanaises de Roumanie ont joué un rôle de premier ordre dans le développement général du mouvement albanaise. Un leader albanaise écrivait en 1902 : « Avec l'assemblée de Prizren (1878), avec la société de Constantinople (1879) et avec l'organisation de la Drita, une nouvelle ère a commencé pour les Albanais » ¹⁶⁷.

Les sociétés albanaises des autres pays sont beaucoup plus tardives que celles de Roumanie. C'est à peine en 1893 que fut fondée à Sofia la société *Dëshira*, qui à son tour aidera au progrès de la cause albanaise.

¹⁶³ Le journal *Sqipetari—Albanezul*, Bucarest, n° 11/30 novembre 1888, p. 3.

¹⁶⁴ *Ibid.*, n° 8/1 janvier 1896. Il n'y a pas eu d'écho concernant cette proposition. Le journal cessant de paraître, nous ne savons pas si son auteur a persisté dans son intéressante idée.

¹⁶⁵ *Românul de la Pind*, n° 13/7 août 1911, p. 3.

¹⁶⁶ Nous comptons dans ce nombre également l'organisation Kombi, fondée en 1905. Nous en reparlerons.

¹⁶⁷ *Kalendari Kombiar*, Sofia, 1902, p. 42.

Depuis 1894, une importante société albanaise — *Vëllazëria e Shqipetarëve* fonctionne en Egypte. La société *Mallë e mëmëdheut* (Nostalgie de la patrie) existe aux Etats-Unis depuis 1906¹ et la société *Besa-Besën* (Boston) depuis 1907.

Il est donc indubitable que l'évolution des sociétés albanaises est directement liée aux événements d'Albanie sur lesquels elles ont exercé une certaine influence. A mesure que se développait la conscience nationale, les buts du mouvement se sont précisés ; la nécessité d'unir toutes les forces s'est imposée.

L'ART ROUMAIN ET L'ART BULGARE AUX XVIII^e ET XIX^e SIÈCLES

II

SYNCRÉTISMES DANS L'ÉVOLUTION DE LA PEINTURE TRADITIONNELLE

ELEONORA COSTESCU

Dans un article antérieur — le premier d'une série d'études consacrées aux rapports artistiques roumano-bulgares des XVIII^e et XIX^e siècles¹ — nous avons abordé un domaine où il nous a été beaucoup plus facile de découvrir des différences que des analogies. En effet, en dépit de certains traits communs — notamment d'ordre iconographique et ornemental — la gravure « traditionnelle » a suivi dans les principautés roumaines et en Bulgarie des voies différentes, souvent divergentes. Par contre, la peinture — domaine que nous envisageons dans ce qui suit — présente beaucoup plus d'éléments communs que l'art graphique. Nous tenons toutefois à préciser, dès le début, que cette fois encore il ne sera question qu'accidentellement de la peinture officielle, académique au fond, qui fait son apparition dans cette partie de l'Europe avec beaucoup de retard — au siècle dernier. Nous nous occuperons donc de la peinture traditionnelle, qui a été, croyons-nous, peu étudiée et insuffisamment mise en valeur jusqu'à présent.

Sans aborder l'histoire de ces problèmes, nous rappellerons que, en dépit de certains caractères qui permettent de distinguer la peinture traditionnelle roumaine de la peinture bulgare, ces peintures présentent toutefois de nombreuses analogies, non seulement du fait que toutes deux constituent des manifestations qui, en dernière analyse, s'encadrent dans la création artistique du monde oriental, mais aussi parce qu'une fois

¹ Eleonora Costescu, *L'art roumain et l'art bulgare aux XVIII^e et XIX^e siècles. Considérations sur la gravure traditionnelle*, «Revue des études sud-est européennes», VIII, 1970, n^o 1, p. 49—83.

élaboré, leur mode d'expression a évolué dans des directions souvent similaires. En avançant cette affirmation, nous n'oublions pas que, par suite de la domination effective des Turcs en Bulgarie pendant près de cinq siècles, on ne rencontre pas dans l'art féodal de ce pays cette continuité qui est une des caractéristiques majeures de l'évolution de l'art roumain. Le développement de l'art en Bulgarie entre 1396 et 1877 connaît un rythme plus irrégulier que dans les principautés roumaines, avec des moments d'essor, mais aussi de longs intermèdes. Cependant, en dépit de ces interruptions, l'art médiéval bulgare a connu, en lignes générales, les mêmes transformations que l'art roumain, évoluant de l'extrême rigueur formelle et dogmatique des premiers temps vers une liberté d'expression plus marquée.

La théorie selon laquelle l'art traditionnel de ces régions de l'Europe aurait représenté une modalité d'expression immuable, dépourvue de tout dynamisme intérieur susceptible d'en modifier constamment la physionomie, a subi ces derniers temps de nombreux amendements qui sont à même de jeter l'ombre du doute sur l'assertion relative au caractère soi-disant statique de cet art, art qui aurait succombé au XIX^e siècle comme suite à un épuisement d'où il n'aurait pas trouvé la force nécessaire de sortir. La simple confrontation d'une peinture datant de l'époque d'Etienne le Grand, avec une œuvre du XVIII^e siècle, suffit pour marquer — à l'échelle locale, bien entendu — la distance qui sépare l'attitude « classique » du créateur de la première, de l'attitude, que nous pourrions appeler « baroque », de l'auteur de la seconde ; tout se passe cependant dans les limites d'une conception spécifique relative au style, voire sans aucune intervention — sinon d'ordre secondaire — de l'art occidental.

On ne saurait pourtant nier la pénétration toujours plus évidente de certains motifs occidentaux dans l'art roumain et dans l'art bulgare au seuil de l'époque moderne. Cette influence, qui revêt au début la forme plus facilement acceptable d'éléments purement décoratifs, devient toujours plus sensible jusque dans le répertoire iconographique proprement dit. Ce fait est plus évident encore vers la fin du XVIII^e siècle et d'autant plus au siècle suivant, en peinture et en sculpture et particulièrement dans l'art graphique. On constate cependant une différence essentielle entre la manière dont les peintres et les graveurs du XVIII^e siècle avaient jugé bon d'adopter et d'interpréter, dans le sens de la tradition locale, certains éléments occidentaux, qu'ils acceptaient seulement comme une possibilité de renouveler le répertoire traditionnel, et l'emprunt massif et sans réserves qu'en feront les peintres de formation « académique » au siècle suivant. Dans le premier cas, les influences ne se réfèrent qu'aux détails, sans toucher à l'essence de l'art traditionnel,

tandis, que dans le deuxième cas, la tradition a été entièrement remplacée par une nouvelle modalité d'expression, engendrée par des nécessités intérieures différentes.

À côté des renouvellements que la peinture, l'illustration des livres et la sculpture sur bois ont subis directement, indirectement ou comme évolution parallèle au contact de l'art occidental, d'importantes modifications ont lieu également à la fin du XVIII^e siècle et au cours du siècle suivant dans la manière d'interpréter les formes : celles-ci perdent de leur pureté et de leur finesse initiale et deviennent toujours plus frustes, voire grossières ². En admettant cependant comme note caractéristique de l'art de la fin du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle un certain trait populaire, nous devons toutefois ajouter qu'il s'agit d'une manière de parler, car les modalités d'expression de l'époque dont nous nous occupons sont infiniment plus diverses qu'elles ne paraissent à première vue. Elles comprennent aussi bien la production artistique réalisée par des moyens assez rudimentaires — dont nous parlons ci-dessus — que des œuvres dont les qualités plastiques ne semblent nullement inférieures aux œuvres d'art les plus « raffinées » du passé. Il suffit de rappeler, à l'appui de cette affirmation, l'exemple de la peinture murale réalisée en 1806 sur la façade ouest (přidvor) de l'église d'Urşani par « Dinu zograf, Sud Gorj » et ses aides, Ion et Andrei. Si on ne connaissait pas assez exactement la période dans laquelle s'est déroulée l'activité artistique de ces « zografs », on serait tenté d'attribuer leurs œuvres (d'Urşani, de Tîrgu-Hurez, de Copăceni — Vilcea, etc.) à un excellent artiste de l'époque brancovane, compte tenu de leurs particularités stylistiques. C'est ce que l'on peut affirmer aussi pour un grand nombre d'icônes conservées à la Galerie Nationale de Sofia ou au Musée Archéologique et Historique de la Patriarchie bulgare, qui furent exécutées par des « zografs » appartenant à l'école de Triavna, aux écoles athonites de Galishtea et de Karpino, pour ne plus parler du développement atteint par l'art traditionnel bulgare au XIX^e siècle dans les écoles de Samokov et Bansko.

Entre ces deux pôles — un art dont la force d'expression consiste, en premier lieu, en l'extrême simplicité de la forme, souvent naïve, et un art évolué et souple, issu d'une longue pratique artistique — s'étend une production d'une diversité surprenante. Ce simple fait suffirait — croyons-nous — pour infirmer la prétendue « décadence » de l'art autochtone au début du siècle passé, décadence qui aurait rendu nécessaire son remplacement par un autre art, doué de possibilités plus larges et de vertus novatrices. Quand on pense que le modèle choisi était un académisme ayant depuis longtemps épuisé ses dernières ressources, on est amené

² *Ibidem*, p. 52.

à regretter que les artistes de cette époque n'aient pas atteint à une synthèse similaire à celle réalisée au Moyen-Age par les architectes des églises moldaves ou, de nos jours, sur le plan universel, par un Brâncuși ou un Țuculescu.

Nous nous proposons de passer rapidement en revue quelques aspects novateurs caractéristiques de la peinture roumaine et bulgare des XVIII^e et XIX^e siècles. Ces innovations ont modifié, naturellement dans une moindre mesure, la vision traditionnelle ayant trait à la représentation de la forme, à savoir le style ; par contre, du point de vue des thèmes, c'est-à-dire du contenu, les modifications sont des plus intéressantes et significatives. Il a fallu, paraît-il, un grand effort de la part des « zografs » du siècle passé pour qu'ils se détachent de la vision bidimensionnelle traditionnelle — commune d'ailleurs au monde oriental tout entier — en faveur d'une vision tridimensionnelle, opposés à la première et correspondant à une conception sensorielle-matérialiste propre à l'homme occidental quant à sa place et à son rôle dans l'univers.

L'adoption de la vision occidentale par les « zografs » roumains n'a pas eu lieu sans difficulté. Ce fait ressort assez clairement quand on compare un portrait exécuté par un Altini, Tópler ou Schöft, par exemple — artistes qui du fait de leur origine et de leur formation, n'avaient nullement besoin de s'accommoder aux schémas de la vision tridimensionnelle pour se l'approprier — à un autre portrait, dû à un artiste autochtone, tels Nicolae Polcovnicul ou Ion Balomir, qui semblent toujours imperceptiblement attirés par la vision bidimensionnelle traditionnelle.

D'ailleurs, le passage de la peinture traditionnelle — murale ou non, en tout cas bidimensionnelle — à la peinture occidentale, volumétrique, n'a été possible que par l'abandon des anciens procédés techniques (en renonçant, par conséquent, aux possibilités expressives des couleurs étalées à plat sur une superficie bien délimitée par des contours indépendants, grâce auxquels la forme était parfaitement « écrite »), en faveur de la technique illusionniste de la peinture à l'huile, du clair-obscur. Cette recherche du clair-obscur n'apparaît pas seulement dans les œuvres des peintres professionnels résidant dans les villes, mais aussi, parfois, dans celles des « zografs » travaillant autour des centres traditionnels de culture, par exemple autour des monastères. Il est curieux de voir ainsi un artiste d'un talent remarquable tel Gheorghe Gherontie, « ermite, zograf et chantre du monastère de Hurez », qui, à côté d'icônes de type traditionnel, en exécute d'autres dans une technique du clair-obscur si bien assimilée, qu'elles nous font immédiatement penser à la peinture religieuse de Grigorescu, de quelque vingt ans postérieure. Nous pensons notamment à la grande icône de l'iconostase du monastère « Dintr'un lemn », représentant la Naissance de la Vierge ; cette œuvre, datant de 1840, rappelle

certaines petits maîtres italiens des premiers temps de la Renaissance, par la préférence accordée à l'aspect pittoresque — narratif de la scène.

Le fait qu'exactement à la même époque, l'un des peintres les plus importants de l'école de Samokov, Dimitri Zograf (frère aîné de Zacharie Zograf), exécute pour l'église du monastère Troïan une grande icône



Fig. 1. — Monastère de Troïan (Bulgarie), foto Lydia Bacai
(d'après le livre d'Asen Vasiliev publié à Sofia en 1962)

ayant le même thème, la Naissance de la Vierge, ne doit pas nous pousser à l'interpréter dans le même sens que l'œuvre du zograf Gherontie du monastère de Hurez. Car, tandis que Dimitri Zograf et peut-être même son père, Hristo Dimitrov, avaient passé par Vienne, Gherontie n'a subi l'influence occidentale que par l'intermédiaire des gravures, qui avaient une large circulation chez nous à cette époque (comme dans toute la péninsule balkanique). Le clair-obscur des compositions de Dimitri Zograf (fig. 1) ou de Toma Vishanov, un autre peintre

d'églises appartenant à l'école de Bansko, qui avait également connu l'art occidental à Vienne, est plus délicat, plus doux ; on y sent l'influence de l'académisme viennois, tributaire à son tour au maniérisme de Guido Reni. L'influence de ce peintre et graveur bolonais sur la peinture et la gravure bulgares du XIX^e siècle a été particulièrement profonde. Elle constitue d'ailleurs la différence la plus importante entre l'art des zografs bulgares et celui des zografs roumains du XIX^e siècle. Les premiers ont abordé nombre de moyens d'expression de l'Occident par voie directe et les ont adaptés au milieu et à la mentalité locale, tandis que chez nous, même sans ce contact direct, il s'est produit une séparation plus rapide et plus radicale, l'élément nouveau — à savoir la peinture à tendance académique — s'étant dispensé de la peinture traditionnelle, chacune de ces deux modalités évoluant par la suite selon une voie propre.

Mais si les innovations d'ordre formel, de style, étaient évidemment de moindre envergure, les zografs d'ancienne formation — aussi bien chez nous qu'en Bulgarie — les appliquant avec une évidente timidité, les innovations à caractère thématique sont bien plus substantielles. Remarquons ici — comme on l'a déjà souligné — l'extraordinaire développement des portraits de donateurs, où commencent à poindre quelques vagues préoccupations de psychologie ; ces portraits sont réalisés avec une extrême fidélité en ce qui concerne les vêtements, qui sont rendus dans les moindres détails, conformément à la situation sociale, à l'âge, à la mode et même au goût personnel. Ils gagnent peu à peu tout le registre inférieur (fig. 2) du narthex et, par l'exactitude avec laquelle ils sont exécutés, permettent de localiser et de reconstituer un climat social et humain propre à l'époque³.

Relativement à cet intérêt croissant pour la représentation de la figure humaine, nous devons également souligner l'apparition — à côté des personnages principaux, les donateurs — d'autres figures représentant des personnes qui avaient joué un rôle dans l'activité déployée lors de la construction du monument⁴. Ainsi, dans l'église Saint Nicolas de Tirgu-Jiu, sur la partie inférieure du mur méridional de l'exonarthex, on lit : « Șandru, qui a pris la peine de porter la nourriture (aux) zografs en l'an 1812 du commencement jusqu'à la fin . . . » ; dans l'église des Saints Constantin et Hélène de Broșteni—Mehedinți on peut voir le portrait de « Mère Ița, qui prépara les repas des ouvriers » ; dans l'église Saint Georges de Gura-Văii, près de Rîmnicu-Vâlcea — cette fois dans les niches

³ Une individualisation plus marquée des portraits de donateurs peut être discernée bien avant. Il suffit de penser aux autoportraits de Pîrvu Mutu. Maintenant on assiste à un phénomène de généralisation.

⁴ Il s'agit ici d'un processus de généralisation de certaines tendances qui sont apparues, à une échelle plus réduite, dès le XV^e siècle à l'église du cimetière de Cozia, puis à Fîlîpești-de-Pădure (Pîrvu Mutu et ses aides), à Hurez (Manea le maçon, Vucașin le tailleur de pierres, Istrate le sculpteur en bois), etc.

extérieures, généralement réservées à cette époque et dans ces régions aux Sibylles et aux philosophes — sont représentés : « Père Jean, qui fut l'hôte des zografs », « Anne, sa femme, l'hôtesse des peintres de Père Jean » et plusieurs autres hommes et femmes en costumes de paysans, entourant le zograf de 1758, Radu. Celui-ci est représenté coiffé d'un « potcap » et

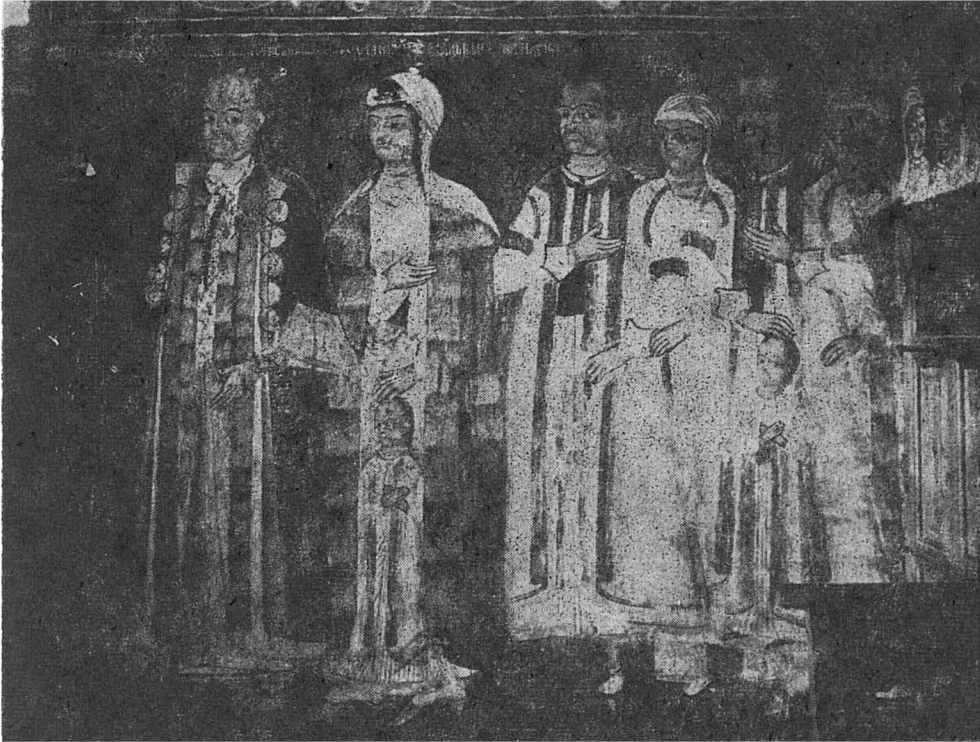


Fig. 2. — Eglise de Urșani (Vilcea—Roumanie)

vêtu d'un pantalon bouffant sous le cafetan ; il tient à la main une « cobza » pour montrer que son talent de peintre était doublé de celui de musicien (fig. 3). Il arrive même que l'artiste prenne pour modèle, par exemple, un certain Jean le Boiteux, probablement l'infirmes qui mendiait devant l'église de Tîrgu-Hurez et qui figure sur le mur de la porte d'entrée, c'est-à-dire à sa place habituelle.

Une considérable extension du répertoire eut lieu à cette époque, par suite de l'introduction de quelques motifs iconographiques qui se prêtent à une narration plus ample, permettant de réaliser de véritables tableaux de genre. Nous en rappelons quelques-uns : *la parabole du pharisien et du péager* (église Cămărășescu, de Tîrgu-Cărbunești, église de Béliervo, près de Samokov), *la parabole de la poutre et de la paille* (exonarthex

de l'église du monastère Tismana, église du monastère Troian, etc.). Il faut toutefois remarquer que de telles scènes sont plus fréquentes dans l'iconographie bulgare du XIX^e siècle que chez nous, à l'exception du Banat⁵ où l'on discerne, aussi bien dans les églises roumaines que dans les églises serbes, une préférence évidente pour des scènes comme : *la*

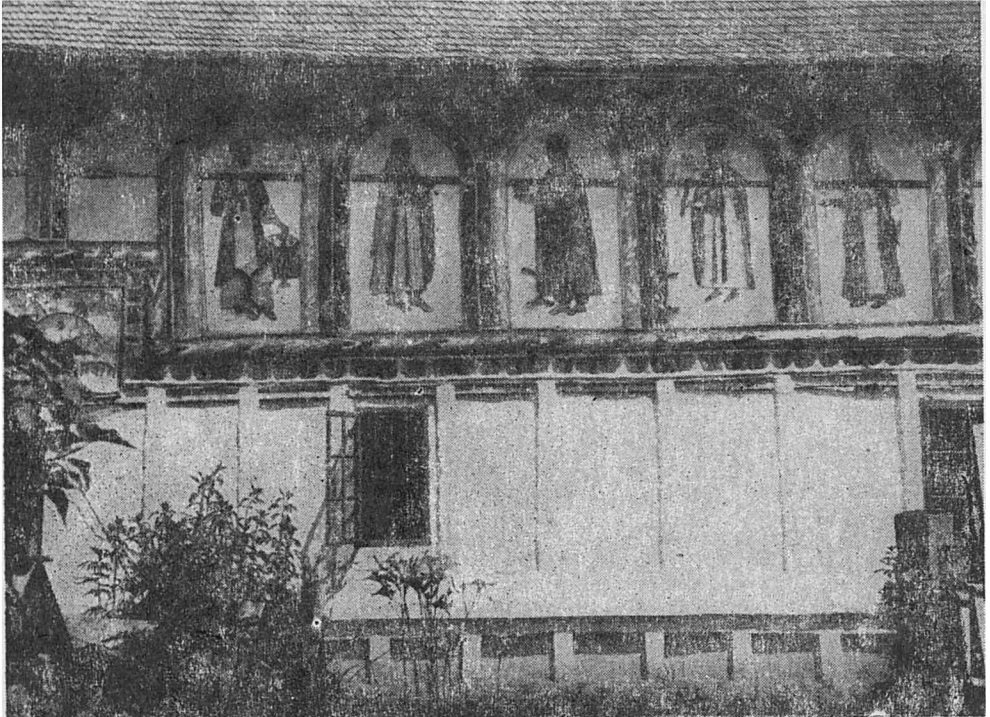


Fig. 3. — Eglise de Gura-Văii (Vilcea—Roumanie)

Guérison de l'aveugle, du paralytique, de la belle-mère de Pierre, le Retour de l'enfant prodigue, Jésus bénissant les enfants, Jésus chez Marthe et Marie, la Parabole de l'obole de la veuve, scènes visiblement influencées par l'iconographie catholique et susceptibles d'être transposées et localisées conformément aux coutumes et au goût de l'époque⁶. Cependant, il est significatif que de telles scènes prennent toujours plus d'importance,

⁵ Dans le Banat très peu de vestiges de monuments religieux antérieurs à l'occupation turque (1552—1718) se sont conservés. Etant de date relativement récente, ces monuments ont subi plus tôt et en plus grande mesure l'influence du baroque occidental.

⁶ Un rôle important relativement à la pénétration de certains motifs catholiques dans l'iconographie traditionnelle revient aux gravures, qui avaient une large circulation à cette époque, soit sous forme de feuilles isolées, soit sous forme d'albums, telle la « *Biblia Eclipta* » de Christophe Weigel, imprimée à Augsbourg, en 1695, ouvrage qui a fortement marqué l'iconographie de l'époque.

tant par leur fréquence et leurs proportions, que par le fait qu'elles commencent à gagner le narthex, généralement réservé à la représentation de la vie, de l'enseignement et de la Passion du Christ.

Un thème lié à l'iconographie occidentale est celui de Saint Eustache Placida (respectivement Saint Hubert), représenté au centre d'une vaste composition — analogue à un tableau de genre hollandais — sur tout un panneau du mur méridional de l'église Frumoasa de Jassy. L'épisode, inspiré parfois de la gravure sur métal de Dürer, se retrouve également dans quelques autres églises : l'église du monastère Hurez, celle du monastère Cheia, le skyte Crasna—Prahova, l'église des Saints, de Bucarest, l'église Mănăstirea de Vălenii-de-Munte, etc. Pour la Bulgarie, nous nous arrêterons seulement à la remarquable icône de grandes dimensions, conservée dans l'église Bogoroditza de Koprivshitzza, peinte en 1838 par Zachari Zograf, sur l'ordre de Petko Doganov (qui aurait posé lui-même à cheval) ; cette icône est réalisée avec une finesse et une transparence de tons qui l'apparente aux œuvres des petits maîtres primitifs flamands et hollandais.

Si l'on rencontre fréquemment ces scènes dans la peinture serbe, dans la peinture du Banat ⁷ et même dans la peinture bulgare, en Valachie et surtout en Olténie c'est le paysage qui connaît le développement le plus substantiel, évidemment dans les limites imposées par l'iconographie traditionnelle. Cette nouvelle orientation se manifeste en premier lieu par un intérêt croissant pour des scènes susceptibles d'offrir l'occasion de représenter la nature, par exemple : *la Parabole des travailleurs de la vigne* (église Saint Nicolas de Bărbătești-Vătășești, kiosque de l'église du monastère Hurez, église des Saints Voïévodes de Almăju—Vilcea), *la Parabole de la moisson* (église des Saints Voïévodes de Almăju, église de Chițorani—Prahova), *la Parabole de celui dont la terre a rapporté beaucoup* (églises de Boldești et de Chițorani, toutes deux dans le département de Prahova) ou *la Parabole de celui qui tomba entre les mains des larrons* (église Saint Nicolas de Bărbătești-Vătășești, église du monastère Govora, chapelle du cimetière Saint Nicolas de Ciineni—Vilcea, église de l'échanson (paharnic) Constantin Cantacuzène, bâtie en 1797—98 à Chițorani—Prahova), la petite icône d'iconostase, peinte en 1838 par le zograf Alexc de Cîmpulung (église du monastère Tismana), etc. Bientôt le peintre osera représenter des figures et des scènes directement empruntées à la réalité environnante, par exemple : le montreur d'ours dans les églises de Birsești et de Gura-Văii—Vilcea (où il est même désigné du nom de Ioniță, c'est-à-dire Jeannot), le chasseur tuant un lièvre, toujours à Gura-Văii et dans l'église du monastère Păpușa, le chasseur de ceifs, dans l'église de Călineștii Vilcii, le chasseur d'ours, dans l'église de Foleștii-de-Jos,

⁷ Voir note 5.

département de Vilcea (fig. 4). De telles scènes se déroulent généralement dans le cadre de vastes paysages qui, petit à petit, arrivent à revêtir toute la façade ouest du monument ; ces paysages sont peuplés de toutes sortes d'animaux, rendus avec un sens de l'observation et une grâce qui évoquent le monde miraculeux des contes orientaux. Cette impression est



Fig. 4. — Eglise de Teișu-Bunești (Vilcea—Roumanie)

due aussi au fait que ces compositions illustraient parfois des épisodes tirés des livres populaires, qui avaient à cette époque une très large circulation dans les principautés roumaines : *la Fleur des vertus* (*Fiore di virtù*), *Barlaam et Joasaph*, *l'Histoire d'Esopé*, *le Physiologue*, *l'Histoire d'Alexandre*. De tels livres ont servi de source d'inspiration pour des scènes représentant, par exemple, *la Fable du pélican* et celle de *la Fourmi et la colombe* (toutes deux au monastère de Valea—Muscel), *la Fable de la licorne* (église de Băjești—Muscel)⁸ ou *la Fable de la licorne et de l'ours* (église de Foleștii-de-Jos).

⁸ Ayant ici également une signification philosophique. Il s'agit en fait d'une référence directe à l'exemple donné par Barlaam à Joasaph pour illustrer la vanité de la vie. Un homme, fuyant la licorne (la mort), tombe dans un abîme (le monde et ses péchés) et reste accroché dans les branches d'un arbre dont la racine est rongée par deux rats ; au fond de l'abîme, un dragon (l'enfer), au-dessus, la licorne aux aguets ; l'homme, oubliant les dangers qui le mena-

Dans ces compositions, le paysage n'est qu'un décor, servant à placer les scènes dans un cadre plus conforme à la réalité. D'autres fois, le paysage est prépondérant ; il est visiblement représenté pour lui-même, avec un sentiment que les générations précédentes n'avaient pas connu. Une scène comme celle peinte sur la tour de l'église Saint Nicolas de Peretu-Drăgănești (département de l'Olt), où figurent deux paysans labourant, accompagnée d'une inscription qui est une brève invocation : « Gentil printemps, laboure »⁹, était inconcevable aux siècles précédents.

Rien ne rend plus évidente la différence d'orientation entre l'art roumain et l'art bulgare au XIX^e siècle que la manière dont ils ont introduit le paysage dans la thématique traditionnelle, en tant que genre plus ou moins indépendant. Nous devons souligner le fait que le paysage ainsi envisagé apparaît dès le XVIII^e siècle, d'abord dans la peinture traditionnelle, et seulement vers la moitié du XIX^e siècle dans la peinture officielle, d'orientation académique. On sait que le premier paysage, dans l'entière acception du terme, est dû au peintre Ion Negulici. Le tableau représentant une vue de Cîmpulung, a été réalisé peu avant 1848 et se trouve aujourd'hui dans la Galerie Nationale du Musée d'Art de la République Socialiste de Roumanie, à Bucarest. Donc, l'œuvre date d'une époque où le thème était depuis longtemps utilisé à la décoration des façades de la plupart des églises de Valachie et d'Olténie.

L'apparition du paysage se rattache chez nous aux modifications survenues dans la peinture traditionnelle aux XVIII^e—XIX^e siècles et au rôle joué par les artistes populaires quant à l'enrichissement du répertoire thématique et aux changements de style, dans le sens d'une simplification expressive, qui rapproche leur art du goût de l'époque contemporaine.

En Bulgarie, l'introduction du paysage suit une autre voie. En premier lieu, le paysage sert moins à décorer les façades des églises, comme c'est le cas pour la Valachie et l'Olténie, que les façades et les intérieurs des maisons particulières¹⁰. Par la destination qu'on lui donne, par les thèmes adoptés, par la facture, par la technique et l'exécution, le paysage — tel qu'il est conçu dans la peinture bulgare du XIX^e siècle — se rattache directement au paysage qui ornait, à partir du XVIII^e siècle, maints logements de riches marchands de la Macédoine grecque : Kariofolis, Chora, Jerania, etc.¹¹ On pourrait étudier les rapports que de telles peintures

cent, lègne les quelques gouttes de miel qui dégoulinent de l'arbre (la douceur de la vie) (Cf. Victor Brătulescu, *Elemente profane în pictura religioasă* (Eléments profanes dans la peinture religieuse)). « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXVII (1943), fasc. 80, p. 49—67.

⁹ Maria Golescu, *O fabulă a lui Esop trecută în iconografia religioasă* (Une fable d'Esop dans l'iconographie religieuse), *ibid.*, p. 72—73.

¹⁰ Exemples à Koprivshtitza (les maisons Os, Liutov), à Pazardjik (la maison Stanislav Dospevski), à Plovdiv (l'actuel Musée Ethnographique, la maison Lamartine), à Samokov (la mosquée, la synagogue).

¹¹ ΝΙΚΟΛ Κ. ΜΟΥΤΣΟΠΟΥΛΟΥ, *ΤΑ ΑΡΧΟΝΤΙΚΑ ΤΗΣ ΣΙΑΤΙΣΤΑΣ* Thessalonique, 1964, pl. 64—70, 74—79, 81—88.

pouvaient avoir, d'une part, avec les gravures représentant des paysages urbains — en vogue, à l'époque, en Europe Centrale — et, d'autre part, avec certains motifs ornementaux floraux empruntés au répertoire décoratif des styles rococo et néoclassique.

En deuxième lieu, dans la peinture bulgare, le paysage n'est pas une création à caractère populaire ; il représente plutôt la modalité d'expression de peintres formés aux écoles d'art, comme Stanislas Dospevski, qui décora sa maison de Pazardjik de telles peintures. Mais nous touchons là au problème de la peinture académique et de ses rapports avec la peinture traditionnelle — de facture populaire ou non ; c'est un aspect que nous nous proposons d'étudier dans l'article suivant.

Le côté le plus intéressant et le plus original de l'iconographie roumaine et bulgare à la fin du XVIII^e siècle et surtout au siècle suivant est constitué par un autre aspect, qui ne nous semble pas avoir retenu jusqu'à présent l'attention des chercheurs. Il s'agit de la prédilection manifestée par la peinture de facture traditionnelle, de cette époque, pour les thèmes fantastiques, apocalyptiques. Nous ne relèverons pas ici les scènes illustrant l'Apocalypse proprement dit, scènes qui — rares et limitées par le passé — se multiplient et prennent une ampleur considérable dans quelques églises telles que : l'église de l'Annonciation, de Rîmnicu-Vilcea, celle de Fundenii-Prahovei, l'église de la Dormition de la Vierge, de Turcheş — Braşov, ou l'ancienne église de Călimăneşti-Vilcii. Remarquons seulement, en passant, que dans ces deux dernières églises¹² — comme aussi dans celle des monastères Troïan et Préobrajenski (près de Veliki-Tyrnovo) — le souvenir de la célèbre xylogravure de Dürer représentant *Les quatre chevaliers de l'Apocalypse* est évident. Nous ne nous arrêterons pas non plus aux modifications subies par la scène traditionnelle connue sous le nom d'*Anastasis* et qui dans des églises comme : Saint Nicolas de Lupoiaia ou Cămărăşescu de Tîrgu-Cărbuneşti, présente en premier plan la figure immense d'un démon à la gueule ouverte, ou bien encore à la chapelle du cimetière du monastère de Brîncoveni, où ceux qui sortent des tombes sont des démons. Nous n'attacherons pas une signification particulière à l'apparition de scènes comme : *la Destruction de Sodome et Gomorrhe* (église Saint Nicolas de Lupoiaia, registre inférieur de l'iconostase de l'église Saint Georges de Caransebeş ; postniza (chapelle) Saint Luc du monastère de Rila), *le Massacre des Innocents* (église du monastère Troïan), *la Chute des Anges changés en démons*¹³, les deux scènes d'exorcisme de la chapelle Saint Luc, près de Rila, dont une représente

¹² Victor Brătutescu, *Comunicări — Biserici din Argeş şi Vilcea* (Communications — Eglises d'Argeş et de Vilcea), * Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice *, XXVII (1934), fasc. 79, p. 44.

¹³ Dans l'ancienne église de Călimăneşti.

le moment où le Christ, chassant le démon du corps de deux hommes, les fait entrer dans un troupeau de porcs.

Nous ne nous arrêtons pas sur quelques thèmes qu'on rencontrait aussi aux époques antérieures et auxquels les artistes des XVIII^e et XIX^e siècles semblent témoigner beaucoup d'intérêt, par exemple la scène bien connue représentant *les Douanes célestes*, qu'on rencontre fréquemment aussi bien en peinture¹⁴ qu'en gravure, une œuvre remarquable telle comme la gravure sur bois du hiéromoine Siméon, exécutée en 1818 au monastère de Neamț, ayant pu pénétrer ainsi jusque dans les maisons des fidèles. Une scène comme celle représentant l'archange Michel foulant aux pieds un vieillard pour emporter son âme est également significative aussi bien par le choix du sujet que parce qu'elle marque la pénétration des thèmes iconographiques occidentaux dans l'art oriental. En effet, le thème — emprunté au tableau de Guido Reni *l'Archange Michel terrassant le démon* (l'église Santa Maria della Concezione à Rome) — fut transposé peu de temps après par un artiste anonyme dans une gravure d'interprétation et, par les graveurs d'Athos, se répandit finalement dans toute la péninsule balkanique. Interprété dans l'esprit local, mais pouvant être aisément reconnu, le thème en question se retrouve en Bulgarie¹⁵ et en Roumanie¹⁶, occupant souvent la paroi qui sépare le narthex de l'exonarthex.

On peut donc relever une préférence marquée pour certains thèmes auxquels les artistes des époques antérieures n'avaient accordé — à de rares exceptions près¹⁷ — qu'un rôle épisodique et qui deviennent prépondérants au XVIII^e siècle, témoignant d'une orientation spirituelle d'ordre plus général. À côté de ces thèmes en apparaissent d'autres, nouveaux, souvent dans le narthex même, décorant la paroi qui sépare celui-ci de l'exonarthex.

Si de telles compositions représentent finalement soit des motifs déjà rencontrés antérieurement — bien qu'à une moindre échelle —, soit des scènes illustrant des épisodes de la littérature dogmatique, il y en a d'autres, à cette époque, qui de ce dernier point de vue ne justifient pas leur présence. Il est vrai que certains motifs figurent aussi bien dans l'herminie de l'archimandrite Măcaire, datant de 1805, que dans celle du

¹⁴ Chez nous, dans les églises de Clujorani—Prahova, Cămărășescu de Cărbunești; en Bulgarie, dans la chapelle du monastère Sokoloski, près de Gabrovo.

¹⁵ Dans l'église du village de Mirkovo, œuvre du peintre d'églises David (Cf. Asen Vasiliev, *Български Възрожденски Майстори* (Maîtres de la renaissance bulgare). Sofia, 1965, p. 574—575, il. 351.

¹⁶ Dans les églises : des Saints Archanges à Ionești—Mincu, la Naissance de la Vierge au village Cătunele (dans la vallée du Motru), de la Toussaint (Baia-de-Fier), de Saint Nicolas Tabaci (Văleni-de-Munte), etc.

¹⁷ Parmi ces exceptions, la composition représentant *Les Douanes célestes*, qui se trouve sur le mur septentrional de l'église de Voroneț, et *l'Echelle de St. Jean le Sinaïte*, composition monumentale décorant le mur septentrional de l'église de Sucevița.



Fig. 5. — Baīrakli-Djamia à Samokov (Bulgarie)

peintre Gheorghe Gherontie, du monastère de Hurez, publiée post-mortem par l'évêque Ghenadie de Rîmnic¹⁸. Toutefois, étant donné la date tardive à laquelle ces herminies furent copiées chez nous, on peut supposer que certains thèmes auxquels nous nous référons aient été adoptés assez tard, car ils ne se retrouvent pas — nous l'avons souligné — dans notre iconographie ancienne. Parmi ces thèmes, on peut mentionner tout d'abord la scène de l'ermite crucifié, tourmenté par les démons (les tentations); cette scène apparaît pour la première fois chez nous sur la façade ouest de la chapelle du cimetière de Hurez (bolnița), à la place réservée généralement au *Jugement Dernier*. Comparée à la gravure réalisée en 1836 par le hiéromoine Théodose au monastère de Neamț¹⁹, cette œuvre semble d'une exécution plus rudimentaire; alors que dans l'œuvre du xylograeur de Neamț les tentations qui percent le corps de l'ermite crucifié ont des masques caricaturaux, grotesques, rappelant les démons des tableaux d'un Hieronymus Bosch ou d'un Breughel le Vieux, dans la composition de Hurez, exécutée en 1699 par Preda Zograf et Nicolas et Ephrème, les tentations sont figurées par de simples flèches (fig. 6). Des

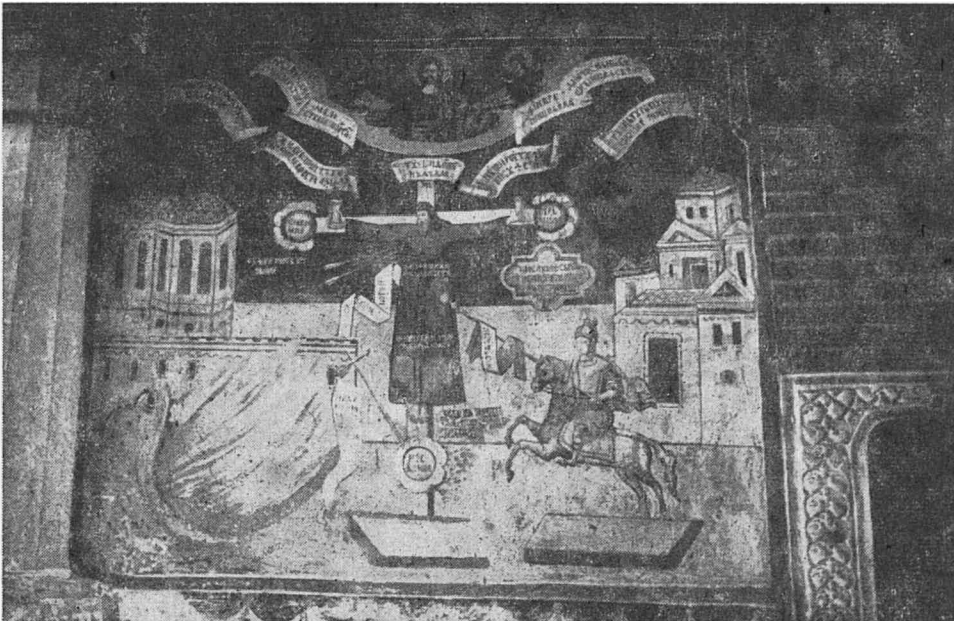


Fig. 6. — Chapelle du cimetière de Hurez (Vilcea—Roumanie)

¹⁸ L'Evêque Ghenadie a publié deux éditions du manuscrit de Gheorghe Gherontie, sous le titre : *Iconografa — Arta de a zugrăvi templele și icoanele bisericesti* (L'Iconographie, L'art de peindre les iconostases et les icônes d'église). La première édition est de 1891, la seconde de 1903 (cf. Victor Brătulescu, *Zugravul ctntăreș Gheorghe Gherontie* (Le peintre chantre Gheorghe Gherontie)), « *Mitropolia Olteniei* », XIV (1962), n^{os} 1—2, p. 23—29.

¹⁹ Eleonora Costescu, *op. cit.*, p. 63—65, fig. 7.

scènes similaires sont représentées dans la composition exécutée en 1797 par les zografs Radu et Constandin au monastère de Valea—Muscel²⁰ et dans celle qui décore l'exonarthex de l'église du monastère Sokoloski, réalisée en 1862 par le zograf Pavel de Shipka, aidé par son fils Nicolas. Une apparition tardive de ce thème se retrouve dans la composition



Fig. 7. — Monastère de Troian (Bulgarie), foto Lydia Bacal (d'après le livre d'Asen Vasiliev publié à Sofia en 1962)

murale que le peintre Dimitriu-Nicolaide exécuta en 1919, pour orner la façade ouest de la chapelle du cimetière, au monastère de Tismana.

Dans les herminies mentionnées figurent également deux ou trois autres thèmes qui connaissent à l'époque, dans la peinture roumaine comme dans la peinture bulgare, un important développement. Il s'agit d'abord des scènes représentant *la Mort du Juste* et *la Mort du Pécheur* telles qu'elles apparaissent dans les églises Cămărășescu de Tîrgu-Cărbunești, Saint Nicolas Tabaci de Vălenii-de-Munte, la Dormition de la Vierge de Baia-de-Fier, la Naissance de la Vierge, de l'église du village Cătunele, etc. et en Bulgarie, dans les églises des monastères Troian, Rila et Batchkovo. Souvent assimilées à l'épisode de l'Évangile racontant *la Mort du mauvais riche* (fig. 7), elles apparaissent généralement à côté de la

²⁰ Victor Brătulescu, *Mănăstirea Valea din județul Muscel. O ctitorie necunoscută a lui Radu Paisie* (Le monastère de Valea, département de Muscel. Une fondation inconnue de Radu Paisie). «Buletin al Comisiunii Monumentelor Istorice», XXIV (1931), fasc. 67, p. 11—19.

scène représentant *le Festin du riche*, une occasion pour les artistes roumains et bulgares de réaliser une véritable scène de genre, animée de personnages qui, s'ils ne sont pas empruntés à la vie réelle, sont vêtus à la mode du temps et placés dans un cadre plus ou moins caractéristique pour l'époque.

Une scène bien plus intéressante est celle connue sous le nom de *la Roue de la Vie (Fortuna labilis)*. Le thème est décrit jusqu'aux moindres détails dans l'herminie de Macaire, de 1805, et dans celle du peintre Gheorghe Gherontie (respectivement de l'évêque Ghenadie), comme aussi dans *Iconografia și întocmirile din interiorul bisericii răsăritene* (L'iconographie et l'organisation au sein de l'Eglise Orientale), paru à Sibiu en 1905 sous la signature du docteur Elie Miron Cristea (plus tard patriarche de l'Eglise Orthodoxe Roumaine). La scène, portant l'inscription suivante : « Le monde éphémère, vain et illusoire », représente les sept âges de l'homme, disposés sous forme de rayons à l'intérieur d'un cercle, formé d'un fil qui se déroule (le fil de la vie). A l'église de Păpușa (Argeș), peinte en 1857, la légende illustrant l'adolescence est : « Je vais régner », pour la jeunesse : « Roi » et pour la vieillesse : « J'ai régné et je suis revenu d'où je suis partie ». Sur le grand panneau qui orne le mur extérieur sud-ouest de l'église du monastère Préobrajenski, la composition datant de 1851, œuvre de Zachari Zograf, comporte des légendes plus amples, donc plus proches du texte respectif des herminies mentionnées. Nous ne citerons que celle qui surmonte la tête du personnage placé à l'extrémité supérieure de la roue : « Qui est pareil à moi et qui est plus fort que moi » et celle illustrant le moment où l'enfant d'autrefois — maintenant un vieillard — disparaît dans la gueule du démon : « Hélas ! nul n'échappe à la mort ». Le même thème se retrouve dans une composition peinte sur le clocher de la vieille église de Rășinari ²¹ et à l'église de Dozești (Vilcea), œuvre du prêtre zograf Vasile Dozescu, frère du zograf bien connu à l'époque, Anghel Dozescu. L'église de Dozești renferme encore d'autres scènes intéressantes : mentionnons *Judas tenté par le Diable*, *la Fable d'Esopé*, *le Vieillard et la Mort*, *la Mort des malfaiteurs* (où la Mort, montée sur un cheval rouge, sort de la gueule d'un dragon, symbolisant l'enfer) et, enfin, le diable guettant devant l'entrée de l'Enfer la danse qui se déroule autour d'un musicien ²².

Nous assistons maintenant à un véritable triomphe de la Mort, analogue à celui des scènes qui illustraient jadis les cycles connus sous le nom

²¹ Composition copiée par le prêtre Sava Popovici dans un manuscrit intitulé «Albina» (L'Abeille), manuscrit datant de 1781 (cfr. Alexandru Dușu, *Le Miroir des Princes dans la culture roumaine*, «Revue des études sud-est européennes», VI (1968), n° 3, p. 408).

²² Maria Golescu, *Prea puternicul Samson* (Le très puissant Samson). «Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice», XXXIII (1940), fasc. 104, p. 85-87.

de Totentänze, également créés à un moment de crise de conscience, marquée par le passage du Moyen Age à l'époque moderne et auxquels Hans Holbein a donné l'expression la plus émouvante dans ses *Bilder des Todes*. A un tel moment de rencontre de deux mondes, dont l'un touchait à sa fin et l'autre prenait naissance au sein et de la substance de celui-là, furent créés — à l'échelle locale et selon la mentalité et le goût de chez

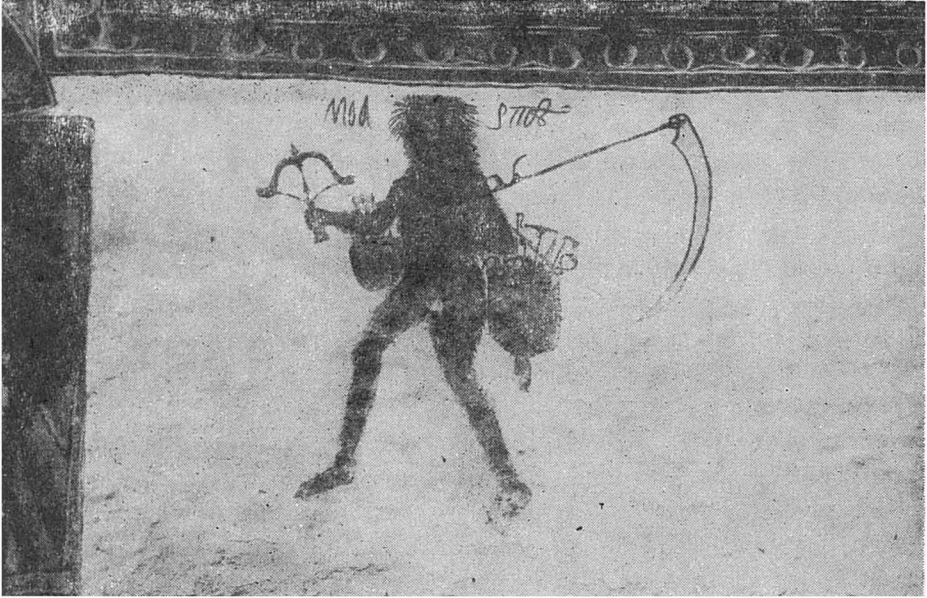


Fig. 8. — Eglise de Coasta (Vilcea—Roumanie)

nous — des images représentant la Mort, comme celle qui, sous les traits d'un chevalier médiéval, décore le mur de la porte d'entrée dans l'église de l'archange Michel de Titești—Vilcea et qu'on retrouve, dans une tonalité monochrome — fréquente chez nous à de telles occasions ²³ — sur le mur méridional de l'église de Crainic—Mehedinți et dans l'église Saint Nicolas de Coasta—Vilcea (fig. 8).

Souvent la seule image de la Mort ne suffit pas ; les zogرافs imaginent alors des scènes comme, par exemple, celle exécutée en 1869 par « Apostu Zograf de Pitești » et par « Nicolas Zograf de Mioreni » dans l'église de

²³ Ce n'est que plus tard que l'artiste médiéval occidental a représenté la Mort sous la forme d'un squelette. Dans la première édition, de 1485, de la *Danse macabre* de Guyot Marchant, les gravures sur bois — inspirées de la peinture murale de 1424, qui s'est conservée jusqu'au XVIII^e siècle au cimetière Des Innocents de Paris — la Mort n'était encore que le mort, commençant à se décomposer. C'est seulement chez Holbein que le Grand Danseur (la Mort) est représenté par un squelette (cfr. Johann Huizinga, *Apusul Evului Mediu* (Le crépuscule du Moyen Age), traduction roumaine, Bucarest, 1970, p. 224—225). Nos peintres d'églises semblent avoir opté pour une représentation moins terrifiante, la Mort étant figurée par une image aux contours indistincts, flous, dans une tonalité monochrome.

Valea-Ursului, près de Pitești, où la Mort est représentée entraînant dans la danse une fille de roi, avec l'inscription suivante : « O, Madame, la Reine/ vous êtes fière et belle/ vous avez eu la vie douce/ venez danser avec moi ». Sur une peinture datant de 1848, qui décore le mur extérieur de l'église de Cotul-Mare, la Mort invite à la danse le fils du roi : « l'horrible Mort prend aussi le fils du roi... »²⁴

L'église Saint Nicolas de Valea-Orlei possède une icône datant de 1822, divisée en plusieurs compartiments ; en bas, au centre, on voit un voyageur tenant son cheval par le frein ; devant lui, se tient un démon et, à ses côtés, deux jeunes gens portent un cercueil sur les épaules²⁵. Dans l'église de Bîlțoara—Olt est représenté un prêtre devant trois cercueils ; dans l'exonarthex de Tismana, sur le mur de la porte nord, au-dessous de la parabole de *La paille et la poutre* est représenté — dans un mauvais état de conservation qui rend difficile la reconstitution de l'image — un ange désignant à l'âme (serrée dans des bandelettes) le corps mort qu'elle vient de quitter.

Au monastère Valea-de-Muscel, les zografs de 1797, « Radu et son frère Costandin, fils de Șerban le Diacre de Cîmpulung », ont représenté Saint Sisöïé, les bras écartés, contemplant un squelette—celui d'Alexandre le Grand — et exclamant d'une manière hamletienne : « Je vois la tombe et je m'épouvante de ce que je vois et du fond de mon cœur je verse des larmes d'humilité ; est-ce là l'empereur Alexandre qui a triomphé du monde et n'a pas pu triompher de la mort ? »²⁶. A l'église des Saints Archanges de Ruda-Bercioiu, dans l'exonarthex, sur le mur septentrional, en bas, on voit un dessin simple représentant une tombe et portant l'inscription suivante : « O, miracle ! Empereur Alexandre, où est ton empire, où est ta force redoutée par tous les rois et les empereurs de l'Inde... jusqu'aux confins de la terre ? tu verras dans la tombe des os nus, car tout est vanité. J'ai été pareil à vous et vous serez pareil à nous »²⁷.

A cette peur de la mort se rattachent probablement certaines compositions décorant les murs de maintes églises tardives, aussi bien chez nous qu'en Bulgarie ; ces compositions, où ne figuraient aucun élément d'herminie, avaient pour principal objet de rappeler aux fidèles les tristes conséquences des mauvaises actions et les bienfaits de la confession. De

²⁴ Victor Brătulescu, *Dascăli de zugrăvi, Ioan și Mincu de la Rîmnic și Argeș* (Les maîtres de peintres d'églises Ioan et Mincu de Rîmnic et Argeș), « Mitropolia Olteniei », XV (1963), n^{os} 11—12.

²⁵ Idem, *Biserici din Prahova* (Eglises de la Prahova), « Buletinul Comisiunii Monumentelor Istorice », XXXIII (1940), fasc. 104, p. 68 et suivantes.

²⁶ Victor Brătulescu, *Mănăstirea Valea din județul Muscel*...

²⁷ On dirait les hexamètres du moine de Cluny, Bernard de Morlay, ou bien la poésie franciscaine de Jacopone da Todi : « Est ubi gloria nunc Babylonia ? nunc ubi divus/Nabugodonosor, et Darii vigor, illeque Cyrus ? ... » (cfr. Huisinga, *op. cit.* p. 213—214, notes 4 et 6).

là des scènes comme *La vraie Confession et la fausse Confession*, où l'on voit un prêtre — peut-être celui de l'église même — assis sur une chaise devant un paroissien, de la bouche duquel on voit sortir un démon, s'il s'agit d'un menteur ; on retrouve de telles scènes dans l'église de Valea-

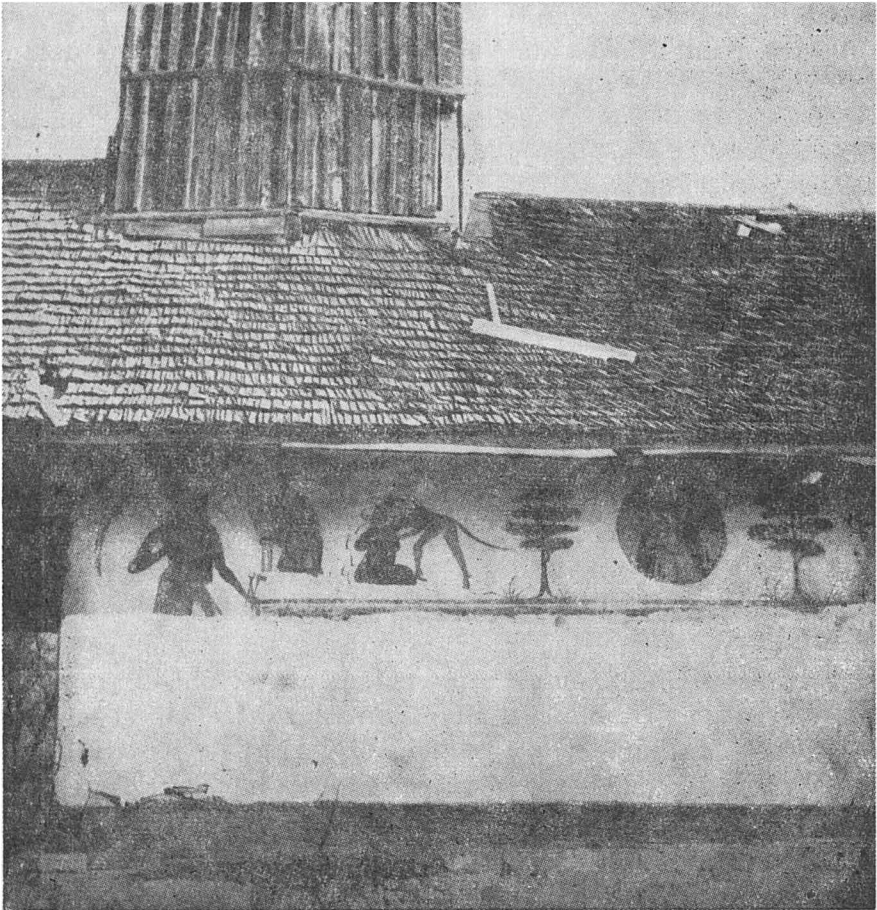


Fig. 9. — Eglise de Podu-Corbencii (Pitești—Roumanie)

Ursului à Pitești, dans celle d'Albota—Argeș et dans l'église de bois du village Podu-Corbencii (fig. 9) ; en Bulgarie, dans les églises des monastères Préobrajenski, Troïan, Rila et dans la chapelle Saint Luc, dépendant de Rila.

Goût du fantastique et du macabre, découverte de la beauté de la nature, que l'être humain recherche pour oublier, ne fût-ce qu'un instant, l'incertitude et la vanité de la vie, à ce sentiment existentiel s'ajoutant, tel un leit-motiv, le thème obsédant de la mort, tous ces aspects appartiennent

ment à un style désigné dans l'histoire de l'art et de la culture, en général, sous le nom de Romantisme. Car si, dans une certaine perspective, ces caractères — inconnus chez nous à une époque antérieure — semblent rééditer, à l'échelle locale bien entendu, le monde des danses macabres du début de la Renaissance, considérés d'un autre point de vue, ils peuvent être rattachés — en ce qui concerne la thématique, non la vision de la forme — au moment romantique de l'Europe du XIX^e siècle. Il ne s'agit pas du romantisme tel qu'il fut conçu en France. Les traits romantiques que nous avons signalés chez nous rappellent plutôt le Romantisme narratif de certains peintres de second ordre de l'Europe Centrale et même d'un artiste de quelque importance, tel l'anglais James Wright, dont l'œuvre intitulée *Le Vieillard et la Mort*²⁸ envoie directement — quant au sujet bien entendu — au même motif, fréquent chez nous aussi à cette époque (à Păpușa — Argeș, à Peretu — Drăgănești-Olt, à Zăvoieni — Vilcea, à Curtișoara — Gorj, à Turcești — Vilcea, etc.). D'ailleurs, un artiste de la taille d'Alfred Rethel n'a pas hésité à rééditer en 1856, dans la technique de la gravure, le cycle fameux du *Triomphe de la Mort*.

Nous observons donc que la peinture des principautés roumaines a pris conscience à un moment donné — directement ou par des voies détournées, souvent difficile à identifier — de certains motifs ornementaux et même iconographiques appartenant à des modalités d'expression du monde occidental, motifs qu'elle s'est efforcée de couler dans des formes locales, avec un sensible décalage chronologique, décalage qui diminue d'ailleurs à mesure que l'on approche de l'époque contemporaine. On peut cependant surprendre le moment où les innovations introduites timidement, avec prudence, par les artistes roumains ou bulgares, ne furent plus suffisantes et où le rythme d'assimilation de ces motifs parut trop lent pour le tourbillon des aspirations qui pénétraient à cette époque dans la conscience du peuple roumain et du peuple bulgare. Mais à l'heure actuelle, dans le monde entier, l'art change d'aspect et les hommes tendent vers d'autres horizons, recherchant fiévreusement de nouvelles modalités d'expression, qui soient moins débitrices aux données immédiates, accidentelles, sensorielles de la réalité, découvrant à leurs dépens et souvent avec beaucoup d'effort, l'efficacité de certaines expériences plastiques du passé.

A ce point de vue, la situation des pays du sud-est européen présente des avantages incontestables, car les modalités d'expression de leur tradition artistique sont bien proches de l'esprit dans lequel les créateurs s'efforcent aujourd'hui de concevoir l'art. Un art épuré, décanté, s'adres-

²⁸ Gene Baro, *Romantic Art in Britain: A New Look*. Studio International Journal of Modern Art, March 1968, p. 126.

sant moins aux sens — comme c'était le cas pour l'art de la Renaissance — — qu'à l'esprit. Il ne s'agit pas que les artistes reviennent au moment artistique quitté il y a un siècle et demi et qu'ils utilisent — comme il n'arrive que trop souvent, par commodité — de simples « citations » plastiques, empruntées au répertoire de ce passé, mais de quelque chose de plus profond et de plus durable, du *sens* de l'évolution de notre art.

Après une période de fascination légitime exercée par l'esthétique occidentale, d'imitation de la réalité, un grand nombre de créateurs d'art des pays du sud-est européen semblent revenir en arrière, mais à un niveau supérieur de la spirale, s'efforçant de libérer la peinture de la tyrannie de la sensation, en faveur de l'expression d'une spiritualité propre. Une spiritualité différente, bien entendu, de celle du passé — car les temps sont autres et autre l'équilibre moral de l'homme contemporain — moins débitrice toutefois à la vision de la Renaissance, basée sur l'apparence et l'accident éphémère. Un art d'essences, et non pas de « phénomènes » (au sens philosophique du terme). Maintenant que les nombreuses expériences esthétiques — anciennes ou plus récentes — sont consommées, l'exemple de nos modestes zografs et graveurs sur bois du passé peut constituer un point de repère, permettant de retrouver une continuité de style, afin de conserver notre individualité artistique nationale distincte, en concordance structurale et de sens avec notre sensibilité intérieure, telle qu'elle a été modelée au long des siècles par l'alchimie de notre propre histoire.

LES COURS DE GREC DANS LES ÉCOLES ROUMAINES APRÈS 1821 (1821—1866) *

CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU

Les règnes autochtones une fois rétablis, la vie culturelle des Principautés est caractérisée par la lutte pour l'enrichissement de la langue nationale. Les écoles grecques ne sont plus subventionnées par l'Etat, qui est préoccupé par une bonne organisation de l'école roumaine. La place de la langue grecque dans l'enseignement se résume aux écoles privées destinées surtout aux communautés grecques, aux leçons des professeurs privés, de plus en plus rares dans les Principautés et aux cours peu nombreux — souvent facultatifs — des écoles publiques.

Les écoles privées. La carence de l'enseignement public le lendemain des événements de 1821 et pendant la guerre russo-turque (1828—1829) facilite — en Valachie surtout — l'apparition de nombreuses petites écoles grecques. Dès le début de l'administration russe, en 1831, la presse roumaine annonce sous le titre grec « Προκήρυξις » la création de pareilles écoles¹, qui en 1832 sont au nombre de 12, du total de 28 écoles privées de la Capitale². Trois d'entre elles avaient comme langue d'enseignement, à part le grec, une langue occidentale (le français ou l'allemand) et le roumain. En 1838, leur nombre monte à 14³, pour baisser à 9 en 1839⁴. En 1838, à Craiova, 4 des 8 écoles primaires étaient grecques. Il y en avait 4 à Brăila et une seule à Ploiești⁵.

* Cette étude est un chapitre d'un ouvrage encore inédit «La société roumaine et la culture grecque (1821—1866)».

¹ *Bibliografia periodiceilor românești*, Bucarest, 1966, I, p. 633 (Curierul Românesc, III, 1831, suppl. n° 70). De telles annonces s'expliquent par l'absence de journaux grecs dans les Principautés, jusqu'à la V^e décennie.

² Gh. Rășcanu, *Istoricul învățămîntului particular în România* (Historique de l'enseignement privé en Roumanie), Bucarest, 1906, p. 84. Ces écoles étaient dirigées par : Anton Stamatopol, Const. Theodoridis et I. Talavezu, Gheorghe Ion, Nic. Caraianoglu, Ion Jupanioti, Gheorghe Alexandru, Zaharia Nenovici, Ion Mitileneu, Vasile Vizantie. Quelques-uns de ces noms sont visiblement roumanisés.

³ *Ibidem*, p. 85.

⁴ *Ibidem*, p. 97.

⁵ I.C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic 1831—1848* (Les règnes roumains sous le Règlement Organique 1834—1848), Bucarest, 1915, p. 231.

Une statistique indique, en 1840, pour la Valachie 28 écoles de langue grecque (du total de 117 écoles privées)⁶. En 1848, une situation par départements montre que dans chacun des départements de Mehedinți, Dolj, Romanați, Vilcea, Buzău et Prahova, fonctionnaient deux écoles grecques (à Rîmnicul-Sărat l'école était gréco-roumaine), tandis qu'à Brăila il y en avait 6 et que dans le département d'Ilfov nous trouvons 12 écoles grecques⁷.

Il s'agit, certes, d'écoles destinées surtout aux communautés grecques⁸ et qui ne jouent plus un rôle important dans l'enseignement roumain. Vu le nombre réduit d'élèves, la présence de quelques Roumains dans ces écoles n'a plus rien de significatif. L'école de Vaillant, fondée en 1830 à Bucarest a marqué les débuts d'un enseignement privé français, qui attirera désormais la plupart des familles de la grande bourgeoisie ou de la noblesse. « Tous les fils de boyards... — dit Pompiliu Eliade — quittaient les professeurs grecs et accouraient à l'école française... »⁹. La III^e décennie est donc la dernière où l'on puisse parler — en fait d'enseignement privé — d'une tradition didactique grecque dans les Principautés, illustrée surtout par l'Ecole de Golești. Fondée par Radu Golescu, cette école fut réorganisée par Dinicu Golescu en 1826, quand il annonça qu'à cette « école générale libre » on peut étudier « la langue roumaine, allemande, grecque, latine et italienne... »¹⁰. C'est à l'usage de cette école¹¹ que Golescu — ancien élève d'Etienne Kommitas — traduisit les *Conseils pour Dimonikos* d'Isocrate, des fragments des livres de Kommitas¹², ainsi que d'autres de l'œuvre d'Henri Jeanmaire¹³, par intermédiaire grec ou bien des *Eléments de philosophie morale* de Néophyte Vamva¹⁴.

L'un des derniers exemples qui illustrent cette fin d'époque est celui de A. Béchamp — publiciste français bien connu — qui a été emmené

⁶ *Bibl. per. rom.*, I₂, p. 631 (Foaie pentru minte, III (1840), p. 377—378).

⁷ Gh. Rășcanu, *op. cit.*, p. 116—118.

⁸ A partir de la VI^e décennie, les communautés grecques fondent de nombreuses écoles. V.C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle des communautés grecques de Roumanie*, *Rev. étud. sud-est europ.*, VII, 1969, n^o 3, p. 481—485.

⁹ I. Pompiliu Eliade, *Histoire de l'esprit public en Roumanie*, Paris, 1905, p. 307—308. « Adieu les Kirkireu «dascâl» des petits Manolaki Băleanu), adieu Mitilineu (maître des Golești et des Kretzulești), adieu Aristia (surnommé l'épique), adieu Coritza (qui battait sans pitié les cousins de l'écrivain Jean Ghica), adieu le doux Lichiardopol (qui devait accompagner, deux ans plus tard, ce même, Jean Gluca à Paris) ».

¹⁰ I. Bianu, N. Hodoș, D. Simonescu, *Bibl. rom. veche*, III, 1912—1936, p. 495.

¹¹ Al. Duțu, *190 de ani de la nașterea lui Dinicu Golescu (1777—1830)* (190 années depuis la naissance de D. Golescu, 1777—1830), « *Revista bibliotecilor* », 20, n^o 1, 1967, p. 46—47.

¹² *Bibl. rom. veche*, III, p. 489—491. V. aussi Al. Duțu, *op. cit.*, p. 46—47.

¹³ L'identification du pseudonyme « M.H. Lemeru » est due à Al. Duțu, v. *Un critique des normes de conduite isocratiques: Dinicu Golescu*, « *Revue des étud. sud-est europ.* », 5, n^o 3—4, 1967, p. 475—488.

¹⁴ *Bibl. rom. veche*, III, p. 532—534.

par son oncle¹⁵ à Bucarest, en 1825, afin « d'y apprendre les langues orientales ». Il y apprit si bien le grec moderne, que plus tard il traduisit dans cette langue des fragments de l'œuvre de Plutarque et le *Télémaque* de Fénelon¹⁶.

En Moldavie, les écoles privées ayant le grec pour langue d'enseignement sont en 1836 au nombre de 16¹⁷. L'école de Lincourt, Chefneux et Bagarre de Miroslava (Jassy) a des cours de grec tenus par Costachi Antoniu, en 1831¹⁸. Aux examens de fin d'année on a aussi en vue « les progrès des élèves en langue hellène » et on leur décerne des prix¹⁹. C'est à cette école que Mihail Kogălniceanu faisait ses études, en 1831, en y acquérant « une solide culture pour les moyens de l'époque »²⁰ dont, certes, la connaissance du grec n'était pas la moindre qualité²¹. En 1836, Constantin Evnomie enseignait le grec au pensionnat de la comtesse de Granpré à Jassy²². Le fameux pensionnat du Grec Kukulli perdit la plupart de ses élèves lors de l'organisation de l'Académie de Jassy et son directeur occupa une chaire de grec à cette dernière.

Il est donc évident, qu'en Moldavie aussi, l'enseignement privé grec a été supprimé par la concurrence de l'enseignement public roumain et de celle des pensionnats français.

Les professeurs privés. Malgré la rivalité des cours de français et malgré le nombre croissant des précepteurs français, nous trouvons encore, même dans la III^e et IV^e décennie, des professeurs privés qui enseignent le grec dans des familles de boyards. Sur la plupart, nous sommes assez mal renseignés. Souvent, on mentionne à peine leur nom, comme dans le cas du professeur (Gheorgache) de Mihail Kogălniceanu²³, ou bien on l'ignore complètement, comme pour celui d'Alecu Russo²⁴.

¹⁵ L'oncle de Bécham, était « diplomate avec de hautes relations à Vienne et en Hongrie » et ami de la famille Bibescu. V. « Revista istorică », 11, n^o 10—12, 1925, p. 331 (Chronique).

¹⁶ *Ibidem*.

¹⁷ Gh. Rășcanu, *op. cit.*, p. 85. Nous en connaissons — de nom — quelques professeurs : Ion Sava Hagiopol, Gh. Loghotatu, Vertor, Gh. Panaite, Spiridon, Anastase Turcu, Mina Papafitiu, Nicolae Panaite, P.N. Cucuba, Serd. Chiriac, Trandafir Pandinimi, Maier. V., V.A. Ureche, *Ist. Școlaelor* (Histoire des écoles), I, p. 354.

¹⁸ N. Iorga, *Istoria învățământului românesc* (Histoire de l'enseignement roumain), Bucarest, 1928, p. 241.

¹⁹ Th. Codrescu, *Uricarul*, XII, Jassy, 1889, p. 56—58.

²⁰ Gh. I. Brătianu, *M. Kogălniceanu*, Bucarest, 1936, p. 13.

²¹ En Allemagne, où il continua ses études, Kogălniceanu était surnommé « der schwarze Grieche ».

²² N. Iorga, *Ibidem*.

²³ On sait que Kogălniceanu a appris le grec moderne avec le « dascăl » Gheorgache, V. *Istoria literaturii* (Histoire de la littérature), II, Bucarest, 1968, p. 615—616.

²⁴ On suppose « qu'il aura acquis ses premières notions de quelque instituteur grec ou connaissant le grec » V. Al. Dima, *Alecu Russo*, Bucarest, 1967, p. 23.

Nous possédons plus de détails sur Dimitraki Logadi, le précepteur de Gheorghe Sion, grâce aux souvenirs publiés par son ancien élève²⁵. Logadi venait d'arriver de Constantinople — vers 1830 — ayant des recommandations qui certifiaient son savoir, tout imbu des préceptes de Coray et apportant un tas de livres grecs, dont des grammaires, des dictionnaires, des traités de géographie et d'histoire, etc.

Très fanatique, Logadi ne permit aux enfants Sion d'apprendre ni le russe, ni le français, car — raconte son élève — la langue grecque était — selon son opinion — « la seule langue noble, la langue des dieux de l'Olympe, la langue de l'Eglise Orientale, la langue d'Homère, d'Euripide, de Socrate et de tant d'autres hommes grands comme des dieux, dont il nous parlait tous les soirs avec enthousiasme ».

Logadi n'était pourtant pas un bon professeur et Sion s'exclame : « Il n'avait pas de méthode pour me transmettre plus vite ses connaissances ! » Après trois années de grammaire et d'orthographe, son élève déclarait les connaître assez mal. Mais si la syntaxe n'était pas satisfaisante²⁶, par contre, Sion lisait et traduisait Homère, car Logadi l'avait habitué à traduire correctement, « d'après les préceptes de Coray ».

Parmi les professeurs de langue grecque, nous devons mentionner aussi Naum Rîmniceanu, connu surtout pour son activité historiographique et littéraire. Connaissant très bien le grec²⁷, Naum s'engagea comme professeur privé chez plusieurs familles roumaines, depuis 1822 jusqu'en 1829²⁸. C'est à l'intention de ses élèves²⁹ qu'il écrivit plusieurs poésies, que ces derniers devaient apprendre.

L'une des personnalités les plus marquantes de l'enseignement grec public et privé des Principautés est, sans aucun doute, Constantin Aristia³⁰. Avant d'obtenir une chaire à l'Ecole de St.-Sava, en 1830, Aristia

²⁵ G. Sion, *Suvenire contimporane* (Souvenirs contemporains), Bucarest, 1888, 513 p. Sion était le neveu de Michel et Eustache Schina, qui ont joué un rôle important dans son éducation.

²⁶ « Dieu sait si en prolongeant son séjour, je ne serais pas tombé dans une sorte d'idiotie, à force de m'appliquer et de me donner du mal pour la syntaxe hellène ». G. Sion, *op. cit.*, p. 409.

²⁷ Il a composé une Christothie en vers grecs, dont il était très fier, pour prouver sa maîtrise dans cette langue. V. Acad. R.S.R., Ms. roum 1487, apud D. Russo, *Studii și critice* (Etudes et critiques), Bucarest, 1910, p. 41.

²⁸ C. Erbiceanu, *Viața și activitatea literară a protosinghelului Naum Rîmniceanu* (La vie et l'activité littéraire du «protosinghel» Naum Rîmniceanu), Bucarest, 1900, p. 13.

²⁹ Grigorie Porumbaru, Iancu Porumbaru (1829), Dimitrie Constantin, Elencu Grădișteanu, Marioara Grădișteanu (1823), Dim. Constantinidi (1829), Matei Conțescu (1827). *Ibidem*.

³⁰ Il avait fait ses études à l'Académie Princièrè de Bucarest et à l'Académie Ionienne fondée par Guilford. Professeur, traducteur et acteur, Aristia était connu pour son activité hétériste, ainsi que pour celle déployée au fameux théâtre de Ralu Caragea. En Grèce, il anima les représentations dramatiques de la période révolutionnaire. V. G. I. Zoidis, *Τὸ θέατρο τῆς Φιλικῆς Ἐπανάστασης*, Bucarest, 1964, p. 61 ; Pourtant, lorsqu'on lui proposa de devenir citoyen hellène, en 1851, il opta pour sa nouvelle patrie, la Valachie, V. Ana Maria Popescu et Alex. Machedon, *Constantin Aristia*, Bucarest, 1967, p. 157.

est le précepteur des enfants de Nicolas Ghica avec lesquels il organise des représentations dramatiques en grec et en roumain. Ces spectacles et ceux qu'il donna avec la collaboration d'Eliade Rădulescu et des élèves de St.-Sava, constituent le début du théâtre roumain moderne ³¹. A la Société Philharmonique (1833), où il faisait le cours de déclamation, les textes qu'il recommandait aux élèves portaient l'empreinte du répertoire dramatique hétériste ou de l'histoire grecque. (Ex. « Le fanatisme » de Voltaire, « La prise de Corinthe » par Byron).

Si nous savons très peu sur l'activité didactique proprement dite d'Aristia, nous pouvons en échange apprécier la portée de son œuvre pour la culture grecque de ses contemporains, puisqu'il fut le premier traducteur de l'Iliade ³², il donna une version roumaine des « Vies parallèles » de Plutarque ³³ et fit circuler dans les Principautés des écrits inspirés par les vers de Calvos et par la lutte des Grecs pour la liberté ³⁴.

Anton Stamatopoulos, qui finit par s'établir à Sibiu, où il enseignait le grec, le français, l'allemand et l'italien, avait eu — avant 1830 — une riche activité de professeur privé en Valachie et en Moldavie. A Craiova il donnait des leçons dans la famille de Dimitrie Bibescu. A Sibiu il avait parmi ses élèves deux Brăiloiu ³⁵.

Même plus tard, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, nous trouvons des professeurs venus de Grèce pour donner des leçons dans les Principautés. Petre Gheorghiadis (1828—1896), originaire de Janina, s'établit à Bucarest en 1855, où il s'acheta une maison et un domaine. Il enseignait le grec et le français à des fils de boyards roumains et grecs et dans différents instituts privés ³⁶.

Il ne faut pas oublier que dans les Principautés on apprenait parfois le grec de façon empirique, au contact des marchands et de toute cette clientèle balkanique des marchés et des ports surtout. Nous avons là-dessus l'aveu du métropolitite Veniamin Catulescu ³⁷, qui déclare avoir eu à l'école une véritable aversion pour la langue grecque ³⁸. Il ne put

³¹ *Ibidem*, p. 9—24.

³² Lorsque parait sa traduction de l'Iliade, le prince Alex. Ghica lui exprime sa reconnaissance et celle de tous les Roumains. V. *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1095. (Curierul românesc, II (1830), p. 362).

³³ M. Marinescu-Himu, *Plutarh în literatura română* (Plutarque dans la littérature roumaine), «Studii clasice», 11, 1969, p. 275—276.

³⁴ *L'Ode à l'Hellade*, parue à Paris et dédiée à Coray peut être procurée au bureau de Curierul Românesc (V. *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1095), (Curierul Românesc, II (1830), p. 362). Sa tragédie « Harmodios et Aristogiton », imprimée à Athènes, en 1840, a comme source d'inspiration un fragment de la 5^e ode d'Andreas Calvos. La pièce, ayant comme thème la libération des Grecs, a été dédiée à G. Leventis.

³⁵ N. Iorga, *Histoire de l'enseignement en pays roumains*, Bucarest, 1932, p. 121.

³⁶ G.M. Ionescu, *Istoria Cotrocenilor* (Histoire de Cotroceni), Bucarest, 1902, p. 272—273.

³⁷ V. Papacostea, M. Regleanu, *Seminarul Central 1836—1936. Documentele întemeierii* (Le Séminaire Central 1836—1936. Les documents de sa fondation), Bucarest, 1938, p. 314.

³⁸ Apprendre le grec était pour lui « une punition », aussi salua-t-il avec enthousiasme les débuts de l'école roumaine, sous Grégoire Ghica.

cependant éviter de l'apprendre plus tard, dans un magasin où il faisait son apprentissage, car — dit-il — « Chacun sait que l'auberge est la Tour de Babel, il y en a de toutes les nationalités ».

On sait — grâce à leurs mémoires — combien ont souffert Gheorghe Peşacov et Mătei Millo à cause des leçons de grec que leur infligeaient leurs parents. L'habitude de le faire apprendre aux enfants, pour les nécessités du commerce, n'avait pas disparu aux années 30. C'est ce qui explique la protestation véhémement de Grigorie Pleşoiănu, dans son introduction à Marmontel (1826), contre la persistance des leçons de grec dans les familles roumaines ³⁹.

Les écoles publiques. La méthode de l'enseignement mutuel. Les écoles roumaines bénéficièrent, dès le début de l'ère nationale, d'un fort utile legs de la période précédente: l'enseignement mutuel. Pouvons-nous en toute certitude rattacher l'emploi de cette méthode dans les Principautés à la tradition inaugurée par les « Tableaux » de Georges Cléobule? Au moment où la question de l'enseignement élémentaire se posait pour toute l'Europe et où les principes de Bell et Lancaster étaient si répandus, les intellectuels roumains récemment rentrés d'Occident n'auraient-ils pas pu les importer directement, en les traduisant du français, par exemple?

Evidemment, c'eût été possible, mais il s'avéra plus pratique — pour les professeurs de Valachie et de Moldavie — d'employer un matériel existant, adapté déjà au spécifique balkanique et ayant donné des preuves convaincantes de son utilité. Une décennie ne s'était pas encore écoulée depuis l'éclatant succès des « Tableaux » de Cléobule, tant à Paris ⁴⁰, où ils lui valurent l'élection dans la société d'enseignement mutuel, qu'à Jassy ⁴¹, où étudièrent les futurs cadres didactiques de la Grèce révolutionnaire. Le programme pédagogique complet préconisé par Coray dans le but d'introduire en Grèce les progrès de la pédagogie occidentale avait trouvé dans cette initiative moldave l'une des plus efficaces applications.

Les tableaux de Cléobule furent donc les premiers modèles qui s'offraient aux professeurs roumains, lorsqu'ils rédigèrent leurs manuels. Evidemment, on ne pouvait les employer dans leur version grecque et les exemplaires roumains, que Veniamin Costachi avait fait imprimer en 1820,

³⁹ *Bibl. rom veche*, III, p. 649—658

⁴⁰ Georgios K. Sakkas. Γεώργιος Κλεόβουλος « Ο Φιλιππουπολίτης », Athènes. V. aussi le compte rendu de V. Papacostea, dans « Studiu », XIV, n° 3, 1961, p. 1062—1067.

⁴¹ *Ibidem*, p. 22—23. Les élèves de Cléobule furent envoyés à Athènes, Sparte. Smyrne, Candie et dans les Iles de l'Archipel. Cette école avait été fondée grâce à l'appui de Nicolas Rosetti-Roznovanu et du métropolitain Veniamin Costachi. V. aussi: Nicolae Isar, *Aspecte ale mişcării luminate din Moldova la începutul secolului al XIX-lea (până la 1821)* (Aspects du mouvement des lumières en Moldavie, au début du XIX^e siècle (jusqu'en 1821)), « Studiu », 22 n° 6, 1969, p. 1136—1138. Vlad Georgescu, *Préoccupations culturelles chez Nicolae Rosetti-Roznovanu (1818—1821)*, Rev. étud. Sud-est europ., VIII, n° 2, 1970, p.235—236.

étaient épuisés depuis 1821⁴². Il fallait les rédiger ou les traduire de nouveau.

En 1826, Theodor Paladi publie à Bucarest l'Abécédaire « lancastérien ». Collaborateur d'Éliade Rădulescu à l'École de St.-Sava, Paladi avait fait, deux ans plus tôt, l'apologie de la méthode de Lancaster, dans une brochure adressée « A tous les compatriotes qui aiment la lumière »⁴³. Selon les formules classiques utilisées par les représentants du courant des « Lumières », il prône les avantages de la culture « européenne » qui est — dit-il — un « exemple » pour tous les autres peuples et ne peut se répandre que par cette méthode.

Il est évident que c'est dans les écrits de Cléobule que nous devons voir la source de l'inspiration de Paladi⁴⁴, car dans cette brochure il reproduit la théorie du pédagogue grec, selon laquelle l'origine de la méthode mutuelle serait très ancienne. Elle avait été connue au monde antique, étant adaptée et non créée par Bell et Lancaster. Non seulement nous retrouvons l'idée de Cléobule dans le texte de Paladi, mais nous y lisons tout un passage de Plutarque, reproduit en original, ce qui prouve combien l'auteur de cette brochure connaissait le grec. Ceci ne signifie pas qu'il l'aimait pour autant, ainsi que nous le voyons dans la comparaison antithétique qu'il fait aux deux langues (grecque et roumaine) : « la langue de notre Patrie roumaine est l'une des langues européennes, véritable fille du latin et sœur de l'italien et du français, etc. Dans notre langue à nous on ne s'égare pas, comme dans la langue hellène, à cause de la profusion de noms différents, pour exprimer les mêmes choses ».

Si Paladi a été le premier à appliquer la méthode mutuelle dans l'enseignement valaque, avec des « Tableaux » en langue nationale⁴⁵, c'est Démètre Villios de Chios « qui y avait introduit le modèle grec de Cléobule »⁴⁶. Ion Brezoianu fait cette remarque dans sa préface au manuel de Paul Lorrain et L. Lamotte, en précisant que le « serdar » Theodor Paladi avait seulement réorganisé en langue roumaine l'enseignement mutuel, au Collège de St.-Sava⁴⁷. Ancien professeur à l'Académie de Bucarest, à

⁴² En 1821, Rosetti-Roznovanu, réfugié à Kichinew, demande des exemplaires des « Tableaux » de Cléobule à Worontzoff, car ils étaient devenus très rares. V. Archives de l'Etat, Bucarest, A. N. CCLIII/90 (1821) apud V. Papacostea, article manuscrit incomplet sur le philhellénisme en Moldavie.

⁴³ Ilie Popescu-Teiușan, *Invățămintul lancasterian în școala românească* (L'enseignement « lancastérien » dans l'école roumaine). Dans : « Clasicii ai pedagogiei universale » (Classiques de la pédagogie universelle), Bucarest, 1966, p. 262.

⁴⁴ Paladi dit, comme Cléobule, que « Plutarque, en décrivant la législation de Lycurgue, législateur des Spartiates, montre que ce sage ... a régné lui aussi sur les enfants des Spartiates ... et à chaque classe il a désigné comme professeur et pédagogue, le plus puissant et le plus sage, auquel tous les autres obéissaient ».

⁴⁵ I. Popescu-Teiușan, *op. cit.*, p. 264, cite pour ce renseignement Petrache Poenaru.

⁴⁶ Dimitrie Popovici, *Ion Heliade Rădulescu. Opere* (Ion Heliade Rădulescu, Œuvres), Bucarest, 1939, vol. I, p. 26. V. aussi I. Popescu-Teiușan, *op. cit.*, p. 262.

⁴⁷ *Manual complet de învățătură mutuală* (Manuel complet d'enseignement mutuel) par Paul Lorrain et L. Lamotte, traduit par I. Brezoianu, Bucarest, 1850, p. III.

l'époque où celle-ci était dirigée par Const. Vardalachos, Villios vivait à Bucarest à la cinquième décennie et était tenu en grande estime par Eliade Rădulescu. Ce dernier, en tant que membre de la Commission des Ecoles insistait pour lui obtenir un prix pour le mérite d'avoir introduit l'enseignement mutuel en Valachie⁴⁸. Il le considérait même — en exagérant évidemment — parmi les pionniers de la littérature roumaine, à côté de Maior, Țichindeal et Lazăr⁴⁹. On peut juger de l'enthousiasme d'Eliade Rădulescu pour cette méthode, du fait que — avant d'encourager Paladi à publier les « Tableaux » — il avait aussi formé, pour l'enseignement mutuel, Daniel Tomescu, mort très jeune. Tomescu qui, ayant étudié à l'école grecque, connaissait la méthode, traduisit et adapta lui aussi les tableaux en roumain, mais sans réussir à les publier, car il se heurta à la résistance du métropolitite et du clergé⁵⁰. L'Eglise ne pouvait tolérer qu'on remplaçât les « filades » de la Patriarchie, qui jusqu'alors avaient assuré un enseignement essentiellement orthodoxe, par cette méthode de propagation de la culture laïque.

L'anonymat dont était recouverte l'œuvre de Cléobule en Grèce même, ainsi que la nécessité où se trouvaient ses adeptes roumains de passer sous silence une source appartenant à l'ancien régime, expliquent le fait qu'on ne le cite plus dans les Principautés⁵¹. L'imprimerie valaque fait d'ailleurs paraître aussi l'œuvre de Ioannis Kokonis⁵². Protégé par Capodistria, celui-ci s'inspire largement des œuvres de Cléobule et se fait passer, en Grèce, pour le vrai fondateur de l'enseignement mutuel. La pénétration des écrits de Kokonis en Valachie achevait d'y effacer le souvenir de Cléobule. Dans les exemplaires des manuels roumains dont nous disposons, Cléobule n'est mentionné ni par Theodor Paladi, ni par Veniamin Costachi. Dans son esquisse historique de l'enseignement mutuel dans les Principautés, I. Brezoianu dit que « cette méthode a été appliquée et connue en Valachie avant sa diffusion par le d^r Bell et Lancaster ». Il ne lui manquait que le nom et « c'est M. Vilie qui lui a donné, en même temps que quelques remarques ingénieuses qui ont servi à la perfectionner, le nom « d'enseignement mutuel »⁵³.

Si nous assistons à une perpétuation des Tableaux de Cléobule et de la tradition inaugurée par Villios, ceci est dû au fait que les deux avaient tenu compte de certaines réalités propres à la zone sud-est européenne,

⁴⁸ I. Eliade Rădulescu, *Echilibrul între antiteze* (L'équilibre entre antithèses), Bucarest, 1859—1869, p. 61, apud I. Popescu-Teiușan, *op. cit.*, p. 263.

⁴⁹ *Ibidem*, p. 262—263.

⁵⁰ I. Popescu-Teiușan, *op. cit.*, p. 263.

⁵¹ Cléobule était à ce moment professeur à l'école grecque d'Odessa et plus tard victime de la carrière de Kokonis. V. G. Sakkas, *op. cit.*, p. 48—73.

⁵² Ιωάννης Κοκόνις, Παιδαγωγία νέα, Ἐκδοσις ἐβδόμη, Ἐν Βουκουρεστίου, Ἐκ τοῦ Ἑλληνικοῦ Τυπογραφείου Ἡλιάδου καὶ Χρηστίδων, 1836, 5 f. + 55 p.

⁵³ I. Brezoianu, *op. cit.*, p. III.

élément essentiel dans pareille adaptation. Tomescu et Paladi ne représentent pas des cas isolés d'enseignants surannées, qui ne pouvaient renoncer à une méthode vieillie. Nous trouvons en Valachie toute une série d'intellectuels grecs et bulgares, nommés par Eliade Rădulescu « professeurs étrangers », formés soit à l'Académie princière de Bucarest⁵⁴, soit dans les écoles grecques de Bulgarie et de Grèce, qui ont contribué à répandre cette méthode en Bulgarie aussi. Il s'agit précisément d'une période où les écoles « lancastériennes » fondées à Tyrnovo, Gabrovo, Kotel, Plovdiv, etc., avec l'aide de Vasil Aprilov, du métropolite Ilarion et d'autres intellectuels et prélats, ont marqué la rivalité des écoles grecques et bulgares, achevée par la victoire des dernières⁵⁵. C'est à Bucarest que Néophyte Rilski est envoyé par le métropolite Ilarion, afin de s'approprier les connaissances nécessaires pour l'application de cette méthode⁵⁶, de traduire les tableaux en bulgare et de rédiger une grammaire de la langue bulgare. Les frères Hristides entretenaient, eux aussi, des relations très serrées avec les intellectuels bulgares⁵⁷, avec ceux de Plovdiv et de Gabrovo surtout.

La fortune des « Tableaux » dans la version de Paladi, en Moldavie aussi, est prouvée par le texte d'une ordonnance signée par G. Asachi, qui recommande leur emploi à Jassy⁵⁸. C'est d'autant plus significatif qu'en 1825 le métropolite Veniamin Costachi avait fait réimprimer à Jassy ses Tableaux⁵⁹ et introduit dans son livre « Enseignement chrétien »⁶⁰ une série d'articles intitulée « Le métier de l'enseignement mutuel ».

Rappelons quelques-uns des professeurs qui ont appliqué cette méthode dans les Principautés. A Jassy, il s'agit de Simion Marcovici (1827) et de Georges Săulescu (1828)⁶¹. A Craiova, la méthode est employée en 1826 par Grégoire Pleșoianu⁶² et à l'école de Golești par Aaron Florian.

⁵⁴ I. Ionașcu, *Academia domnească de la Sf. Sava din București, factor de propagare a culturii în Pen. Balcanică până la 1821* (L'Académie princière de St.-Sava de Bucarest, facteur de propagation de la culture dans la Péninsule Balkanique jusqu'en 1821). Anal. Univ. Buc. Istorie, XVI, 1967, p. 48.

⁵⁵ Stojan Maslev, *Die Rolle der griechischen Schulen und der griechischen Literatur für die Aufklärung des bulgarischen Volkes zur Zeit seiner Geburt*, Berlin, 1968, p. 346.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 360.

⁵⁷ Parmi les « syndromites » du « Μητρολόγιον » de Georges C. Constantin, qui paraît en 1837 à la Typographie d'Eliade Rădulescu et Hristide, nous trouvons le nom d'« Andreas Apostolatos », qui s'intitule directeur de l'école « allodidactique ».

⁵⁸ V. Th. Codrescu, *Resumatul cronologic al celor 15 volume din Uricar* (Le résumé chronologique des 15 volumes de « Uricar »), Jassy, 1889, p. 383.

⁵⁹ *Bibl. rom. veche*, vol. IV, p. 316. C. Erbiceanu affirme avoir vu les deux tableaux imprimés par Veniamin en 1824 [?]. V. C. Erbiceanu, *Bărbați culți greci și români* (Intellectuels grecs et roumains), Jassy, 18, p. 36.

⁶⁰ *Bibl. rom. veche*, vol. III, p. 594.

⁶¹ I. Popescu-Teușan, *op. cit.*, p. 265.

⁶² Gr. Pleșoianu est l'auteur d'une traduction du « Théâtre politique » ayant des notes révélatrices quant à l'évolution de la mentalité roumaine, V. Al. Dușu, « *Le miroir des princes* » dans *la culture roumaine*, Rev. ét. s.-e. europ., 6, 1968, n° 3, p. 465.

La presse roumaine de l'époque suit de près les progrès de l'enseignement mutuel en Grèce, en signalant les relations du comte Capodistria avec la Société d'enseignement élémentaire de Paris, qui « s'occupe avec persévérance de l'éducation de la jeunesse »⁶³, ainsi que de la fondation d'écoles « lancastériennes » dans l'Empire ottoman⁶⁴, ou bien de « la situation de l'enseignement en Grèce »⁶⁵.

Les cours de langue grecque. A l'époque des Règlements Organiques, lorsqu'on réorganisa les écoles publiques, la présence parmi les dirigeants des écoles de quelques personnes ayant une forte culture grecque assure encore une certaine continuité aux préoccupations concernant cette culture.

C'est ainsi qu'en 1831, la Commission d'inspection des écoles est formée par Fanton de Verrayon, Soutzo, Dendrino et Nicolas Piccolos, ayant pour secrétaire Geanoglu Lesviodox⁶⁶. Il était naturel que cette commission signalât dans ses rapports les chaires de langue grecque vacantes⁶⁷. Parmi les cours « facultatifs » des classes complémentaires, on ne manque pas d'introduire le grec, à côté du russe et du droit⁶⁸. Après 1832, les documents concernant les problèmes du Collège de St.-Sava et, en général, les problèmes didactiques portent aussi la signature de N. Piccolos *ιατρός*⁶⁹ (par exemple : la nomination de Const. Aristia comme professeur de français et néogrec, la fondation d'une société littéraire, etc.).

En tant qu'inspecteur du Collège de St.-Sava, Piccolos a commandé pour la bibliothèque de l'école des ouvrages tels que : « L'expédition scientifique de Morée », par Abel Blouet (Paris, 1832), « Thesaurus graecae linguae » d'Estienne, les éditions des classiques grecs et latins imprimées à Paris (Homère, Aristophane, Xénophon, Polybe, etc.)⁷⁰. Récemment⁷¹ on a découvert une correspondance de Piccolos prouvant qu'en tant que collaborateur de l'Académie moldave, il a également procuré de nombreuses éditions de classiques grecs pour la bibliothèque de Jassy aussi.

⁶³ *Bibl. per. rom.*, I, 2, p. 628 (Albina Rom., II (1830), p. 1).

⁶⁴ *Ibidem* (Curierul Rom., I (1829—1830), p. 302 et Albina Rom., I (1929), p. 206—207).

⁶⁵ *Ibidem*, p. 51—52.

⁶⁶ Cette commission avait été nommée par Kisséleff, mécontent du rapport rédigé par la précédente (Al. Filipescu, St. Bălăceanu et B. Știrbei). V. C. N. Velichi, *Др. Николо С. Пиколо във Влашко*, dans le volume *Др. Николо С. Пиколо*, dr. Nicolae S. Piccolos. Etudes et documents inédits (1865—1965), Sofia, 1968, p. 234.

⁶⁷ I. C. Filitti, *Principatele Române de la 1828 la 1834* (Les Principautés Roumaines de 1828 à 1834), Bucarest, 1934, p. 352.

⁶⁸ Ce n'est que les cours de langues turque et slavone qu'on supprime, car personne ne les suit, ce qui signifie qu'on trouvait des amateurs pour le grec.

⁶⁹ Pour les différents titres de Nicolas Piccolos, tels que les a reconstitués le prof. C. Velichi, v. C. Velichi, *op. cit.* et I. C. Filitti, *Domniile române sub Regulamentul Organic 1834—1848* (Les règnes roumains sous le Règlement Organique 1834—1848), Bucarest, 1915, p. 225.

⁷⁰ C. Velichi, *op. cit.*, p. 243—244.

⁷¹ N. Isar, *Piccolo—corespondent al episcopiei școalelor publice din Moldova (1840—1844)* (Piccolo—correspondant de la Commission des écoles publiques de Moldavie (1840—1844)), ouvrage sous presse à la RESEE.

Ainsi qu'on l'a déjà souligné ⁷², l'initiative de Piccolos n'a pas un caractère isolé. Au choix de ces livres ont sûrement pris part le bibliothécaire du Collège, Georges Ioanid, professeur de langue grecque et son collaborateur, Nicolas Nenovici ⁷³.

Il s'agit là d'une des formes les plus efficaces de *l'influence coraïste* que nous avons enregistrées dans les traductions, dans les projets éditoriaux d'Eliade Rădulescu et dans l'enseignement mutuel. La diffusion des classiques grecs pour l'éducation des masses était l'un des principes les plus chers des adeptes de Coray ⁷⁴.

La position qu'il occupait en Valachie permit à Piccolos de protéger des boursiers bulgares, comme Rasiadi de Tyrnovo, qui après avoir fini ses études à Bucarest, fonda une école dans sa ville natale, aidé aussi par le prince Alexandre Ghica, qui lui donna de l'argent et des livres dans ce but ⁷⁵. En 1837, à la suite du développement pris par l'imprimerie ⁷⁶, le Secrétariat d'Etat le recommanda au prince comme chef ⁷⁷ de la Censure, poste qu'il occupa jusqu'en 1840. Même plus tard, pendant son séjour à Paris (1843—1849), on le consulte en qualité de correspondant. C'est à cette époque qu'il contribua de nouveau à procurer des « grammaires, des dictionnaires et d'autres livres français et grecs » ⁷⁸.

Lorsque l'école de St.-Sava recommence ses cours, en 1831, le rapport, signé par Ion Popp, Georges Ioanid, Gh. Popp et Const. Moroiu, mentionne parmi les matières d'enseignement : *la langue grecque ancienne et nouvelle* ⁷⁹. En 1832, on y apprend le grec « parlé » à un cours facultatif. Dans le conseil de l'école, Eufrosin Poteca, Simion Marcovici ⁸⁰ et Iosif Genilie,

⁷² C. Velichi, *op. cit.*, p. 243—246.

⁷³ Bulgare d'origine et ancien élève du Collège de St.-Sava, Nenovici a lutté aux côtés de Bălcescu, en 1848. Quant à G. Ioanid, à part son activité éditoriale (comme par exemple le dictionnaire grec-roumain de 1856), il est connu pour ses éditions de chroniques, qui lui ont valu le titre de « premier éditeur moderne » des pays roumains. Ioanid a lancé la « Bibliotheca litteraria », l'une des premières collections populaires européennes, où ont paru de nombreuses traductions. V. Mircea Tomescu, *Istoria cărții românești de la începuturi pînă la 1918* (L'histoire du livre roumain depuis ses débuts jusqu'à 1918), Bucarest, 1968, p. 141—142.

⁷⁴ Fervent admirateur de Coray, N. S. Piccolos entretenait d'étroites relations avec ce dernier, V. St. Maslev, *Писма от Никола С. Пиколо и сведения за него в гръцки извори* (Des lettres de Nicolas S. Piccolos et des données sur lui de sources grecques), dans le volume cité, p. 419—462.

⁷⁵ C. N. Velichi, *op. cit.*, p. 246.

⁷⁶ En 1831—1840 on imprime dans les Principautés environ 620 livres, par rapport aux 473 imprimés dans la troisième décennie ; à la suivante décennie (1841), les livres atteignent le chiffre de 800, pour se doubler ensuite, en 1851—1860, V. Mircea Tomescu, *op. cit.*, p. 112.

⁷⁷ C. N. Velichi, *op. cit.*, p. 246—247. En 1836—1837, avant la création de cette Section de la Censure, Piccolos était le seul censeur, ayant à lire 12.026 publications, parues en français, allemand, roumain, grec ancien et moderne. Le prof. C. Velichi cite le rapport de Piccolos adressé à Const. Cantacuzino, en 1839.

⁷⁸ *Ibidem*.

⁷⁹ Ioan N. Vlad, *Școala domnească din București* (L'école princière de Bucarest), ouvrage manuscrit, Bucarest, 1964, p. 21.

⁸⁰ Trois des membres de ce conseil, C. Moroiu, E. Poteca et S. Marcovici avaient fait leurs études à Pise, en tant que boursiers des derniers princes phanariotes.

recommandent à l'« Ephorie » neuf élèves destinés à devenir professeurs de grec ancien⁸¹ dans les écoles de départements. Des quatre instituteurs qui suivent effectivement l'école normale en 1831, seuls Démètre Jianu et N. Simonide en finissent les cours.

A Craiova, où à l'Ecole Centrale le programme comprend — pour la classe de IV^e — des leçons de grec quotidiennes, cette langue est enseignée par Serghiadis, Haralambios et Mundaniotis⁸². Ce dernier semble avoir été un excellent pédagogue, vu les témoignages que nous avons là-dessus. Petrache Poenaru constate, à l'occasion d'une inspection, que « M. Mundaniotis s'évertue sans cesse dans l'enseignement du grec et, par la bonne méthode qu'il emploie, il fait très bien apprendre à ses élèves, tant le grec ancien, que celui qu'on parle »⁸³. D'autre part, le jeune Constantin Brăiloi, dans ses lettres écrites de Genève à son père, demande des nouvelles de son ancien professeur Mundaniotis, avec une visible considération⁸⁴.

Sous le prince Alex. Ghica, à la suite d'une réorganisation de l'école de St.-Sava, en 1834, la langue grecque parlée fut supprimée⁸⁵. Certes cette mesure n'eut pas de conséquences en ce qui concerne les cours de grec ancien puisque, à une inspection de fin d'année, « on constate avec fierté » que la base de l'enseignement était formée par « la littérature roumaine et d'autres langues classiques »⁸⁶. Professeur de grec, à ce moment, est Georges Ioanid⁸⁷. Il enseigne en IV^e *l'étymologie et l'orthographe*, tant par les règles de grammaire, que par des exercices de composition et de dictée. Pour les traductions, il se sert d'une chrestomathie contenant un recueil des meilleurs morceaux des écrivains hellènes. C'est en V^e qu'il enseignait la syntaxe, à l'aide de traductions du roumain en grec. On y traduisait aussi des auteurs de la même chrestomathie (Exemple : Les Philippiques de Démosthène)⁸⁸.

Sous Bibescu, parmi les cours complémentaires, on trouve la littérature grecque dans la VI^e des « humanités » et dans la I^{re} complémentaire. La chaire de grec ancien est occupée, en 1840, par Grégoire G. Papadopoulos, qui y remplace Georges Ioanid, devenu conservateur de la bibliothèque du Collège. Ce dernier n'étant rétribué dans ce nouveau

⁸¹ I. N. Vlad, *ibidem*, p. 24.

⁸² N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), Bucarest, 1938, VIII, p. 367.

⁸³ D. Nicolăescu-Plopșor, *Inspeția lui Petrache Poenaru* (L'inspection de Petrache Poenaru), « Arhivele Olteniei », II, n^o 5, 1923, p. 52.

⁸⁴ Bibliothèque de l'Académie Roumaine, Ms. roum. 1084. V. aussi Hurmuzachi, X, p. 622—24.

⁸⁵ *Ibidem*, p. 41—46.

⁸⁶ N. Iorga, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), vol. VIII *Revoluționarii* (Les révolutionnaires), Bucarest, 1938, p. 348—349.

⁸⁷ A. D. Xenopol, *Istoria Românilor* (Histoire des Roumains), IX, p. 227 : « C. Ioanid, qui enseignait le grec ancien, remis à l'honneur pendant l'occupation russe, protectrice des Grecs ».

⁸⁸ I. Vlad, *op. cit.*, p. 93.

poste qu'avec la somme modique de 200 lei, on a déduit qu'il devait continuer à faire le cours de grec moderne, à titre privé, afin de compléter son salaire⁸⁹.

C'est à Gr. Papadopoulos⁹⁰ que nous devons quelques renseignements plus précis sur les cours de grec de St.-Sava. Collaborateur du journal « Curierul Românesc », Papadopoulos est très soutenu par Eliade Rădulescu, qui lui fait une véritable publicité, tant dans ce périodique, que dans le « Curierul de Ambe Sexe », soit pour donner des détails biographiques⁹¹ sur le professeur grec, soit pour lui présenter quelque ouvrage récemment paru⁹². Dans les deux journaux paraissent des fragments des « Méditations sur l'histoire des mots », écrites par Papadopoulos à la demande du prince Al. Ghica⁹³.

La dissertation qu'il a rédigée en français pour l'ouverture du cours de poésie grecque du Collège de St.-Sava⁹⁴ est dédiée à Néophyte Vamva, qu'il désigne par son titre actuel de « professeur de philosophie à l'Université Othonienne, chevalier de plusieurs ordres... »⁹⁵. L'actualité de Vamva — comme celle de Néophyte Doukas — dans les Principautés était due aussi au fait que tous les deux continuaient à y envoyer leurs ouvrages.

C'est dans cette dissertation que Papadopoulos essaye de discerner les causes qui ont contribué « à discréditer la langue grecque dans les Principautés ». Il constate, d'une part, que cette langue est associée à « un régime devenu odieux par ses abus ». D'autre part, la méthode employée a été mauvaise « à cause de l'ignorance ou du système des enseignants ». Papadopoulos plaide pour une normalisation des rapports roumano-grecs, en démontrant que « les relations des Grecs avec les Roumains, quoique troublées par les circonstances, ne sont pas atteints de stérilité. Le commerce, la vie politique des deux nations, les progrès littéraires de la Grèce, dont la Valachie aurait beaucoup à profiter, étant donné l'identité

⁸⁹ Ioan Vlad, *op. cit.*, p. 102.

⁹⁰ Papadopoulos a pris part à la vie intellectuelle de Grèce, après 1854, quand il s'établit à Athènes. V. C. Th. Dimaras, « Ιστορία του ἑλληνικοῦ ἔθνους », « Ὁ Ἑραμιστής », VI, n° 42, 1969, p. 194.

⁹¹ *Bibl. Per. Rom.*, II, 2, p. 642 (Notice biographique sur Grégoire Papadopoulos), *Curierul Rom.*, XI (1840), p. 741 ; *Curier de A. S.*, *Period II* (1839—40), p. 386.

⁹² *Bibl. Per. Rom.*, II, 3, p. 642 [Eliade, I.] (Notices sur Gr. Papadopoulos) *Curier de A. S.*, *Period IV* (1842—44), p. 113—155. On y décrit les circonstances dans lesquelles la « dissertation » de Papadopoulos fut publiée dans le journal, ainsi que des données concernant la vie de Papadopoulos après son départ en Grèce.

⁹³ V. aussi B.A.R., ms. gr. 1430, f.1^r, Δύο ἀποσπάσματα ἐκ τῶν Μελετῶν εἰς τὴν ἱστορίαν τῶν λέξεων ὑπὸ Γρηγορίου Γ. Παπαδοπούλου ἀντιγραφθέντα κατ'αἴτησιν τῆς Α. Σ. τοῦ κυρίου Μ. Γκίκα, Βουκουρεστίου, 1840.

⁹⁴ G. G. Papadopoulos, *Dissertation composée pour l'ouverture de la classe de poésie grecque au Collège de St.-Sava*, Bucarest, 1840, Impr. de Fr. Walbaum, 34 p.

⁹⁵ *Ibidem*, p. 28.

de la situation, *tout* nous dit que l'avenir effacera les traces du passé »⁹⁶. On se rend compte que Papadopoulos s'attachait lui aussi à rouvrir l'intérêt pour les lettres grecques, que cette période d'antiphanariotisme risquait de faire sombrer⁹⁷. D'ailleurs le règne d'Alexandre Ghica semble avoir été particulièrement favorable à ce nouvel état d'esprit. C'est vers lui que se dirigent les pensées reconnaissantes de plusieurs intellectuels grecs de Valachie, ainsi que nous le montrent une série de dédicaces et d'hommages de ces derniers.

« C'est maintenant [sous Alex. Ghica] — dit Papadopoulos — que sous l'égide d'un prince protecteur des muses, il s'ouvre pour les jeunes une perspective tout à fait nouvelle, quand les arts et les sciences saluent l'aurore de ce pays et la littérature s'arrache à ce style barbare... La langue grecque sera le plus bel ornement de l'enseignement public »⁹⁸.

Dans sa lutte pour faire renaître les études grecques dans les Principautés, Papadopoulos est vivement soutenu par les intellectuels roumains. L'un des principaux périodiques du temps, dans un article qui loue l'érudition de ce jeune professeur âgé de 23 ans, exprime l'espoir que celui-ci « va contribuer à faire cultiver de nouveau la belle langue grecque, que les Roumains ont eu tort de quitter, au moment même où les autres européens avaient commencé à l'étudier avec ardeur »⁹⁹.

Le programme du cours de Papadopoulos¹⁰⁰ prévoyait pour la classe de V^e les prosateurs, pour la VI^e « des textes de philosophes, d'historiens et de professeurs [sic] grecs (Platon, Hérodote, Homère, Sophocle) », des notions préliminaires de métrique et les dialectes grecs. Toutes les leçons de syntaxe étaient enseignées d'après le manuel de Néophyte Vamva, en employant aussi « La grammaire universelle appliquée à la langue grecque » du même auteur. Plus tard, professeur à Athènes, Papadopoulos a publié le discours qu'il avait fait à ses élèves de Bucarest pour la distribution des prix¹⁰¹.

Signalons aussi un fragment de ce discours, dans lequel Papadopoulos constate la présence en grand nombre de noms grecs dans les listes de fonctionnaires publiées par le *Moniteur Officiel*. En déduisant de ces 1200 noms, 200 noms de prélats « qui — dit-il — quoique hellènes, n'indiquent pas d'une manière sûre l'origine hellène », il en reste 1000, dont un tiers (301)

⁹⁶ *Ibidem*, p. 28—29.

⁹⁷ Nous avons analysé ce changement dans un ouvrage encore inédit. Quelques textes contemporains, tels que la chronique d'Ilias Photeinos, « Les notes manuscrites de Georges Paapa » (BARSR, ms. gr. 869—870) ou « Les notes sur les personnages du poème de Beldiman : la Tragédie de la Moldavie » (manuscrit publié par Victor Papacostea) prouvent qu'on commençait à dissocier deux notions qu'on avait eu la tendance de confondre, celle de « phanariotisme » et d'« hellénisme ».

⁹⁸ *Ibidem*, p. 29.

⁹⁹ Dacia lit. I (1840), p. 117—118. Apud B.p.r., I, 2, p. 673.

¹⁰⁰ *Ibidem*, p. 31—33.

¹⁰¹ G. G. Papadopoulos, Λόγος περί τοῦ ἐν Βλάχοις Ἑλληνισμοῦ, Typ. Athènes, 1859.

appartient à « des familles complètement ou en partie hellènes »¹⁰². Il cite à l'appui de ses assertions le journal de Karkaleki de 1842 et donne quelques exemples : Paleologu, Andronic, Jeronim, Christodulo, Crisocoleu, Pallada, Palama, Cristodor, Duca, Notara, Sofiano, Carp, Scarlat, Ralet¹⁰³. Ces exagérations concernant le pourcentage des Grecs dans les familles nobles des Principautés ont été adoptées par certains historiens grecs de la diaspora. Ceux-ci, en les amplifiant, ont tiré des conclusions hâtives sur la soi-disant prédominance de l'élément grec dans la classe dirigeante roumaine, au XIX^e siècle¹⁰⁴.

Dans la VI^e décennie, lorsque Gr. G. Papadopoulos, ayant regagné sa patrie, enseignait à Athènes, c'est Jean Kolokotides qui fait le cours de langue grecque au Collège de St.-Sava. Il fut l'auteur de nombreux manuels et réédita les classiques grecs à l'usage des écoles, dont profitèrent plusieurs générations d'élèves¹⁰⁵.

Sous le règne de Barbu Știrbei, la commission de réorganisation des écoles, formée par P. Poienaru, S. Marcovici et C. Brăiloiu, introduit des cours facultatifs de grec moderne, de russe et de turc, pour les nécessités qui découlaient des relations commerciales et politiques du pays¹⁰⁶. On avait en vue certaines catégories de fonctionnaires, dont : 1) les employés de la chancellerie de l'agence du pays à Constantinople, qui « à part les cours d'humanités, seront obligés à connaître aussi les langues turque et grecque parlée » ; 2) les employés des échelles du Danube, qui avaient affaire aux marchands balkaniques parlant cette langue.

Mais de telles mesures ont de plus en plus un caractère d'exception et — ainsi que nous le verrons — elles se rattachent plutôt aux nécessités de la vie économique et diplomatique. Depuis le Règlement de 1834, qui avait décidé la suppression du grec moderne du programme scolaire, la tendance du Comité d'organisation des écoles est toujours plus restrictive. En 1836, par exemple, le Comité « fait remarquer, au sujet de la langue grecque, qu'un professeur serait suffisant, tandis qu'en ce moment il y en a deux »¹⁰⁷.

C'est ainsi que des principes de C. Soutzo, qui recommandait la simplification du programme quotidien des écoles « sans toutefois priver les élèves des connaissances considérées nécessaires, comme la langue

¹⁰² G. G. Papadopoulos, *Discursuri pentru ellinismul în tre Valahi...* (Discours pour l'hellénisme parmi les Valaques...), traduit du grec par A. Tombacopulo, Bucarest, 1859, 75 p. Le traducteur précise aux pages 3—4 que la brochure a été publiée « en Hellade et dans d'autres États ».

¹⁰³ *Ibidem*, p. 52.

¹⁰⁴ Voir M. Dendias, *Αἱ ἐλληνικαὶ παροικίαι ἀπὸ τὸν κόσμον*, Athènes, 1919.

¹⁰⁵ Voir C. Papacostea-Danielopolu, *La vie culturelle...* RESEE, VII, n° 2, 1969, p. 395.

¹⁰⁶ V. A. Ureche, *op. cit.*, vol. III, p. 16.

¹⁰⁷ *Ibidem*, vol. I, p. 354.

grecque, par exemple »¹⁰⁸, on arrive à des attitudes totalement opposées, une génération plus tard. D. Pop-Marțian¹⁰⁹ déclare en 1862 que « au lieu d'apprendre le grec pendant quatre ou cinq ans, pour faire une traduction inexacte d'Eschyle ou d'Homère, il vaudrait mieux employer ces heures pour faire passer les jeunes par les cours de deux ou trois professeurs de sciences agricoles pratiques... »¹¹⁰. Donc, le grec ancien occupait encore une place importante dans le programme des écoles. Il est évident que le courant favorable à cette matière avait aussi ses représentants parmi les intellectuels roumains. B. P. Hasdeu qualifiait la proposition de Pop-Marțian de « préjugé vulgaire »¹¹¹ et N. Soutzo condamnait de telles « utopies » qui « enlèvent à la langue grecque la place qu'elle avait eue auparavant »¹¹².

D'ailleurs, les excès latinistes des années 1851—1853 ont attiré, par réaction, un nouvel intérêt pour la langue grecque et, en 1855, le ministre de l'Éducation critique le programme scolaire, car « on n'apprend ni le grec, ni l'histoire littéraire »¹¹³. La réaction est pourtant assez faible et — sous Cuza — « la langue grecque, quoique obligatoire, a été maintenue seulement en IV^e classe¹¹⁴ », nous dit Nicolas Soutzo. C'est toujours Soutzo qui fait quelques remarques très justes sur les conséquences néfastes qu'a eues une telle mesure, car « cette étude, si difficile même pour les enfants de Grèce », ne représente plus pour les élèves roumains « qu'un fardeau... , un souci et un gaspillage de temps ». Les difficultés soulevées par l'étude du grec constituent le principal argument des dirigeants pour expliquer la suppression de la langue grecque en 1852, lorsque le latin devient la base de l'enseignement¹¹⁵ et Laurian¹¹⁶ dirige les destins de l'école roumaine. « Cette langue — disent-ils — demande un effort sérieux, et ne peut figurer dans le programme pour la forme ». Ou bien, « on ne peut créer une chaire seulement pour deux ou trois élèves »¹¹⁷.

La solution aurait dû être le redoublement du nombre de leçons, afin d'empêcher que l'enseignement du grec devienne une simple formalité. D'ailleurs, une conclusion si hâtive ne pouvait rester définitive et, deux ans plus tard, en 1854, le grec ancien fut à nouveau introduit dans le programme des écoles, dans les classes supérieures seulement. Beaucoup

¹⁰⁸ *Ibidem*, vol. IV, p. 262.

¹⁰⁹ Economiste connu, fondateur de l'Office de Statistique.

¹¹⁰ *Texte din literatura economică în România. Sec. XIX* (Textes de la littérature économique en Roumanie. XIX^e siècle), vol. I, Bucarest, 1960, p. 475.

¹¹¹ *Ibidem*.

¹¹² N. Iorga, *Istoria literaturii române* (Histoire de la littérature roumaine), II, p. 114.

¹¹³ N. Iorga, *Histoire de l'enseignement*, p. 258—261.

¹¹⁴ Rizos Panaiotis, *Mémoires du prince Nicolas Soutzo grand-logothète en Moldavie*, Vienne, 1899, p. 188.

¹¹⁵ *Ibidem*.

¹¹⁶ Principal idéologue du courant latiniste dans les Principautés.

¹¹⁷ N. Iorga, *Histoire de l'enseignement*, p. 258.

plus tard, en 1867, quand on réexamina les principes didactiques des Principautés-Unies, le Conseil général de l'instruction proposa une solution de compromis : « en apprenant la tendance représentée par le conseil permanent, qui demandait d'introduire la langue hellène dès la I^{re} classe et la tendance opposée qui supprimait cette langue morte dans les classes inférieures, en lui accordant une place importante dans les classes supérieures, le conseil général s'est prononcé pour le *statu quo* en faisant commencer l'étude du grec à partir de la classe de VI^e »¹¹⁸.

L'enseignement de la langue grecque dans les écoles publiques de Moldavie. L'organisation des écoles en Moldavie — après leur suppression en 1821 — est ajournée jusqu'en 1828, à cause des difficultés politiques de Ioan Sandu Sturdza pour consolider son règne¹¹⁹. L'école supérieure (Academia Mihăileană) y est rouverte en 1828 par un chrysobulle princier à la demande des membres de la Commission des écoles : le métropolitain Veniamin, Const. Mavrocordat, Mihai Sturdza et Gheorghe Asaki. La requête de ces derniers souligne la nécessité que les matières (religion, philologie, biographie, logique, rhétorique, poésie, histoire, mathématiques, éthique, économie rurale et politique, histoire naturelle et archéologie) soient enseignées en roumain¹²⁰. On accorde à la langue grecque une place tout à fait secondaire, celle-ci étant prévue pour une époque plus tardive, « à côté de ces matières » et seulement lorsque les dépenses occasionnées par les écoles seront diminuées. Mais parmi les professeurs nommés à cette occasion (Constantin Ficaș, Ioan Silvan Sakelarie, Vasile Fabian et Gh. Săulescu), le dernier, Săulescu, avait fait ses études en Grèce et avait, par conséquent, une forte culture grecque¹²¹. C'est ce qui a dû contribuer à précipiter les progrès concernant les cours de grec, que nous trouvons mentionnés dès 1831. Au début, ce n'est pas Săulescu qui l'enseigne, mais le « caminar » Athanase qui fait un cours « extraordinaire » de grec ancien, avec lecture, écriture, grammaire et explications des classiques. Joseph de Adler enseigne l'écriture en moldave, français, russe et grec¹²². A l'Académie de Jassy, considérée comme étant la première école supérieure de Moldavie, on trouve dans les premières séries d'élèves, tant des diplômés de l'ancienne Académie que les élèves des pensionnats

¹¹⁸ Romănul, 18 mai 1867, p. 3.

¹¹⁹ A. D. Xenopol, *Memoriu asupra învățământului superior în Moldova* (Mémoire sur l'Enseignement supérieur en Moldavie), Jassy, 1885, p. 30.

¹²⁰ Le vocabulaire de la requête (anaforă) abonde en néologismes ou formes grécisées : « scopos », « cathisis », « analogon », etc. De même le chrysobulle du prince. *Ibidem*. p. 116—118.

¹²¹ *Ibidem*, p. 34. V. aussi, Andrei Pippidi, *Alfi anticari și epigrafiști români din sec. al XIX-lea — de la Kogălniceanu la Bălcescu* — (D'autres antiquaires et épigraphistes roumains du XIX^e siècle), « Studii clasice », XII, Bucarest, 1970, p. 246.

¹²² *Ibidem*, p. 45—46. Parmi les élèves de l'école, nous trouvons en 1832, des fils de dignitaires tels : Ioan Crupenski, Teodor Iamandi, Alecu Mavrocordat, Theodor Balș, Iordache Sion, etc., (*Ibidem*, p. 40) qui, vu leur correspondance en grec, avaient sûrement appris le grec à la maison.

privés de Kukulli, Curius, Saketti, etc.¹²³. Le Grec Kukulli, dont le pensionnant s'était presque vidé par la fondation de l'Académie, fut nommé professeur de grec à cette dernière¹²⁴. D'ailleurs, cette langue y est enseignée maintenant en I^e et II^e classes des humanités, dans le programme obligatoire et non plus en tant que leçons « extraordinaires ». Le rôle de Săulescu est évident dans l'importance toujours plus grande qu'on accorde à l'enseignement du grec. Sa carrière est ascendante et aux années 1837—1838, Săulescu est professeur de philologie, inspecteur des écoles normales et secrétaire du comité, position qu'il garde environ deux décennies¹²⁵.

Aux examens spéciaux des écoles publiques de Jassy, on demandait, en 1845, pour la classe de II^e normale, la connaissance des biographies de Socrate, Thémistocle, Solon et Lycurgue¹²⁶. Dans la II^e « collégiale », on apprend la grammaire grecque et on fait des traductions avec analyse¹²⁷. En III^e classe du collège, on étudie « une partie des verbes irréguliers » et on fait des traductions¹²⁸, en IV^e, la grammaire grecque jusqu'à la syntaxe et des traductions de Lucien avec analyse¹²⁹, en V^e, la syntaxe avec traductions de Xénophon¹³⁰. Aux trois écoles de Jassy, Botoșani et Galați, qui ont quatre années d'études, on apprend le grec, l'allemand et l'italien¹³¹. Dans les gymnases de Jassy, les professeurs de grec enseignent — en même temps que la langue — la littérature et l'archéologie grecques¹³².

Ce n'est qu'en 1851 que les langues classiques deviendront des matières fondamentales, « la base des études », ainsi que les nomme A. D. Xenopol, par un règlement scolaire qui considérait que « seule la connaissance de la culture des peuples civilisés de l'antiquité peut préparer d'une manière utile, pour le développement des sciences »¹³³.

A l'encontre de la Valachie, où le courant latiniste avait supprimé les cours de grec pour quelque temps, en Moldavie cette langue a gardé sa place dans l'enseignement, peut-être grâce au prestige de Săulescu. Il

¹²³ A. D. Xenopol, *Memoriu...*, p. 55.

¹²⁴ *Ibidem*, p. 56.

¹²⁵ V. N. Iorga, *Hist. de l'enseignement...*, p. 265 : en parlant de l'enseignement public en Moldavie, en 1851, il dit que « le grec conserve sa place — il n'en pouvait être autrement, puisque Săulescu, qui n'avait pas oublié l'île de Chalki, donnait des directives... » La compétence de Săulescu en matière de langue grecque lui avait valu sa nomination dans la commission des traducteurs du Code Callimahi.

¹²⁶ A. D. Xenopol et C. Erbiceanu, *Serbarea școlară de la Iași* (La festivité scolaire de Jasy), Jassy, 1885, p. 227.

¹²⁷ *Ibidem*, p. 228.

¹²⁸ *Ibidem*, p. 229.

¹²⁹ *Ibidem*.

¹³⁰ *Ibidem*, p. 230. Voir aussi B.A.R.S.R., ms. roum. 3754 (Leçons de grammaire latine, hellène... de l'Académie « Mihăileană », 1844—1846).

¹³¹ *Ibidem*, p. 235.

¹³² *Ibidem*, p. 237.

¹³³ A. D. Xenopol, *Memoriu...*, p. 84.

est de même évident que l'activité déployée par Neofit Scriban pour réorganiser le Séminaire de Jassy¹³⁴ a été utile — d'une façon générale — à l'enseignement grec de la capitale moldave; surtout qu'en 1861—1862, il publiè une « Méthode pour l'étude de la langue hellène », qui manquait jusqu'alors en Moldavie.



Dans la période qui s'étend de la révolution de 1821 jusqu'au règne de Ioan Alex. Cuza, l'évolution des cours de langue grecque dans les pays roumains est soumise à de fréquents changements. Le courant favorable à cet enseignement est évidemment soutenu par les intellectuels formés à la fin de l'époque précédente¹³⁵ des règnes phanariotes (Eliade Rădulescu, Nicolas Soutzo, C. Aristia, Gh. Săulescu, etc.). Les deux premières décennies des règnes autochtones sont d'ailleurs marquées par un véritable *bilinguisme* gréco-roumain de ces intellectuels, très visible dans les manuscrits de l'époque et dans la persistance des néologismes¹³⁶ grecs dans la langue. On trouve encore dans la presse, en 1840, le terme de « stavrophores » pour « croisés »¹³⁷. En matière de vocabulaire juridique, on emploie jusqu'à la V^e décennie « diacrisis » pour séparation (1845), « periorisi » pour limiter (1831), « embodisi » pour empêcher (1831), « perigraphie » pour description (1830—1831)¹³⁸, etc.

Parmi les intellectuels, le prestige de cette langue devait être assez grand, puisque vers le milieu du XIX^e siècle, Ștefan Dăscălescu¹³⁹, connu pour ses sentiments antiphanariotes, déclarait garder une reconnaissance éternelle au professeur épirote Constantin Dasidis qui lui avait donné des leçons de langue hellène¹⁴⁰. C'est ce qui explique la tendance marquée par les dirigeants de l'enseignement roumain de destiner parfois

¹³⁴ Hurmuzaki, IV, Supl. I, București, 1891, p. 227—276.

¹³⁵ Il ne faut pas oublier qu'au début du XIX^e siècle, en Occident, « les meilleures notes des élèves valaques et grecs sont celles du cours de grec, car ils l'avaient appris en Valachie avec la prononciation moderne ». V. P. Elhad, *Histoire de l'esprit public*, I, Paris, 1905, p. 252.

¹³⁶ Vasile Pogor, dans son plaidoyer pour une langue roumaine épurée, emploie des mots comme « ἀντιχρονισμός » (pour ἀντιχρονίσματος), solchizmos, etc. dans un texte roumain.

¹³⁷ *Bibl. per. rom.*, I, 3, p. 1123. La presse contribuait sûrement à répandre certains néologismes. V. *Bibl. rom. veche*, III, p. 613—617.

¹³⁸ Gh. Ungureanu, *Cuvinte și expresii vechi. Contribuții la cunoașterea terminologiei vechilor materiale documentare*. (Contributions à la connaissance de la terminologie des anciens matériaux documentaires). Dans « *Revista Arhivelor* », 12, n^o 1, 1969, p. 291—301. Voir aussi Gh. Bulgăr, *Despre limba documentelor administrative la începutul secolului trecut (1800—1820)* (Sur la langue des documents administratifs au début du siècle passé (1800—1820)), Dans « *Contribuții la istoria limbii literare în sec. al XIX-lea* » (Contributions à l'histoire de la langue littéraire au XIX^e siècle), vol. III, Bucarest, 1962, p. 84. Ce n'est qu'après 1840 que les néologismes occidentaux remplaceront, petit à petit les autres mots étrangers du roumain.

¹³⁹ En 1827, C. Minoide Mynas parle « d'un grand nombre de Valaques qui écrivent la langue grecque dans toute sa pureté ». V. C. Minoide Mynas, *Théorie de la langue grecque*, Paris, 1827.

¹⁴⁰ N. Iorga, *Un cugetător politic moldovean de la jumătatea sec. XIX*, (Un penseur politique moldave de la moitié du XIX^e siècle, Șt. Sc. Dăscălescu), Bucarest, 1932, p. 23. Dăscălescu avait étudié d'abord avec Benj. min ce Lesbos. *Ibidem*, p. 2—3. Il était « un helléniste qui traduisait bien même les textes d'Hésiode ». *Ibidem*, p. 56.

un trop grand nombre d'heures au cours de grec, d'où la réaction menant à des solutions contraires.

L'attention qu'on accordait à l'étude des classiques, était due tant à la tradition des Académies princières de Bucarest et de Jassy, qu'aux échos que le courant coraïste trouvait dans le sud-est européen, comme nous l'avons constaté. Les éditions envoyées par Néophyte Doukas et celles que publiaient les frères Hristides et Ioannis Kolokotidis, alimentaient certainement les nombreuses leçons de « grec ancien avec des exemples pris des classiques grecs » des écoles roumaines. A la distribution des prix, on ne manquait pas d'offrir aux élèves les auteurs classiques grecs. Le courant pour la culture classique inspirait des articles tels que celui de Smaragda Rasti, qui proposait que « l'éducation ait pour fondement le classicisme gréco-latin et en second lieu les sciences exactes et naturelles »¹⁴¹.

On a affirmé que la lecture des classiques grecs et latins a beaucoup contribué au développement du goût de Nicolae Bălcescu pour l'histoire¹⁴². Lorsqu'il rédige ses ouvrages, l'Histoire de Dacie de Dionisos Photeinos lui semble une source utile qu'il lit d'ailleurs en original.

Il est évident que, pendant près de quatre décennies (1821—1859) — période où se dessinent les traits essentiels de la culture roumaine moderne — l'enseignement de la langue grecque est marqué par les lois de la transition. Le passage d'une époque fortement influencée par les Grecs, à l'ère nationale, ne pouvait se faire sans heurts. A plusieurs reprises on faillit renoncer aux classiques grecs, par un patriotisme trop poussé. C'est donc au courant philhellène et à ses adeptes dans les Principautés que revient le mérite de dissocier *l'antiphannariotisme* de *l'antihellénisme*. C'est grâce à lui aussi qu'avant de devenir un chapitre de culture classique indispensable pour tout peuple civilisé, l'enseignement du grec en Valachie et en Moldavie bénéficia d'une attention spéciale. Plusieurs facteurs contribuèrent au succès de cette entreprise. D'une part, l'élément traditionnel se rattachant à l'activité des Académies princières et au courant pour la culture grecque initiée par Coray ; d'autre part, les nécessités du commerce et de la vie diplomatique qui emploient le grec jusqu'au milieu du XIX^e siècle.

¹⁴¹ *Bibl. per. rom.*, I, 2, p. 629.

¹⁴² N.B. Locusteanu, *Ion Heliade și detractorii săi* (Ion Heliade et ses détracteurs), Craiova, 1898, p. 20. Voir pour ses auteurs préférés : Horia Nestorescu, *Contribuții la reconstituirea Bibliotecii lui Nicolae Bălcescu* (Contributions à la reconstitution de la Bibliothèque de Nicolae Bălcescu), dans «Revista bibliotecilor», 20, n° 8, 1967, p. 483—488. Bălcescu, quoiqu'il n'ait pas brillé aux cours de grec du Collège St.-Sava et malgré les leçons privées de langue grecque qu'il prenait depuis l'âge de 7 ans, se vantait de connaître cette langue. V. H. Nestorescu-Bălcești, *Anii de studii ai lui Nicolae Bălcescu în Colegiul Național «Sf. Sava» din București (1832—1835)* (Les années d'études de Nicolae Bălcescu au Collège National «St.-Sava» de Bucarest (1832—1835)), «Rev. Arhivelor», 12, n° 1, 1969, p. 68 et 72.

DI NUOVO SULLE BIOGRAFIE SCANDERBEGIANE DEL XVI SECOLO

FRANCISC PALL

Più di trent'anni fa, nel nostro saggio sull'umanista Marino Barlezio, ci siamo adoperati, tra l'altro, a chiarire i rapporti fra la sua ¹ e altre due biografie di Scanderbeg, e cioè, per nominarle brevemente, il cosiddetto *Commentario* ², scritto anonimo apparso nell'edizione principe il 1539 (conosciuto anche sotto il titolo di *Fatti illustri*) ³ e *Gli illustri e gloriosi gesti* ⁴, opera attribuita dal Bonardo, il suo editore, a Demetrio Franco, pubblicata, similmente in prima edizione, nel 1584.

In quel saggio, avvalendoci di argomenti storici e logici, i quali allora ci sembravano convincenti, abbiamo concluso che "oltre alla Storia del Barlezio, fu composta nella prima metà del XVI secolo una Vita di Scanderbeg, sempre in latino, essendone autore probabilmente uno degli Angeli, e cioè il sacerdote Paolo, figlio di Pietro. È questa una ipotesi. Ciò che è sicuro per noi è il fatto che Demetrio Franco non poteva essere l'autore di questa biografia. Si tratta dunque di uno Pseudo-Franco. Questi si valse dell'opera del Barlezio come base del suo lavoro. Quindi egli non si può considerare una fonte indipendente dal prete di Scurari

¹ Marinus Barletius, *Historia de vita et gestis Scanderbegi, Epirotarum principis*, Roma, [1508–1510]. Per le edizioni seguenti v. Pall, *Marino Barlezio, uno storico umanista*, in "Mélanges d'Histoire Générale" pubbl. da Constantin Marinescu, II, Cluj, 1938, p. 301.

² *Commentario de le cose de' Turchi e del S[ignor] Georgio Scanderbeg, principe di Epirro, con la sua vita et le vittorie per lui fatte con l'aiuto del[!] altissimo Dio et le inestimabili forze et virtù di quello degne di memoria*, [Venezia], 1539, ed. che deve essere rarissima; ne abbiamo consultato un esemplare alla Biblioteca Nazionale di Firenze, Fondo Magliabechiano, 5.Y.7.396^a. Altre edizioni: Venezia, 1541 (due), 1545 (Pall, *M. Barlezio*, pp. 228, 303).

³ *Fatti illustri del Signor Georgio Scanderbegh*, riprodotto (sull'ed. del 1545 del *Comm.*) nella raccolta di Francesco Sansovino, *Dell'Historia universale dell'origine et imperio de' Turchi*, Venezia, 1564 e nelle edizioni ulteriori (a noi note: Venezia, 1573, 1600 e 1654). Anche altre edizioni citate da Vinçenz Malaj O. F. M., *Necessità d'un coordinamento bibliografico castriotiano*, in "V Convegno internazionale di studi albanesi", IX, 1968, Palermo, 1969, p. 36.

⁴ *Gli illustri et gloriosi gesti et vittoriose imprese fatte contra Turchi dal Sig. D. Giorgio Castriotto, detto Scanderbeg, prencipe d'Epirro, dove si mostra la vera maniera del guerreggiare, di governare exerciti, di far pronti soldati al combattere e di restar vincitori in ogni difficile impresa*, Venezia, 1584. Altre edizioni: Venezia, 1591, 1610 e 1679 (Pall, *M. Barlezio*, p. 229).

[Barlezio], ad onta di alcune sue informazioni originali. Il libro dello Pseudo-Franco dunque ha un valore storico molto ridotto. Nel 1539 in base al manoscritto latino di costui, un altro chierico, in rapporti con gli Angeli, pubblicò una traduzione compendiata, con aggiunte tratte dal libro del Barlezio e dalla tradizione. Infine, nel 1584, il Bonardo venne a stampare una versione, diciamo autentica, dopo aver confrontata la prima traduzione con l'originale, rimasto manoscritto" ⁵.



Materiale nuovo, giunto frattempo a nostra conoscenza, ci ha indotto però ad apportare alcune modificazioni a tale conclusione ⁶.

Si tratta dell'opuscolo: *Epistola Pauli Angeli ad Saracenos cum libello contra Alcoranum pro provida previaque dispositione conversionis infidelium omnium mirabiliter et fere repente ad Iesum Christum, Dominum Deum nostrum, viam, veritatem et vitam plene satietatis, cui soli sit semper omnis laus, honor et gloria, nobis autem obedientia fidelis et pura tantum. Amen.* Essa è stata pubblicata senza menzione di luogo né di data d'impressione, recando al centro del frontespizio la marca tipografica, rappresentante una assai bella figura della Giustizia, seduta su un trono ornato di due leoni, inquadrata nella parte superiore dalle lettere maiuscole A.B., senza dubbio del nome del tipografo ⁷.

Questa marca corrisponde nei suoi elementi essenziali a quella di Alessandro de Bindoni, stampatore veneziano, la cui attività era sino adesso conosciuta come svoltasi tra gli anni 1507—22. Proprio la sua marca rappresenta la Giustizia e comprende le iniziali A.B. = Alessandro Bindoni ⁸. Il disegno finora noto dell'insegna bindoniana è diverso soltanto

⁵ Pall, *M. Barlezio*, pp. 238—239.

⁶ Pall, *I rapporti italo-albanesi intorno alla metà del sec. XV (documenti inediti con introduzione e note storico-critiche)*, in "Archivio Storico per le Province Napoletane", III-a serie, vol. IV (1965), p. 145, n. 96.

⁷ In 8° piccolo, 66 ff. L'unico esemplare che conosciamo si trova nella collezione *Riant*, ora (dal 1899) in *Harvard College Library*, Cambridge (Massachusetts), collocazione OH 151.1, di cui, per la cortese intromissione di Mr. Keith Hitchens, abbiamo ottenuto un microfilm. Riproduzione del frontespizio nella fotografia che accompagna il presente articolo. Secondo il *Catalogue de la bibliothèque de feu M. le comte Riant, rédigé par L. de Germon et L. Polain, deuxième partie*, II, Parigi, 1899, n° 3559, l'opuscolo è descritto da Carl Gollner, *Turcica*, I (1501—1550), Bucarest—Berlino, 1961, n° 30 (troppo sommariamente e con la datazione erronea di 1506—1510). Il nostro Paolo Angelo non è identico con "Angelo P.", che figura come autore alla fine d'una relazione, concernente la campagna dell'imperatore Carlo V contro Tunisi nel 1535, indirizzata al duca di Ferrara, "mio signor et patrone" (l'abbiamo consultata in microfilm). Per questa pubblicazione v. Gollner, *op. cit.*, I, n° 513. Del resto, "Angelo" in questo caso è prenome, anziché nome di famiglia (cognome).

⁸ P. Kristeller, *Die italienischen Buchdrucker- und Verlegerzeichen bis 1525*, Strasburgo, 1893, p. 73, n° 194. Tra gli anni 1519—21 Alessandro de Bindoni ha stampato insieme a suo fratello Benedetto, usando la stessa marca (di Aless.). Del resto, Benedetto ha impresso anche con Agostino, un altro fratello, tra 1520—35. Non avendo a nostra disposizione il libro del Kristeller, tali notizie ci sono state gentilmente comunicate, su nostra preghiera, dal prof. Valerio Marchetti (Faenza) e dal prof. Mircea Țoca, già nostro discepolo. Secondo le medesime informazioni, la marca di cui si tratta è pubblicata pure in *L'arte della stampa nel*

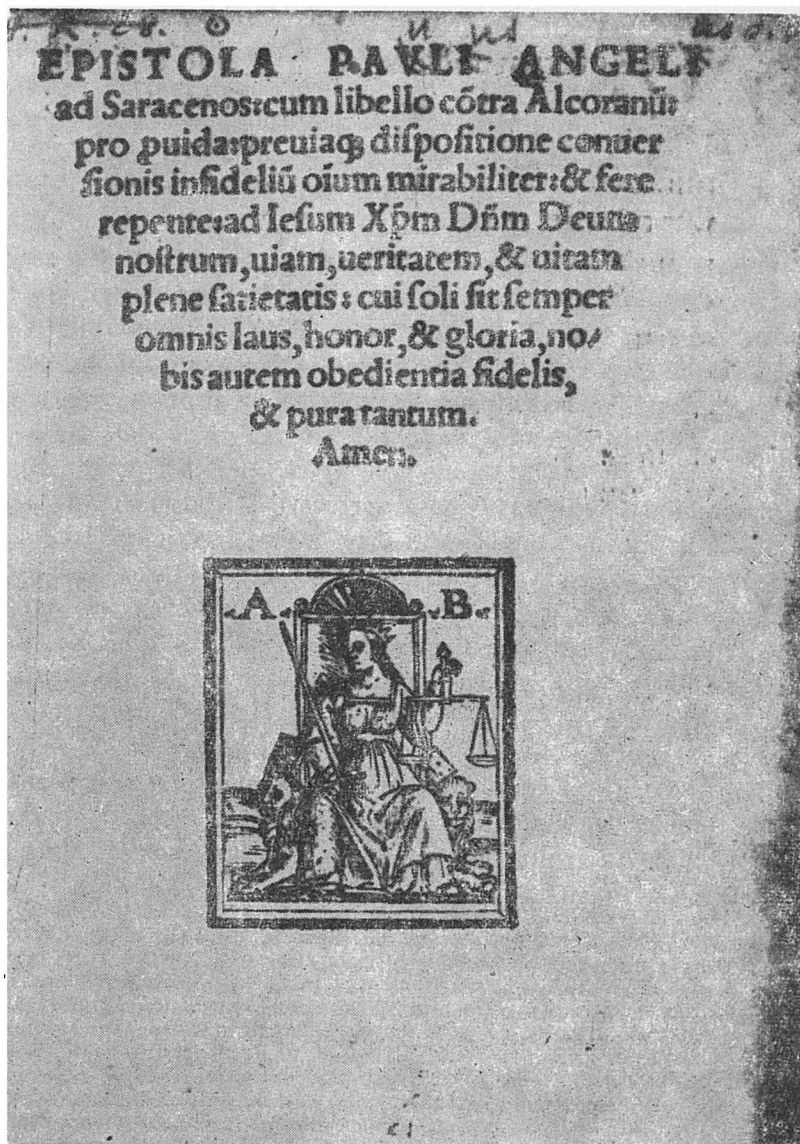


Fig. 1. — Frontespizio dell'*Epistola Pauli Angeli*, stampata da Alessandro de Bindoni a Venezia nel 1522 o 1523.

in alcuni particolari, per esempio la posizione delle iniziali nella parte inferiore dell'immagine o la presenza di due "bendoni"; ma la figurazione della Giustizia con la bilancia e seduta su un trono decorato di due leoni, corrisponde a quella del nostro opuscolo. Così, malgrado tali piccole differenze, possiamo ammettere che questo è stato stampato da Alessandro de Bindoni a Venezia.

Quando? Per la datazione dobbiamo prendere in considerazione il pontificato di Adriano VI (9 gennaio 1522—14 settembre 1523), poichè al principio della traduzione italiana del noto trattato latino di Ricoldo da Montecroce (circa 1242—1320) contro il Corano, che segue all'*Epistola* (traduzione di cui non è il nostro proposito di occuparci qui più da vicino), si dice: "Prologo de frate Ricoldo del ordine de Predicatori, già mirabilmente osservanti la Apostolica Regula per lo Aurelio compilata sanctissima, nel Libello Aureo contra lo Alcorano, per el sopranominato Paulo di cognomento Angelo in materna lingua (per la promessa fatta a Papa Hadr. II [= VI !] fidelmente tradutto"⁹.

È orientativo per la datazione dell'*Epistola* anche questo suo passo: "... tu blasfemante temerariamente scrivesti al Sacro Re de Ungharia e la tua bocca in celo mettendo minaciasti voler destrugere la indistruttibile et inexpugnabile secta [!] del glorioso signor Iesu Christo..."¹⁰. Si tratta indubbiamente d'una allusione alla lettera (fittizia) del sultano Solimano II, "data in la terra nostra de Belgrado, a dì XXI. de Febr. MDXXII" e indirizzata al "Serenissimo Re de Ungria"¹¹, cioè a Lodovico II. Pure da tale allusione si può desumere per la redazione e certamente per l'apparizione dell'*Epistola* l'anno 1522 o piuttosto 1523.

Paolo Angelo dell'*Epistola* e quello del *Commentario* è il medesimo personaggio, poichè leggiamo nella prefazione, in data 1 giugno 1539, alla prima edizione di quest'ultima opera: "altre volte... scrissi una

rinascimento italiano: Venezia, II, Venezia, 1894, p. 88, H. W. Davies, *Devices of the early printers 1457—1560. Their history and development*, Londra, 1935, p. 616, fig. 217; Fernanda Ascarelli, *La tipografia cinquecentesca italiana*, Firenze, 1953, p. 177, n° 96. Tutti questi bibliografi ignorano però l'esistenza dell'*Epistola* di P. Angelo. Le sopraricordate lettere A. B. della marca dell'*Epistola* potrebbero essere anche le iniziali di Antonio Blado, il noto tipografo di Roma (1490—1567), se questi non avesse usato la figura dell'aquila nella sua marca, come abbiamo constatato personalmente in alcune sue edizioni, ad es. in quella dell'opera di Paolo Giovio, *Commentario de le cose de Turchi*, Roma, 1531. Il nostro *Commentario* però non è un semplice "riassunto" del *Comm. gioviano* (a cui non ha attinto niente) e del Barlezio, come viene considerato da C. Gollner, *op. cit.*, I, nri 827—828, cf. pure n° 688; da correggere nel n° 828 il nome del traduttore francese del nostro *Comm.*: Gualteron, anzichè Gualberon. Per l'attività di A. Blado v. l'esauriente *Catalogo delle edizioni romane di Antonio Blado Asolano ed eredi (1516—1593)*..., compilato da G. Fumagalli, G. Bellini e E. Vaccaro Sofia, I—IV, Roma, 1891—1961.

⁹ Prologo... cit., fol. 17 (rettamente 18). Per le edizioni dell'originale latino di Ricoldo (o Ricoldo), a partire da quella pubblicata a Siviglia nel 1500, v. J. G. Th. Graesse, *Trésor de livres rares*, VI, Dresda ecc., 1865, *sub voce* Ricoldus Florentinus. Ne abbiamo consultata quella di Parigi, del 1509. Alcuni sondaggi ci hanno mostrato che la traduzione di P. Angelo è essa libera.

¹⁰ *Epistola* [A. 4 v.].

¹¹ Gollner, *op. cit.*, I, n° 167 (cf. anche n° 164).

epistola a quel Solimano principe grande de Turchi e gli dedicai quel libretto volgarizzato de fra Ricoldo Martyre [!] contra l'Alcorano¹²".

Del resto, l'autore della stessa prefazione, cioè il medesimo Paolo Angelo, vi dice di aver scritto pure altre "opere spirituali, latine et volgari" (senza farci sapere i loro titoli) dedicate al papa Paolo III (1534—49), "solicitandolo secondo la forma de sacri canoni, ch'el dovesse far reformare la vita et li costumi del clero et del popolo tepidati"¹³. Ora, sebbene tutto devoto al pontefice romano, egli allude anche nell'*Epistola* alla necessità di tale riforma¹⁴, però in spirito cattolico (anzichè del tumultuoso e rivoltoso movimento protestante dell'epoca) e alla fine della sua traduzione del trattato di Ricoldo propone una preghiera latina sotto il titolo: "Christicole omnes veraces pro Ecclesie sancte universalis reformatione supplicantes ita orant ad dominum"¹⁵.

Dal suddetto confronto dell'*Epistola* con il *Commentario* dei fatti di Scanderbeg risulta senza dubbio che il prete Paolo Angelo è realmente il traduttore-compiler di questa Vita dell'eroe albanese.

D'altro canto Paolo Angelo non ci sembra più che sia l'autore del manoscritto latino rimaneggiato de lui in italiano, manoscritto adoperato dal Bonardo, secondo quanto dice questo stesso. In conseguenza, ripensando tutto il problema dei rapporti fra le biografie scanderbegiane del Cinquecento, non crediamo più che si possa mettere in dubbio la paternità del Franco riguardante il medesimo manoscritto.

Che cosa sappiamo di questo manoscritto?

Il conte Giovanni Maria Bonardo, gentiluomo e scrittore di Fratta Polesine (territorio di Rovigo), in relazioni con uno dei fratelli di Paolo Angelo, e cioè con Geronimo o Girolamo (1505—91), dice nella prefazione dei surricordati *Illustri et gloriosi gesti* del 1584, dedicata proprio a Geronimo, che si tratta d'un lavoro latino del "Riverendo Demetrio Franco, il quale fu personalmente in tutte quelle guerre e di tutti i valorosi gesti di questo principe [Scanderbeg] molto bene instrutto et informato"¹⁶. Tale lavoro latino — secondo il Bonardo — fu conservato in manoscritto; ad un certo momento però fu pubblicata una sua versione italiana, vale a dire — aggiungiamo noi — il *Commentario*¹⁷. È opinione del Bonardo

¹² Pall, *M. Barlezio*, p. 238.

¹³ *Ivi*, pag. cit.

¹⁴ *Epistola* [A. 5 r.]: "Dio ha espressamente sententiato senza revocazione che vol reformare et renovare tutta la universal Ecclesia sua et destrugere tutti gli inimici de quella...".

¹⁵ *Libello contra lo Alcorano*, ff. 58 v.—59.

¹⁶ Pall, *M. Barlezio*, p. 230. Cf. anche la prefazione alla I-a ed. del *Commentario*: "l'opera... fu scritta [nell'ed. del 1545 si aggiunge: cioè sostanzialmente] da huomini che in persona aiutavano Scanderbeg".

¹⁷ Nella sopraricordata prefazione di questo opuscolo il traduttore-compiler (Paolo Angelo) scrive: "volsi sotto brevità comporre in lingua volgare la vita et gloriosi gesti di quel Georgio Castrioth che in turchesco si diceva Scanderbegh".

che questa traduzione non sia fedele. Infatti, avendo la possibilità di consultare il manoscritto latino attribuito al Franco — certamente in possesso di Geronimo — egli osservò che la versione conteneva “molte superflue parole oltre l’originale”¹⁸. Queste aggiunte erano condotte sul Barlezio, come abbiamo cercato di dimostrare nel nostro saggio¹⁹. Il Bonardo fece un confronto della menzionata traduzione, cioè del *Commentario* (sull’edizione del 1545) con l’originale, che aveva a sua disposizione, ed eliminò, per quanto ci assicura, tutte le aggiunte, preparando così la sua edizione. Donde, il *Commentario* e *Gli illustri et gloriosi gesti* sono delle traduzioni — discrepanti in alcuni punti — dello stesso manoscritto latino assegnato al Franco. Però *Gli illustri et gloriosi gesti* non è una nuova traduzione fatta direttamente dall’originale, ma una correzione della versione già pubblicata sotto il titolo di *Commentario*, dal sacerdote Paolo Angelo, come abbiamo accennato più sopra.

Demetrio Franco, cui il Bonardo attribuisce il manoscritto latino, era stato tesoriere di Scanderbeg — come del resto si sapeva anche finora — accompagnandolo nel viaggio del 1466 a Roma, al dire del *Commentario*. Secondo tale scritto, egli era un nobile di Drivasto (nell’Albania settentrionale), cugino di Paolo Angelo, arcivescovo di Durazzo (1427—69), zio paterno del nipote omonimo, dunque dell’autore dell’*Epistola* e del traduttore-compiler del *Commentario*. Dagli scritti genealogici di un altro fratello di quest’ultimo, cioè d’Andrea Angelo (pubblicati nel 1553, 1555, e che, pur essendo immaginari in quanto alla remota discendenza imperiale della famiglia Angela, forse sono più credibili per le sue parentele più modeste e più vicine all’epoca della loro apparizione), risulta che il Franco apparteneva a un ramo collaterale degli Angeli drivastini: sua zia, Dorotea²⁰, era la madre del medesimo arcivescovo e di Pietro Angelo (1441 oppure 1443—1512)²¹, tutti e due in stretti legami con Scanderbeg, il quale sarà considerato dai loro discendenti, nelle loro mistificazioni genealogiche, come un illustre congiunto della famiglia. Dopo l’occupazione dell’Albania da parte dei Turchi, il Franco si rifugiò insieme ai suoi parenti Angeli nel Veneto, dove egli diventò parroco della chiesa di San Giov. Batt. di Briana, nella diocesi di Treviso. Nel 1513, costretto dalla vecchiezza (essendo ormai “septuagenarius”), si ritirò in riposo, dopo esser riuscito ad assicurare la successione nel suo posto al nipote lontano Paolo Angelo,

¹⁸ Pall, *M. Barlezio*, p. cit.

¹⁹ *Ivi*, p. 236.

²⁰ *Ivi*, p. 231, dove però nella n. 2 la data “1552” dell’ed. della *Genealogia* si corregge in 1555.

²¹ A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1555, Gij v: 1441; ed. del 1553, p. 26: 1443.

autore dell'*Epistola*, figlio di Pietro. Demetrio Franco morì nel 1525, mentre il medesimo suo nipote vivrà fino al 1568 ²².

Certi errori cronologici, statistici o di altro genere ²³, che abbiamo osservati nell'opera assegnata dal Bonardo a Demetrio Franco sono da spiegare con la circostanza che egli scriveva molto tardi dopo gli avvenimenti, quando era già vecchio, dopo aver lasciato l'Albania e durante il suo ritiro a Briana. Simili errori, attribuibili in parte pure all'influenza della biografia barleziana, non valgono senz'altro come prove decisive contro la sua paternità in quanto al suddetto manoscritto latino. Ad ogni modo, a parte gli eventuali *lapsus* di memoria o di calamo, il suo ufficio di tesoriere dell'eroe albanese, verso la fine della carriera di questi, non può implicare la conoscenza perfetta, particolareggiata, di tutte le azioni militari e politiche del suo padrone, specialmente di quelle anteriori al tempo in cui egli è menzionato nella detta carica di tesoriere, cioè all'anno 1466, allorchè non aveva forse nemmeno 25 anni. La sopraccennata asserzione del Bonardo, secondo cui il Franco "fu personalmente in tutte quelle guerre..." di Scanderbeg, non dev'essere presa alla lettera. La sua stessa età non gli avrebbe ancora permesso di partecipare agli inizi e a una parte considerevole della lotta di liberazione capeggiata dal celebre campione.

Riteniamo ora come un argomento importante per la paternità del Franco precisamente il fatto che le notizie ascritte al suo manoscritto circa le vicende accadute alla vigilia della visita di Scanderbeg a Roma nel 1466, intorno ai risultati poco felici di essa e non meno intorno agli avvenimenti immediatamente seguenti, sono più pregevoli di quelle del Barlezio ²⁴. A questo proposito il Franco era meglio informato, quale partecipante a tali vicende.

D'altra parte, aver attinto all'opera del Barlezio una serie di dati cronologici, statistici ecc., anche erronei, non può escludere la qualità d'autore del Franco, addirittura in virtù delle suddette circostanze in cui compose il suo lavoro.

Al tempo stesso, la presenza di tutti questi dati d'origine barleziana nel manoscritto del Franco ci fornisce qualche indicazione e cioè il termine *post quem* per l'epoca della sua composizione. Si tratta del periodo dopo l'apparizione della *Historia* di Barlezio, pubblicata, secondo le nostre

²² Pall, *M. Barlezio*, p. 150 n. 5, pp. 231, 235. Riguardo a questo cambiamento nella parrocchia di Briana, v. i registi di tre bolle di Leone X, 13 dicembre 1513 (*J. Hergenröther, Leonis X. pontificis maximi regesta e tabulario Vaticano*, I, Friburgo in Brisgovia, 1884, p. 362, nri 5730—5732, secondo "Arch. Lat. tom. 19" [= *Registri Lateranensi*, tom. 1287], ff. 76 b, 78 b, 79 b. Due di tali bolle sono già state pubblicate *in extenso* nella raccolta di Fr. Malvezzo, nell'ed. accresciuta del 1626 (Pall, *ivi*, p. 231 n. 3; non c'è nell'ed. anteriore, di Piacenza, 1575, nella Biblioteca Marciana, Misc. 1564.16).

²³ Pall, *ivi*, pp. 232—233; lo stesso, *Skanderbeg et Janco de Hunedoara*, in "Revue des études sud-est européennes", Bucarest, VI, (1968), n° 1, p. 13 n. 17 (articolo pubbl. altresì in "Studia Albanica", Tirana, 1968, n° 1, luogo cit.: p. 110 n. 17).

²⁴ Pall, *M. Barlezio*, p. 233; lo stesso, *I rapporti italo-albanesi*, p. 145.

ricerche, tra 1508—10²⁵. Vale a dire che il Franco doveva comporre la sua opera verso o dopo il suo ritiro in riposo nel 1513, come settuagenario, quando abitava nel villaggio di Briana (dove dimorava, oltre Paolo Angelo, pure un altro fratello di questo, il sopraddetto Geronimo, il quale però era laico, mentre il fratello Andrea diventava per qualche tempo rettore della chiesa S. Angelo di Sala nella diocesi di Padova e vivrà per un lungo periodo della sua vita a Roma, fino alla sua morte, nel 1581)²⁶.



L'*Epistola* del congiunto di Demetrio Franco, cioè di Paolo Angelo, oltre a quello che abbiamo cercato di mettere in rilievo al principio del presente articolo, ci offerisce pure altre notizie d'un certo interesse e che non sono state messe finora in valore, soprattutto per la famiglia Angela. Esse confermano, anzi completano in alcuni punti le informazioni in gran parte già note nella storiografia dal *Commentario*, dagli *Illustri et gloriosi gesti*, dal *Compendium vitarum summorum pontificum... imperatorumque Romanorum* del Barlezio (che contiene passi ispirati agli Angeli) e particolarmente dalle *Genealogie* fantasiose d'Andrea Angelo, fratello maggiore di Paolo.

L'autore, "Paulus Angelus, ille abiectus et indignus sacerdos"²⁷, esordisce la sua ampollosa *Epistola* con una frase latina in cui rivolge un saluto al destinatario, cioè al sultano contemporaneo, Solimano II (1520—66), "Vrumelden, Stambuliden, Naduliden, Caramaneliden, Sultam Sulamani sive magno Turcarum imperatori". Poi continua in italiano, indirizzandogli un discorso interminabile e assai confuso, imbevuto di misticismo, al fine di determinarlo ad abbandonare il maomettismo per la religione cristiana. Fra l'altro, gli dice: "Et benchè a maggior perfectione rechiederia scriver a te in turchesca over altra saracena lingua, tamen perchè tal linguaggio non ho imparato et perchè in charità sancta ho pressa spronante, spero me perdonerai si per questa prima volta in italiana lingua vulgare dove nutrito son et allevato te anunciarò [!], te diffunderò et manifesterò el dono celeste..., quale per tuoi dragomani

²⁵ Pall, *M. Barlezio*, p. 146—149.

²⁶ *Ivi*, p. 235 n. 3, cf. p. 229 n° 2. Un quarto fratello era Demetrio, anche lui laico (A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1555, G iij r). A. Angelo ha fornito notizie genealogiche favolose a Costantino, figlio di Giov. Musachi, feudatari albanesi rifugiatisi, come si sa, pure essi in Italia, dinanzi al pericolo turco (Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes*, Berlino, 1873, pp. 270—271, 304—314). Hopf (p. XXV) considera queste notizie come invenzioni del "soi-disant prince Andrea Angelo Comneno, fameux auteur de généalogies fausses". Aggiungiamo che Costantino trascrisse nella sua cronaca di famiglia, testualmente dal *Commentario*, l'*Estratto d'una brevissima descrizione della prosperità della casa d'Ottomano* (Hopf, *op. cit.*, pp. 336—338).

²⁷ Si notino pure altre autoqualificazioni del genere: "indigno sacerdote", "abiecto", "abortivo", *Epistola* [B 2 v.]; "indignissimo fra tutti li preti curati", nella prefazione al *Commentario*, cit. da noi, *M. Barlezio*, p. 237 n. 1.

te sarà fato noto et dichiarato con tue commodità [!] perfettamente...”²⁸.

Gli rammenta il celebre passo tentato (nel 1461), sempre per mezzo d’una epistola, dal papa Pio II presso il sultano Maometto II, epistola che del resto non sembra essere stata mai spedita²⁹:

“Perchè etiam olim (ultra li altri) la felice memoria Pio secondo al q[uondam] tuo bisavo Sultan Machomet scrisse, né alcun frutto dal scriver piissimo suo potete sequire, imperoche alhora Dio non volse, appresso el quale mille anni sono come el giorno de hieri, qual è passato et non era anchora el tempo venuto, che sarà presto . . .”³⁰

In seguito, le esortazioni di convertimento rivolte, mediante l’*Epistola* di cui ci occupiamo, da Paolo Angelo a Solimano gli servono diverse volte anche per accennare alla pretesa origine imperiale della propria famiglia, origine della quale si parla, come abbiamo detto nel nostro saggio sul Barlezio³¹, pure in altri scritti, menzionati più sopra.

“El sopraditto homo — allude Paolo Angelo a se stesso —, amico veracissimo tuo, che te predica la tua salute, non è francese, non è todesco, non è spagnolo, non greco, non latino simpliciter (benchè da Roma anti-quamente el stipite de casa sua già sia disceso, come consta per autentici privilegi già fatti dalli illustrissimi signor[i] Venetiani)”³².

Un po’ più basso, incontriamo nuove allusioni a tale vantata discendenza, nonchè ai meriti del padre e dello zio, alle loro relazioni con Venezia, rispettivamente con Scanderbeg:

²⁸ *Epistola*, A 3 r. Gli accenti sono stati aggiunti da noi. Abbiamo modernizzato pure l’uso delle maiuscole e la punteggiatura, e notato certe inconseguenze ortografiche con punto ammirativo tra parentesi quadre. Le stesse osservazioni anche per i brani successivi.

²⁹ Fr. Babinger, *Pio II e l’oriente maomettano* (studio postumo), in *Enea Silvio Piccolomini, Papa Pio II. Atti del Convegno per il quinto centenario della morte e altri scritti*, raccolti da D. Maffei, Siena, 1968, pp. 6, 10—11; F. Gaeta, *Alcune osservazioni sulla prima redazione della “Lettera a Maometto”*, *ivi*, p. 178.

³⁰ *Epistola*, A 4 r.

³¹ Pall, *M. Barlezio*, pp. 193—197, 233. Neanche l’illustre Du Cange prese sul serio la discendenza imperiale della famiglia Angela di Drivasto (*Historia Byzantina*, Parigi, 1680, pp. 211—213). Al contrario, Gr. Uff. Ruggero Buonocore de Widmann, autore moderno, cita senza alcuna precauzione critica le fantasmagoriche *Genealogie* d’Andrea Angelo (*I Nemagni-Paleologo-Ducas-Angelo-Comneno*, in “Studi bizantini”, Roma, 1927, p. 248 n. 6, p. 259 n. 5). Atteggiamento più riservato dimostra D. S. Radojčić (*Démétrius Cantacuzène*, in “Byzantion”, XXX, 1960, pp. 81—82), probabilmente sull’esempio di M. Šufflay (*Srbi i Arbanasi* [Serbi e Albanesi], Belgrado, 1925, p. 132). Cf. ancora L. Thallóczy — C. Jireček — E. de Šufflay, *Acta et diplomata Albaniae Mediae Aetatis illustrantia*, I (344—1343), Vienna, 1913, n° 468 (le osservazioni).

³² *Epistola*, B 3 r. Cf. infatti un “privilegio” in data 10 luglio 1475, conferito da Egidio Morosini e Domenico Bollani, “provisores et sindici Dalmatiae et Albaniae”, a Pietro Angelo, padre di Paolo — privilegio che è stato in possesso della famiglia Angela, ma che sarà pubblicato nella raccolta menzionata di Fr. Malvezzo, insieme ad altri documenti più o meno falsi o interpolati, accanto a quegli autentici, spettanti alla stessa famiglia, soltanto nell’ed. del 1626 (Pall, *M. Barlezio*, p. 196 n. 5; F. Cordignano — G. Valentini, *Saggio d’un regesto storico dell’Albania*, Scutari, 1937—1940, n° 1062, secondo il Regesto Kamsi; intorno à questa fonte che deve essere riguardata “con molta cautela”, cf. *ivi*, p. 5).

“Questo tuo amico, povero sacerdote, fu fiolo de un vero christiano, bona arbore e del arte militare assai perito et animoso, . . . fece tandem lui solo con suo ingenio concludere la pace fra el signor gran Turco Machomet et li signori illustrissimi Venetiani, lui de essa christiana fede, mediante Thauth Bassa de Romania, et era chiamato Pietro Angelo ³³, de natione ut supra, Romano procere et de patria Drivastense et profugo li de imperatoria occultata per più rispetti Constantinopolitana stirpe precelsa, al presente sprezzata forsi da falsi caur ³⁴ senza colpa, como fra li Iudei era sprezzato el temporale regno di Iesu Christo. Non è adonca maraveglia si per li grandi peccati de li discordi falsi christiani tu Sultan usurpi al presente la sede del imperio Bizantino. . . Non creder già che per semplice mundana iactantia . . . io te faccia saper che antiquamente la sedia [!] quale tu teni usurpata sia stata de mei progenitori, già fra christiani posti in oblivione, ma te lho fatto sapere per dimostrarte el mirabil ordine che sol tegnir Dio providentissimo in reger el mondo, che girar li cervelli humani. . .” ³⁵.

“ . . . Privilegi [!] prefati, parte per le croniche fidelmente et elegantemente de greco in latino tradutte per el probo et doctissimo autore domino Egnatio venetiano, ultra che espressamente dal vulgo Arnauth el cognome de ditta famiglia imperatoria se appellasse, parte anchora per altre non poche virtù. . .” ³⁶.

“De la qual famiglia era disceso quel homo de tante virtù, per fama notissimo et presignato etiam cardinal eletto per el q[uondam] Summo Pont. D. Pio secundo [!], et si chiamava Paulo Angelo, Archi-

³³ L'Epistola esagera la parte di Pietro in tale circostanza. La realtà — come dimostrano i documenti inediti veneziani del 20 dic. 1478 e del 15 marzo 1479, pubblicati da noi in quest'articolo è che — Pietro, la di cui fedeltà verso la Repubblica veneziana viene messa in risalto da questi documenti, ha compiuto dopo la perdita di Drivasto, come inviato del “capitano generale del Mare” Antonio Loredano, una missione “ad Bassam Turcorum” durante l'assedio di Scutari (nel 1478), esortando però nello stesso tempo gli abitanti della medesima città alla resistenza. Ma, secondo altre fonti veneziane fededegne, la pace del 1479 tra Venezia e i Turchi fu conclusa da Giovanni Dario, quale rappresentante della repubblica (N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au XV^e siècle*, IV, Bucarest, 1915, p. 368; H. Kretschmayr, *Geschichte von Venedig*, II, Gotha, 1920, p. 382; Babinger, *Maometto il Conquistatore e il suo tempo*, [Torino], 1957, pp. 550—551).

³⁴ = giurro.

³⁵ Epistola, B 4 r.

³⁶ *Ivi*, B 4 r. Giambattista Cipelli detto Egnazio (circa 1473—1553), amico del grande Erasmo e autore dell'opera: *De Caesaribus libri III, a dictatore Caesare ad Constantinum Palaeologum*, pubblicata parecchie volte, cominciando dal 1516. Tale lavoro comprende, quale parte integrante del suo libro secondo, un piccolo trattato dello stesso Egnazio: *De origine Turcorum*. L'allusione alla traduzione latina delle cronache greche potrebbe essere soltanto un modo un po' libero di esprimersi di Paolo Angelo riguardo agli autori bizantini, come Procopio di Cesarea, Zonaras, Niketas Choniates ed altri, adoperati da Egnazio nella stessa opera. Quest'ultima è citata pure da A. Angelo, *Genealogia*, ed. del 1553, p. 45. Su Egnazio v. F. Giov. Degli Agostini, *Notizie spettanti alla vita e agli scritti di Battista Egnazio*, in *Raccolta d'opuscoli scientifici e filologici*, t. 38, Venezia, 1745, pp. 1—191, soprattutto 128—137. Cf. pure J.-Ch. Brunet, *Manuel du libraire*, V-a ed., t. I, Parigi, 1861, *sub voce*.

episcopo de Durazo ³⁷, de tutta tua setta [!] infestissimo hoste, iurato fratello cordialissimo del q[uondam] illustrissimo signor Georgio Castrioth Arnauth, alias Scanderbeg vecchio ³⁸, el quale con gli altri signori Arnauth et altri Levantini, et Unghari te ³⁹ fece tanto longa et aspra guerra, forse et senza forse più che tutti li altri christiani, quali al presente per la maggior parte dano opera pubblicamente ad excitar le libidinose lascivie et come cani fra loro qualche volta fano le guerre. Parlo deli falsi christiani ribaldi, non me lamento de boni, perchè essi poveri boni sono forte oppressi et quasi in capitulo voce non hano...” ⁴⁰.

L'autore fa cenno parimente all'estesa e certamente in gran parte fittizia parentela della sua “depauperata famiglia” fra i grandi signori balcanici :

“Lasso le vestigie delli progenitori mei tanto belicosi al mondo sequire. Lasso li fratelli con lo affetto mondano [!] non già con effetto et consanguinei signori potenti, poveri et ricchi, di quali sono prima li signor[i] Spani per canto de la q[uondam] veneranda mia matre, dappoi li signor[i] Ducagini per consanguinità de una sorella di essa mia matre, quelli ch'el dominio hebeno dela Servia et quelli adesso stanno in Ungharia, in Francia valorosi, in Hispania appresso el sacro sancto catholico imperatore de Christiani ⁴¹. Lasso etiam per affinità li signori Thopii di Durazo, alias Carlovich, li signori Cernovich ⁴², quelli de Bossina et altri che con casa nostra così destituta hanno già habuta consanguinità et affinità ultra la immensa benivolentia. Lasso in tutto per poca speranza tutti quelli mei coniuncti per antiqua progenie che al presente a te subditi sono e come Mahumetani sotto te militano, el tuo pane mangiano et fidelmente te servono et sono deli miglior homini che tu habia et vedendoli non li cognosci. Lasso ultimamente ogni subsidio et humana speranza, solum a Iesu Christo me acosto et con tutto el core pregherò quello se degni farte aprire li ochi

³⁷ Per il preteso titolo cardinalizio di Paolo Angelo v. ultimamente il nostro *M. Barlezio*, p. 237 n. 3. Anche la sè dicente bolla di Pio II al riguardo (Iorga, *Notes et extraits*, IV, p. 197; I. Parrino, *Scanderbeg nell'azione pontificia di difesa europea*, in “V Convegno internaz. di studi alb.”, pp. 157—158) non può essere che una fabbricazione della famiglia Angela, nel XVI sec., essendosi, del resto, conservato insieme ad altri dati fittivi sulla sua genealogia imperiale in un manoscritto del medesimo sec. (Iorga, *op. cit.*, pp. 196—198; lo stesso ms. contiene pure la famosa formula di battesimo in lingua albanese, in un documento di Paolo Angelo, dell'8 nov. 1462, *ivi*, pp. 194—195).

³⁸ Gli si dice così per distinguerlo da suo nipote omonimo: Scanderbeg il Giovane, capo dell'insurrezione albanese degli anni 1499—1506 (I. Zamputi, *Dokumenta te shekullit XV për historine e Shqipërisë* [Documenti del XV sec. per la storia dell'Albania], IV/1, 1479—1499, Tirana, 1967, pp. 22, 24, 27, 130, n° 176).

³⁹ *Lapsus* dell'autore; in realtà, si devono intendere i sultani Murad II e Maometto II.

⁴⁰ *Epistola*, B 4 v.

⁴¹ Carlo V (1519—56). Quest'allusione è ancora un indizio che la pubblicazione dell'*Epistola* non può essere attribuita al periodo 1506—10.

⁴² Per le genealogie dei Thopia, Ducagini, Cernovich, Spani, v. Hopf, *op. cit.*, le tavole alle pp. 532 n° 6, 533 n° 8, 534 n° 12, 535 n° 14.

somnolenti a vedere la clarissima luce et con el core compuncto a Christo voltar te . . .”⁴³.



Paolo Angelo, l'autore dell'*Epistola*, “benchè indigno sacerdote sia”, dichiara a Solimano d'esser stato “eletto dal Signor Iesu Christo . . . et deputato particolarmente per tua et de tua setta salute”⁴⁴. Ma oltre a questa un po' magniloquente missione che si assumeva⁴⁵, rimasta naturalmente in stato di vano sogno, egli, con le surricordate allusioni d'illustre prosapia, proseguiva un fine più realistico, evidente, del resto, pure nel *Commentario*, tradotto e compilato da lui secondo l'originale latino dei *Fatti illustri et gloriosi gesti* del Franco. D'altronde, tale fine si può riconoscere anche nelle *Genealogie* d'Andrea Angelo⁴⁶, anzi nel *Compendio* del Barlezio. Si tratta cioè dell'intento nutrito dalla famiglia Angela di Drivasto, rifugiata in Italia⁴⁷ in seguito all'occupazione ottomana dell'Al-

⁴³ *Epistola* [B 5 r.]

⁴⁴ *Ivi*, B 2 v.

⁴⁵ E che, come egli riconosce, avrebbe appartenuta piuttosto al papa, qual “vicario de Christo e capo de tutti li Christiani”; ma l'autore ribadisce di esser “semper parrato [!] et prompto exponer quella roba che a me spetta et la vita etiam in ogni loco et tempo dove bisogno fosse per el vicario legittimo del mio Iesu comparire” (*ivi*, A 4 r).

⁴⁶ Ulteriormente le sue *Genealogie*, corredate con i *Privilegi* e gli *Statuti* del cosiddetto “Ordine della prima antica Militia Aureata Imperiale con l'Angelica Aurea Croce di Costantino Magno” e con altre finzioni furono ristampate parecchie volte da altri membri della famiglia (Geronimo, Giovanni Andrea) o da certi amici di essa (nel 1573, 1583, 1603, 1610, 1623, 1624, 1626 ecc.), “cavalieri” di quel “Ordine”, come G. M. Bonardo, Fr. Malvezzo. Dalla seconda metà del XVI sec. la famiglia si compiaceva chiamarsi anche Angela Flavia Comnena (Pall, *M. Barlezio*, pp. 197 n. 1, 229 n. 2, 299–300, 308). Un corrispondente di Du Cange, e cioè “Commène, le chanoine de la S-te Chapelle de Savoye”, nella sua lettera datata “Chauteaufeuille proche de Chambéry, le 29 8-bre 1684”, parla “des fables, bagatelles et impertinences” del suddetto Giovanni Andrea (Bibliothèque Nationale, Parigi, ms. 9503, corrispondenza Du Cange). Questo Giov. Andrea si pretendeva, tra l'altro, “principe di Macedonia e di Moldavia” (*Genealogia*, Napoli, 1603, n° 86). Un discendente dei Cantacuseni regnanti in Valacchia verso la fine del XVII e all'inizio del XVIII secolo, Radu, esule nell'Impero asburgico, nell'intento d'acquistarsi la beneficenza dell'imperatore, aggiungeva, dopo il suo cognome di “Cantacuzenus”, quello di “Angelus Flavius Comnenus”, citando anche lui tra i suoi antenati Costantino Magno e considerandosi Gran Maestro dell’“angelicae aureatae constantiniana militiae”. Il “prefectus” dell'Ordine, il boiario valacco Vlad Boțulescu de Mălăești, altro esule, sarà, nel 1763, il traduttore in romeno degli *Illustri et gloriosi gesti* del Franco (Iorga, *Documente privitoare la familia Cantacuzino*, București, 1902, pp. 185–191 : doc. del 1 sett. 1743; lo stesso autore, *Radu Cantacuzino*, in “Analele Academiei Române, Memoriile Secțiunii Istorice”, III serie, t. 13 (1932), pp. 5–7; I. C. Filitti, *Arhiva Gheorghe Grigore Cantacuzino*, Buc., 1919, pp. XXXIV–V; Pall, *M. Barlezio*, p. 239 n. 1). Il Boțulescu è stato indotto probabilmente a tradurre la menzionata biografia di Scanderbeg pure per i pretesi legami genealogici tra i Cantacuseni e gli Angeli, tale biografia essendo un prodotto dell'ambiente di questi ultimi. La traduzione rimase però in manoscritto. — V. Laurent sottolinea che non c'è nessuna certezza per la discendenza imperiale dei Cantacuseni del XVI sec. e di quei posteriori (E. Brayer — P. Lemerle — V. Laurent, *Le Vaticanus Latinus 4789. Histoire et alliances des Cantacuzènes aux XIV^e–XV^e siècles*, in “Revue des études byzantines”, IX, 1951, p. 64, n. 2, p. 65 e n. 1).

⁴⁷ Pensiamo che Pietro Angelo e Demetrio Franco facessero parte di quei rifugiati da Scutari e da Drivasto dei quali si parla sia genericamente, sia nominalmente (di alcuni, ma non precisamente di questi due personaggi) nelle disposizioni del governo veneziano dopo 1479 (Zamputi, *op. cit.*, nri 4, 10–12, 19, 21, 30–31, 35, 54 ecc.).

bania, di crescere in considerazione sia di fronte alla Signoria di Venezia, sia davanti alla Sede pontificia. Giacchè questi poveri uomini, che vivevano in esilio, avevano gran bisogno d'esser aiutati ⁴⁸ e lo furono infatti. Al dire dei documenti inediti che facciamo seguire qui appresso, Pietro, per le sue benemerenzze, nonchè per quelle di suo fratello, l'arcivescovo di Durazzo e per quelle "paterne", godeva di una pensione da parte della repubblica veneziana. In conto di tale "provvisione", il senato acconsentì, il 15 marzo 1479, alla sua supplica di poter praticare con gli Ottomani la redenzione di sua moglie e di suoi figli (tra essi certamente anche l'autore dell'*Epistola*) dalla prigionia turca, in cui erano stati tratti dopo la conquista di Drivasto, che aveva cagionato, del resto, pure la perdita di tutti i suoi beni, sicchè egli era giunto "pauperrimo" a Venezia. Se possiamo credere ai documenti invocati dai suoi discendenti, dopo la morte di Pietro, alla domanda dello stesso autore, il doge Leonardo Loredano ordinò, il 26 maggio 1517, che la sua (di Pietro) provvisione fosse pagata ai "cinque fioli mascoli", suoi eredi, cioè a "Paulo Anzolo" e ai fratelli di questo ⁴⁹. Il menzionato Andrea, uno degli stessi fratelli, divenne più tardi, verso la metà del XVI secolo, per grazia dei papi Paolo III e Giulio III, "provvisionato" della Sede pontificia ⁵⁰.

Finalmente, per spiegare la suddetta mania degli Angeli drivastini di cercare i loro antenati tra gli imperatori romani e bizantini — mania niente affatto disinteressata, poichè poteva, abbiamo visto, procurare loro certi vantaggi materiali — dobbiamo tener conto anche d'una moda corrente nel Rinascimento, epoca per eccellenza di fioritura delle false genealogie e soprattutto di quelle allacciate all'antichità, come avvenne pure nel nostro caso.

⁴⁸ Per la difficile situazione dei rifugiati in Italia sotto il breve pontificato del surricordato Adriano VI, che, del resto, era molto parco, ecco un brano assai suggestivo dal "Discorso di Theodoro Spandugino Cantacusino, gentil'huomo Costantinopolitano, de' costumi de' Turchi": "quanto sia dura cosa a' gentil'huomini l'haver bisogno dell'altrui mercede. Il che Dio non voglia, come è a me et a miei compagni intravenuto nel tempo di Adriano sesto, che ci negò di voler pagare quello che dagli altri Pontefici havevamo havuto di continuo. La onde alcuni ne moriron di fame et alcuni di noi ci pagò mettendoci in prigione, affermando che noi segretamente eravamo d'accordo col Turco" (Sansovino, *op. cit.*, ed. Venezia, 1654, f. 191). Lo Spandugino era contemporaneo del prete Paolo Angelo e si trovava in relazioni con Costantino Musachi (Hopf, *op. cit.*, pp. XXV, 315).

⁴⁹ Fr. Malvezzo, *Privilegi imperiali e confermatione apostolica a favore della Sagra Militia Constantiniana di S. Giorgio*, Piacenza e Venezia, 1626, pp. 44—46. Senonchè l'indizione II nella datazione dell'ordine ducale è errata, invece di V. Il doc., senza data completa, sotto forma di regesto venne publ. anche da Cordignano-Valentini, *op. cit.*, n° 1364 ("dal regesto Kamsi").

⁵⁰ Pall, *M. Barlezio*, p. 197.

DOCUMENTI

I

1478 dicembre 20. Il senato veneziano, prendendo in considerazione le benemeritenze di Pietro Angelo, cittadino di Drivasto e di suo fratello, fu arcivescovo di Durazzo, decide che la sua provvisione di sei ducati al mese, di cui aveva goduto dalla Camera di quella città, prima della perdita di questa, sia rimessa alla Camera di Padova, ridotta però a quattro ducati mensili. Dispone nel contempo la distribuzione d'una elemosina complessiva di venticinque ducati tra altri cinque Drivastini rifugiatisi a Venezia.

Die XX decembris [1478]

Sapientes Consilii
Sapientes Terre firme
Sapientes Ordinum

Inter reliquos fideles nostros benemeritos gratia nostri domini repiritur [!] hic fidelissimus civis noster Drivastensis Petrus Angelus, cuius fidem, servitutem et probitatem continuis temporibus demonstravit, quemadmodum constat testimonio literarum omnium rectorum et provisorum illius provincie. Qui in premium operum suorum et eius fratris olim archiepiscopi Dyrrachiensis, qui obiit in serviciis nostri domini, habebat provisionem ducatos sex in mense a Camera nostra Drivasti. De cuius fide etiam testatur vir nobilis Antonius Lauredanus miles, procurator⁵¹ capitaneus noster generalis maris, de ordine et mandato cuius, ammissa suprascripta civitate Drivasti, non dubitavit se conferre ad Bassam Turcorum existentem sub Scutari et omnia exequi que sibi ab eo iniuncta fuere, etiam non dubitavit dum esset apud predictum Bassam dare vocem nostris entibus in civitate Scutari, hortando et suadendo eis, ut essent bono animo, posthabito omni respectu periculi persone sue, prout omnibus notum est. Qui quidem capitaneus eum nostro dominio plurimum commendavit. Et quum predictus remansit pauperrimus, ammissa, preter liberos et universam familiam suam, eius facultate et omni eo quod habebat in predicta civitate, cui nihil penitus remansit unde vivere possit, et convenit honori et inprimis debito nostri domini, tum in premium fidei, servitutis et operum suorum, tum etiam in aliorum exemplo, non deserere ipsum, sed victui suo prospicere, iccirco⁵² vadit pars, quod suprascripta provisio, quam habebat a Camera Drivasti, auctoritate huius consilii, remittatur ad Cameram nostram Padue in ducatos quatuor tantum in mense. Et committatur rectoribus nostris dicte civitatis, quod sibi dent et numerent singulo mense de pecuniis illius Camere dictos ducatos quatuor auri ad beneplacitum nostri domini, cum quibus ipse vivere valeat.

⁵¹ = procurator Sancti Marci.

⁵² idcirco.

Insuper captum sit, quod aliis quinque Drivastenses [!], qui sunt reliquie omnium qui evaserunt ab excidio suprascripte civitatis, qui similiter ammissis omnibus eorum bonis, hic se contulerunt et quotidie plorantes veniunt ad audientiam nostram, dicentes se fame perire, dentur hic pro elemosina de pecuniis nostri dominii ducati XXV inter omnes, videlicet ducati quinque pro quolibet, pro hac vice tantum.

de parte ——— 110 non sine [eri] ——— 1
de non ——— 1

(Archivio di Stato di Venezia. Senato I — R. 11 Mar, f. 5 v. — Regesto presso F. Cordignano — G. Valentini, *Saggio d'un regesto storico dell'Albania*, Scutari, 1937 — 1940, n° 1118).

II

1479 marzo 15. Il senato veneziano, con riguardo ai meriti di Pietro Angelo e a quelli paterni, approva la sua supplica di poter trattare con i Turchi il riscatto di sua moglie e di suoi figli, in conto della sua provvisione.

MCCCCLXXVIII. die XV Martii

Sapientes Ordinum

Compatiendum est quidem fidelissimo subdito nostro Petro Angelo de Drivasto et simul subvenendum⁵³ ei in quacumque re iusta et honesta, sic requirentibus suis et paternis dignis meritis. Qui preter reliqua, dum hoc anno ammisisset quecumque eius bona, que in predicto loco Drivasti ipse habebat indeque in captivitate ducti essent uxor et liberi sui, non dubitavit propterea se se, de mandato capitanei nostri generalis maris, conferre in castra hostilia sub Scutaro et ea facere que huic consilio nota sunt. Cum igitur ipse sit creditor nostri dominii de ratione sue provisionis, quam habebat a Camera Drivasti de bona pecunia summa, prout apparet per literas viri nobilis Antonii de Canali tunc rectoris nostri predicti loci et cupiat redimere predictos uxorem et liberos suos, nobis humiliter supplicavit, quod solita nostra clementia dignemur ei subvenire, ita quod de predicto credito suo predictum suum desiderium executioni mittere possit. Quocirca vadit pars, quod ipse praticare possit suorum redemptionem et polliceri pro eorum liberatione usque duc[atos]CC et si ad conclusionem accordi devenerit, constando nobis dictum accordum cum

⁵³ = subveniendum.

effectu esse conclusum, tunc dari sibi debeant immediate de quibuscumque pecuniis nostri domini non obligatis, ad computum supradicti crediti sui, dicti ducati ducenti, sicut debito et honori nostro convenit. Et ut medium habeat mittendi ad practicandam supradictam liberationem, dari sibi debeant immediate de presenti duc. XXX pro parte supradictorum ducatorum CC-torum, de quibuscumque pecuniis nostri domini non obligatis.

de parte	————	141	non sinc.	————	0
de non	————	1			

(Ivi, f. 16 r. — Manca presso I. Zamputi, *Dokumenta të shekullit XV për historinë e Shqipërisë*, IV/1 (1479 — 1499), Tirana, 1967).

UN MANUSCRIT GREC INÉDIT DU DOCTEUR JEAN COMNÈNE

CORNELIU DIMA-DRĂGAN
et
MIHAI CARATAȘU

Les archives du monastère de Hurezu, bien qu'à maintes reprises bouleversées par les tempêtes de l'histoire, peuvent cependant cacher encore bien de surprises, telle, par exemple, la trouvaille que nous avons faite lors d'un bref séjour entre ses murs. Il s'agit d'un opuscule * ; sous la vieille couverture en carton, une belle dédicace s'aligne moulée en lettres grecques : τῷ πανευγεγεστάτῳ ἐνδοξοτάτῳ τε καὶ λογιωτάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ κυρίῳ Κωνσταντίνῳ Καντακουζηνῷ τῷ Στολνίκῳ, πάντα θεόθεν τὰ καταθύμια γένοιτο (A l'illustrissime, très honoré et très savant boyard, Seigneur Constantin Cantacuzène, que, de par la volonté de Dieu, il voie tous ses désirs s'accomplir).

C'est là le début succinct d'un « Pronostic de l'éclipse de soleil qui a eu lieu au courant de l'année 1699, septembre en 13 » — Προγνωστικὸν τῆς γενομένης ἐκλείψεως τοῦ ἡλίου ἐν ἔτει αχϞϞ σεπτεμβρίου ιγ? — rédigé à l'intention du Stolnic Constantin Cantacuzène le 30 décembre 1699 par « Ioannis Comnène le docteur » Ἰωάννης Κομνηνὸς ἰατρός.

L'éclipse, comme du reste tout phénomène astronomique inaccoutumé, devait nécessairement, à cette époque dramatique et vouée aux angoisses de toutes sortes, donner lieu à des interprétations astrologiques, auxquelles on réclamait la révélation des secrets d'un avenir incertain. Depuis longtemps déjà ce genre de préoccupations s'étaient implantées à la cour du prince Constantin Brancovan, cour imbue de cet esprit de la Renaissance qui favorisait les disputes scientifiques et les controverses

* Le manuscrit nous a été signalé en automne 1967 par Mère Mihaela Ghișoiu, supérieure du couvent. Nous sommes heureux de lui offrir ici nos vifs remerciements.

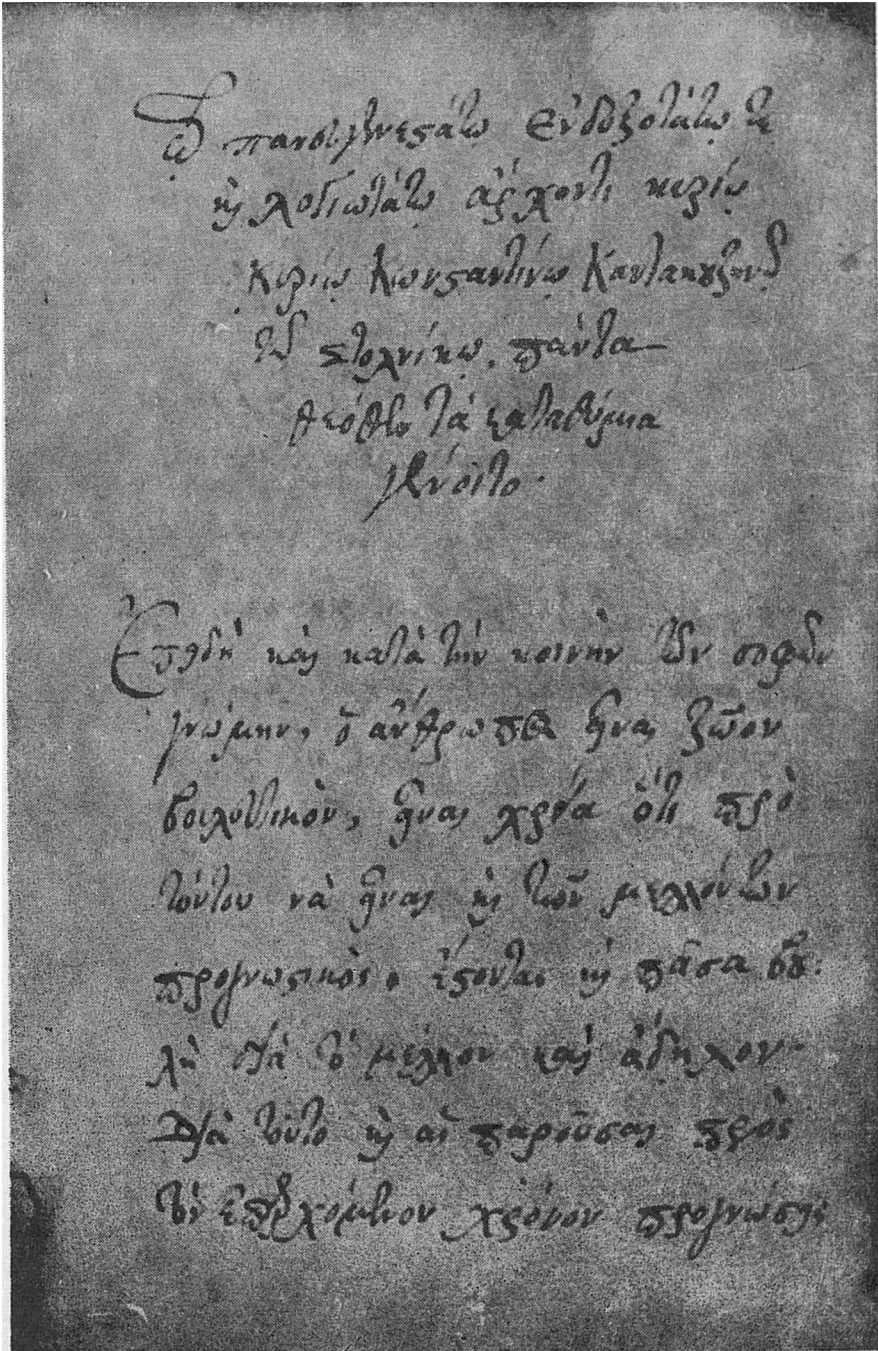


Fig. 2a

philosophiques ou théologiques¹. A Bucarest, à l'Académie princière créée par le même prince Constantin Brancovan² au couvent de St. Sava, régnait en maître l'esprit libre du néoaristotélicien Théophile Corydalée; au domaine de Mărgineni et au monastère de Hurezu s'accumulaient, sur la recommandation du Stolnic Constantin Cantacuzène et de son neveu Ștefan (le futur prince régnant de Valachie), les œuvres fondamentales de la culture universelle³; les imprimeries de Bucarest et de Snagov ne cessaient de ravitailler en ouvrages grecs et arabes l'Orient orthodoxe⁴; et c'était toujours là, à la cour valaque, qu'un « hérétique » comme Jean Cariophile, en rébellion contre la patriarchie œcuménique de Constantinople, trouvera un asile sûr, lui permettant de développer et d'affirmer en toute liberté ses idées philosophiques ou théologiques.

Tout aussi connues nous sont les préoccupations astronomiques du Stolnic Constantin Cantacuzène. Celles-ci étaient nées sous l'influence qu'exerça sur lui le climat raffiné des milieux padouans du XVII^e siècle, où les ouvrages d'un Baptiste Ricciali et d'un Francisco Barozzi circulaient dans de nombreuses éditions, en même temps que les *Ephémérides* d'une stricte précision scientifique de l'astronome italien Andrea Argoli. Mais c'était aussi l'époque où jouissaient d'une égale réputation les ouvrages astrologiques, qui essayaient de faire un compromis entre les vérités scientifiques et l'interprétation mystique des corrélations qui semblaient rattacher les phénomènes célestes aux faits de l'existence humaine. Un maître tel qu'Andrea Argoli n'hésitait pas d'entreprendre la rédaction d'un véritable traité d'astrologie médicale : *De diebus criticis et aegrorum decubitu libri duo*, dont le double but était d'expliquer les liens secrets qui unissent le corps humain et ses organes au mouvement des planètes et de fixer, d'autre part, une sorte de calendrier des jours « fastes ou néfastes » à

¹ N. Iorga, *Activitatea culturală a lui Constantin Vodă Brâncoveanu și scopurile Academiei Române* (L'activité culturelle du voïevode Constantin Brancovan et les buts de l'Académie Roumaine), Buc. 1914; Emil Virtosu, « Folețul Novel », *Calendarul lui Constantin Vodă Brâncoveanu (1693—1704)* (« Le Feuillet nouveau ». Calendrier du voïevode Constantin Brancovan, 1693—1704), Buc., 1942, p. XI—XXXII; N. Vătămanu, *Medici și astrologi la curtea lui Constantin Brâncoveanu* (Docteurs et astrologues à la cour de Constantin Brancovan), « Viața medicală », 13, 1, janvier 1966, p. 51—56.

² Dans la controverse portant sur la date de fondation de l'Académie de St. Sava, on n'a pas tenu compte jusqu'à présent d'un précieux témoignage d'Anthime d'Ivir, qui notait dans la préface d'un ouvrage Ἐγχειρίδιον περί τινων ἀποριῶν καὶ λύσεων imprimé à Snagov en 1697 : διὰ τὸ ὅποιον ἐπαρεκάλεσα τὸν σοφώτατον καὶ λογιώτατον κύριον Σεβαστὸν τὸν Κυμινῆτην ἐκ Τραπεζοῦντος... καὶ μάλιστα ὡς κοινὸν διδάσκαλον τοῦ ἐνταῦθα περιβοήτου φροντιστηρίου· τὸ ὅποιον ἢ εὐσεβεστάτη σου ὑψηλότης με δαπάναις ἀφθονοπαρόχους ἐκατάστητε φιλοθέως εἰς τὴν κοινὴν τῶν ἐντοπίων καὶ ξένων φιλομαθῶν ὠφέλειαν.

³ Voir, à propos de ces deux grandes bibliothèques humanistes du XVIII^e siècle, nos dernières contributions : *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain...), Buc., 1967 et *Les ouvrages d'histoire byzantine de la bibliothèque du Prince Constantin Brancovan* (avec Mihaï Caratașu), « Revue des études sud-est européennes », 5, n^{os} 3—4, 1967, p. 435—445.

⁴ Cf. Dan Simonescu, *Impression de livres arabes et karamanlis en Valachie et en Moldavie au XVIII^e siècle*, « Studia et Acta Orientalia », vol. V—VI, 1967, p. 49—75.

certaines interventions médicales. Ces ouvrages devaient intéresser le Stolnic Constantin Cantacuzène au même titre que les autres livres de sa bibliothèque ⁵, mais ils ne l'empêchaient pas de poursuivre des observations astronomiques très rigoureuses du point de vue scientifique, grâce au télescope reçu en 1696 de la part de l'ambassadeur anglais à Constantinople, Sir William Paget ⁶. Du reste, un certain scepticisme à l'égard des « canons de l'astrologie » n'était pas chose rare chez les lettrés de l'époque, qui pensaient — et à juste titre — qu'au lieu de chercher à lire l'avenir dans les étoiles de la voûte céleste il vaudrait peut être mieux consulter « les étoiles terrestres qui ne respectent pas l'ordre politique et vont jusqu'à semer le désordre même dans les schémas de l'astrologie » ⁷.

L'astrologie figurait donc pour les lettrés roumains du XVII^e siècle — vivant dans la pleine effervescence des innombrables innovations spirituelles — une nouvelle manière de penser et d'interpréter les phénomènes de la vie, une manière étrangère aux dogmes théologiques. C'est sous ce jour qu'il convient d'étudier le texte astrologique dédié par le iatrophilosophe Jean Comnène à son protecteur valaque, le Stolnic, tout en ne perdant pas de vue le fait que le réputé docteur a laissé derrière lui une œuvre aussi vaste que diverse, hautement appréciée par ses contemporains mais tombée dans l'oubli par la suite ⁸.

⁵ Outre l'ouvrage susmentionné de l'astronome Andrea Argoli, la bibliothèque du Stolnic contenait d'autres œuvres d'astronomie et d'astrologie que nous avons enregistrées, à savoir : Andrea Argoli, *Tabulae primis mobilis* (Patavia, 1667), *Ephemerides exactissimae* (Lyon, 1677), *Ephemerides juxta Tychoonis hypotheses* (Lyon, 1677), *Ptolemaeus parvus* (Lyon, 1680); Franciscus Borocceus, *Cosmographia in quatuor libros distributa* (Venetia, 1598); Josephus Blancanus, *Sphaera mundi seu Cosmographia* (Modena, 1653), Agostino Maccari, *Secreti astrologici celesti et terrestri* (Venetia, 1681); Davidus Origanus, *Astrologia naturalis* (Marseille, 1645), Baptiste Riccioli, *Astronomia reformatae* (Bologna, 1665).

⁶ Cf. E. A. Tappe, *Documents concerning Roumania in the Paget's papers*, « The Slavonic Review », 33, n° 80, 1954, p. 201—211.

⁷ Fragment de la lettre adressée par le Stolnic Constantin Cantacuzène au patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras, le 1^{er} mars 1712, *Documentele Hurmuzaki* (Documents Hurmuzaki), vol. 14, 3^e partie, p. 88, doc. n° 53.

⁸ Pour ce qui est de la vie de Jean Comnène, les données dont nous disposons aujourd'hui sont très incertaines, même quand il s'agit de son lieu de naissance. En effet, il y a plusieurs opinions à considérer à cet égard : les uns le placent à Héraclée en Thrace, alors que d'autres spécialistes proposent l'île de Lesbos et même Constantinople. En ce qui nous concerne, nous pensons que cet éminent docteur est vraiment né à Héraclée en Thrace — localité que l'histoire connaît aussi sous le nom de Périnthe —, vers la fin de l'an 1657 (au mois de novembre ou de décembre). Nous avons fixé l'an de sa naissance en tenant compte de la date de son baptême, connue avec précision : le 16 janvier 1658 ; le baptême avait lieu en général six semaines après la naissance de l'enfant. (Au sujet de la date de baptême de Jean Comnène on peut consulter Nicolas Papadopoulos Kermeus, *ὁ τελευταῖος Κομνηνός* (Le dernier Comnène), dans *Δελτίον τῆς ἱστορικῆς καὶ ἐθνολογικῆς ἐταιρείας τῆς Ἑλλάδος*, vol. 2, Athènes, 1885, p. 667—679).

Ces controverses portant sur son lieu de naissance ont eu pour sources les affirmations contradictoires du docteur lui-même, qui dans la page de titre de son édition de l'œuvre du grand théologien orthodoxe Siméon de Thessalonique (parue à Jassy en 1683 sous le titre *Dialogue contre les hérésies*) affirmait la ville de Héraclée en Thrace comme lieu de son origine (ἐξ Ἡρακλείας) et dans le colophon du même ouvrage s'intitulait « Jean Molivdos de Périnthe » (Ἰωάννου Μολιβδου τοῦ Περινθηίου), alors qu'il signait une poésie dédiée au Stolnic

Le silence qui s'est fait autour de cette personnalité du XVII^e siècle est d'autant plus injuste qu'au moins deux de ses ouvrages ont entrés dans le circuit de la culture européenne dès leur parution. Il s'agit de son édition critique des écrits du dernier grand théologue de l'époque byzantine, Siméon de Thessalonique, publiée à Jassy en 1683⁹, et d'une description de la S-te Montagne d'Athos, le *Proskynatari* qu'Anthime d'Ivry imprima à Snagov en 1701¹⁰. A retenir à ce propos qu'un orientaliste français notoire, Nicolas Barat, signale l'édition des œuvres de l'archevêque de Thessalonique Siméon, publiée par Jean Comnène à Jassy en 1683, la comptant parmi les meilleurs ouvrages imprimés aux XVI^e—XVII^e siècles et lui faisant une place dans son recueil d'études bibliographiques paru à Amsterdam en 1714¹¹. Barat considère le texte établi par Jean Comnène dans son édition comme une reproduction parfaitement exacte

Constantin Cantacuzène au mois d'avril 1699 : « l'esclave zélé de Votre Brillante Seigneurie, Jean Comnène, le docteur de Lesbos » (cf. N. Iorga, *Manuscrite din bibliotecii străine* (Manuscrits des bibliothèques étrangères), Premier Mémoire, Buc., 1898, p. 24). Toujours comme originaire de Héraclée il se considère aussi dans un éloge adressé au fils du voïévode moldave Duca, « éloge composé par Jean dit Molivdos de Héraclée » (Ἐγκώμιον πρὸς τὸν υἱὸν Δούκα τοῦ αὐθέντου ποιηθὲν παρὰ Ἰωάννου Μολύβδου τοῦπίκλην, τοῦ ἐξ Ἡρακλείας).

Il semble que le changement de lieu de naissance intervint après qu'il eût renoncé à son véritable nom de « Molivdos », pour se faire passer, dans un acte émis par le métropolite Néophite de Héraclée en 1695, pour un descendant de l'illustre famille impériale byzantine des Comnènes. (Partant de cet acte de 1695, Nicolas Papadopoulos Kerameus a établi une généalogie de l'ascendance impériale du docteur Jean Comnène).

Jean Molivdos [Comnène] passa quelques années de sa vie en Moldavie, comme précepteur du fils du prince Georges Duca, le futur Constantin Duca Voïévode. Il alla ensuite à Padoue pour étudier la médecine, qu'il devait professer plus tard en Valachie, à la cour du prince Constantin Brancovan, dont il fut le premier médecin. Nous avons découvert récemment dans les archives de l'Université de Padoue sa matricule d'étudiant en médecine : l'étudiant en médecine Ioannis Comnène a poursuivi des études à l'Université de Padoue entre les années 1687 et 1691 (nous avons publié sa matricule dans le n° 4/1969 de cette même revue). Sa matricule d'étudiant à Padoue nous montre sans l'ombre d'un doute que Jean Comnène avait déjà renoncé à ce moment, donc avant 1695, à son nom de Molivdos, tout en nous apprenant du même coup que son père, qui était prêtre à Héraclée, s'appelait Alexios ou Alessio (ainsi que ce nom figure, italianisé, dans le registre de l'Université de Padoue).

A Bucarest, Jean Comnène enseigna la médecine et l'astronomie à l'Académie de St. Sava. Vers la fin de sa vie, c'est-à-dire après 1710, il allait devenir métropolite de Dristra (l'ancienne Durostorum et l'actuelle Silistra). Il est mort à Bucarest, en 1719, sans qu'on ait pu découvrir jusqu'à présent où il fut enterré (cf. Demetrius Procopius, *Succinta eruditorum graecorum recensio*, dans Johannes Albertus Fabricius, *Bibliotheca graeca*, vol. 11, Hambourg, 1740, p. 785).

Quelques autres contributions à la bibliographie de Jean Comnène : Constantinos N. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία* (La littérature néogrecque), Athènes, 1868, p. 397—399 ; C. Erbiceanu, *Cronicarii greci* (Les chroniqueurs grecs), Buc., 1888, pp. XXVI et 111 ; N. Papadopoulos Kerameus, vol. XIII de la Collection des Documents Hurmuzaki, Buc., 1909, p. 36—38 et, pour la version roumaine, Buc., 1914, p. XL—XLIII ; Demostene Russo, *Studi istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), Buc. 1939, vol. 1, p. 186 ; vol. 2, p. 423, 424.

⁹ *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. 1, p. 273—275, n° 81.

¹⁰ *Ibidem*, vol. 1, p. 422—423 et vol. 4, p. 213—215, n° 129.

¹¹ Cf. *Nouvelle bibliothèque choisie, où l'on fait connaître les bons livres en divers genres de littérature et l'usage qu'on en doit faire*, Amsterdam, 1714, p. 234. (Ouvrages de Siméon Archevêque de Thessalonique, imprimés à Giasi, en Moldavie, in folio, 1683).

du point de vue philologique de l'unique manuscrit qui existât de son temps à la Bibliothèque Vaticane d'après l'œuvre du Thessalonicien. Quant à l'autre ouvrage susmentionné de Comnène, le Proskynatari de la S-te Montagne d'Athos, l'éminent savant français Bernard de Montfaucon, fondateur de la paléographie grecque, l'a introduit dans son œuvre monumentale *Palaeographia graeca*, parue à Paris en 1708, en le faisant accompagner d'une version latine ¹².

Les œuvres manuscrites de Jean Comnène ne sont pas moins valeureuses. Notons quelques-unes : une intéressante version grecque d'après le texte latin intitulé « Métamorphose de l'homme ancien et naissance du nouvel homme » (Μεταμόρφωσις τοῦ παλαιοῦ ἀνθρώπου καὶ τοῦ νέου γένεσις ἦτοι βίβλος κατανοητικῆ) ¹³ ; il y a ensuite la version de l'Interprétation des quatre Évangiles donnée par le Bienheureux Théophilacte, archevêque de Bulgarie τοῦ μακαριωτάτου Θεοφιλάκτου ἀρχιεπισκόπου Βουλγαρίας ¹⁴ ; et enfin, sa compilation des histoires byzantines concernant la vie du très-pieux et feu empereur et autocrate des Romées, Jean Cantacuzène Βίος τοῦ εὐσεβεστάτου καὶ ἀειμνήστου βασιλέως καὶ αὐτοκράτορος τῶν Ῥωμαίων Ἰωάννου τοῦ Καντακουζηνοῦ. Ce dernier ouvrage porte une dédicace datée du mois d'avril 1699 au Stolnic Constantin Cantacuzène ¹⁵.

Sous la même reliure que le manuscrit de Théophilacte, la Bibliothèque Nationale de Vienne a conservé un texte grec traduit de l'allemand : Προγνωστικὸν τῶν Μοσκόβων ἢ δοξασμένος αὐτοκράτωρ Πέτρος Ἀλεξιοβίτσης, περὶ τῆς εὐτυχίας καὶ αὐξήσεως τῶν Μοσκόβων, μέ τινα τρόπον ἔγινεν ἀπὸ τὸ καιρὸν τοῦ τυράννου Ἰβάνου Βασιλειοβίτσου ἕως εἰς τὸν νῦν ὀρθόδοξον βασιλέα Πέτρον Ἀλεξιοβίτσην, τὸν κραταιότατον, εἰς τὸν ὁποῖον ὁ τῶν βασιλευόντων βασιλεὺς κύριος ἐπηγγείλατο τὴν ἀνατολικὴν βασιλείαν, διὰ τῆς νῦν παρασκευαζομένης πολεμικῆς ἐτ(ο)υμασίας καὶ τὴν πατριαρχικὴν καθέδραν τῆς Κωνσταντινουπόλεως σὺν αὐτῇ. Συγγραφὲν παρὰ Στανισλάου Ρεϊντέρου τοῦ Ἀξτελμείτερ,

¹² Bernard de Montfaucon, *Palaeographia graeca sive De ortu et progressu graecorum*, Paris, 1708, p. 433—509 (Liber septimus, *Descriptio Montis Atho*). Le Proskynatari fut réédité à Venise en 1745, dans la typographie de Nicolas Glykis de Janina, par les soins du hiérodiaque Ignace de Kémisos ; mais cette édition ne respecte pas le texte original et laisse de côté les préfaces de la première édition. Une autre réédition a été faite ensuite toujours à Venise par les soins de Ioannis Veludis, en 1857, qui lui ajouta un note introductive avec quelques détails sur la vie et l'œuvre de Jean Comnène. Veludis signale aussi une version en langue turque, parue à Venise en 1806 (cf. Ioannis Veludis, Note introductive de l'édition de 1857, p. 11).

¹³ Le manuscrit autographe de Jean Comnène appartient aux fonds de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine (ms. grec n° 298) ; il a été présenté du point de vue bibliographique par C. Litzica, *Catalogul manuscriselor grecesti* (Le catalogue des manuscrits grecs. vol. I, Buc., 1909, p. 184, n° 344. Le manuscrit provient du monastère de Hurezu, d'où il passa en 1865 à la Bibliothèque Centrale de l'État.

¹⁴ N. Iorga, *Manuscripte din biblioteci străine relative la istoria românilor* (Manuscrits des bibliothèques étrangères relatifs à l'histoire des Roumains) (Premier mémoire), Buc., 1898, p. 8 et Herbert Hunger, *Katalog der griechischen Handschriften der Österreichischen Nationalbibliothek*, Vienne, 1957, p. 11, n° 2.

¹⁵ N. Iorga, *op. cit.*, p. 23—26 et Herbert Hunger. *op. cit.*, p. 55, n° 79.

καὶ τυποθὲν ἐν Αὐγούστη τῶν Οὐινδελίκων ἔτει ἀχιη'ω // διὰ δὲ προσταγῆς τοῦ εὐσεβεστάτου ἐκλαμπροτάτου καὶ ὑψηλοτάτου αὐθέντου καὶ ἡγεμόνος κυρίου κυρίου Ἰωάννου Κωνσταντίνου Βασσαράβα Βοεβόνδα πάσης Οὐγγροβλαχίας μεταφρασθὲν εἰς τὴν κοινὴν τῶν Ῥωμαίων διάλεκτον, ἐν Τριγοβίστω, κατὰ τῷ ἀψχη'ον ἔτος, μηνὶ Νοεμβρίου. (Pronostic des Russes ou l'Illustrissime autocrate Pierre Alexievitch, au sujet du bonheur et de l'expansion des Russes, comment ceci est advenu depuis l'époque du tyran Ivan Vassilievitch jusqu'à l'actuel empereur orthodoxe Pierre Alexievitch le très puissant, auquel le Roi des Rois notre Seigneur a promis l'Empire du Levant, en vue des apprêts de la guerre qui se prépare maintenant, ainsi que le siège patriarcal de Constantinople en même temps. Rédigé par Stanislas Reinhard Acxtelmeier et imprimé à Augsbourg en l'an 1698 ; et traduit dans le langage généralement parlé des Grecs sur l'ordre du très-pieux, très-éclairé et très-haut seigneur et maître, le seigneur prince Ioan Constantin Basarab Voïévode de toute la Hungro-Valachie, à Tîrgoviște, au mois de novembre de l'an 1698)¹⁶.

On ne saurait affirmer en toute certitude que cette version grecque du texte allemand est également due au lettré Jean Comnène, toutefois on pourrait le présumer, compte tenu de la structure générale du volume qui la contient. Par contre, on peut avancer de façon absolument certaine que ce texte a servi de modèle au *Pronostic* que Jean Comnène dédia au Stolnic Constantin Cantacuzène. Qui plus est, certaines prédictions du *Pronostic* ont le même objet que les intentions du tzar Pierre le Grand : l'organisation d'une croisade antiottomane, qui aurait eu pour but la liberté des peuples balkaniques et la conquête de Constantinople.

Le docteur Jean Comnène, dans sa dédicace au Stolnic Constantin Cantacuzène — sur le conseil duquel il avait entrepris la rédaction de cet ouvrage —, explique, à force d'arguments empruntés à la philosophie antique, pourquoi l'homme a nécessairement besoin de connaître ce que lui réserve l'avenir : Ἐπειδὴ καὶ κατὰ τὴν κοινὴν τῶν σοφῶν γνώμην, ὁ ἄνθρωπος εἶναι ζῶον βουλευτικόν, εἶναι χρεια ὅτι πρὸ τοῦτου νὰ εἶναι καὶ τῶν μελλόντων προγνωστικός, ἔστοντας καὶ πᾶσα βουλή διὰ τὸ μέλλον καὶ ἄδηλον (Puisque l'homme, selon l'opinion générale des sages, est un être raisonnable, il est nécessaire qu'il soit à même de prévoir ce qui doit lui arriver

¹⁶ N. Iorga, *op. cit.*, p. 25 ; Herbert Hunger, *op. cit.*, p. 55—56, n° 79.

Le titre original du livre est : *Das Muscowittische Prognosticon, glorwuerdige Czaar Peter Alexowitz, von der oder der gewachsenen Russischen Macht, von dem Tyrann Iwan Wassilowitz bis unter hochsterwehnte czarsische Majestaet, deren umstaendige Kriegs-Anstalten ihr das orientalische Reich und dero Patriarchen Sitz Constantinopel versprechen, von Stanislas Reinhardo Acxtelmeier, Augspurg, Druckels und verlegt Caspar Brechenmacher, MDCXCVIII (1698)*. Emil Virtosu, dans l'ouvrage cité (p. XXVIII) s'est référé largement à ce Pronostic d'Acxtelmeier.

à l'avenir. C'est pourquoi la raison est appelée à prévoir le futur et les faits restés dans l'incertitude).

Cependant, craignant d'aller trop loin en fondant ses affirmations sur une pensée somme toute étrangère au christianisme, le docteur tâche de découvrir un compromis qui réconcilie en quelque sorte la théologie et l'astrologie : Καὶ λοιπὸν ἐδῶ θέλει εὖρη ὅχι ἀποτελέσματα ὡς τινες λέγουσι τῶν ἀστέρων, διότι δὲν εἶναι ποιητικοὶ ἀλλὰ σημασίας πραγμάτων, ὅπου κατὰ θεῖαν ἀπόφασιν ἔχουν νὰ γένουν. (Ainsi donc [le lecteur] n'y trouvera pas [dans le pronostic] des résultats immuables provoqués par les astres, comme les uns le prétendent, mais seulement la prédiction des faits à venir selon la volonté divine, car les astres ne sauraient décider à eux seuls de la destinée des hommes).

S'adressant au Stolnic Constantin Cantacuzène, le docteur Jean Comnène lui conseille d'interpréter les considérations astrologiques du Pronostic en fonction des intérêts politiques des Pays Roumains : Διὰ τοῦτο καὶ αἱ παροῦσαι πρὸς τὸν ἐπερχόμενον χρόνον προγνώσεις πρεπόντως τε καὶ εὐλόγως προσφέρονται τῇ ὑμετέρᾳ μεγαλοπρεπεστάτῃ εὐγενείᾳ ὡς παρὰ πάντας συνετωτάτῃ τε, καὶ βουλευτικωτάτῃ εἰς ὅλα τὰ ἄριστα, καὶ ἀξιωτάτῃ κρῖναι τε καὶ διδάξαι τὸ μείζον καὶ τὸ συμφέρον. (C'est pourquoi ces pronostics portant sur l'avenir sont dédiés, comme de juste et ainsi qu'il convient, à Votre Honneur, qui êtes, entre tous, le plus sage, le plus raisonnable et le plus en mesure d'interpréter et d'enseigner aux autres aussi ce qui est meilleur et plus avantageux). Il ne s'agissait donc pas d'un simple horoscope fait pour satisfaire à l'ignorance de gens dépourvus de toute culture, comme c'était le cas de tant d'autres horoscopes, si en vogue à l'époque. C'était plutôt un document de facture politique, à multiples sens cachés, accessibles seulement à l'esprit éclairé des initiés.

Selon l'opinion de son auteur, le siècle dont l'aube s'annonçait à l'humanité allait connaître « *des événements importants et singuliers, tels qu'il n'y en a jamais eu* » ἔχουν νὰ συνέβουν μεγάλα καὶ παράδοξα πράγματα ὅπου μῆτε ἐσυνέβησαν πρότερον. Il y aura, entre autres, l'essor d'une nouvelle grande puissance européenne qui s'épanouira aux dépens d'une autre : « Un nouveau règne ou monarchie s'élèvera tandis qu'une autre de celles qui existent aujourd'hui sur la terre disparaîtra » (πῶς ἔχει ὑψωθῆ μία καινούρια βασιλεία, ἣ μοναρχία, καὶ νὰ χαθῆ μία ἄλλη ἀκολούθως βασιλεία ἀπ' αὐταῖς, ὅπου σήμερον εὐρισκόνται εἰς τὴν γῆν).

Ceci ne faisait que formuler l'aspiration des peuples balkaniques, qui souhaitaient un rapide écroulement de l'Empire ottoman. La monarchie dont l'étoile commençait à se lever était la Russie de Pierre le Grand, à laquelle s'attachaient souvent les espoirs des chrétiens sujets de la Porte. Aussi, la prédiction astrologique du iatrophilosophe Jean Comnène paraît être plutôt une conclusion tirée de la lecture du Pronostic d'Augst-

bourg, paru une année auparavant et qui voyait dans la croisade anti-ottomane du tzar Pierre le Grand l'unique chance des peuples balkaniques de reconquérir leur liberté.

Les prémisses du Pronostic de Comnène offrent quelques références aux événements contemporains de la vie ecclésiastique : celle-ci, comme une conséquence de l'éclipse, aura à souffrir de « la confusion et l'indifférence » de la part de ceux au pouvoir et surtout des ecclésiastiques (σύγχυσαις εἰς τοὺς ἐξουσιαστάς, καὶ μάλιστα εἰς τοὺς ἐκκλησιαστικούς). Car il y aura « un certain changement dans une certaine religion, mais pas trop important et seulement partiel en ce qui concerne les modifications, dans le cadre de ce qui existe et non pas quelque chose d'absolument nouveau et étrange » (κάποια μεταβολή εἰς μίαν θρησκείαν, ἀμὴ ὄχι τόσον μεγάλη ἀλλὰ μερικὴ τις, ὅπου νὰ μεταβληθῆ καὶ νὰ συμφωνήσῃ μὲ καμίαν ἀπὸ ταύταις ὅπου εὐρίσκονται καὶ ὄχι τελείως ἴεα καὶ ἀλλόκοτη). Or c'était une chose connue alors qu'en Transylvanie on préparait l'union des Orthodoxes avec Rome — événement à l'égard duquel les milieux ecclésiastiques de Valachie manifestaient une entière réprobation.

Jean Comnène s'estima obligé de prédire aussi des événements concernant l'avenir du prince régnant de Valachie, Constantin Brancovan ; il le fit sans anticiper cependant sur la grande tragédie qui devait avoir lieu plus tard : Μόνον εἰς δύο τινὰς θέσεις εἶσται καλὴ ἢ ἐκλειψις αὐτῆ, εἰς ἐκεῖνας ὅπου μετέχουσι τῆς φύσεως τοῦ Διὸς καὶ τῆς Ἀφροδίτης· ὅτι λογῆς εἶναι ὁ ἐκλαμπρότατος μας αὐθέντης κύριος Ἰωάννης Κωνσταντῖνος Βασαράβας βοεβόνδας πάσης Οὐγγροβλαχίας. (C'est seulement en deux positions que l'éclipse s'avérera propice, à savoir, pour ceux participant de la nature de Jupiter et de Vénus, comme c'est le cas de notre illustissime Maître, le Seigneur Ioan Constantin Basarab, voïévode de toute la Hungro-Valachie.

D'autre part, pour se justifier par avance de toute erreur possible « en ce qui concerne les changements du domaine politique, ainsi que des *actes des dignitaires* » (Διὰ δὲ τὰς πολιτικὰς μεταβολὰς, καὶ ἔργα τῶν μεγιστάνων), notre docteur tâchait de démontrer qu'en général ce chapitre ne dépendait pas des canons astrologiques, étant réglé par une puissance autonome, similaire à la divinité.

Un autre chapitre, tout aussi intéressant, est constitué par ses pronostics d'ordre météorologique, médical ou cosmique. Il n'hésite pas à ce sujet de recourir fréquemment aux œuvres du grand médecin, mathématicien et philosophe italien du XVI^e siècle, Gerolamo Cardano, qui s'était créé une indiscutable renommée européenne grâce à sa théorie médico-astrologique de la *sympathie générale* existant entre les astres et les organes du corps humain. Retenons que ceci est la plus ancienne mention

de l'écho que l'œuvre de cet étrange et génial savant italien a eu dans la sphère de la culture roumaine. Par ailleurs, Comnène fait aussi appel de temps en temps à l'autorité de l'illustre Ptolémée.

Se fondant sur des bases mathématiques et astronomiques, Comnène délimite le « triangle » (τὸ τρίγωνον) ou la « constellation du zodiaque dans laquelle s'était placée l'éclipse » (εἰς τὸ ζῶδιον ὁποῦ ἔγιγεν ἡ ἔκλειψις), autrement dit : les zones d'éclipse totale de soleil dans la journée du 13 septembre 1699 » εἰς τὴν Αἰθιοπίαν εἰς τὸ Ἀστραχάν, εἰς τὴν Βιέννην, εἰς τὴν Ῥώμην, εἰς τὴν Ἀραβίαν, Ταρταρίαν, Βλαχίαν, Ῥουσσίαν, Μοσκοβίαν, εἰς μέρος τῆς Σφετζίας, εἰς τὴν Σαξωνίαν, Μακεδονίαν, εἰς τὴν Κρίμιν, εἰς τὴν Ἀρμενίαν, Αἴγυπτον, Ἰουδαίαν, εἰς τὸ Ἀλτζερν, εἰς τὴν Τραπεζοῦντα, Πάδοβαν καὶ Μησσίαν (en Ethiopie, à Astrakhan, Vienne, Rome, en Arabie, Valachie, Russie, Moscovie, dans une partie de la Suisse, en Saxe, Macédoine, Crimée, Arménie, Egypte, Inde, Algérie, à Trébizonde, Padoue et Messine). Il établit ensuite la date de la future éclipse totale de soleil, qu'il prévoit pour le 1^{er} mai 1706, ainsi que celles des principaux synodes (rencontres) de toutes les planètes, jusque vers la fin du XVIII^e siècle (le 14 novembre 1783).

Du reste, ce cadre mathématico-astronomique est celui de tous les pronostics astrologiques du iatrophilophe Jean Comnène.

Il indiquait pour effets immédiats de l'éclipse de « grands vents, porteurs d'humidité, pluies et forts orages et troubles de l'air » [l'atmosphère] (άνέμους μεγάλους καὶ ὑγρούς, βροχὰς άνέμους σφοδρούς, καὶ ταραχὰς τοῦ ἀέρος) qui auront des suites dévastatrices pour l'agriculture, c'est-à-dire : « céréales gâtées le moment venu et fruits détruits et gel des pacages vers l'automne » (βλάβη τῶν γεννημάτων εἰς τοὺς καιρούς των, καὶ φθορὰν εἰς τὰ πωρικά, καὶ πῆξιν εἰς τὰ χορτάρια πρὸς τὸ φθινόπωρον). Au courant du mois de janvier 1701 il y aura « de grandes inondations » (μεγάλοι κατακλισμοί) et « çà et là des tremblements de terre auront lieu » (ἀλλὰ καὶ σεισμοὶ ἔχουσι νὰ γένουν κατὰ τόπους), surtout « dans les contrées soumises au signe du Scorpion, telles que Constantinople » (εἰς τοὺς τόπους, ὁποῦ εἶναι ἀπὸ κάτω εἰς τὸν καρκῖνον, ὡσάν ἡ Κωνσταντινούπολις). Par contre, l'été de l'an 1702 sera — toujours selon les pronostics de Jean Comnène — très sec et des comètes sillonneront le ciel, celles-ci étant, conformément à une naïve croyance du iatrophilophe, les fruits de la sécheresse. « De grands malheurs s'abattront sur les pays témoins de ces manifestations des astres » (ἔχει νὰ ἔλθῃ μέγαν κακὸν) « par suite de la perte des fruits et, en partie, des céréales » (φθορὰ εἰς τοὺς καρπούς καὶ μερικῶς εἰς τὰ σπαρτὰ) et « différentes maladies apparaîtront » (ἀρρώστιαὶ διάφοραις) semant la mort. Les effets de l'éclipse feront long feu, ne devant ménager pas même « les bêtes des champs » (τὰ ζῶα τοῦ κάμπου) et entraînant des « préjudices et des maladies nuisibles » (φθορὰ, ἢ ἀρρώστια βλαπτικῆ).

Mais, prenant peur d'avoir frisé l'hérésie par ses interprétations astrologiques, le iatrophilosophes Jean Comnène, futur métropolitain de Dristra, n'oubliera pas de clôturer son Pronostic en proclamant la force de la Providence et son rôle dans le développement de la destinée des hommes ; cependant, cet éloge n'arrive qu'après avoir pénétré, grâce à la science et au moyen de la libre pensée, nombre d'arcanes de la nature. La pensée humaine avait donc — nous pouvons le dire — avancé d'un pas aux dépens des dogmes traditionnels de la religion.

A N N E X E

Τῷ πανευγενεστάτῳ ἐνδοξοτάτῳ τε καὶ λογιστάτῳ ἄρχοντι κυρίῳ κυρίῳ Κωνσταντίνῳ Καντακουζηνῷ τῷ Στολινίῳ, πάντα θεόθεν τὰ καταθύμια γένοιτο.

Ἐπειδὴ καὶ κατὰ τὴν κοινὴν τῶν σοφῶν γνώμην ὁ ἄνθρωπος εἶναι ζῶον βουλευτικόν, εἶναι χρεῖα ὅτι πρὸ τοῦτου νὰ εἶναι καὶ τῶν μελλόντων προγνωστικὸς, ἔστωντας καὶ πᾶσα βουλή διὰ τὸ μέλλον καὶ ἄδηλον.

Διὰ τοῦτο καὶ αἱ παροῦσαι πρὸς τὸν ἐπερχόμενον χρόνον προγνώσεις πρεπόντως τε καὶ εὐλόγως προσφέρονται τῇ ὑμετέρᾳ μεγαλοπρεπεστάτῃ εὐγενείᾳ ὡς παρὰ πάντας συνεωτάτῃ τε, καὶ βουλευτικωτάτῃ εἰς ὅλα τὰ ἄριστα, καὶ ἀξιοτάτῃ κριναί τε καὶ διδάξαι τὸ μείζον καὶ τὸ συμφέρον.

Καὶ λοιπὸν ἐδῶ θέλει εὖρη ὄχι ἀποτελέσματα ὡς τινες λέγουσι τῶν ἀστέρων, διότι δὲν εἶναι ποιητικοί, ἀλλὰ σημασίας πραγμάτων, ὅπου κατὰ θεῖαν ἀπόφασιν ἔχουν νὰ γένουν· οἷς κρίμασιν ἢ τοῦ παντοδυνάμου Θεοῦ οἶδε μεγαλειότης· τὰ ὅποια ἐξ ἀγάπης δηλοποιεῖ εἰς ἡμᾶς ὅπου ἡμεῖς πλάσμα τῶν παναγίῳ του χειρῶν, κατ'εἰκόνα τὴν ἐκείνου κτισθέντων καὶ ὁμοιότητα· ἢ πρὸς παρηγορίαν ἡμετέραν τινὰ· ἢ πρὸς ἐνδειξιν τῆς ἀθανασίας τῆς ἡμετέρας λογικῆς ψυχῆς ὡς προγνωστικῆς πολλῶν τῶν μετὰ ταῦτα καὶ ἐσομένων καὶ τὸ περισσότερο πρὸς δόξαν τῆς αὐτοῦ παντοδυναμίας καὶ σοφίας· ἐρῶμεν καὶ εὐδαιμόνως διαβιώῃ σου ἢ ἀξιοτάτῃ ὑπεροχῇ ἐπὶ ἕτη πλείστα καὶ ἀγαθὰ, πρὸς καταφύγιον πολλῶν καὶ βοήθειας ἐπίδομένων ζέων ἀμῆν.

Ἐν ἔτη 1699^ο
δεκεμβρίου 30

Τῆς ὑμετέρας ἐνδοξότητος Πρόθυμος
δοῦλος Ἰωάννης Κομνηνὸς ἰατρός

A l'illustrissime, très honoré et très savant boyard, Seigneur Constantin Cantacuzène, que, de par la volonté de Dieu, il voit tous ses désirs s'accomplir.

Puisque l'homme, selon l'opinion générale des sages, est un être raisonnable, il est nécessaire qu'il soit à même de prévoir ce qui doit lui arriver à l'avenir. C'est pourquoi la raison est appelée à prévoir le futur et les faits restés dans l'incertitude.

C'est pourquoi ces pronostics portant sur l'avenir sont dédiés, comme de juste et ainsi qu'il convient, à Votre Honneur, qui êtes, entre tous, le plus sage, le plus raisonnable et le plus en mesure d'interpréter et d'enseigner aux autres aussi ce qui est meilleur et plus avantageux.

Ainsi donc [le lecteur] ne trouvera pas là [dans le pronostic] des résultats immuables provoqués par les astres, comme les uns le prétendent, mais seulement la prédiction des faits à venir selon la volonté divine, car les astres ne sauraient décider à eux seuls de la destinée des hommes. Il s'agit de certaines raisons que la grandeur de Dieu Tout-puissant connaît et que, dans son amour, il nous les montre à nous les hommes, qui sommes la créature de ses mains sacrosaintes à son image et ressemblance, soit en guise de quelques consolations, soit dans le but de nous prouver l'immortalité de notre âme rationnelle, en tant que quelqu'un à même d'avoir maintes fois la prévision des événements futurs. Et encore plus à la gloire de sa toute-puissance et de sa sagesse, que votre indigne supériorité vive en pleine santé et bonheur de très nombreuses et bonnes années pour servir d'abri à beaucoup de gens et être le soutien et la protection des amis. Amen.

L'année 1699
décembre en 30

Le zélé serviteur de votre célébrité,
Ioannis Comninos, médecin

NEUE ANGABEN HINSICHTLICH DER BEZIEHUNGEN DES METROPOLITEN ANDREAS ŞAGUNA ZU BARON SIMEON SINA

T. BODOGAE

Die bedeutende Rolle als Vorkämpfer auf dem wirtschaftlichen und kulturellen Gebiet, welche die Makedo-Rumänen spielten, ist noch nicht vollständig bekannt, obwohl darüber bereits viel geschrieben wurde. Fleiß und Unternehmungslust, aber ganz besonders Gutherzigkeit und Sehnsucht nach Bildung, das ist kurzgefaßt, was die Seele der meisten Makedo-Rumänen erwärmte.

Das Leben des Metropoliten Andreas Şaguna und das der Wiener Bankiers Georg und Simeon Sina sind auch diesbezüglich bezeichnend. Der erste stammt aus Gabrova, der zweite aus Moskopole in Makedonien. Wenn der erste sich auf dem gemeinsamen Gebiet des „Erwachens der Rumänen und deren Begeisterung für das Wahre, Gute und Schöne befand“, wie er sich selbst bei der Feier seiner Einsetzung als Bischof der Rumänen in Transsilvanien äußerte, so fehlte der zweite, bzw. Baron S. Sina fast nie im Kampf für die Förderung seiner Landsleute ans Licht und zum kulturellen und materiellen Fortschritt. Diese Tatsache wird aus der Veröffentlichung eines bis jetzt unbekanntem Briefwechsels zwischen den beiden Männern erhellen, sowie durch die Erwähnung einiger Tatsachen aus ihren Leben.

Es dürfte überflüssig sein, die vielfachen Verwirklichungen des Metropoliten Andreas Şaguna hier erneut aufzuführen. Um die Verdienste des großen Kirchenfürsten aus Sibiu (Hermannstadt) darzustellen, sollte es genügen die Errichtung von über 600 Volksschulen für die Dorfbewohner von Transsilvanien zu erwähnen, die von ihm geschulten Volksschullehrer und Pfarrer, dann die andere noch

demokratischere Schule des „Statutul Organic“ (Kirchenverfassung) die mit dem Gedanken gegründet wurde, aus einer rückständigen Masse von Gläubigen ein wahres Parlament zu schaffen, das seiner Pflichten und Rechte bewußt wirkt, die Verweisung der Jungen zum Handwerk „das Gold im Munde hat“, die Bildung der Volksmassen durch die Gründung der „Astra“ (Bildungsverein für die Rumänen in Transsilvanien) usw. Dagegen scheint es angebracht zu sein einiges aus der Biographie und Tätigkeit des großen Evergeten oder Maecenas, Baron Simion Sina, hier aufzuführen.

Ein Jahr nach Şaguna (1810) in Wien geboren, wo sein Vater Georg sich einer blühenden Situation erfreute, besuchte der Baron von Kizdia und Hodoş, Simion Sina die Schule gemeinsam mit dem Sohn des bekannten Kaufmanns aus Sibiu (Hermannstadt) Hagi Constantin Pop und zwar mit Zenobius Pop, der anfangs Offizier war, um dann später auch in das finanzielle Leben der Wiener Bankleute einzusteigen. Nach erfolgreichen ökonomischen und juristischen Studien übernahm Sina die diplomatische Vertretung der griechischen Interessen als Konsul in Wien, Leipzig und Berlin. Dieses Amt führte er eher ehrenhalber, aus eigenen finanziellen Mitteln.

Nach 1862 betätigte er sich nur noch auf dem Gebiete des Kommerz-Bankwesens an der Stelle seines Vaters. Er zeichnete als namhafter Ökonomist und Philantrop aus. Aus diesem Grunde haben ihn sowohl der Reichsrat aus Wien, als auch das Magnatenhaus in Budapest zum Mitglied gewählt und ihm verschiedene Adelstitel verliehen. Er spielte auf dem Gebiet des Finanzwesens Österreichs eine große Rolle, aber auch in Budapest ist die berühmte Margareten-Brücke ein Geschenk seiner Familie und nur der Freigiebigkeit eines anderen großen Mazedoniers, der des Emanuel Gojdu gleichzustellen. Von den durch ihn ermöglichten Verwirklichungen seien hier kurz erwähnt: die Sternwarte von Athen (sein wesentlicher Beitrag zu denen von Paris und Berlin sei auch nicht übersehen, die Errichtung der Metropole in der griechischen Hauptstadt, die Reparatur und Malerei der griechisch-orthodoxen Dreifaltigkeits-Kirche in Wien, die Bauten der Akademie der Wissenschaften aus Athen, die Unterstützung von zahlreichen Forschern, darunter auch von Konstantin Satha, der größte Kenner des Mittelalters bei den Griechen. Für diesen hat er fünf Bände Dokumente drucken lassen. In der griechischen Hauptstadt tragen eine Hauptstraße im Zentrum, so wie auch der Saal für die Festsitzungen der Akademie seinen Namen. Er starb im April 1876¹.

¹ Auskünfte über Baron Sina in den Denkschriften der griechischen Akademie aus 1932 Bd. II Heft 1 (in gr. Sprache).

Baron Sina war für die Rumänen von Transsilvanien und ganz besonders für Andreas Șaguna von großer Bedeutung. Durch Anheirat waren sie auch verwandt. Im allgemeinen darf man behaupten, daß ihre Beziehungen zueinander eng waren, so weit man dies von einem Kaufmann sagen kann. Sie lockerten sich erst nach 1860, als der Streit über die „griechischen“ Kirchen aus Brașov und Budapest seinen Höhepunkt erreichte². Im Jahre 1848—1849, sowie in den Jahren des Absolutismus (1850—1860) wendeten sich die Rumänen öfters an Baron von Sina. Sogar die Nationalversammlung von Blaj (Blasendorf) erwähnte seine finanzielle Unterstützung. Das Rumänische Nationalkomitee (unter der Leitung von Bărnuțiu, Cipariu, Bălășescu und andere) schreibt an Șaguna : „Euere Beziehungen zu Baron von Sina verleihen uns den Mut sie zu bitten, mit Beharrlichkeit ihn zu veranlassen, Schutzpfeiler und Patron der Rumänischen Nation zu sein und derselben mit allen Kräften behilflich zu sein“³.

Die hier veröffentlichten Dokumente zeugen auch von anderen Beziehungen, die der Baron von Sina zu den Rumänen pflegte (nicht nur für seine Besitze die er im Banat : Fibiș, Hodoș, usw. erwarb, sondern weil er manchmal die rumänischen Interessen verteidigte).

Von den hier veröffentlichten Schreiben bezieht sich das erste auf den Wunsch des Bischofs Andreas Șaguna, nach 400jähriger Knechtschaft und Verfolgungen, die materielle Basis des Bistums von Transsilvanien sicherzustellen. Zu diesem Zweck ersucht er beim Baron von Sina um eine Anleihe von 120 000 Gulden für den Kauf eines Gutes bei Drașov-Sibiu.

Man weiß nicht, was in dieser Epistel besonders hervorzuheben ist : die Gemütswärme und die Beharrlichkeit oder die geschichtliche Begründung des Problems. Man weiß wohl, daß zu seiner Zeit in Transsilvanien noch vieles zu tun war. Nahezu alles was er verwirklichte : die Druckerei, die Residenzgebäude, Amtsräume der Eparchie, Priesterseminar, das sind entweder seinen persönlichen Stiftungen oder den durch ihn bewirkten Reichsstiftungen — aber weniger den Beiträgen der Geistlichkeit — zuzuschreiben. Darum behält auch sein Aufruf an seinen Freund und Verwandten seinen unverminderten Wert bei.

Hier in Transsilvanien, wo jahrhundertlang nur drei Nationen und vier Religionen als „privilegiert“ und „receptae“ galten, während die Mehr-

² Siehe diesbezüglich Ion Cav. de Pușcariu : *Notițe despre întâmplările contemporane* (Angaben über zeitgemäße Ereignisse), Sibiu, 1913, S. 139 f.

³ N. Popea : *Memorialul Mitropolitului Andrei* (Die Denkschrift des Metropolitan Andreas) Sibiu 1889, S. 255.

heit von 60—70% der Bevölkerung ohne Rechte und menschliche Lebensbedingungen leben mußte, umfaßte der von Şaguna geführte Kampf nicht nur die Wiederherstellung von mehreren Freiheitstiteln, sondern auch die Sicherung mindestens der bescheidensten finanziellen Bedingungen. Diese Bedingungen blieben gewiß auch später sehr bescheiden, wenn sie mit denen der anderen, römisch- oder griechisch-katholischen Bistümer verglichen werden.

Schade, daß dieses Gesuch des Metropoliten Şaguna sein Ziel nicht erreichte. Nach drei Jahren, am 6. Juli 1859, richtete Şaguna dasselbe Gesuch an den Prinzen Brâncoveanu. Der Lehrer Aron Florian, der als Vermittler diente, antwortete ihm, daß er es nicht einmal wagte, beim Prinzen die 40 000 Gulden zu ersuchen ⁴.

Das zweite hier veröffentlichte Schreiben bezieht sich auf ein Problem geistiger Natur und zwar auf die Polemik, welche die österreichische und die ungarische Presse gegen die Anwendung des alten Kalenders in den griechisch-orthodoxen Kirchen führten. Gewisse interessierte Kreise benützten diese Tatsache als Anklage gegen die Orthodoxen des Habsburgischen Reiches, daß diese mit dem pravoslavischen Zarismus koketierten. Şaguna berichtete und kointeressierte die gleichgläubigen Freunde, um die führenden Kreise über den richtigen Sachverhalt aufzuklären ⁵.

Das dritte und das vierte Schreiben entdeckt uns die Absicht des Hierarchen von Sibiu, befähigte Jungendliche zum theologischen Studium ins Ausland zu schicken. Aus diesen sollte man dann später die Auswahl für Professoren und Kirchenräte treffen. Auch zu diesem Zweck ersucht der große Kirchenführer die Mitwirkung des freigiebigen Wohltäters aus Wien. Das Schreiben Şagunas gehört diesbezüglich bis jetzt zu den wenigen Urkunden, welche seine weitgehende damalige Orientierung auf dem Gebiete der Wissenschaften beweisen.

Es ist eine bekannte Tatsache ⁶ daß z. B. sowohl G. Sina als auch Simeon Sina, direkt, oder durch die Vermittlung der Verwaltung der griechisch-orthodoxen Kirche aus Wien zahlreiche Studierende bei ihrer Fachausbildung unterstützten.

Wenn in dieser Richtung weiter geforscht wird, könnte man auch noch auf andere Spuren stoßen, und Informationen entdecken über die Art wie nicht nur Petrache Poenaru und seine Kollegen, sondern vielleicht auch Gh. Lazăr und andere ihr Studium vollendeten.

Wie immer, erwies sich das weitgreifende und fortschrittliche Verständnis mancher reichgewordener Bürger wie z.B. Zenobius Pop, oder G.

⁴ Siehe *Mitropolitul Andrei Şaguna, scriere comemorativă* (Der Metropolit A.S., Denkschrift), Sibiu 1909, S. 484—486.

⁵ Siehe diesbezüglich die Berichte der Redaktion des „Telegraful Român“ Nr. 28/1858.

⁶ Siehe die Archive der Metropole von Sibiu Nr. pres. 350/1858, wo die Rede von 2 Studenten aus der Umgebung von Sibiu; Banciu und Țincu ist.

und Simeon Sina, auch im Zeitalter des nationalen Erwachens von realem Nutzen auch für uns Rumänen.

Es sollen aber lieber die erwähnten Briefe, die alle in deutscher Sprache verfaßt sind, für sich selbst reden.

I

Der mich Tag und Nacht beschäftigende Eifer für das Haus Gottes und für die mir zu Theil gewordene Diözese nimmt mein ganzes Leben und mein ganzes Privatvermögen der Art in Anspruch, dass ich ohne Vorwurf des Gewissens sagen kann: ich lebe nicht mir, sondern unserer heiligen Kirche und ihren Interessen. Ich weiss es, dass eigenes Lob tadelhaft ist, doch erwähne ich nur eines Artikels aus der zu Neusatz erscheinenden Zeitung „Serbski Dnevnik“ unter der Nr. 69 von 30-ten August 1. J., worin der Korrespondent die Apathie unserer Bischöfe in Betreff der Erfüllung ihrer Obliegenheiten umständlich beschreibt und mich als Muster in der Erfüllung des bischöflichen Berufes darstellt und nimmt keinen Anstand anzugeben, dass ich „meiner Diözese und meinen Eparchioten mehr Gutes während der kurzen Zeit meines Episcopates erwiesen habe, als alle Bischöfe, insgesamt die, die seit 20 Jahren lebten und noch leben“.

Mir ist zu Theil geworden das Bistum in Siebenbürgen, welches ich in seinen vierhundertjährigen Fesseln der Kirchenverfolgung übernahm und mit seiner Uebernahme wurde ich auch ein kirchlicher Slav geworden in der Zuversicht, durch meine „Befreiung“ auch der Kirche die ihr gebührende Freiheit im Staate zu erringen. Gott der Allmächtige half mir in meiner Hoffnung und die allerhöchste Gnade Sr Majestät unseres glorreichen regierenden Herrn und Kaisers beschenken die vielverfolgte Kirche mit der Freiheit, die einer christlichen Religion gebührt.

Diese Morgenröthe der entfesselten Kirche verdoppelt meinen Eifer und das Bestreben für das Gedeihen der Kirche Gottes und der Eparchioten, daher habe ich mit meinen und der Eparchioten vereinten Kräften vier Realitäten in Hermannstadt — drei Häuser und eine Kirche im Werthe von 33.000 fl c.m. — dann aus meinem eigenen Vermögen um 12.000 fl c.m. eine Buchdruckerei, welche gegenwärtig nur in gedruckten Büchern über 30.000 fl c.m. Kapital besitzt, der Diözese erworben. Obendrein habe ich zur Unterstützung unserer armen Schuljugend eine Foundation, die heute schon über 15.000 fl. c.m. zahlt, gegründet.

Dies sind die Früchte meines Eifers, die jedoch bei weitem angesichts der Bedürfnisse, die uns täglich neue Schmerzen bringen, nicht ausreichend sind und besonders mir grösste Sorgen für die Zukunft unserer

Kirche in Siebenbürgen machen. Hier verstehe ich die Sicherstellung der für einen Bischof gebührenden Subsistenz. Meine Vorgänger im Amte waren arme Leute und als solche erreichten sie die Bischofswürde, die sie aber mit Erpressungen von den Geistlichen und Eparchioten aufrecht zu halten genöthiget waren. Ich bin zwar kein reicher Mensch, doch habe ich neben einem kleinen Kapital noch die moralische Kraft, um ohne Erpressungen ehrlich als Bischof bestehen zu können.

Meine gegenwärtige Sorge ist daher dahin gerichtet, um die für unsere künftigen Bischöfe in Siebenbürgen gebührende Subsistenz nach Möglichkeit und selbst mit der Anstrengung aller meiner moralischen und finanziellen Kräfte sicher zu stellen.

Ich habe die feste Ueberzeugung, dass ich die Subsistenz meiner Nachfolger im Bischofsstuhle nur durch den Ankauf einer liegenden Realität sichern könne, darum habe ich mich um den Preis eines in der Entfernung von 4 Stunden von Hermannstadt liegenden Dominiums — Draşov genannt — erkundigt, welches ich um einmahlhundertzwanzigtausend Gulden c.m. sammt allen heurigen Fruchtungen bekommen kann. Nach der allgemeinen Meinung und selbst nach meiner Ueberzeugung ist dieses Dominium wenn nicht 200.000 so doch 180.000 fl. werth ; die Ursache des so herabgesetzten Verkaufspreises liegt: 1^{tens} in der nahmlhaften Grundentlastungsentschädigung, die die früheren Besitzer bekommen werden von dem Verkaufspreise und 2^{tens} in dem Umstande, dass dieses Dominium dreissig Kompossessoren hat und diese von dem baaren Gelde, welches einzelne derselben von dem Verkaufspreise bekommen würden, sich mehr Vortheile, als von dem gemeinschaftlichen Besitzung versprechen. Ferner das Dominium ist arondiirt und commassirt, was in Siebenbürgen ein seltener Fall ist. Darum haben sich auch mehrere Käufer gemeldet, unter denen auch ich bin, obwohl mir die hiezue erforderliche Summe abgeht. Indem ich aber, gestützt auf meine Religiosität und Moralität, so wie auch auf meinen bis jetzt an den Tag gelegten mackellosen Lebenswandel, durch den Ankauf dieses Gutes nichts anderes beabsichtige, als das höchste Wohl unserer hierländigen armen Diözese für alle Zeiten zu versichern einerseits, andererseits aber lebe ich in der untrüglichen Zuversicht, dass Euer Hochwohlgeboren das Gedeihen unserer Orthodoxie an Herzen tragen und dass dies nur mit der harmonischen Mitwirkung aller Kraefte der Söhne der Kirche möglich ist, so wage ich die vielen weltbekannten grossartigen Wohltaten, die Ihr im Herren ruhenden Herr Vater, mein einziger unvergässlicher Gönner zu seinem ewigen Ruhm ausgeübt hat und die Euer Hochwohlgeboren so rühmlich fortzusetzen anfangen — im Namen unserer hiesigen Kirche Euer Hochwohlgeboren um eine Anleihe von 120.000 fl. C.M. inbrünstig zu bitten mit der feierlichen Verpflichtung die Anleihe mittelst einer gesetzlichen Inhipotetirung (Unter-

pfandung) des Dominiums sich zu stellen und dieselbe im Laufe von sechs Jahren sammt den Interessen, die selbst verständlich jährlich abzutragen sein würden, ehrlich und dankbar rückzuzahlen.

Euer Hochwohlgeboren, Liebster Freund ! Ich bitte Sie, mich dieses Schrittes wegen weder zu verdammen, noch einer Freiheit zu beschuldigen. Dies würde ich nicht verdient haben, vorzüglich wenn ich bemerke, dass ich diesen Schritt nicht für mich, sondern für das Gedeihen unserer sehr verfolgten Orthodoxie mache. Ich bitte Sie daher nochmahls im Namen unserer heiligen Kirche meine Bitte mit Ihrer allbekannten Lautseligkeit aufzunehmen und dieselbe zu gewähren. Sie sind ja, verehrter Freund ! der erste Sohn unserer heiligen Mutter Kirche, nur zu Ihnen konnte ich diesfalls meine Zuflucht nehmen, weil Sie der einzige sind, der Gott mit der Fülle seiner Vorsehung beschenkt und beschirmt und Sie in eine erhabene Lage gesetzt hat, auf welcher man Sie auch von weitem sieht und verehrt ; bedenken Sie nur den Anstand, dass Sie in der Lage sind durch die Gewährung meiner Bitte ein Bistum, welches über 800 Pfarreien und bis 700.000 Seelen zählt, glücklich zu machen, dass Sie und Ihre ganze Familie dadurch als die einzigen Begründer einer günstigeren Zukunft von 800 Kirchen und 700.000 Seelen geworden sind und dass man für Ihre und der Ihrigen Gesundheit als für die Gesundheit der grössten Wohltäter in diesen Kirchen alltäglich beten wird. Es sind Tausende Particulare und einzelne Individuen durch Ihr ruhmvolles Haus glücklich geworden, ergreifen Sie, Hochgeborner Baron, die Gelegenheit, die ich Ihnen zur Ausübung einer That darbringe die als der glänzenste Diamant in Ihrer Freiherrlichen Krone für immer strahlen würde. Zweifeln Sie, echter Freund, nicht einen Augenblick und biederer Charakter, prüfen Sie mich und Sie werden in mir einen Ehrmann und gewissenhaften Bischof finden, der Furcht Gottes und Scham vor der Welt hat.

Falls ich so glücklich sein werde, die Gewährung meiner Bitte zu erlangen, so bitte ich mir ein Formular des Schuldscheines zukommen zu lassen damit ich es ganz nach Ihrem Ermessen ausstellen soll, denn ich scheue keine Verpflichtung, indem ich ehrlich meine und ehrlich handeln will. Dann aber das Geld belieben Euer Hochwohlgeboren bei der hiesigen Filialnationalbank anzuordnen damit ich in 14 Tagen das Dominium in mein Besitztum, d.i. vor der Kukurutz- und Weinlese übernehmen könne.

Ich kann mich von Euer Hochwohlgeboren nicht trennen bis ich nicht auch das drittemahl Hochderselben um die Gewährung dieser Anleihe inbrünstig bitte, wobei ich Sie sammt der Frau Baronin und dem Herrn Onkel sowie auch der Frau Baronin Tante herzlich und aufrichtig grüsse

und mit der Versicherung die Ehre habe der aufrichtigsten Verehrung und in der Anhoffnung der baldigsten trostvollen Antwort zu verharren.

Hermannstadt am 6^{ten} Okt. 1856

(Arhiva Bibl. Mitrop. Sibiu fond Şaguna Nr. 1183)

(Andreas Şaguna

II

Euer Exellenz !

Hochgeborner Baron u. bevollmächtigter Minister !

In Anbetracht, dass ich neuester Zeit verschiedene Aufsätze in der Presse über das Bestehen unseres Kalenders von unberufenen Correspondenten in einer, der Selbstständigkeit sowohl, als auch das Heiligtum unserer allgemeinen orthodoxen Kirche verletzenden Weise erschienen sind, — fand ich mich veranlasst, meine diesbezügliche Erwiderung und beziehungsweise Erläuterung unter dem Namen der Redaction des „Telegraful Roman“, als unseres Diözesan-Organs kundzugeben.

Und da die öffentlichen Blätter auch dessen erwähnt haben, wie sehr sich Euer Exellenz um die Kalenderangelegenheit interessieren, so fühle ich mich angenehm berufen, eine getreuen Uebersetzung meiner diesfälligen Aussicht Euer Exellenz zu übersenden, wobei ich mit der Versicherung der ausgezeichnetesten Hochachtung zu verharren die Ehre habe.

[Andrei]

(Arh. Bibl. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 195/1858)

III

Die Thätigkeit der Häupter der verschiedenen christlichen Religionen, dann Euer Bestreben, gelehrte und gebildete Priester zu erziehen, die dann gegebenen Falles im Stande sein sollen die Prinzipien ihrer Glaubensbekenntnisse vom wissenschaftlichen Standpunkte aus zur allgemeinen Geltung zu bringen und solches vor der Oeffentlichkeit mit Ehre und Erfolg zu vertreten, ist derart in unseren Tagen allgemein geworden, dass es keiner Beweise bedarf.

Ich schmeichle mir, das Euer Exellenz als der erste Sohn unserer orthodoxen Kirche in Oesterreich nichts so sehr von unseren Kirchenhäuptern wünschen, als dass sie die religiöse Frommigkeit sowohl als auch die Thätigkeit entwickeln, um gelehrte und gebildete Priester für die Kirche Gottes zu erziehen, welche die Echtheit und Klassizität unserer orthodoxen Kirche von jedweden Anfechtungen zu verteidigen und von ihr jedwede Gefahr abzuwehren vermögen.

Durchdrungen von dieser Thatsache, erregt in mir mein Beruf und meine alltägliche Erfahrung die Ueberzeugung, dass ich meiner oberhirtlichen Pflicht nur so vor Gott und der Kirche werde entsprechen können, wenn ich für die höhere Ausbildung einiger hoffnungsvollen, für den Kirchendienst gewidmeten Jünglinge die gehörige Sorge tragen werde.

Je bereitwilliger ich meiner diesfälligen Ueberzeugung zu entsprechen geneigt bin, desto ungünstiger gestaltet sich die Durchführung derselben, weil ich 1^{ten} nur die Universität von Athen als den geeignetsten Ort für die höhere Ausbildung meiner Kleriker in unseren Theologischen Wissenschaften bezeichnen kann, 2^{ten} weil mir die Mittel fehlen, auf meine Unkosten Jünglinge nach Athen zu schicken, und endlich 3^{ten} weil die dortigen Stiftungsplätze mir unbekannt sind.

Euer Exellenz werden aus dem Vorausgeschickten zu ersehen geruhen, welches Bestreben mich zum Frommen unserer Kirche beseelt, aber auch mit welchen Schwierigkeiten ich dabei zu kämpfen habe, wobei ich noch bemerke, dass mein diesfälliges Bestreben kein Ausfluss einer momentanen Begeisterung, sondern die reife Frucht meines dreizehnjährigen oberhirtlichen Eifers ist, der nur mit dem Lichte meines Lebens auslöschen wird.

Bei so bewandten Umständen erübrigt mir nichts anderes als meine hoffnungsvolle Zuflucht zu Euer Exellenz vertrauensvoll zu nehmen in der Zuversicht, dass Sie mir in meinem heiligen apostolischen Eifer hochgeneigt sein wollten, den Weg vorzuzeigen, der mich am sichersten zum Ziele führen wird, wo ich dann Gott zu danken und Sie zu lobpreisen haben werde.

Sie werden mir die Freiheit verzeihen, womit ich in vorhinein meiner aufrichtigste Gratulation zu der Familienfreude, welche durch die Vermählung der Baronesse Anastasia mit dem Grafen Winyssen bevorsteht, hier erwähne, da hierüber die Fama aus der Schweiz schon bis an die Karpathen von Siebenbürgen gedrungen ist.

Indem ich schliesslich Euer Exellenz samt der Excellenz Frau der inbrünstigen Gebete zu versichern die Ehre habe, die ich für die stete Gesundheit Ihrer ganzen Familie täglich zu Gott richte, verharre ich mit der Versicherung der ausgezeichnetesten Hochachtung,

Hermannstadt 15. Sept. 859.

[Andreas, Bischof]

(Arh. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 181/1859)

IV

Euer Excellenz Hochwürdigster Herr Bischof !

Die hohe geistliche Würde, verbunden mit den unvertrennbaren Vorzügen Euer Excellenz, die sich stets und auch in den unterscheidensten Momenten in ihrem ganzen Umfange bewährten und mit der allgemeinen Anerkennung zusammentreffen, — haben auch in mir einen wahren Verehrer gefunden und die grosse Zahl derselben vermehrt. Die Achtung, zu der ich auch angegangen fühle, hat um so kräftigere Wurzel, als diese nebst meiner eigenen Sympatie auch in der freundlichen Beziehungen Euer Excellenz zu meinem unvergesslichen Vater die beste Nahrung fand. Erlauben Euer Excellenz diese lauterer Gefühle durch das mitfolgende Andenken zu kennzeichnen und geruhen es, als sie aufrichtige Kenntniss meiner dauernden Anhänglichkeit entgegen zu nehmen.

In dem ich Euer Excellenz bitte mich und meine Familie in die Gebete unserer Kirche aufzunehmen, zugleich meiner wärmsten Hochachtung versichert zu sein, verharre ich, Euer Excellenz,

ergebenster Diener,
Simon Freiherr v. Sina

(Arh. Mitrop. Sibiu Nr. prez. 293/1859)

LA VALACHIE ET LA BATAILLE DE KOSOVO (1448)*

Des recherches plus ou moins anciennes ont pleinement fait la lumière sur la question de la participation d'un important contingent de Roumains à la bataille de Kossovo (Kosovopolje, Campus Merularum, Rigomezoje, Cîmpul Mierlei, Cîmpul Rigăi) des 17, 18 et 19 octobre 1448, réédition de celle de 1389¹. Mais on n'a pu déterminer jusqu'ici avec précision le nom du voïévode qui conduisit les troupes de Valachie au cours de la lutte. Se fondant sur le témoignage d'une seule source, la chronique de l'Athénien Laonikos Chalcokondyle, les historiens roumains ont considéré qu'il se serait appelé Dan. Mais comme il n'y a aucun prince ou prétendant au trône de Valachie portant ce nom à cette époque, cette identification a soulevé les interprétations les plus diverses. C'est ainsi qu'on lui a attribué un règne commençant en 1446, puis en 1447, allant jusqu'au début de 1448; on l'a considéré comme le fils de Vladislav II, le prince de Valachie de 1448; on est allé jusqu'à voir en lui le père de ce Vladislav; enfin, on a cru qu'il était un prétendant de toute dernière heure, amené par Iancu de Hunedoara à la bataille de Kossovo. Pour expliquer sa disparition ultérieure, on a estimé qu'il avait trouvé la mort dans la lutte (ce que les sources ne mentionnent pas) ou bien on l'a identifié avec un autre Dan, prétendant à la couronne valaque sous le règne de Vlad l'Empaleur, qui le mit à mort en 1460. Ces confusions ne sont pas seulement dues aux historiens modernes; elles appartiennent déjà à ceux du XV^e siècle qui se voyaient placés dans l'ingrate situation de ne plus pouvoir démêler les fils, déjà extrêmement embrouillés de l'histoire du sud-est européen pendant les années 40 du XV^e siècle. A eux, comme à nous, se posaient trois problèmes principaux: qui a régné en Valachie entre décembre 1447 (année de la mort de Vlad le Diable tombé dans la lutte avec Iancu de Hunedoara) et septembre 1448? La seconde question, qui dérive de la première, se réfère à l'identification du mystérieux voïévode Dan. Une troisième enfin est celle de la précision de l'appartenance du trône de Valachie pendant le mois d'octobre et de novembre 1448. Ces trois questions, encore obscures, représentent le fondement sur lequel on peut tabler si l'on veut comprendre mieux la conjoncture sud-est européenne en général pendant les années 1447 - 1448.

* La matière de cet article a constitué l'objet d'une conférence à l'Institut des Etudes Sud-Est Européennes, le 27 novembre 1968.

¹ Fr. Pall, *Intervenția lui Iancu de Hunedoara în Țara Românească și Moldova în anii 1447-1448*, (L'intervention de Iancu de Hunedoara en Valachie et Moldavie dans les années 1447-1448), dans « Studii », XVI, 1963, n° 5, p. 1049-1072; St. Andreescu, *Une information négligée sur la participation de la Valachie à la bataille de Kossovo (1448)*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », VI, 1968 n° 1, p. 85-92. A la riche bibliographie de la question on peut ajouter Nicolas Bălcescu, *Comentarii asupra bătăliei de la Cîmpul Rigăi sau Cosova (17, 18, 19 octombrie 1448)*, (Commentaires sur la bataille de Kosovo) paru en 1844 et réédité dans *Opere* (Œuvres), I, Bucarest, 1953, p. 45.

L'élucidation de ces problèmes fera l'objet de la présente étude.

I. Commençons par éclairer la question de savoir à qui appartenait la couronne de Valachie entre décembre 1447 (mort de Vlad le Diable) et septembre 1448.

C'est le mérite du professeur Francisc Pall, de Cluj, d'avoir déterminé de façon précise la date de l'expédition de Iancu de Hunedoara en Valachie, expédition qui s'achève par la mort du prince d'alors, Vlad le Diable, survenue entre le 23 novembre et le commencement de décembre 1447³. Le 10 novembre, Iancu, qui se trouvait à Sighişoara, ajourne un procès « propter ingressum contra nephandum Wlad Waywodam Transalpinum instaurati »³. Le 23 novembre, il demandait de Braşov au conseil municipal une armure et 8 boucliers⁴. Enfin, le 4 décembre, de Tirgovişte, la capitale de la Valachie, Iancu de Hunedoara, qui s'intitulait « par la grâce de Dieu voïévode des contrées transalpines », émet un acte de donation en faveur de quelques nobles roumains de Transylvanie⁵. A cette date, par conséquent, Iancu de Hunedoara se considérait seul prince de Valachie⁶. Le 10 décembre, de retour à Braşov, il émet toute une série d'actes, certainement après la cessation totale des hostilités⁷. La mort de Vlad le Diable survint aussi vers cette date-là et elle est mentionnée dans une lettre de Jean de Zredna, archevêque d'Oradea, redatée par le prof. Fr. Pall du 1^{er} février 1448⁸; elle l'est aussi par Iancu en personne, dans un acte du 1^{er} février 1448⁹. Cette suite de documents, mise en valeur pour la première fois par Fr. Pall, n'éclaire toutefois pas la question de savoir qui demeura prince de Valachie après la mort de Vlad le Diable. Le savant de Cluj croit, avec raison, que Iancu de retour en Transylvanie en décembre 1447, continuait de contrôler la Valachie. Comment? De quelle manière? Le prof. Pall penche pour une domination effective de Iancu, devenu ainsi prince du pays à la fin de l'année 1447¹⁰. Nous avouons ne pouvoir être d'accord avec cette supposition, fondée aussi sur une lettre de Iancu du mois de mars 1448, où ce dernier montre qu'il a imposé à la Valachie la circulation de la monnaie hongroise. Iancu ne pouvait pas quitter la Valachie sans avoir résolu la question d'installer un prince allié et qui lui fût soumis. C'est ainsi qu'il procéda en 1442 quand, après avoir écarté Mircea, fils de Vlad le Diable qui se trouvait à Andrinople, il mit Basarab II sur le trône¹¹, tandis qu'en 1448, il fit monter sur celui de Moldavie son beau-frère, Pierre II. Iancu n'avait pas intérêt à dominer personnellement l'un ou l'autre des deux pays rou-

² Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1057; on ne connaît pas le lieu de sa mort. Nous ne sommes pas d'accord avec l'opinion de Pavel Chihaia, *Date noi despre inceputurile mândririi Govora* (Données nouvelles sur la fondation du monastère de Govora), dans « Studii şi cercetări de istoria artei », seria Artă Plastică, tome 13, 1966, n° 2, p. 252, que Vlad Dracul fut tué à Tirgoşor, localité où Vladislav II finit ses jours. Il est plus probable que c'est Vlad Dracul, auquel se réfère un document du 3 avril 1534 qui affirme que « la mort a trouvé le grand voïévode Vlad l'Ancien à Bălteni » *Documente privind istoria României, B. Ţara Românească, veac XVI* (Documents concernant l'histoire de la Roumanie, B. Valachie, XVI^e siècle), vol. II, Bucarest, 1951, p. 156.

³ Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1050.

⁴ Idem, *ibidem*, p. 1052—1053.

⁵ Idem, *ibidem*, p. 1067—1069, fig. 1 et 2.

⁶ Comme l'affirme aussi Dlugosz, apud Fr. Pall, *op. cit.*, p. 1056.

⁷ Documents du 16, 23 et 26 décembre 1447 chez Fr. Pall, *loc. cit.*

⁸ Idem, *ibidem*, p. 1050 et suiv.

⁹ Idem, *ibidem*, p. 1053;

¹⁰ Idem, *ibidem*, p. 1060 et note 6.

¹¹ Voir notre article *Rectificări la cronologia domnilor munteni din deceniul 5 al sec. al XV-lea* (Rectification à la chronologie des princes valaques de la cinquième décennie du XV^e siècle), dans « Studii », 1970, n° 5; Fr. Pall, *Le condizioni e gli esiti internazionali della lotta antiottomana del 1442—1443 condotta da Giovanni di Hunedoara*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », III, 1965, no. 3—4; idem, *Iancu de Hunedoara şi confirmarea privilegiului pentru negoşii braşovenilor şi birsenilor cu Ţara Românească în 1443* (Iancu de Hunedoara et la confirmation du privilège de commerce des gens de Braşov, et Birsa avec la Valachie en 1443), dans « Anuarul Institutului de Istorie din Cluj », tome IX, 1966.

mains situés à l'est et au sud des Carpates. Il mena une politique ferme, comme le fera plus tard Etienne le Grand, en vue de placer des princes qui lui étaient fidèles et alliés. Aussi croyons-nous que Iancu reconnu comme prince de Valachie Vladislav « le Valaque, proximus noster », comme il l'appelle dans un acte daté 20 juillet 1447, par lequel il demandait aux gens de la ville de Braşov de recevoir chez eux le prétendant chassé de Valachie¹². Cela, évidemment, dans l'attente d'une occasion favorable pour occuper le trône valaque, détenu alors par Vlad le Diable. Nicolas Iorga, qui a publié cette pièce, croyant que Vlad le Diable était mort à la fin de 1446, estimait que « Ladislaus Walahus » serait Vlad l'Empaleur, réfugié en Transylvanie après la mort de son père¹³. La précision apportée par le prof. Fr. Pall sur la mort de Vlad le Diable ne laisse plus planer l'ombre d'un doute quant à l'identité du prétendant : c'est le futur prince Vladislav II, fils de Dan II. Vlad l'Empaleur n'aurait pas eu de raison de s'enfuir en Transylvanie, alors que son père régnait et encore moins si Vlad le Diable avait été mis à mort, peu de temps avant, par Iancu de Hunedoara. On sait d'ailleurs de manière précise qu'à cette date lui et son frère Radu étaient otages chez les Turcs.

Nous croyons par conséquent que Vladislav monta sur le trône de Valachie dès les premiers jours de décembre 1447 (après le 4 et avant le 10). Il sera un allié fidèle de l'illustre croisé de sang roumain, qui imposera aussi en Moldavie, au printemps de l'année 1448, un prince qui lui était apparenté : Pierre II, marié à l'une de ses sœurs. Ainsi, à l'été de 1448, Iancu de Hunedoara contrôlait en fait les trois pays roumains.

La présence de Vladislav en Valachie est attestée pour la première fois par un document du 7 août 1448¹⁴. Ceci ne signifie pas qu'il fût monté sur le trône à cette date. C'est à cette période qu'appartient un acte de l'an du monde 6956 (1^{er} septembre 1447 — 31 août 1448) par lequel Vladislav et le boyard Dragomir Manev font don de reliques au monastère de Saint Etienne aux Météores¹⁵. Il est encore mentionné lors d'événements particulièrement importants, que nous analyserons plus loin. Enfin, nous ne connaissons pas de document, interne ou externe, qui parle d'un changement de règne en Valachie dans les premiers mois de l'année 1448. En présence de ce silence unanime des sources, il faut en conclure que Vladislav régna paisiblement durant tout ce laps de temps.

II. La seconde question, que nous nous proposons de discuter, concerne la personne même du prince valaque qui participa à la bataille de Kossovo, le mystérieux voïévode Dan.

Précisons-le dès le début, la seule source qui lui donne ce nom est la chronique de Chalcokondyle¹⁶. D'autres sources n'indiquent pas le nom du prince, ou bien, comme c'est le cas des chroniques turques, elles l'appellent *Danoglou*, ce qui modifie entièrement l'optique selon laquelle le problème doit être considéré. Une analyse détaillée de toutes les sources nous a mené à la conclusion que *Vladislav II, fils de Dan II, est le prince valaque qui participa en personne, aux côtés de Iancu de Hunedoara, à la bataille de Kossovo*. Le nom de Dan que lui donne Chalcokondyle se réfère à son père, le chroniqueur ayant voulu désigner Vladislav à l'aide d'un patronyme, de même que *Drăculea*, désignera aussi bien Vlad l'Empaleur que

¹² Hurmuzaki-Iorga, XV-1, p. 34, n° LVIII; voir N. Iorga, *Îndreptări și întregiri la istoria românilor după acte descoperite în arhivele săsești. I. Braşovul* (Corrections et additions à l'histoire des Roumains d'après les documents découverts dans les archives saxonnes I. Braşov), dans « Analele Academiei Române », *Memoriile Secției Istorice*, s. II, tome XXVIII, Bucarest, 1905, p. 110.

¹³ N. Iorga, *Îndreptări...*, loc. cit.

¹⁴ Fr. Pall, *Intervenția...*, p. 1060 et note 6.

¹⁵ Voir *Documenta Romaniae Historica*, B. Țara Românească (Valachie), vol. I, Bucarest, 1966, p. 505 n° B; P. Ș. Năsturel, *Aperçu critique des rapports de la Valachie et du Mont Athos des origines au début du XVII^e siècle*, dans la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes », II, n°s 1-2, 1964, p. 98 et note 19.

¹⁶ Laonic Chalcokondyles, éd. V. Grecu, Bucarest, 1958, p. 210.

Radu le Bel, fils tous les deux de Vlad le Diable (Dracul)¹⁷. Et voici les preuves que nous pouvons invoquer à l'appui de notre affirmation :

1) Une lettre du 7 août 1448, que Iancu de Hunedoara, alors à Rupea (entre Sighişoara et Braşov, en Transylvanie) en route vers le Banat afin de partir pour Kossovo, adressa aux gens de Braşov, renferme un passage d'une importance exceptionnelle. Recommandant aux gens de Braşov d'accorder l'hospitalité à un hôte de marque, Iancu en parle comme étant « l'illustre prince Vladislav (Wladislaus) le voïévode transalpin », qui venait vers lui « pour le bien du royaume et l'intérêt de toute la chrétienté »¹⁸. Dans quel but Vladislav II se rendait-il chez Iancu, sinon pour mettre au point les derniers détails de sa participation à la campagne de Serbie? Le 1^{er} août Iancu écrivait au roi de Pologne Casimir IV qu'il était prêt à partir pour la Serbie¹⁹. Le 8 août il était déjà en route, de même le 14²⁰. Comment expliquer le rapprochement avec Vladislav juste à ce moment, si Iancu avait eu sous la main un prétendant du nom de Dan dans les rangs de son armée? Et comment Iancu aurait-il pu remplacer Vladislav en Valachie, alors qu'il avait réussi à grand'peine à arrêter par la voie diplomatique une expédition en Moldavie du roi de Pologne, désireux d'étendre sa suzeraineté sur Pierre II?²¹. Ce dernier devra prêter hommage au souverain polonais le 22 août 1448, à titre de compensation pour la cession de Kilia (aujourd'hui Chilia Veche, dép. de Tulcea) consentie à Iancu de Hunedoara²². La lettre du 8 août 1448 montre que le but de l'entrevue de Vladislav II et de Iancu était « le bien du royaume » et « l'intérêt de toute la chrétienté ». Quelle allusion plus directe aurait-on pu faire aux événements qui allaient suivre?

2) On connaît une lettre non datée de Vladislav II aux gens de Braşov (écrite vers 1449—1452), dans laquelle le prince valaque se plaint de l'injustice que Iancu de Hunedoara a commise à son égard en lui prenant les fiefs transylvains d'Amlaş et de Făgăraş. Et le voïévode de justifier en ces termes son mécontentement : « Or donc, bonnes gens, ce que moi j'ai conclu avec vous, je m'y conforme, mais, mes frères, je suis mécontent, étant donné que je n'ai pas de tranquillité, malgré les services que j'ai rendus et tout le sang que nous avons versé, moi et mes boyards et mon pays, pour la sainte couronne et pour le pays hongrois et pour les chrétiens. Et tout ce que j'ai juré, moi, avec mon père, le voïévode Ionăş, lui il n'en a pas tenu compte, et mes services non plus il ne les a pas aimés. . . Mais s'il foule aux pieds la promesse et les serments qu'il a conclus avec moi et s'il viole mes services, Dieu se vengera de celui qui ne respecte pas la justice. Et Ma Seigneurie, dans la nécessité où je suis, n'abandonnera ce qui est à elle qu'avec la tête. Même si je sais que je vais périr honteusement, ce que je pourrai je le ferai, et que Dieu récompense et voie que je suis dans la nécessité »²³. Comment Vladislav aurait-il écrit la phrase que nous avons soulignée s'il n'avait pas participé à la bataille de Kossovo, car, après, il n'y est plus d'autres luttes avec les Turcs? Comment pouvait-il parler de sang versé avec ses boyards et tout son pays aux côtés de la Hongrie, cela, évidemment contre les Turcs, car ce n'est qu'ainsi que l'on peut entendre le passage relatif à la chrétienté. Certes, les gens de Braşov savaient pertinemment à quoi se référaient ces paroles. C'est pourquoi le prince roumain ne sentit pas la nécessité d'être plus explicite.

¹⁷ Volr P. Ş. Năsturel, *loc. cit.*

¹⁸ Fr. Pall, *Intervenţia...*, p. 1060 et note 6.

¹⁹ P. P. Panaitescu, *Legăturile moldo-polone în secolul XV şi problema Chiliei* (Les rapports moldo-polonais au XV^e siècle et le problème de Kilia), dans la « Romanoslavica », III, Bucarest, 1958, p. 104.

²⁰ Volr un acte du 12 août de Mediaş, apud Ilie Minea, *Pierderea Amlaşului şi Făgăraşului* (La perte d'Amlaş et de Făgăraş), dans « Convorbiri Literare », XLVIII, 1914, p. 278.

²¹ P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 105—106.

²² La cession de Kilia a eu lieu en juin—juillet 1448.

²³ I. Bogdan, *Documente privitoare la relaţiile Ţării Româneşti cu Braşovul şi cu Ţara Ungurească în sec. XV şi XVI* (Documents relatifs aux relations de Valachie avec Braşov et la Hongrie au XV^e et XVI^e siècles), vol. I, Bucarest, 1905, p. 85—87.

3) L'impression ci-dessus se trouve complétée heureusement par un document interne de 6 mai 1492 émanant du prince Vlad le Moine et qui a été mis en valeur récemment dans la question qui nous préoccupe²⁴. Ce document confirme aux grands boyards Bran, Radul le spathaire et Pierre le chambellan, propriétaires à Polovragi et ancêtres de la famille Pîrlîanu, l'achat d'une terre « à Bălești, la part de Tolan, car Dan Oteșanul l'a obtenue du temps de Vladislav le voïevode, de Kossovo »²⁵. L'importance exceptionnelle de l'acte en question a échappé aux chercheurs, jusqu'à ce qu'il a été invoqué comme preuve décisive de la participation des Roumains à la bataille de Kossovo. Mais toutefois on n'a pas exploité cette information au maximum, pour en tirer la preuve concluante que Vladislav II avait commandé à cette journée l'armée valaque. En effet, comment Vladislav aurait-il pu récompenser les faits d'armes d'un boyard, s'il n'y avait pas lutté lui aussi à la tête de ses troupes ? Si l'hypothétique Dan avait commandé, lui, l'armée valaque, pourquoi est-ce Vladislav II et non ce Dan qui a récompensé l'un des participants à la bataille ? Et encore une question : comment le prince aurait-il pu donner à son boyard une part de village à Bălești-sur-Jiu (dép. de Gorj), si l'Olténie s'était trouvée sous la domination de ce Dan, comme le suppose le prof. Fr. Pall ? Du reste, ce boyard lui-même était d'Olténie, car son nom dérive très probablement de celui du village d'Oteșani, dans le dép. de Vilcea.

Ce sont là tout autant de preuves convaincantes et qui plaident spontanément en faveur de Vladislav II, prince qu'il faut voir dorénavant sous un tout autre jour qu'on ne l'a fait jusqu'ici. L'hypothèse que Dan, le voïevode valaque mentionné par Chalcocondyles, serait Vladislav II, ne doit plus être considérée que comme une solution hybride, et l'on peut reprendre l'idée timidement avancée par Iorga en 1901 et abandonnée par la suite, que le prince roumain de Kossovo peut être « le fils de Dan II (1422 — 1431), et celui-ci serait Vladislav, qui n'oublie pas de faire mention du nom de son père »²⁶.

III. Nous avons réservé pour la fin la discussion de la principale source qui a donné cours à l'idée que Vladislav II n'a pas participé à la bataille de Kossovo. N. Iorga, qui l'a discutée dès 1897, admettait que Vladislav était sur le trône en 1448, mais qu'il demeura neutre, tandis que Dan aurait conduit personnellement les forces de Valachie. Cette source résout le problème de savoir qui occupait le trône de Valachie de septembre à novembre 1448. Il s'agit d'une lettre que Vladislav II aurait adressée aux gens de Brașov le 31 octobre 1448 de Tirgoviște — la capitale du pays — par conséquent moins de deux semaines après la bataille. Or, il ressort clairement de cette lettre que le prince ne participa pas à lutte. Vu son importance hors pair, nous la reproduisons *in-extenso* :

« Providi et honesti viri, fratres et amicis nobis sincere dilecti. Scire damus vobis quomodo egregius vir Nicolaus de Vizakona scribit nobis ad eum accedere vellemus, donec magnificus Johannes, regni Hungarie gubernator, veniret de bello. Hoc ideo facere non possumus, quia feria tercia proxime preterita frater nayph de Nicopolio pervenit ad nos, certissime dixit, quomodo Omrath, dominus Turcorum, in tres diebus sine omni intermissione contra ipsum dominum Iohannem gubernatorem pugna(m) habuisset, ultima die inter curros taboritarum inclusisset, pedester solus imperator inter yanicaros descendisset et omnes extra et intra currus taboritarum percussissent et interfecissent. Si veniremus nunc ad eum, Turci statim nos et vos destruere possent. Ideo petimus vos sedentes pacifice quatenus habeatis pacenciam, donec videmus processus ipsius domini Iohannis. Dubium est de vita ipsius ; si autem evaserit de bello liber, secum conveniemus, bonam pacem faciemus ; si autem nunc nobis contrari fueritis si quid tantum fiet, sint in detrimenta animarum vestrarum et periculum ;

²⁴ St. Andreescu, *op. cit.*

²⁵ *Documenta Romaniae Historica*, I, p. 367—368, n° 229.

²⁶ N. Iorga, *Studii și documente* (Etudes et documents), vol. III, Bucarest, 1901, p. XXIX ; la dernière chronologie des princes de Valachie a éliminé Dan III (voir *Documente privind istoria României, Introducere*, vol. I, Bucarest, 1956 — auteur I. Ionașcu).

coram Deo respondeatis. Datum in Tergovistia, in Vigilia omnium sanctorum, anno Domini etc. XLVIII^o Wlad, parcium Transalpinarum wayvoda, frater vester in omnibus »²⁷.

Comme on le voit au premier coup d'œil, l'auteur de la lettre n'a pas pris part à la bataille de Kossovo (17 — 19 octobre). Il venait d'apprendre des détails sur la lutte trois jours plus tôt (28 octobre), de la bouche du *naïp* de Nicopolis, qu'il appelle « frère » (ou bien s'agit-il du frère de ce dernier ?) D'où vient donc cette familiarité entre le protégé de Iancu de Hunedoara et l'assistant du *cadi* de Nicopolis ? Commentant le document, Nicolas Iorga remarquait avec raison que « le ton de la lettre est celui d'un autocrate »²⁸.

Son passage le plus curieux est celui qui concerne les relations avec Iancu de Hunedoara. Le prince parle de la paix qu'il va conclure avec lui, si Iancu s'en retourne vivant. De quelle paix pouvait-il être question ? La lettre est munie de signes de validité concluants et elle est conservée dans l'original : il ne saurait donc s'agir d'un faux. L'ayant analysée de plus près, nous avons abouti à la conclusion que *son auteur n'est pas Vladislav II et ne pouvait pas l'être, à la lumière de ce qui précède. L'auteur, le voïévode Vlad, et non Vladislav, est le futur prince Vlad l'Empaleur (1456—1462, 1476 — 1477), qui a donc occupé le trône pour un court règne inconnu jusqu'ici des historiens.* Et voici les preuves que nous invoquerons :

1) Tout d'abord, la lettre est signée *Vlad voïévode*. Or Vladislav II signe toujours de la forme entière de son nom, tandis que ses contemporains l'appellent *Vladislav* eux aussi. En revanche, Vlad l'Empaleur signera tous ses actes *Vlad*. Jamais, hormis quelques exceptions appartenant aux années 1475 — 1476 (quand d'ailleurs il n'y avait plus de personnage portant ce nom sur le trône princier de Valachie)²⁹, il ne sera appelé Vladislav, et la forme complétée du nom de l'auteur de la lettre, *Vlad(islav)* qui appartient à Iorga et Ion Bogdan, ne correspond pas à la diplomatique, mais aux connaissances d'histoire des éditeurs qui savaient qu'en 1448 le voïévode de Valachie portait le nom de Vladislav. Les contemporains distinguaient, du reste, fort bien entre ces noms, quoique Vlad est la forme simplifiée de *Vladislav*. De même *Laiotă*, autre dérivé de *Vlad*³⁰, n'a jamais été écrit autrement que *Laiotă*.

2) Les informations sur la bataille de Kossovo ont été portées à la connaissance du prince par le *naïp* de Nicopolis, qu'il appelle *frère*. Comment Iancu de Hunedoara aurait-il placé sur le trône de Valachie un parent ou un proche du dignitaire turc de la frontière du Danube, alors qu'il appelle lui-même Vladislav, en 1447, *proxtimus noster* ? Et ce n'est pas tout : comment Vladislav pouvait-il connaître le résultat de la bataille de la bouche d'un Turc et non de quelque espion à son service ou à celui des villes saxonnes de Transylvanie, à supposer que le prince ne participa pas à la campagne ? Et s'il ne participa pas à la bataille, comment aurait-il pu se maintenir sur le trône de Valachie jusqu'en 1456, donc huit ans de suite, ayant un ennemi de la taille de Iancu de Hunedoara ?

3) A côté des preuves fournies par l'analyse diplomatique de cette lettre, il existe encore une suite de faits, relatés par d'autres sources, qui, interprétées *cum grano salis*, mènent à la conclusion que nous venons d'énoncer, que *Vlad l'Empaleur était le prince qui se trouvait à Ttrgoviste le 31 octobre 1448.* C'est ainsi qu'il existe une lettre de Constantinople, du 7 décembre 1448, rédigée en français³¹. Après le récit du déroulement de la bataille de Kossovo,

²⁷ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 314—315.

²⁸ N. Iorga, *Studii și documente*, vol. III, p. XXIX ; Nicolas de Vizakona (Ocnele Mari, en Transylvanie) était le vice-voïévode de Transylvanie. La crainte de Vlad l'Empaleur de ne pas être chassé par les Turcs est tout à fait explicable ; à peine monté sur le trône à l'aide des Turcs, il ne pouvait pas risquer un rapprochement des gens de Braşov.

²⁹ I. Bogdan, *op. cit.*, p. 322—324 ; Hurmuzaki-Iorga, XV—1 mais toujours avec la spécification : « Wladislaus Dracula » ou « Dracula ».

³⁰ Emil Petrovici, *Numele de persoană « Laiotă » în toponimia românească* (L'anthroponyme « Laiotă » dans la toponymie roumaine), dans « Romanoslavica », III, Bucureşti, 1958, p. 17—18.

³¹ Publiée par N. Iorga, *Les aventures « sarrazines » des français de Bourgogne au XV^e siècle*, dans « Mélanges d'histoire générale publiés par C. Mănescu », vol. I, Cluj, 1927, p. 44—45.

on y lit ceci : « Item, environ de XX jours après la bataille, le Grant Turc bailla à l'un de ses amiraux, lequel estoit fils au seigneur de la Valacquie et est crestyen malvais, environ XXX mille Turs adfin que ledict fils du Valacque se tirast vers le pays de la Valacquie pour à forche le conquerir et s'en feist seigneur, et le mettre en l'obeissance du Turc. Ytem, ycelles nouvelles vindrent à la congnoissance dudit Blanc prestement, et très hastivement assamble gens comme il en pot finer et tire vers le pays de la Valacquie. Et trouva le fils du Valacque atout ses Turs. Ils se mirent en ordonnance de l'un consté et de l'autre, et y eult très grosse bataille. En la fin furent les Turcs desconfis. Et y en mourut en la plache XX mille Turs et le fils du Valach pris, et, incontinent que il fu pris, le Blanc lui fist crever les deux iex, et puis lui fist transchier la teste. Et maintenant le Blanc est seigneur de toute la Valacquie, qui est ung tres grand pays ».

La lettre fourmille en confusions entre des événements plus ou moins récents groupés ensemble à cause, probablement, de la similitude des situations ³². Nous ne pouvons cependant pas être d'accord avec l'opinion du prof. Pall que ce passage concernerait des événements de 1447, à savoir le meurtre de Vlad le Diablc (Dracul) ³³. Le document renferme un grain de vérité, qui, à notre avis, est le suivant : un fils de prince valaque, réfugié chez les Turcs, essaye, avec l'aide ottomane, d'occuper le trône de Valachie, en l'absence du prince du pays, parti guerroyer avec son armée en Serbie. Au bout d'un certain temps, le prince s'en retourne, accompagné très probablement de troupes transylvaines de Iancu de Hunedoara, et chasse l'usurpateur. En revanche, les détails sont erronés. Le 7 décembre 1448, date indiquée par la lettre, « le Blanc » = Iancu de Hunedoara se trouvait encore à Semendria (Smederovo), où le retenait Georges Branković, despote de Serbie, qui le libérera le 20 décembre seulement ³⁴. La décapitation du prétendant, placée par d'autres sources, comme Dlugosz et Thurócz, en même temps que le meurtre de Vlad le Diable par Iancu de Hunedoara, en 1447, semble cependant être un fait réel ³⁵. Quant à la personne de ce prétendant de 1447, on ne peut rien avancer de certain. A notre avis, il pourrait s'agir du fils aîné de Vlad Dracul, Mircea, dont on a cru, à tort, qu'il serait mort en 1442 et qui aurait commandé en 1447 un contingent turc aux côtés de son père, dans la lutte contre Iancu de Hunedoara et Vladislav II ³⁶.

De toute manière, le fils de prince valaque qui tente un coup d'Etat en l'absence de Vladislav II, porte une épithète dans la lettre envoyée de Constantinople qui nous fait songer immédiatement à Vlad l'Empaleur : il était « crestyen malvais », donc orthodoxe, et il était émir du sultan Mourad. Cette situation concorde parfaitement avec les données de l'histoire qui montrent que Vlad l'Empaleur avait été otage des Turcs à partir de 1444 au moins ³⁷.

4) Les chroniques turques racontent elles aussi cette tentative et rappellent également le nom du prétendant : *Vlad l'Empaleur*. C'est ainsi que les chroniques anonymes *Tevarih-i al-i Osman*, contemporaines des événements, enregistrent le fait très exactement, même si elles le

³² C'est d'ailleurs l'opinion du prof. Pall. *op. cit.*

³³ Idem, *ibidem*, p. 1056 et note 2.

³⁴ Chalcokondyles décrit avec force détails les péripéties de Iancu après la bataille.

³⁵ N. Iorga, *Studii și documente*, III, p. XXIX.

³⁶ Il était vivant le 7 août 1445 (cf. *Documenta Romaniae Historica*, vol. I, p. 173—175. Je me demande si le nom de *Stančiu* que Dlugosz prête au prétendant tué ne serait une confusion avec les événements racontés par Nicolaus Olahus, *Hungaria*, I, chap. XII, par. III.

³⁷ *Enchienes chroniques d'Engleterre*, par Jehan de Wavrin, seigneur du Forestel, choix de chapitres inédits, annotés et publiés pour la Société de l'histoire de France par m-lle Dupont, II, Paris, 1859 ; republiée par William Hardy, dans les publications de Master of Rolls, « Recueil des chroniques et anciennes istories de la Grant Bretagne, à présent nommé Engleterre », V, Londres, 1891 ; chez nous Iorga, *Cronica lui Wavrin și români*, (La chronique de Wavrin et les Roumains), dans « Buletinul Comisiunii Istorice a României », VI, Bucarest, 1927, p. 63 ; voir aussi les chroniques turques citées dans la traduction roumaine de M. Guboglu et Mustafa Mehmet, *Cronici turcești privind țările române. Extrase* (Extraits des chroniques turques concernant les pays roumains), vol. I, Bucarest, 1966.

placent en 1449 : « L'année suivante (après Kossovo), étant à nouveau parti, il (= le sultan Mourad) fit construire la forteresse de Ierkökü (Giurgiu). De là, il fit des incursions en Valachie et y mit comme bey l'Empaleur, fils de Dracul, il lui donna un étendard et un *hillat* (cafetan), en lui accordant toutes sortes de faveurs. Après quoi il l'envoya avec les *akindjis* qui s'en allèrent l'installer *bey* à la place de son père »³⁸.

Un autre chroniqueur turc, Lütfi pacha, qui vécut au XVI^e siècle mais a utilisé des sources de première main aujourd'hui disparues, parle avec encore plus de précision de l'installation de Vlad l'Empaleur sur le trône. Après Kossovo, le sultan Mourad « cette année-là n'alla plus en expédition ; il fit faire pour la seconde fois la forteresse de Giurgiu. De là, il donna la permission de faire une incursion en Valachie et il mit comme prince en Valachie l'Empaleur fils de Dracul. Et s'en étant retourné, il s'établit à Andrinople l'an 853 de l'Hégire »³⁹. L'année 853 de l'Hégire correspond à l'intervalle du 24 février 1449 au 13 janvier 1450. Mais la concordance des chroniques turques avec les dires de l'auteur de la lettre de Constantinople ne saurait être une simple coïncidence : elles se réfèrent les unes comme les autres au même fait, survenu aux alentours de la date de la bataille de Kossovo : l'occupation du trône de Valachie par Vlad l'Empaleur avec l'appui des Turcs. La composition de cette armée nous est précisée par Orudj bin Adil, un contemporain des événements, qui affirme qu'il s'agit de l'armée de Roumélie commandée par le *beylerbey* Karadja-bey, qui remit d'abord en état la forteresse de Giurgiu⁴⁰.

Pour nous, ces arguments sont tous de nature à déterminer la physionomie des faits que nous venons de reconstituer dans le temps et dans l'espace. Nous le répétons, notre reconstitution ne touche qu'aux lignes générales, sans prétendre déchiffrer tous les détails, chose impossible dans l'état actuel de nos connaissances.

Il ne nous reste plus à clarifier qu'une seule chose : la durée du court règne de Vlad l'Empaleur pendant l'automne de 1448. Aux dires des chroniques turques, le sultan Mourad demeura sur le champ de bataille trois jours encore après qu'elle eût pris fin et, le quatrième jour, soit le 23 octobre, il se mit en route pour Andrinople. C'est le départ indiqué par les chroniques ottomanes et qui forme le terme *ante-quem* de l'expédition de Vlad et de son intronisation à Tirgoviște. Le moment de ce fait nous semble être la fin du mois de septembre, quand l'armée chrétienne passa le Danube, Iancu de Hunedoara par Kubin, le 28 septembre, et l'armée valaque par Severin probablement dans le même temps. La région de Nicopolis paraît avoir été pillée par des détachements roumains, ce qui provoqua la riposte des *beys* de frontière. Les sources narratives turques racontent en détail ces escarmouches, qu'elles présentent comme autant d'éclatantes victoires contre les *glaiours* : le sultan Mourad était prêt à partir contre Iancu quand « l'armée de la Valachie, qui avait de noirs desseins, partit vers Nicopolis avec l'intention de piller de ce côté-là. Ensuite, les *beys* de frontière, Firuzbeioğlu Mehmed *bey* et Hassan *bey* ont attaqué avec quelques milliers d'*akindjis* par l'arrière l'armée de Valachie qu'ils ont taillée en pièces »⁴¹. Néanmoins, le voïevode Vladislav II continua sa marche vers Kossovo, tandis que, très probablement, une incursion audacieuse donnait le trône à Vlad l'Empaleur.

La fin de ce règne de Vlad l'Empaleur nous échappe encore. Le 7 décembre, on l'a vu, on savait à Constantinople qu'il avait pris fin. Comme les nouvelles de Tirgoviște à Constantinople arrivaient normalement en six ou sept jours⁴², on peut supposer que Vlad fut renversé

³⁸ M. Guboglu et Mustafa Mehmet, *op. cit.*, p. 185.

³⁹ Idem, *ibidem*, p. 243—244.

⁴⁰ Idem, *ibidem*, p. 58.

⁴¹ Idem, *ibidem*, p. 185 (les chroniques anonymes *Tevarih-i al-i Osman*) voir aussi Orudj bin Adil et Lütfi paşa ; un acte de 1449 dans Hurmuzaki, I—2, p. 760—761.

⁴² C. C. Giurescu, *Rectificări și precizări la cronologia domniilor fanariote* (Corrections et précisions à la chronologie des règnes phanariotes), dans « Revista Istorică Română », X, 1940, p. 379 ; des cas de célérité inhabituelle dans le même, *Istoria Românilor*, (Histoire des Roumains), vol. III—1, Bucarest, 1946, p. 319, 323.

pendant le mois de novembre, probablement vers la fin du mois. Celui qui le chassa du trône fut manifestement Vladislav II lui-même, avec l'aide des débris de l'armée de Iancu de Hunedoara, ce qui a laissé croire que « le chevalier Blanc » aurait participé en personne à cette restauration. La disparition de Vlad qui se réfugia, paraît-il, en Moldavie alimenta les bruits qui circulaient quant à sa mort.



Pour réunir les conclusions de notre enquête, nous croyons avoir élucidé, en premier lieu, l'énigme que posait le voïévode Dan III, personnage inexistant, confondu par Chalcokondyles avec le prince de Valachie Vladislav II, fils de Dan II. Vladislav a participé, à la tête d'une armée valaque importante, à la bataille de Kossovo, aux côtés de Iancu de Hunedoara. Pendant son absence, son trône fut occupé, avec l'appui des Turcs, par Vlad l'Empaleur, et il s'y maintint pendant les mois d'octobre et de novembre 1448. Ce règne de Vlad était totalement inconnu jusqu'ici. Il s'en est conservée la lettre qu'il adressa aux gens de Braşov le 31 octobre 1448 ; ce document ne saurait plus, en effet, être attribué à Vladislav II. Les résultats des recherches du prof. Pall et des nôtres permettent de préciser comme suit la chronologie des princes de Valachie en 1447 — 1448 : Vlad Dracul, 1436 — 1442, 1443 — 1447 (après le 23 nov. — avant 4 déc.

Vladislav II, 1447 (après le 4 déc.) — 1448 (fin septembre).

Vlad l'Empaleur 1448 (commencement octobre — novembre).

Vladislav II 1448 (novembre) — 1456.

Matei Cazacu

TOLERANZ UND INTOLERANZ BEI DEN RUMÄNISCHEN GRENZERN IN SIEBENBÜRGEN

Der neuernannte kommandierende General in Siebenbürgen, Adolf Niklas Buccow, sah sich genötigt am 7. April 1761, zwei Tage nach seiner Ankunft in Hermannstadt, eine vierzigköpfige Delegation zu empfangen, die ihm eine Denkschrift im Namen „aller Rumänen aus Siebenbürgen“ überreichte. Sie forderte Religionsfreiheit und freies Geleit für Sofronie. Dieser fand sich dann selbst am 1. Mai bei Buccow zu einer Unterredung ein, die jedoch ergebnislos verlief. Der General war bedacht nur kleine Zugeständnisse zu machen um der katholischen Kirche weitere Einbußen zu ersparen und versuchte durch eine Konkribierung der unierten und orthodoxen Konfessionsangehörigen die griechisch-katholische Kirche zu konsolidieren. Das Ergebnis dieser Zusammenschreibung war aber wenig zufriedenstellend, es lautete: 127 712 orthodoxe und nur 25 174 unierte Familien¹. Trotz diesem Tatbestand begünstigte Buccow bei der Neuverteilung der Kirche die Unierten und ließ mehrere orthodoxe Klöster im Altal, im Komitate Hunedoara und im Albenser Komitat zerstören². „Man hatte es bereits als Grundsatz angenommen“, schreibt der königliche Rat G. M. Herrmann, „daß die Walachen der Nation und Religion nach bloß unter die Gelittenen gehörten, mithin der Hof in Absicht auf dieselben an die Landesgesetze, wo die Kirchen denjenigen, die der Zahl nach am stärksten seien, überlassen würden, nicht gebunden sei, sondern ihre Verteilung bloß von der Willkür des Generals abhängen“³. In Fogarasch, wo der Hofkommission die Kirchenschlüssel von den Ältesten verweigert wurden, ließ Buccow die Kirche mit Gewalt vom unierten Bischof einweihen. Die Widersetzlichkeit der „Bătrini“ bestrafte er mit Geldes- und Leibesstrafen oder Landesverweisung⁴.



Im Hofkriegsrat hatte sich dann in den nächsten Jahrzehnten eine tolerantere Linie bemerkbar gemacht, die sich aber in Siebenbürgen nur schwer durchsetzen konnte. Während das Protokoll vom 22. August 1762 der gemischten Kommission des Hofkriegsrats und der Siebenbürgischen Hofkanzlei es noch als wünschenswert bezeichnete, nur griechisch-katholische (unierte) Rumänen als Grenzer aufzunehmen, war der Hofkriegsrat fünf Jahre später nicht gewillt den schon mißlichen Bestand der siebenbürgischen Militärgrenze noch durch religiöse Animositäten zu verschlechtern. Aus diesen Erwägungen rückte der Hofkriegsrat von den Bestrebungen ab, den Aufbau der Grenzregimenter mit der Ausbreitung des Katholizismus zu verknüpfen. Er trat für religiöse Toleranz im siebenbürgischen Grenzgebiet ein und

¹ S. Dragomir, *Istoria desrobirii religioase a Românilor din Ardeal*, Bd. II, S. 284.

² D. Prodan, *Supplex libellus Valachorum*, Bukarest, 1967, S. 213–218; G. M. Herrmann, *Das alte und neue Kronstadt*, Kronstadt, 1883, Bd. I, S. 242–246.

³ G. M. Herrmann, a.a.O., Bd. II, S. 252.

⁴ *Ebenda*, Bd. II, S. 254.

mißbilligte, daß man in Wien die orthodoxen Rumänen an schwarze. Zu den selben Erkenntnissen war General Hadik gekommen als er aus Siebenbürgen abberufen wurde. „In der Unionsbeförderung werden, zuweilen so gestellte Mittel zur Hand genommen, welche dieselbe mehr gehässig mache, denen nicht unierten Walachen zu gegründeten Beschwerden, und Repressalien, nemlich aber, gar zum landverderblichen Aussiedeln Anlaß geben. Mithin wäre sowohl zum Besten der Religion, als des Staates, wenn alle öffentliche Gewalt und widerrechtliche Verkürzung entfernt, dagegen aber ein mit Bescheidenheit und Standhaftigkeit beseelter Eifer, gute Beispiele und ohnverminderter Unterricht als Werkzeuge gebraucht würden.“⁵

Seine Konfessionsstatistik enthält folgende Angaben;

Katholiken	93 135
Unierte	119 230
Lutheraner	130 884
Kalviner	140 042
Ariener	28 647
Orthodoxen	558 070 ⁶

Leider fehlen Hinweise auf die Konfession in der Militärgrenze, doch erlauben statistische Daten vom Beginn des 19. Jahrhunderts auch diesbezügliche Schlüsse auf das Verhältnis der einzelnen Konfessionen in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts. Während das 2. Regiment im Nordosten Siebenbürgens, überwiegend aus Unierten — griechisch-katholischen Grenzern — bestand (11 834) und nur 2 438 Orthodoxe zählte, bildeten die Nichtunierten (3 610) beim 1. Regiment längs der Südgrenze, fast die Hälfte der Unierten (6 842) Soldaten⁷. Hier mußten die höheren Militärs feststellen, daß ein Verzicht vor allem auf die sozial wie kulturell höchstehenden „boerones recentiores“ aus dem Altal und glaubensbewußten „Puschkaschen“ aus dem Gebiet von Hunedoara die Existenz des Verteidigungsgürtels in Siebenbürgen gefährden würde.

Der Staatsrat billigte daher den Schlußbericht Hadiks, daß ein bloßes Vermehren der Katholiken kein Gewinn bedeute und von Leuten, die nur wegen materiellen Vorteilen überträten, kein Religionseifer zu erhoffen sei. Staatsrat Borici fugte noch hinzu: „Schädlich halte ich allen Zwang, denn damit wurde das Übel gereizt, welches man beheben will und seiner Natur nach nicht anders, als nach und nach beheben kann“⁸. Der Hof mußte auf die Fiktion verzichten, die griechisch-katholische Kirche umfasse die Gesamtheit der Siebenbürger Rumänen. Utilitäre und bevölkerungspolitische Interessen waren wohl die Hauptkompetenzen solcher Erkenntnisse, die dann später die Abfassung des Toleranzediktes (1781) veranlaßten. Es ist aber keineswegs der Nützlichkeitsgedanke allein, welcher die Toleranz als solche, wie auch den Umfang ihrer Anwendung bestimmte, sondern das übereinstimmende Zusammenwirken der josephinischen religiösen und politischen Zielsetzungen. Was hierbei besonders ins Gewicht fiel, war das Zusammentreffen religiöser Erlösungshoffnungen mit jenem

⁵ M. Bernath, *Die Errichtung der siebenbürgischen Militärgrenze und die Wiener Rumänenpolitik in der frühjosephinischen Zeit*, in „Südost-Forschungen“, München, 1960, Bd. XIX, S. 181—182; der Bericht Hadiks findet sich im Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Staatsratsakten 2031/1767; über die konfessionelle Struktur in der Militärgrenze zu Beginn des 19. Jh. handelt J. Benignis *Statistische Skizze der siebenbürgischen Militärgrenze*, Hermannstadt, 1816, S. 6, 17.

⁶ Vgl. auch *Bericht Generals Hadik*, im Arhivele Statului Sibiu, Fond Rosenfeld I6—8 (36), S. 283—298, Kopie.

⁷ Haus-, Hof- und Staatsarchiv Wien, Staatsratsakten 2946/1767, vgl. G. A. Schuller, *Samuel von Brukenthal* (Buchreihe der Südostdeutschen Historischen Kommission, Bd. 18), München, 1967, Bd. I, S. 199; gegen solche Erkenntnisse monierte später die siebenbürgische Hofkanzlei, ihr „war die Toleranz Josephs II, ein Dorn im Auge“, C. Hock, H. J. Biedermann, *Der österreichische Staatsrat*, Wien, 1868, S. 355.

⁸ G. A. Schuller, a.a.O., S. 199.

Fortschrittsglauben, den der Josephinismus und das josephinische Reformwerk verbreitet hatten.⁹

„Durch das von seinem Throne ergangene Toleranzedikt“, sagte ein sächsischer Zeitgenosse, G. M. Herrmann, „wurde von nun an nicht mehr die Religion, sondern bloß persönliche Verdienste für den Maßstab in Beförderungen erklärt. Entzückungen und Segenswünsche für das Leben eines Monarchen, dessen erste Schritte mit Aufklärung und Unparteilichkeit bezeichnet wurden, füllten nunmehr die Stelle der Seufzer aus, womit die Nation ihr bisheriges Schicksal beweist hat“¹⁰.

*Römisch oder Lutheraner
Jedem bleibt sein Gewicht
Kaufmann oder Franziskaner
Dies verkehrt die Wege nicht*

stellt der *Neue verbesserte und alte Kalender* fest¹¹.

Toleranz war eines der großen Schlagworte der Aufklärung. Der Ruf der um ihres Glaubens willen Verfolgten wurde zur Forderung der Vorkämpfer für die Freiheit des Gewissens. Toleranz und Aufklärung sind Begriffe, die zusammengehören; doch ebenso vielfältig und reich differenziert wie die Geistesbewegung der Aufklärung als solche ist auch die Entwicklung der Toleranz, je nachdem ob diese nur als Vorstufe für eine vollkommene und unbeschränkte Religionsgleichheit oder als Duldung im ursprünglichen Sinne des Wortes verstanden wird. Toleranz ist also in der philosophischen und letzten Endes religiösen Grundhaltung verankert, die sie zu üben bereit ist. Dies gilt auch für die staatliche Toleranzpolitik in Siebenbürgen.

Den Boden für die willkürliche Interpretierung des Toleranzediktes durch Offiziere der siebenbürgischen Grenzerregimenter bereitete aber bereits eine EntschlieÙung vom 13. September 1781 vor. Hier wurde erläutert was unter dem „Privatexercitium“ der Akatholiken im Gegensatz zu dem öffentlichen Religionsexercitium der „dominanten Religion“ gemeint war: Niemand sollte aus religiösen Erwägungen verfolgt werden, doch „will ich“, so heißt es, „um diese erklärte christliche Toleranz in Ausübung zu bringen, den Weg einer öffentlichen Kundmachung keinesdings einschlagen, folglich ist überall kein Patent oder sonstig öffentlich gedruckte Verordnung zu erlassen“. So ordneten auch Offiziere der siebenbürgischen Grenzerregimenter an, das Toleranzedikt nicht zu publizieren¹².

Es war also ursprünglich keine Publikation vorgesehen und es sollten nur Instruktionen an die Behörden erlassen werden. Doch ergaben sich daraus Mißverständnisse und in einem kaiserlichen Handbillet vom 13. Oktober 1781 gibt Joseph II. die Änderung seines Entschlusses bekannt, weil die Anordnung über die christliche Toleranz „bereits in Publico bekannt ge-

⁹ E. Turczynski, *Zur Frühgeschichte der Nationalbildung in Siebenbürgen* (Handschrift); eine Darstellung des gesamten Zeitalters der Aufklärung in West- und Mitteleuropa unter Berücksichtigung der österreichischen Sonderformen hat auch Fr. Valjavec verfaßt: *Geschichte der abendländischen Aufklärung*, Wien—München, 1916; H. Benedikt, *Der Josephinismus vor Joseph II.*, in: *Österreich und Europa, Festgabe für Hugo Hantsch zum 70. Geburtstag*, Graz—Köln, 1965, S. 183—301; einen Abschnitt über den Einfluß des Josephinismus auf die Orthodoxie des Habsburgerreiches hat Fr. Valjavec verfaßt in seinem Werk *Der Josephinismus, Zur geistigen Entwicklung Österreichs im achtzehnten und neunzehnten Jahrhundert*, 2. wesentlich erweiterte Auflage, Wien—München, 1945, S. 116—121; E. Winter, *Der Josephinismus* und F. Maaß, *Der Josephinismus. Quellen zu seiner Geschichte in Österreich 1760—1085*, 5 Bde (Fontes rerum Austriacarum. II. Abt. 71—75), Wien, 1951—1961; E. Zollner, *Bemerkungen zum Problem der Beziehungen zwischen Aufklärung und Josephinismus*, in *Österreich und Europa, Festgabe für Hugo Hantsch*, S. 203—219.

¹⁰ G. Herrmann, *Die Grundverfassung der Siebenbürger Sachsen und ihre Schicksale*, Offenbach, 1792, S. 254.

¹¹ Hermannstadt, 1785.

¹² T. Păcățian, *Contribuții la istoria românilor ardeleni în sec. al XVIII-lea*, in: „Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj 1924—1925, Bd. III, S. 166—167; *Verfügung des Hofkriegsrats*, 24.IX.1783, Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7).

worden sei, derselben aber eine ganz unechte Auslegung gegeben, und dem Volke irrige Begriffe beigebracht werden". Um nun „alle falschen Auslegungen und daraus entstehenden Irrungen zu beseitigen“, soll die Toleranz allgemein bekannt gemacht werden. Dieser Verfügung mußte sich auch die Siebenburgische Hofkanzlei beugen. Sie ließ das Toleranzedikt am 8. November 1781 in Siebenbürgen veröffentlichen¹³.

Zu vielen Spannungen im Grenzgebiet führte der sogenannte „Präklusivtermin“, der zunächst vorgesehen war. Durch diesen wurde der Übertritt Unierten zur „Nonunion“ beschränkt. Die Betroffenen mußten vor einer Kommission erscheinen, wobei der beisitzende geistliche Kommissar „die Unwissenden oder in ihren Grundsätzen Schwankenden mit milden Worten zu belehren und zur katholischen Lehre zurückzuführen“ hatte¹⁴. Durch ein kaiserliches Edikt wird die Aufgabe der Kommission klar umrissen. Die orthodoxen Rumänen können zum griechisch-katholischen (unierten) Glauben übertreten, den „Unierten“ ist aber keineswegs die „Nonunion“ gestattet.¹⁵

„Kommissionen religiöser Instruction“ nahmen jetzt ihre Tätigkeit auf, die vor allem griechisch-katholische Rumänen abhalten sollte, von der Union zurückzutreten. Alle „Schärfe und Strenge“ wurde denen angedroht, die ihre Betätigung belästige oder „vexiere“. Strenge Strafen erwarteten rumänische Dörfer im Hatzeger und Hunedoaraer Gebiet die zur „Nonunion“ zurückgetreten waren und sich „auführerisch“ zeigten.¹⁶ Im Jahre 1782 wurden „Auführer festgenommen, die unierte Kirchen schließen wollten. Um aber die Bestimmung, des Toleranzediktes nicht zu verletzen, sollte den Dorfältesten „begreiflich“ gemacht werden, daß solches nicht wegen der Religion geschehe, sondern, daß sie als Störer der öffentlichen Ruhe sich diese Behandlung zuziehen“. „Widerspenstige“ Grenzer wurden aus ihren Heimatdörfern ausgewiesen.

Trotz diesen Maßnahmen hatte die „Kommission religiöser Instruction“ in den Grenzgebieten wenig Erfolg, was zu gelegentlichen Konflikten mit den Militärbehörden führte. Im Jahr 1783 wurde Major Karp von geistlicher Seite beschuldigt, er würde den „ausgeschickten Herrn Commissarien mit Rat nicht an die Hand gehen“ und „favorisiere die Disunierten mehr als die Unierten“. Gegen solche Anschuldigungen, die er entkräftete, replizierte der Major, daß die Wirren vor allem „in dem Betragen der Blasendorfer Herrn Kalugeren“ zu suchen seien. Diese hätten „dem Volk von der Union, die echten Begriffe zu geben geflissentlich unterlassen, haben sogar von dem Wort Union keine Meldung gemacht und bei dem Volk, statt überzeugende Belehrungen bewaffnete Gewalttätigkeiten angewendet, dieses seither ohne Überzeugung hinterbliebene Volk, hat demnach bei Vernehmung des Toleranzpatents, wiederwohl ohne die rechten Begriffe davon zu haben, die fortdauernden Widersetzlichkeiten zu äußern angefangen“.

In Kerz (Cırța) lehnte ein Offizier jeden Glaubensübertritt seiner Grenzer ab. In der Gemeinde Copăcel (neben Fogarasch) wurden 1785 Grenzer, weil sie sich weigerten die griechisch-katholische Kirche zu besuchen, wegen militärischer „Insubordination“ bestraft. Als Gemeinden aus der „Mărgininea Sibiului“ sich auf das Toleranzedikt beriefen, beantragte ein Hauptmann Zwangsmaßnahmen, da „dem Willen der Menschen durch Gesetze Zwang angelegt werden muß, um sie zu ihrem eigenen, von ihnen verkannten, Besten zuzuführen“. Ohne

¹³ G. Frank, *Das Toleranzpatent Kaiser Josephs II.*, in: *Säkularfestschrift des k. k. ev. Oberkirchenrates des A.C. und H.C. in Wien*, 1881, S. 6–47.

¹⁴ *Codex iuris ecclesiastici Josephini*, Preßburg 1788, Nr. 48.

¹⁵ Fr. Ziegler, *Die politischen Reformbewegungen in Siebenbürgen in der Zeit Josephs II. und Leopold's II.*, Wien, 1881, S. 15.

¹⁶ *Publicandum des Hermannstädter Magistrats*, 12.VII.1782, im Arhivale Statului Sibiu, Fond Rosenthal, H 6–9, 33 S. 833; vgl. auch *Verfügung des Hofkriegsrats*, 6.XII.1783, Arhivale Statului Sibiu, Fond C XII, 1873 (7); *Verfügung des Hofkriegsrats*, 6.XII.1783, Arhivale Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7); *Verfügung des Siebenburgischen Generalkommandos*, 11.XI.1783, Arhivale Statului Sibiu, Fond C XII, 1783 (7).

Zwangsmaßnahmen „die Grenzer der Union erhalten zu können, ist eine wünschenswerte, aber wenig zu hoffende Sache, nachdem diese Leute für die Non Union große Vorliebe blicken lassen, und denen Gegengrunden gar keine Überlegung schenken, vermerkt Feldzeugmeister Mitrowsky.¹⁷ Allein die Gemeinde Marginea (Făget) erhielt die Erlaubnis zur „Disunion“ überzutreten¹⁸. Gegen Zwangsmaßnahmen nahm noch im Jahre 1791 der *Supplex libellus Valachorum* eine Denkschrift, die Kaiser Leopold II. im Jahr 1791 überreicht wurde, Stellung und verlangte für den orthodoxen Klerus gleiche Rechte mit der unierten Geistlichkeit.

Die Tatsache, daß einige Historiker (Winter, Hantsch, Weinzierl, Labrousse u.a) zu einer positiveren Wertung der josephinischen Toleranz als wir gekommen sind, ist wohl darauf zurückzuführen, daß ihre Erkenntnisse vor allem auf Dokumenten Wiener Archive fußten. Um aber ein wahrheitsgetreues Bild der josephinischen Toleranztendenzen zu erhalten, muß man die Forschungen aus der Wiener Zentrale mit der in siebenburgischen Archiven ergänzen, da oft Impulse aus der Zentrale ihre Wirkung in der Militärgrenze verloren hatten.

Carol Gollner

¹⁷ Berichte an Feldzeugmeister Mitrowsky, vom 26.II.1797, im Arhivele Statului Sibiu, Fond C XII, 1797. Hauptmann Spiro fürchtete vor allem, „daß die Augen der unierten Ortschaften auf die Mardsinenyer Gemeinde gespannt sind, und daß der Abfall dieses Ortes denen der übrigen nach sich ziehen wird.“

¹⁸ *Verordnung des Hofkriegsrates*, 24.VIII.1796, Kriegsarchiv Wien, Hofkriegsratsakten, 21—90 (1796).

LA SOUVERAINETÉ DE LA ROUMANIE ET LE PROBLÈME DU DANUBE APRÈS LE CONGRÈS DE BERLIN

Le nouveau rapport des forces dans les Balkans, intervenu à la suite de la guerre de 1876—1878 et la modification de la carte du sud-est européen par le Congrès de Berlin déterminèrent une nouvelle réglementation de la navigation sur le Danube¹, à quelle occasion les grandes puissances, et en premier lieu la diplomatie viennoise, cherchèrent à assumer le contrôle de la navigation fluviale entre Turnu-Severin et Galatz, par l'institution d'une Commission Mixte des pays riverains, sous la présidence permanente de l'Autriche-Hongrie, laquelle aurait une voix prépondérante, en violation des conventions internationales en vigueur, ainsi que de la souveraineté des Etats danubiens en aval des Portes de Fer². Le ministre des Affaires étrangères de la Double Monarchie Gyula Andrassy lui-même se voit obligé de reconnaître, dans sa note du 16 avril à Kemény, que par le projet de participation de l'Autriche-Hongrie, Etat non riverain en aval de Turnu-Severin, à la commission de surveillance et de police fluviale, les décisions du Congrès de Berlin étaient de beaucoup dépassées³. D'autre part, le juriste bien connu Georg Jellinek, essayant de donner une apparence de légalité aux prétentions de la monarchie des Habsbourg et de répondre à ce « puissance oblige », par lequel le professeur allemand Franz von Holtzendorff caractérisait en 1883 la politique de force pratiquée par le Ballhausplatz dans la question danubienne⁴, a dû toutefois admettre le caractère expansionniste de grande puissance de la diplomatie viennoise. « Je mächtiger ein Staat ist desto kraftvoller hat er die Interessen seiner Glieder zu schützen (...) es muss auch dem mächtigen Nachbarreiche (Rumäniens) das Recht zugestehen, dass es alle erlaubten Mittel anbietet um seine Position an der unteren Donau zu bewahren » écrivait Jellinek en 1884⁵.

¹ Art. 55 du Traité de Berlin dans *Chestiunea Dunării. Acte și documente* [La Question du Danube. Actes et documents], Bucarest, 1883, p. 446.

² L. Bădulescu, Gh. Canja, E. Glaser, *Contribuții la studiul istoriei regimului internațional al navigației pe Dunăre* [Contributions à l'étude de l'histoire du régime international de la navigation sur le Danube], Bucarest, 1957, p. 199—201 ; P. Th. Manolescu, *Istoricul reglementării navigației pe Dunăre* [L'histoire de la réglementation de la navigation sur le Danube], Buc., 1941, p. 65 ; C. I. Băicoianu, *Le Danube. Aperçu historique, économique et politique*, Paris, 1927, p. 82 ; Fr. von Holtzendorff, *Rumäniens Uferrechte an der Donau*, Leipzig, p. 51—52, 128. Fr. H. Geffhen, *La Question du Danube*, Berlin, 1883, p. 27—28.

³ Rapports consulaires autrichiens (R.C.A.), Bibl. de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, Section des manuscrits (copies dactylographiées), enveloppe XXXIX, doss. 29.

⁴ Holtzendorff, *op. cit.*, p. 51—52.

⁵ G. Jellinek, *Österreich-Ungarn und Rumänien in der Donaufrage. Eine volkerrechtliche Untersuchung*, 1883, p. 43 ; à l'appui de la thèse austro-hongroise voir aussi Ed. Engelhard, *La Question du Danube, Étude critique*, Bruxelles et Leipzig, 1882, p. 8.

« Le problème danubien » a coïncidé sur le plan européen dans les années 1879—1886 avec la formation du système d'alliances bismarckiennes⁶, lesquelles ont eu une certaine influence sur la position des différents Etats intéressés dans les négociations qui ont eu lieu dans le cadre de la Commission européenne du Danube. C'est ainsi que le comte Hoyos, ministre de la Double Monarchie à Bucarest, remarquait, au mois de décembre 1881, un changement d'attitude du comte Tornielli, représentant diplomatique de l'Italie en Roumanie, en faveur du point de vue de l'Autriche-Hongrie. Il explique cette nouvelle position de la diplomatie italienne par le rapprochement survenu entre les deux pays dans cette période⁷. D'autre part, on constate également dans les mois précédant l'« Alliance des trois empereurs », un rapprochement entre la Russie et l'Autriche-Hongrie à l'égard des problèmes roumains⁸.

Dans ces circonstances, le gouvernement de Bucarest réussira quand même à défendre la souveraineté du pays et ses intérêts économiques gravement menacés par la tentative d'expansion dans le bassin danubien de la monarchie des Habsbourg⁹, d'autant plus que le commerce roumain était déjà sérieusement préjudicié « et les débuts existants d'une grande industrie (...) réduits presque à l'impossible », par la convention douanière roumano-austro-hongroise de 1870¹⁰. Se rapportant au projet d'inspiration austro-hongroise de 1880, concernant le régime de navigation sur le Danube, le journal « Românul » des 3—4 novembre de la même année écrivait : « il n'y a plus aujourd'hui de doute pour personne que si cet avant-projet était approuvé par la Commission Danubienne et les puissances, il ne serait que le fruit de l'arbitraire et que cet arbitraire heurterait les droits souverains de la Roumanie et ses intérêts économiques ; il constituerait une diminution de l'indépendance de l'Etat roumain et un grand pas vers son asservissement économique ».

La position de la Roumanie, ferme quant au fond du problème, opposée à toute atteinte à sa souveraineté nationale, était en même temps nuancée en fonction du rapport des forces existant sur le plan européen et local dans les différentes étapes des quatre années de négociations diplomatiques.

C'est ainsi que, dans la première partie de l'année 1880, le gouvernement de Bucarest a soutenu la thèse de la constitution d'une commission riveraine composée seulement des délégués de la Roumanie, de la Bulgarie et de la Serbie¹¹. Toutefois Michel Kogălniceanu, ministre de Roumanie à Paris à cette époque, n'est pas d'accord avec la position du gouvernement de Bucarest, défendue dans le cadre de la C.E.D. par le colonel Pencovici, pour le motif que les grandes puissances s'opposeraient en bloc à l'idée d'une commission riveraine ne comprenant que la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie. D'autre part, afin de contrecarrer l'avant-projet d'inspiration autrichienne, il propose que « la commission européenne elle-même

⁶ J. B. Duroselle parle même d'une Europe bismarckienne, *L'Europe de 1815 à nos jours*, Paris, 1967, p. 121 ; v. aussi P. Renouvin, *Histoire des Relations Internationales*, 1955, t. VI, p. 26.

⁷ Hoyos à Kálnoky, 7 déc. 1881 : « Graf Tornielli führt eine unseren Forderungen günstige Sprache. Diese veränderte Haltung dürfte mit der Annäherung Italiens an Österreich-Ungarn in Zusammenhänge stehen », R.C.A., enveloppe XLII, année 1881, feuille 144.

⁸ Hoyos à Haymerle, 12 janv. 1881, *ibid.* dos. I, f. 6 ; voir aussi la position adoptée par la Russie dans le cadre de la C.E.D.

⁹ C. I. Băicoianu, *op. cit.*, p. 82 ; M. Kogălniceanu, *Chestiunea Dunării* (La Question du Danube), Bucarest, 1882, p. 79—80.

¹⁰ C. I. Băicoianu, *Citeva cuvinte asupra politicii noastre vamale și comerciale de la 1875 pînă în prezent* (Quelques remarques sur notre politique douanière et commerciale de 1875 jusqu'à présent), Bucarest, 1901, p. 10—11 ; C. D. Gioriceanu, *La Roumanie économique et ses rapports avec l'étranger de 1860 à 1915*, Paris, 1928, tab. 8—11 ; voir aussi D. Dvoicenko-Markov, *Austria-Rumanian Relations*, dans « Balkan Studies », 9, n° 1, 1968, p. 45.

¹¹ Protocole n° 364 des 4 et 7 juin 1880 de la C.E.D., dans *Chestiunea Dunării 1879—1883*, Bucarest, 1883, p. 34—40. *Memoriul comisarului român* (Mémoire du commissaire roumain), dans C.E.D. du 23 juin 1880 ; *ibidem*, p. 41—43.

redige et surveille les règlements de navigation jusqu'aux Portes de Fer », l'application de ceux-ci devant être faite par chaque Etat riverain dans ses eaux territoriales¹².

C'est la période au cours de laquelle les grandes puissances occidentales, de même que l'Empire ottoman et la Russie, s'opposèrent à l'avant-projet présenté à la session de la C.E.D. de mai—juin 1880 par l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne et l'Italie, pour le motif qu'il ne réglémentait pas la liberté de navigation sur le Danube pour tous les pavillons¹³. Les discussions étant arrivées à une impasse, le problème en son entier a été remis à la session d'automne de la Commission européenne. Au cours de la période entre les deux sessions, la Roumanie aussi bien que l'Autriche-Hongrie déployèrent une activité diplomatique intense dans les capitales des grandes puissances, s'efforçant d'obtenir leur appui à l'une ou l'autre des deux thèses contradictoires : l'admission ou le rejet de la Commission Mixte sous la forme proposée par les puissances centrales¹⁴. Le gouvernement roumain, tenant compte des conditions internationales et de l'expérience du Congrès de Berlin, procéda avec beaucoup de prudence dans la démonstration à l'étranger du bien-fondé de son point de vue, en cherchant d'abord à sonder le terrain, afin de pouvoir préciser sa position à la prochaine session de novembre de la C.E.D. « N'oubliez pas que nous sommes encore à sonder le terrain, il ne faut pas trop nous engager, ce qui pourrait se faire au mois de novembre. Surtout évitez d'attaquer une autre puissance » écrivait le 12 août 1880 V. Boierescu au représentant roumain à Londres, Callimaki-Catargi¹⁵.

En présence de l'acceptation en principe par les grandes puissances de la Commission Mixte, proposée par l'Autriche-Hongrie, le gouvernement de Bucarest, cherchant, dans les conditions internationales existantes, à ne pas trop s'éloigner des puissances centrales, entamera à l'automne de l'année 1880 une série de pourparlers directs avec le gouvernement de la Double Monarchie. Les rapports consulaires autrichiens de l'époque confirment le fait qu'au mois de septembre 1880 Boierescu, dans les discussions portées à Vienne avec le baron Haymerle, a été d'accord, avec certaines réserves, que l'Autriche-Hongrie soit admise à la Commission Mixte de surveillance de la navigation fluviale¹⁶. Au cours des pourparlers secrets continués à Bucarest avec le comte Hoyos, le gouvernement roumain cherche à arriver à une entente avec la Double Monarchie avant la réunion du mois de décembre de la C.E.D., en essayant d'annihiler, en échange de l'admission de l'Autriche à la Commission riveraine, la prétention de celle-ci d'obtenir un vote prépondérant et de renforcer la position de la Roumanie dans la

¹² Le ministre de Roumanie à Paris au ministre des Affaires étrangères, 19 juillet 1880, *ibidem*, p. 46 ; v. aussi M. Kogálniceanu, *op. cit.*, p. 18.

¹³ Protocole de la C.E.D. n° 364... , *op. cit.*, p. 34—40. V. aussi le Mémoire du commissaire roumain, *op. cit.*, p. 40—41.

¹⁴ Haymerle aux ministres d'Autriche-Hongrie à Paris, Londres, Rome, St. Pétersbourg, 28 août 1880, Archives historiques centrales, Bucarest, (Arch. Buc.), Fonds Maison du roi Charles I^{er}, dos. 40/1880, f. 12 ; Kaufenstein, ministre d'Autriche-Hongrie à Paris à Haymerle, 5 août 1880, *ibid.*, f. 35 ; le ministre d'Autriche-Hongrie à Rome à Haymerle, 9 août 1880, *ibid.*, f. 86 ; Hengelmuller, ministre d'Autriche-Hongrie à Londres à Haymerle, 13 août 1880, *ibid.*, f. 83 ; Kálnoki, ministre d'Autriche-Hongrie à St. Pétersbourg, à Haymerle, 16 août 1880, *ibid.*, f. 90 ; Haymerle aux ministres d'Autriche-Hongrie à Paris, Londres, St. Pétersbourg, Rome, Constantinople, Bucarest, 17 août 1880, *ibid.*, f. 93 ; le ministre des Affaires étrangères aux représentants du pays à l'étranger, 5 juillet 1880 ; *Chestiunea Dunării*, p. 40 ; Kogálniceanu à Boierescu, 11 juillet 1880, *ibid.*, p. 43 ; Olánescu à Boierescu, 25 juillet 1880, *ibid.*, p. 47 ; Liteanu à Boierescu, 15 août 1880, *ibid.*, p. 50 ; Callimaki-Catargi à Boierescu, 20 août 1880, *ibid.*, p. 51.

¹⁵ *Ibid.*, p. 52 ; voir aussi les Instructions envoyées par Boierescu aux représentants roumains à l'étranger, du 5 juillet 1880, *ibid.*, p. 40 ; Contre l'attitude réservée du gouvernement s'est élevé M. Kogálniceanu qui demandait une politique plus active et plus énergique ; v. M. Kogálniceanu, *op. cit.*, p. 83—86.

¹⁶ Bosizic à Haymerle, 6 oct. 1880, R.C.A., env. XLI, f. 27.

commission projetée¹⁷. Le gouvernement de Bucarest a mené dans cette période une politique souple, tendant à influencer le gouvernement de Vienne par certaines concessions faites au cours des pourparlers, en contraste avec la violente campagne de presse antiautrichienne, entreprise par le journal « Românuł » lui-même¹⁸ et l'attitude réservée mais intransigeante adoptée par le délégué roumain à la session de la C.E.D. du mois de décembre. La position intransigeante du colonel Pencovici à Galatz était en contradiction avec l'esprit conciliant de Boierescu à Bucarest, ce que ne manquera pas de constater le comte Hoyos dans plusieurs protestations adressées au ministère roumain des Affaires étrangères¹⁹. Ne pouvant arriver à un accord direct avec Vienne, le gouvernement roumain, par l'intermédiaire de son représentant à la commission européenne de Galatz, ayant à ses côtés le délégué bulgare, rejettera de nouveau la Commission Mixte dans la forme proposée par l'Autriche-Hongrie, laquelle avait maintenant l'assentiment de la majorité des grandes puissances. On apprend par une information parue dans « l'Echo de Bulgarie » de 1920, que « quoiqu'ayant promis de voter pour le projet autrichien, le premier ministre d'alors, Dragan Tzankoff, a donné des instructions secrètes au délégué bulgare de voter contre, à côté de la Roumanie »²⁰. Nicolas Iorga soutient cependant que celui-ci s'est opposé au projet austro-hongrois de sa propre initiative, contrairement aux instructions reçues de Sofia²¹.

Mais, à la différence de la demande du délégué bulgare, Kiriac Tzankov, qui soutenait la formation d'une commission des Etats riverains en aval des Portes de Fer, le délégué roumain, dans l'espoir que sa nouvelle proposition aura l'assentiment des grandes puissances, demandera que la surveillance de l'application du règlement de navigation fluviale entre dans la compétence de la Commission européenne de Galatz, chaque Etat riverain devant procéder à cette application pour sa part²².

Dans les conditions créées par le rapprochement entre l'empire autrichien et l'empire tsariste, consacré au mois de juin 1881 par la reconstitution du « Traité des trois empereurs » et devant la menace de rester complètement isolé sur le plan diplomatique²³, le gouvernement roumain acceptera, au mois de mars de la même année, la Commission Mixte, sous la réserve de la subordination de celle-ci à la Commission européenne de Galatz. Le gouvernement de Bucarest ne pouvait sans doute pas prévoir aux mois de février-mars la conclusion, quelques mois plus tard, de cette alliance, mais Brătianu trouva suspect le rapprochement entre les deux empires²⁴, et chercha à empêcher une entente aux dépens de la Roumanie, en précipitant,

¹⁷ Hoyos à Haymerle, 6 novembre 1880, *ibid.*, f. 296—316; Vorschläge Rumániens von November 1880, *ibid.*, f. 305—315.

¹⁸ « Românuł » des 13 oct., 4 et 26 nov., 1 et 7 déc. 1880. Hoyos à Haymerle, 17 nov., R.C.A., env. XLI, f. 399—400.

¹⁹ Hoyos à Haymerle, les 7, 9, 12, 17, 20 déc. 1880, *ibid.*, f. 575, 609, 638, 691, 714.

²⁰ V. N. Daşcovici, *Dunărea noastră* (Notre Danube), 1943, p. 41.

²¹ N. Iorga, *Istoria Statelor Balcanice în epocă modernă* (Histoire des Etats balkaniques à l'époque moderne), Vălenii de Munte, 1913, p. 316; v. aussi Lilio Cialdea, *La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico*, Bologna, 1933, p. 143: « il delegato bulgare agiva però in contrasto con le stesse direttive del suo Governo ».

²² Protocole n° 5 du 15 déc. et n° 6 du 18 déc. 1880 de la C.E.D., dans *Chestiunea Dunării*, p. 148—160 et 167; Les Instructions du ministre des Affaires étrangères Boierescu aux représentants de la Roumanie à Paris, Berlin, Rome, St. Pétersbourg et Londres du 11 déc. 1880, *Ibid.*, p. 116; v. aussi Archives historiques centrales (Arch. St.), fonds Maison du roi Charles I^{er}, doss. 13/1881, f. 4—5; la circulaire du 9 fév. 1881 du cabinet de Vienne envoyée au comte Hoyos à Bucarest.

²³ Boierescu à Kogălniceanu, 29 nov. 1880, *Chestiunea Dunării*, p. 112; Boierescu aux représentants de la Roumanie à l'étranger, 10 mars 1881, *op. cit.*, p. 206.

²⁴ R.C.A., Hoyos à Haymerle, 9 mars 1881, env. XLI, doss. III, f. 3—6. En ce qui concerne le rapprochement entre l'Autriche-Hongrie et la Russie dans les problèmes roumains, *ibid.*, doss. I, f. 6, Hoyos à Haymerle, 12 janv. 1881; voir aussi E. R. von Rutkowski, *Österreich-Ungarn und Rumänien 1880—1883. Die Proklamierung des Königreiches und die rumänische Irredenta*, dans *Sudost Vorschungen*, XXV, 1966, p. 174.

d'une part, la proclamation du royaume en mars 1881, et en adoptant, d'autre part, une position plus conciliante dans le problème danubien.

Il semble résulter de certaines déclarations des chefs conservateurs²⁵, ainsi que de la presse de l'époque²⁶, que le changement d'attitude du gouvernement roumain dans la Question du Danube se rattacherait à l'essai de celui-ci d'obtenir en échange la reconnaissance de l'acte constitutionnel de proclamation du Royaume de Roumanie de la part de Vienne²⁷. Les documents que nous avons consultés ne confirment pas ce point de vue. Il résulte de l'entretien qui eut lieu en mars 1881 entre le représentant de l'Allemagne à Bucarest, Wesdehlen et le premier ministre roumain²⁸, ainsi que de celui entre ce dernier et le comte Hoyos²⁹, que le gouvernement roumain voulait éviter toute réponse aux propositions discrètes des ministres d'Autriche-Hongrie et d'Allemagne à Bucarest tendant à rattacher le problème danubien à celui de la reconnaissance du royaume par la cour impériale de Vienne, et qu'il désirait mettre les grandes puissances devant un fait accompli avant la session d'automne de la C.E.D.

La campagne menée par l'opposition, laquelle correspondait au sentiment de l'opinion publique tout entière, aura toutefois pour effet de déterminer une position plus ferme dans la question danubienne aussi bien de la part de Démètre Brătianu, devenu premier-ministre en avril 1881, que de celle de Jean C. Brătianu, revenu au pouvoir au mois de juin de la même année.

Il est vrai que la diplomatie du Ballhausplatz n'entendait pas faire de concessions, ce qui fit que le gouvernement roumain finit par adapter une position intransigeante, laquelle eut pour conséquence le conflit diplomatique entre Vienne et Bucarest de la fin de l'année 1881, aboutissant à une impasse dans les pourparlers dans le cadre de la C.E.D.

Dans ces conditions, le gouvernement français, cherchant à refaire son prestige perdu en 1870 dans l'arène internationale, présente dans le problème danubien le projet de « conciliation » de Barrère, lequel en fait n'atteignait en rien la position de l'Autriche-Hongrie³⁰, ce qui déterminera d'ailleurs le gouvernement de Vienne à l'adopter avec certains amendements, et d'envoyer, dans les premiers mois de 1882, le comte Wolkenstein dans différentes capitales européennes en vue d'obtenir l'appui des gouvernements respectifs³¹.

Les essais du gouvernement roumain de s'opposer à la nouvelle offensive diplomatique austro-hongroise ne donnèrent les résultats escomptés ni à St. Pétersbourg, où la politique

²⁵ Alexandru Lahovary, « Timpul » du 29 mai 1880 ; Titu Maiorescu, *Istoria contemporană a României (1866—1900)* (Histoire contemporaine de la Roumanie), Bucarest, 1925, p. 192.

²⁶ « Timpul », 5 mars 1881, « România Liberă », 24 fév. 1881, etc. ; la campagne de presse a d'ailleurs commencé dès septembre 1880 en réponse à un article paru dans « Berliner Tageblatt », dans lequel la reconnaissance de l'éventuelle proclamation du royaume était subordonnée à la condition d'une conduite correcte dans le problème du Danube du gouvernement de Bucarest ; v. Arch. St., Fonds Maison du roi, doc. n° 52/1880, f. 40.

²⁷ Kogălniceanu estime que la transaction a été faite dès le mois de septembre 1880, à l'occasion de la visite de N. Boierescu à Vienne, *op. cit.*, p. 27.

²⁸ Hoyos à Haymerle, 9 mars 1881, R.C.A., env. XLI, doss. III, f. 3—15.

²⁹ Hoyos à Haymerle, les 9 et 19 mars 1881, *ibid.*, doss. III, f. 3—15.

³⁰ Selon « le projet de Barrère » la navigation fluviale devait être surveillée par une « commission mixte », sous la présidence de l'Autriche-Hongrie, dont feraient également partie la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie, comme membres permanents et un délégué des États représentés à la C.E.D., désigné à tour de rôle par la commission respective pour 6 mois, dans l'ordre alphabétique. En ce qui concerne l'analyse du projet Barrère, l'activité diplomatique se rattachant à cette initiative française et la position de la Roumanie, v. P. Gogeanu, *Dunărea în relațiile internaționale* (Le Danube dans les relations internationales) Bucarest, 1970, p. 82—111.

³¹ E. Stătescu à I. Ghica, 6 sept. 1881, dans *Chestiunea Dunării*, p. 300 ; G. V. Liteanu à E. Stătescu, 6 févr. 1882, *ibid.*, p. 316 ; I. Ghica à E. Stătescu, 26 janv. 1882, *ibid.*, p. 314 ; Odobescu à E. Stătescu, 7 févr. 1882, *ibid.*, p. 318 ; v. Liteanu à E. Stătescu, 24 mars 1882, *ibid.*, p. 322 ; Mavrogheni à Stătescu, 18 mai 1882, *ibid.*, p. 360.

du comte Kálnoky³² était considérée plus conciliante que celle de son prédécesseur, ni à Paris, où le chef du nouveau gouvernement, Freycinet, avait la même position dans le problème danubien que son prédécesseur Gambetta³³. Cependant la Roumanie continuera à défendre son point de vue, en rejetant aussi bien le projet français dans le cadre de la C.E.D.³⁴, que les dispositions du traité de Londres du 10 mars 1883³⁵. Par celui-ci, les grandes puissances tentaient de régler le problème de la navigation danubienne sans la participation des États riverains (la Roumanie, la Serbie et la Bulgarie), en décidant, en l'absence de la Roumanie, l'extension de la juridiction de la Commission européenne jusqu'à Brăila et la création de la Commission Mixte pour la surveillance de la navigation fluviale en aval des Portes de Fer, sous la présidence de l'Autriche-Hongrie.

Par le refus du gouvernement roumain d'accepter les stipulations du traité de Londres, ce dernier demeure sans valeur, n'étant pas opposable à l'État riverain sur la partie du cours du Danube où les décisions de la conférence devaient être appliquées³⁶.

Le succès de la diplomatie du gouvernement de Bucarest dans la défense de la souveraineté de la Roumanie et des normes du droit international a été incontestable. Toutefois l'isolement sur le plan diplomatique, dans lequel était arrivé le pays, a en partie déterminé la nouvelle orientation de la politique étrangère roumaine dans l'ensemble des relations internationales dans les derniers mois de l'année 1883.

Șerban Rădulescu-Zoner

³² Rapport de St. Pétersbourg, 8/20 janv. 1882, Arch. M.A.E., doss. 21/1882; v. aussi A. v. Rutkowski, *op. cit.*, p. 219; N. Iorga considérait Kálnoky comme « partisan des liens avec la Russie », v. *Istoria Românilor*, vol. X, Buc., 1939.

³³ Pherekyde à Stătescu, 23 mars 1882, *Chestiunea Dunării*, p. 321.

³⁴ Protocoles de la C.E.D. n^{os} 23 du 27 mai et 24 du 2 juin 1882, *ibid.*, p. 381—397.

³⁵ Dès le début de la conférence danubienne de Londres, Ion Ghica, le ministre de Roumanie à Londres, dans sa note du 12 février 1883 faisait connaître au gouvernement britannique que le gouvernement roumain ne participant pas avec vote délibératif à la conférence, considérait toute décision prise comme non obligatoire; v. I. Ghica à Lord Granville, 12 févr. 1883, *ibid.* p. 526; L. Bădulescu et collab. *op. cit.*, p. 209—218; P. Gogeanu, *op. cit.*, p. 119—141.

³⁶ L. Bădulescu et collab., *op. cit.*, p. 221.

LE II^e CONGRÈS INTERNATIONAL DES ÉTUDES DU SUD-EST EUROPÉEN

Selon la tradition établie par l'Association Internationale des Etudes Sud-Est Européennes sous les auspices de l'UNESCO, ces Congrès, organisés tous les trois ou quatre ans, ont pour but de resserrer les relations scientifiques et culturelles des peuples balkaniques et de contribuer au développement des études concernant l'histoire et la civilisation des pays sud-est européens. Le I^{er} Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen a eu lieu à Sofia, en 1966. C'est à Athènes que le II^e Congrès a déployé ses travaux, du 7 au 13 mai 1970. Venus d'Albanie, de Bulgarie, de Grèce, de Roumanie, de Turquie, de Yougoslavie, de la République Fédérale d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche, de Chypre, de France, d'Italie, des Etats-Unis, du Canada, d'Egypte, du Liban et de Corée, plus de 400 savants ont trouvé dans la capitale hellène l'accueil amical dont allait bénéficier cette vaste manifestation de collaboration scientifique. L'Ecole de Panteios avec ses beaux amphithéâtres était devenue, grâce aux soins des organisateurs, une véritable cité des congressistes, leur épargnant l'effort et les courses en ville, avec un rare esprit de prévoyance. Certes, le mérite en revient, outre le Comité d'organisation du Congrès, à la présence infatigable et combien efficace de Madame Marie Nystazopoulou-Pélékide.

Pour l'évolution des recherches scientifiques concernant cette zone de l'Europe, le Congrès d'Athènes est un événement de toute première importance. Il marque une nouvelle étape d'une tradition qui débuta pour les Roumains, sous une forme organisée, en 1914, lorsque Nicolas Iorga fondait à Bucarest l'Institut Sud-Est Européen et l'organe de cet Institut, la *Revue historique du Sud-Est Européen* (1914—1946)*. C'est en ayant en vue cette tradition des études sud-est européennes dans notre pays, que nous tâcherons de détacher, en premier lieu, la participation des Roumains aux travaux du congrès. L'ensemble des manifestations a déjà bénéficié des chroniques pertinentes de Mme Marie Nystazopoulou-Pélékide¹ et de M. Gerhard Grimm², ainsi que de l'aperçu synthétique de M. le prof. Mihai Berza, publié par la revue « *Contemporanul* »³ et — tout dernièrement⁴ — le très complet compte rendu de Mme V. Tăpkova-Zaimova dans la revue « *Etudes balkaniques* ».

* La revue a porté au début le titre de « *Bulletin de l'Institut pour l'étude de l'Europe Sud-Orientale* » (1914—1924).

¹ Marie Nystazopoulou-Pélékide, *Le II^e Congrès international des Etudes du Sud-Est Européen*, « *Balkan Studies* », 11, n^o 1, 1970, p. 169—190.

² Gerhard Grimm, *Der II. Internationale Südosteuropa-Kongress in Athen*. « *Mitteilungen der Südosteuropa-Gesellschaft* », 10, n^o 2, 1970, p. 77—82.

³ Mihai Berza, *Al II-lea Congres Internațional de Studii Sud-Est Europene (Atena, 7—13 mai 1970)* (Le II^e Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes (Athènes, 7—13 mai 1970)), « *Contemporanul* », le 26 juin 1970.

⁴ V. Tăpkova-Zaimova, S. Dimitrov, *Deuxième Congrès International des Etudes du Sud-Est Européen à Athènes*, « *Etudes balkaniques* », VI, n^o 3, 1970, pp. 5—18.

Evidemment nous garderons un cadre général, en ce qui concerne les rapports et les corapports, mais nous nous bornerons à présenter les communications roumaines, puisque l'ampleur des travaux rend impossible un compte rendu complet.

Ainsi que l'avait fixé la thématique du Congrès, à la suite de nombreuses séances du Comité et du Bureau de l'AIIESEE, les travaux de ce Congrès commencèrent par un rapport général, portant sur « L'état actuel des études sud-est européennes (objet, méthodes, sources instruments de travail, place des études sud-est européennes dans le cadre des sciences humaines) ». C'est le prof. Denis Zakythinos, membre de l'Académie d'Athènes et président d'honneur de l'AIIESEE, qui fut le rapporteur général de cette séance. Il esquissa une vue d'ensemble particulièrement nuancée sur les principaux facteurs de l'évolution historique des peuples sud-est européens et des circonstances qui ont favorisé le développement des études sud-est européennes. Le caractère *sui generis* de l'aire de civilisation balkanique (où « l'unité ne réside pas dans l'identité, mais dans l'affinité », ainsi que la synthèse de civilisation réalisée dans cette zone, en dépit des facteurs divergents, semblent se refuser aux schémas habituels de l'étude historique. Aussi le prof. Zakythinos trouve-t-il nécessaire d'offrir une « articulation schématique » de l'histoire sud-est européenne, en imaginant une « *Table des matières* d'un beau livre à écrire ». Tout en gardant le spécifique de chacune des nations balkaniques dans l'ensemble, des chapitres dédiés à l'Orthodoxie, aux autonomies et privilèges, à la résistance des peuples balkaniques ou à l'idée nationale, rendent plus visibles les traits communs de leur histoire. A ce tableau extrêmement intéressant et fort complet par ailleurs, ne devrait-on pas ajouter au moins un chapitre sur ces Principautés Roumaines qui, seules à avoir gardé une certaine autonomie, avaient offert en plus aux « diasporas » balkaniques une terre d'élection ?

Le rapport général du Congrès, qui formera à lui seul un petit volume, a bénéficié de la collaboration de nombreux spécialistes des pays sud-est européens : Christo Danov, J. Karayannopoulos, A. Buda, R. Samardjić, G. Mihailov, Ivan Dujčev, K. Bihiku, E. Georgiev, L. Vranoussis, Z. Konstantinović, Draga Garašanin, Stanco Stančev Vaklinov, Mara Tzončeva, Kanto Fatourou, Katarina Ambrožić, Vladimir Georgiev, Radoslav Katičić, Androkli Kostalari, Th. Papadopoulos, Dragoslav Antonijević, D. Loukatos, Stoian Djoudjeff, Nermin Erdentuğ et Zihni Sako. A la rédaction du rapport général, les Roumains qui ont collaboré par des rapports et des corapports sont : le prof. D. M. Pippidi (in absentia), le prof. Al. Dima, l'acad. Emil Condurachi, Ana-Maria Musicescu, Eleonora Costescu, l'acad. Al. Rosetti et Romulus Vulcănescu.

Les séances de la Section d'Histoire s'ouvrirent avec le I^{er} Thème du Congrès, intitulé « La Chronologie pré- et protohistorique du sud-est européen : les bases égéennes et anatoliennes », dont le rapport a été fait par l'acad. Emil Condurachi et les corapports par Mme D. Garašanin, le prof. Vladimir Dumitrescu et Nicolas Platon.

L'acad. Emil Condurachi, en s'occupant de l'époque grecque et romaine, examina les rapports créés, dès l'époque mycénienne, entre la région balkanique et le sud égéen, par la fondation des colonies grecques sur les rivages de l'Égée, de l'Adriatique et du Pont-Euxin. Cette longue contamination, qui s'acheva à l'époque romaine assura au monde balkano-danubien une assez grande unité de civilisation. L'accroissement des influences grecques et macédoniennes dans toute la région balkano-danubienne et surtout dans les territoires thraces et géto-daces, s'explique non seulement par le développement exceptionnel des colonies grecques, mais surtout par l'accroissement du potentiel économique et politique des tribus locales. Les produits locaux, thraces et géto-daces, prouvent le sens créateur avec lequel les artisans locaux mirent à profit les procédés techniques et les formules artistiques des Grecs. Si la conquête romaine se trouva devant une forte influence grecque dans le sud-est des Balkans, telle n'est pas la situation dans le nord-ouest, où la population locale — illyrienne, celtique et géto-dace — insuffisamment influencée par le monde grec, fut rapidement romanisée. La

Thrace seule, définitivement rattachée aux destins de l'hellénisme, resta à l'écart de ce processus de romanisation, qui modifia de fond en comble la structure sociale et spirituelle des tribus balkano-danubiennes. Les influences gréco-romaines sur la vie matérielle et spirituelle des populations romanisées des provinces balkano-danubiennes à l'époque du Bas-Empire ont été d'autant plus profondes qu'elles ajoutaient à leur ancienne puissance un nouvel élément, le christianisme.

D. Berciu a eu une communication « Sur la chronologie de l'art thraco-gète La Tène au Bas-Danube », qui portait sur le caractère indépendant de l'art La Tène des Thraco-Gètes, par rapport à celui des Celtes, des Scythes, des Grecs ou des Phrygiens. Définitivement cristallisé au V^e siècle, cet art a pris naissance et s'est développé entre les monts Hémus et les Carpates, étant marqué par des éléments de la civilisation et de l'art hallstattiens. M. Petrescu-Dimbovița, étudiant « Quelques problèmes de la genèse de la civilisation de Cucuteni à la lumière des fouilles récentes », présente les principaux résultats des fouilles qu'il a dirigées à Cucuteni depuis 1961. Il établit ensuite un parallélisme entre les différentes phases de l'évolution de cette culture et celles de Petrești, Gumelnița, Sălcuța, Cernavoda, Vinča-Pločnik, ainsi qu'avec celles d'autres civilisations plus éloignées du sud-est et du centre de l'Europe.

Les autres communications présentées dans cette section ont analysé : l'origine des peuples balkaniques (A. Poulianos — Grèce), les rapports égéo-anatoliens de la civilisation préhistorique de l'Albanie (F. Prendi, Dh. Budina et M. Korkuti — Albanie) ; les migrations de l'époque du Bronze dans la région égéenne (R. A. Crossland — Angleterre) et Sakyol, chronologie et relations (H. Koşay — Turquie). On peut dire que les discussions qui eurent lieu autour de ce premier thème du Congrès ont attaqué les principales questions de la chronologie préhistorique sud-est européenne.

Le II^e Thème-cadre, *Ville et campagne dans le sud-est européen, depuis l'antiquité jusqu'à la fin du XIX^e siècle (aspects sociaux, économiques et culturels)*, fut considéré comme étant le plus important des thèmes de ce Congrès. En offrant de larges perspectives de collaboration aux spécialistes de différents domaines et époques, ce thème concentra le plus grand nombre de communications, tant pour l'ensemble des participants, qu'en ce qui concerne la délégation roumaine. Il est vrai que, dans un certain sens, la manière dont on comprit ce thème ne fut pas complètement dans l'esprit de ses initiateurs. Dans l'intention des organisateurs du Congrès, le sujet avait été conçu de façon plus restreinte mais fondamentale pour la compréhension des sociétés et des civilisations qui se sont succédées sur ce territoire⁵. Il s'agissait surtout de traiter des relations d'interdépendance, des permanents échanges et influences de ces deux facteurs : la ville et le village. Les auteurs des communications n'ont pas eu toujours en vue ces rapports, mais se sont surtout attaqués soit au développement urbain, soit — plus rarement — aux phénomènes du monde rural. Pourtant, l'ensemble n'a pas manqué d'être vivement intéressant et de nombreux problèmes démographiques, socio-économiques et culturels y ont été étudiés.

Les rapports sur le thème « Ville et campagne » sont dus à M. V. Velkov (Bulgarie), pour la période antique, à Mme D. Kovačević-Kojić (Yougoslavie), Mlle B. Papoulia (Grèce) et M. Matei (Roumanie) pour la période médiévale et par M. N. Todorov (Bulgarie) pour l'époque moderne.

Le rapport du savant bulgare V. Velkov, ayant analysé ce problème seulement pour l'antiquité, le rôle des corapports augmenta sensiblement, car une double tâche leur était imposée. D'une part, suggérer les points de vue pour l'étude d'ensemble du problème, d'autre part, illustrer par des données concrètes le mode d'application de ces points de vue. Tandis que certains corapports (la Roumanie, la Yougoslavie) ont conditionné les rapports ville — village du développement économique de ce dernier, d'autres corapports (la Bulgarie) ont

⁵ M. Berza, *ibidem*.

situé au centre de l'attention les effets de la présence ottomane sur le développement des villages et des villes. En général, on peut dire qu'ils ont rendu visibles les progrès de l'archéologie médiévale des pays sud-est européens.

Citons aussi, en ce qui concerne les autres contributions sud-est européennes, la communication de M. S. Anamali (Albanie) — in absentia — sur Dyrrhachium et celle de M. V. Beševliev (Bulgarie) sur les bases chronologiques des cités thraces. Pour la période médiévale, notons la contribution de Mme B. Aleksova (Yougoslavie) sur l'évêché Bargala-Bragalnica. M. N. Sotirovski (Yougoslavie) s'occupa de l'ethnogenèse des Slaves méridionaux, tandis que Mme V. Tăpkova-Zaïmova (Bulgarie) examina le hinterland slave de Thessalonique, ce qui souleva bien des discussions sur les rapports byzantino-slaves. Différents aspects des villes de l'Adriatique ont été présentés par Mme N. Klaić, M. B. Maksimović et Mme N. Maksimović (Yougoslavie). M. A. Kuzev (Bulgarie) examina les villes du Bas-Danube aux XIII^e—XV^e siècles et M. F. Thiriet (France) s'occupa des villes et campagnes en Crète vénitienne aux XIV^e—XV^e siècles. Les termes de « Ἀλβανοί » et « Ἀρβανῖται » ont formé l'objet de la communication de Mme E. Vranoussi.

Mme V. Paskaleva (Bulgarie) démontra le rôle des villes bulgares à l'époque de la Renaissance nationale bulgare, tandis que M. H. Hristov envisagea surtout le rôle des communautés bulgares des villes de la Mésie, de la Thrace et de la Macédoine dans le processus général de cette renaissance. Evidemment, ces communications ont relevé l'importance des villes balkaniques en tant que centres de la bourgeoisie nationale et la place de cette dernière dans la lutte des peuples balkaniques pour leur émancipation nationale.

Le développement du village chez les Slaves du sud et chez les Albanais au XIX^e siècle a été analysé par M. L. Bogetić (Yougoslavie).

La participation roumaine aux corapports de ce thème est due à Mircea D. Matei. Quant aux communications roumaines, elles représentent un quart du total des communications. Suzanne Dimitriu, en présentant « La colonie milésienne d'Istros à l'époque archaïque et ses premiers contacts avec les indigènes » constate que la fondation de cette colonie n'a pas été précédée par un habitat indigène, précolonial. Toutefois, les vestiges des civilisations indigènes témoignent d'une circulation des hommes et des marchandises qui donnent à cette ville un faciès plutôt commercial qu'agricole, du moins pour la période la plus reculée de son existence. Hadrian Daicovicu examine « La place et le rôle de la Dacie dans le sud-est européen » en présentant son propre point de vue concernant la genèse de la civilisation gète-dace, notamment sur la chronologie de la civilisation de type La Tène sur le territoire roumain et, en général, sur la chronologie de l'Etat dace, depuis Burébista jusqu'à la conquête romaine. Maria Coja étudie « Argamum (Recherches dans une cité peu connue et quelques remarques concernant son territoire) ». Il s'agit d'une localité mentionnée par Procope, qui représente un noyau de civilisation gréco-romaine particulièrement intéressant. Son exploration fournira un apport important à la connaissance de la vie des cités antiques de la côte occidentale du Pont Euxin. Petre Alexandrescu, en s'occupant de « L'organisation de l'espace dans la nécropole d'Istros », souligne l'intérêt des recherches archéologiques portant sur les rapports de la ville d'Istros avec son territoire. Ces recherches ont mis en évidence le processus de peuplement non seulement entre les limites des enceintes, mais dans toute la région. C'est toujours à cette grande colonie que se rapporte la communication de Al. Suceveanu (in absentia), intitulée « Histria et les villages de son territoire à l'époque romaine ». Il s'attaque surtout à la comparaison chronologique qu'on peut établir entre la stratigraphie de la cité et celle des établissements ruraux environnants. Adelina Piatkowski étudie « Quelques aspects des rapports des autochtones balkaniques avec les tribus en migration (au IV^e siècle) », tâchant de vérifier les fondements de la thèse sur la fraternisation de la population dominée par les Romains et les tribus en migration. « Une liste des villes de Grèce du VI^e siècle de notre ère » forma

l'objet de la communication d'Emilian Popescu, qui soumit à une analyse approfondie le texte de la « Notitia episcopatum de De Boor ». Radu Popa s'occupait de la « Culture urbaine et la culture villageoise au Bas-Danube aux XIII^e et XIV^e siècles ». Son enquête prouve que sur environ une cinquantaine d'établissements connus sur les deux rives du fleuve, plus de la moitié présente des caractères urbains susceptibles de les faire ranger dans la catégorie des villes ou des bourgades. Răzvan Theodorescu, par ses « Observations sur le rôle des villes et des monastères dans la civilisation valaque du XIV^e siècle », explique le caractère de « véritables centres d'une civilisation cosmopolite balkanique » de ces derniers. De même, il souligne leur caractère représentatif pour le climat d'authentique synthèse européenne existant au Bas-Danube au cours du XIV^e siècle et, partiellement dans la première moitié du siècle suivant. Cornelia Papacostea-Danielopolu, dans sa communication sur « Les villes roumaines et la « diaspora » grecque au XIX^e siècle » trouve les racines de cette puissante « diaspora » dans l'époque précédente des règnes phanariotes. Elle continua pourtant à être alimentée par les nouvelles vagues d'émigrants chassés par les conditions de vie toujours plus difficiles de l'Empire ottoman. Son importance ne manque pas de se montrer, tant dans la vie commerciale que dans la vie culturelle des villes roumaines. Gheorghe Matei présente les résultats de ses études sur « Le mouvement socialiste agraire en Roumanie à la fin du XIX^e siècle », c'est-à-dire à l'époque où le problème agraire-paysan se dessinait comme le plus important et le plus grave pour l'évolution de la société roumaine dans son ensemble. Il montre avec quelle rapidité s'étendit le réseau de clubs socialistes paysans et l'effervescence générée par leur fondation. C'est en 1907, lorsque le pays tout entier se trouve embrasé par les grands soulèvements paysans, qu'on constate à quel point les clubs socialistes avaient contribué à accroître la combativité de certaines régions.

Le III^e Thème-cadre, dédié également aux problèmes historiques, est intitulé « *Les conditions de la conquête ottomane dans les Balkans* ». Le rapport général a été fait par M. Spyros Vryonis (U.S.A.), qui a comparé la conquête des Balkans à celle de l'Anatolie, en soulignant certaines similitudes, mais aussi les différences spécifiques. Parmi les principales causes ayant permis aux peuples balkaniques de garder leurs caractères, il rappelle le facteur religieux (l'Orthodoxisme), ainsi que la durée de la conquête, qui — très rapide dans les Balkans — n'acquies pas la solidité qu'une conquête lente avait rendue possible en Anatolie.

Parmi les corapports de ce thème, rappelons ceux de A. Stojanovski (Yougoslavie) et G. Palikruševa (Yougoslavie), qui ont confirmé l'opinion selon laquelle la conversion forcée à l'islamisme n'a pas modifié l'appartenance ethnique de ces groupes. Les discussions n'ont pas manqué de contester certaines exagérations portant sur le caractère de la conquête anatolienne. D'après d'autres historiens (dont nous citons les membres de la délégation turque et le prof. K. Karpat (U.S.A.)), on ne pourrait parler que d'une colonisation, d'une infiltration pacifique en l'Anatolie. Dans sa communication sur les « Visées balkaniques des Angevins de Hongrie à la veille de la conquête ottomane », Maria Holban (in absentia) présente les différences essentielles de la politique balkanique de Charles Robert et de Louis le Grand.

Le V^e Thème-cadre, *Le déclin de l'Empire ottoman et la formation des Etats nationaux*, a eu pour rapporteur général M. Halil Inalcik (Turquie). Le rapport de M. H. Inalcik (Turquie) présente les principaux aspects concernant ce thème (l'Etat de l'Empire Ottoman, les changements économiques, la formation des nations balkaniques, etc.). Dans son corapport, M. K. Karpat analysa le processus de la substitution de la conscience religieuse médiévale par la conscience nationale moderne. Parmi les communications portant sur les révoltes et les guerres nationales des peuples balkaniques, notons la participation de Vlad Georgescu, qui a présenté les « Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1768—1830 ». La crise économique, sociale, politique et intellectuelle de la société roumaine pendant la seconde moitié du XVIII^e siècle donna naissance à tout un mouvement de protestation. La méthode statistique permit à Vl. Georgescu d'indiquer les traits principaux des mé-

moires rédigés à cette époque et la manière dont on y aborde l'abolition du monopole commercial de la Turquie, la réforme du pouvoir législatif, etc.

Quelques aspects particuliers des luttes insurrectionnelles des peuples balkaniques pour leur libération nationale ont été étudiés par M. A. Matkovski (Yougoslavie), M. St. Fischer-Galați (U.S.A.), M. Z. Zeine (Liban). La collaboration des peuples balkaniques dans le cadre de ces luttes a formé l'objet des communications de M. V. Stojančević (Yougoslavie) et de M. S. Loukatos (Grèce).

Le VII^e thème-cadre, le dernier de la Section d'histoire, intitulé *Les Balkans dans la politique internationale du XVII^e au début du XIX^e siècle*, a eu pour rapporteur le professeur Apostolos Daskalakis. En s'occupant des « Balkans dans la politique internationale du XVII^e au début du XIX^e siècle », M. Daskalakis, tout en brossant un tableau général de cette politique, a surtout insisté sur l'histoire des Grecs comme centre de l'intérêt des Grandes Puissances. Evidemment, nous avons là l'un des principaux aspects de la Question Orientale, mais il n'en est pas moins vrai que d'autres aspects demandaient à être présentés. Ce fut le rôle des corapports de MM. Arben Puto (Albanie) et Dimitrije Djordjević (Yougoslavie), ainsi que de nombreuses communications, qui étudièrent le problème du point de vue bulgare, grec, yougoslave, albanais ou roumain. Les projets de fédération balkanique au cours des années 70 du XIX^e siècle, la mission de G. C. Rakovski à Athènes (1863) et les tentatives de rapprochement gréco-serbo-roumain en 1875—78 furent traités dans les communications de M. D. Djordjević (Yougoslavie), N. V. Traïkov (Bulgarie) et M. E. Kofos (Grèce). L'idéologie politique du mouvement national dans les Balkans, les programmes de ce mouvement et les contacts avec les courants politiques en Europe furent présentés par M. L. Théocharidis (Grèce), M. P. Georgeoff (U.S.A.), M. St. Pollo (Albanie), M. J. Clarke (U.S.A.), etc. Mlle Papoulia (Grèce) a souligné les différences existant entre les nationalismes balkaniques.

Ce thème bénéficia des communications de Mme K. Sarova et de C. Genov (Bulgarie), J. Dimakis (Canada), etc. En ce qui concerne la place de la Grèce dans la Question d'Orient et, en général, dans la politique des Grandes Puissances, signalons les communications de M. G. Grimm (R.F.A.), M. H. Rall (R.F.A.), Mme Sophie Antoniadis (Grèce), G. Arnakis (U.S.A.), etc. MM. Jovanović, J. Bojović (Yougoslavie) ont traité de la politique du Monténégro au XIX^e siècle. Mme D. Visvizi-Donta (Grèce) souligna l'attitude négative des alliés occidentaux de la Turquie envers le mouvement de libération nationale des Balkans (1853—1855). Les principales étapes du commerce russe dans les Balkans (aux XVIII^e et XIX^e siècles) et la pénétration économique et financière des Grandes Puissances dans les Balkans vers la fin du XIX^e siècle ont été présentées par V. Hadzinikolov (Bulgarie) et D. Zografski (Yougoslavie). Parmi les quatre communications roumaines, mentionnons d'abord celle du prof. Constantin C. Giurescu, qui, en s'occupant de « La politique des Grandes Puissances dans les Balkans aux XVII^e—XVIII^e siècles », fait l'analyse de la politique autrichienne et russe dans l'espace carpatodanubien et balkanique, ainsi que la politique adoptée par l'Angleterre et la France. Il souligne aussi le fait que dans cette période, où le problème de l'héritage ottoman se pose pour tous les peuples balkaniques, les Pays Roumains furent les seuls à garder un statut spécial, leur garantissant l'autonomie. Nicolas Corivan (in absentia) a présenté « Le risorgimento et le sud-est européen », en montrant à quel point, vers 1850, les mouvements pour la libération nationale ont eu un caractère différent, par rapport à l'époque précédente. Il constate l'existence d'étroites relations entre les partisans du mouvement du « Risorgimento » et les révolutionnaires du sud-est européen, ainsi que la grande influence de l'unification italienne sur les événements de Crète et celle de la crise autrichienne, sur la lutte des Yougoslaves. Les forces balkaniques furent déterminées à s'associer à plusieurs reprises (un traité du Monténégro avec la Grèce en 1867, avec la Roumanie en 1868, etc.). Nicolas Fotino examina, dans le même cadre, « La politique des grandes puissances dans les Balkans au XIX^e siècle », en évoquant les principaux moments de cette politique, c'est-à-dire le traité d'Andrinople (1829),

la paix de Paris (1856) et le traité de Berlin (1878). Chaque fois, le conflit a connu une participation active des éléments locaux, les populations chrétiennes de l'Empire ottoman. Chaque fois aussi, les grandes puissances ont sacrifié les aspirations des populations locales, au nom des intérêts supérieurs de la paix générale. C'est pourquoi les trois paix mentionnées refusaient toutes les trois de résoudre la Question d'Orient dans son fond même. Constantin N. Velichi a présenté « Les relations roumano-grecques durant la période 1866—1876 ». Il constate que les relations entre les deux pays ont été très serrées dans cette période, bien que la Roumanie n'eût un office diplomatique à Athènes qu'en 1879. Après avoir montré que l'opinion publique roumaine a soutenu tous les mouvements de libération initiés par les Grecs, Const. Velichi analyse le projet d'une alliance entre la Grèce, la Serbie, le Monténégro et la Roumanie.

(à suivre)

Cornelia Papacostea-Danielopolu

LE PROFESSEUR ANDRÉ MIRAMBEL (1900—1970)

André Mirambel, l'un des vice-présidents de l'AIESEE, n'est plus. Le 4 juin dernier, une cruelle maladie à laquelle il avait fait face avec sérénité, mettait fin à la vie de labeur de celui qui était devenu en France et dans les pays de langue française le maître incontesté des études néo-helléniques.

Sa carrière présente une belle unité classique qui répondait assurément à ses aspirations profondes. Né à Paris en 1900, il y fait ses études secondaires et supérieures et dès la Faculté il découvre ce qui va devenir son orientation définitive : en même temps que ses études de lettres, il s'inscrit à l'Ecole des Langues Orientales pour le grec moderne et le russe. Agrégé de grammaire, il enseigne d'abord au lycée de Reims, en attendant de partir pour la Grèce où il passe trois années à l'Institut Français d'Athènes (1925—1928). Années décisives puisqu'elles lui permettent d'élaborer sa thèse et aussi de nouer des amitiés grecques et françaises qui l'accompagneront toute sa vie. Docteur ès lettres en 1930, avec une remarquable « Etude descriptive du parler maniotte méridional » et une « Etude de quelques textes maniottes », qui sont couronnés par l'Académie (Prix Volney), il est nommé professeur de grec moderne à l'Ecole Nationale des Langues Orientales qu'il ne devait plus quitter. La qualité de son enseignement, son rayonnement personnel y fut tel que tout naturellement en 1958 ses collègues l'appelèrent à la lourde charge d'Administrateur de l'Ecole, qu'il exerça avec autorité pendant dix ans. En même temps, la Sorbonne l'associait à son enseignement en lui confiant dès 1938 la direction de l'Institut de langue et littérature grecques médiévales et modernes, puis en créant pour lui une chaire de grec moderne. Il devait prendre sa retraite cette année, et l'envisageait comme une période non de repos mais d'intense activité productive.

Car ce travailleur acharné regardait comme inachevée une œuvre scientifique pourtant considérable : treize livres et des centaines d'articles — tous consacrés à la langue et à la littérature du grec moderne. Tout à la fois savant rigoureux et fin lettré, André Mirambel se trouvait aussi à l'aise dans la linguistique que dans la traduction d'œuvres poétiques. Rap-

pelons seulement les principales de ses publications. Outre sa thèse, ses recherches sur la langue aboutirent à une savante « Grammaire du grec moderne » (1939) dont plusieurs rééditions affirmèrent l'autorité; une « Introduction du grec moderne » (1948) destinée surtout à ses étudiants; « La Langue grecque moderne, description et analyse » (1959); un « Dictionnaire français-grec moderne et grec moderne-français » (1961), qu'il considérait comme l'ébauche d'un grand dictionnaire auquel il travailla jusqu'à ses derniers jours; enfin tout récemment (1969) une « Grammaire du grec moderne » dans la collection *Que sais-je?* destinée au grand



public mais qui retint l'attention des spécialistes par la nouveauté de ses vues. Dans le domaine littéraire, on retiendra son « Anthologie de la prose néohellénique (1884—1950) » publiée en 1950, sa « Littérature grecque moderne » (1953) et ses si sensibles traductions de Th. Castanakis, J. Koutsocheras, St. Myrivilis.

Une telle activité scientifique le désignait aux diverses sociétés savantes, qui tinrent à honneur de l'associer à leurs travaux et de lui confier des responsabilités : telles l'Association Guillaume Budé, le Comité International d'Etudes Byzantines, la Société de Linguistique, l'Association des Etudes Grecques. En 1965, l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres de l'Institut de France, lui donna la confirmation majeure en l'élevant parmi ses membres. D'autres honneurs lui vinrent de Grèce, auxquels il fut particulièrement sensible : doctorat honoris causa de l'Université de Thessalonique, membre d'honneur de la société des gens de lettres d'Athènes, sans oublier les ordres de George I^{er} et du Phénix dans lesquels il était respectivement officier et commandeur.

Dès sa fondation il s'intéressa à l'AIIESEE et tout naturellement c'est à lui que l'on pensa pour l'une des vice-présidences réservées aux pays associés. Il y apporta cet humanisme

souriant, cette clarté sereine qui frappèrent tous les participants au Congrès de Sofia en 1966, lorsqu'il y présenta son rapport général sur le « Développement des littératures du sud-est européen en relation avec les autres littératures, de la fin du XVIII^e siècle à nos jours ». Le sud-est européen perd avec lui l'un de ses meilleurs connaisseurs et de ses plus sûrs amis.

A Madame Mirambel, sa collaboratrice de tous les instants, la « Revue des Etudes Sud-Est Européennes » exprime ses condoléances émues et l'assurance que le souvenir du savant et de l'homme de cœur que fut le professeur André Mirambel restera vivant.

Georges Castellan

Professeur à l'Université de Paris-Vincennes

LE PROFESSEUR Dr. ALOÏS SCHMAUS

Juste à la veille de son soixante-dixième anniversaire, au moment où ses amis, ses collaborateurs et ses disciples préparaient un volume de mélanges qui lui devait être consacré, le professeur dr. Alois Schmaus vient de nous quitter, le 27 juin 1970. Pour tous ceux



qui l'ont connu, qui ont bénéficié de sa science, de sa chaleur humaine, cette perte est irréparable, même s'il nous reste la consolation d'une œuvre constituant tout à la fois une puissante impulsion et un brillant exemple.

Alois Schmaus est né le 28 octobre 1901, à Maiersreuth (Oberpfalz, Bavière). Après avoir fait ses humanités au lycée de Metten, il a poursuivi des études universitaires (1919-1923) à Prague et Munich, abordant le domaine de la linguistique générale (sanskritisme, langues romanes et anglais), avec spécialisation dans le domaine des langues slaves et la balkanologie. Notons parmi ses grands maîtres les noms de G. Gesemann et K. Vossler.

Il a vécu durant une vingtaine d'années en Yougoslavie (1923—1944), où il était venu pour parachever ses connaissances linguistiques. Une riche activité didactique et scientifique a illustré cet intervalle, qu'il consacra à différentes institutions d'enseignement supérieur de Belgrade, tout en collaborant aux revues spécialisées de l'époque. A partir de 1946, il passe à l'Université de Munich, pour gravir tous les échelons de la hiérarchie universitaire et scientifique de son pays. Le couronnement de cette activité sera constitué par son élection, en 1963, comme membre de l'Académie Bavaroise des Sciences¹.

Ayant passé une grande partie de sa vie en Yougoslavie (21 ans), le savant qu'il était fut à même d'approfondir directement maintes réalités balkaniques, qu'il a su saisir dans ce qu'elles avaient de spécifique, arrivant à faire autorité dans la matière. Les milieux scientifiques du monde entier apprécèrent ses ouvrages².

L'espace limité dont nous disposons ici ne nous permet qu'une brève esquisse des principales directions suivies par son activité au cours des dernières années de sa vie. Dans cet ordre d'idées, il convient de noter ses préoccupations relatives à l'établissement d'une chronologie de l'épique populaire sud-slave, visant à l'élucidation des rapports entre le mythe et l'histoire (voir : *Die balkanische Volksepik. Typologie und Kontinuitätsproblem*, « Zeitschrift für Balkanologie », 1962, p. 133—152). A mentionner aussi ses préoccupations en ce qui concerne des rapports entre le style et le genre littéraire de la création populaire (*Gattung und Stil in der Volksdichtung*, « Rad kongressa folklorista Jugoslavije u Varaždinu 1957 », Zagreb, 1959, p. 169—172), ou encore son intérêt tout particulier pour l'étude de certains motifs de la ballade populaire balkanique (*Studien zu balkanischen Balladenmotiven*, « Beiträge zur Südosteuropa-Forschung », München, 1966, p. 285—304). D'autre part, il a gagné de grands mérites en étudiant la ballade populaire albanaise (*Die albanische Volksepik*, « Shëjzat », 1963 (maggio—agosto), p. 173—190 et *Relikte der Skanderbeg-Epik in der Dichtung der Italoalbaner*, « Marchen, Mythos, Dichtung. Festschrift F. van der Leyens », München, 1963, p. 231—242). Ces derniers temps il manifesta, également un vif intérêt à l'égard de la création populaire roumaine, ainsi qu'en ce qui concerne l'histoire et la culture du peuple roumain. Un trait général de son activité est sa propension à relever les caractères spécifiques du monde balkanique et sud-est européen, en tant que monde touchant de près la science et la culture européennes. C'est ce qui l'incita à se pencher plein de respect et d'une sorte de tendresse sur les diverses expressions de ce monde dans le domaine de la culture et de l'art (voir : *Sudosteuropa*, « IRO-Volkskunde », München, 1963, p. 221—240 ; *Die geistige Kultur der Sudslawen*, « Sudosteuropa-Jahrbuch », 1959, p. 1—20 ; *Probleme und Aufgaben der balkanischen Epenforschung*, « Volksmusik Sudosteuropas », 1966, p. 285—304).

Naturellement, ceux l'ayant mieux connu auront beaucoup plus à nous révéler sur le maître et le guide que fut Alois Schmaus. Mais même nous, qui ne l'avons rencontré que d'une manière incidente, nous ne saurions oublier de sitôt l'attachante personnalité de ce petit homme vif et agile, aux répliques imprévues, pleines d'humour et d'une charmante spontanéité.

Avec la disparition du professeur Alois Schmaus la science subit une perte considérable. Les études du sud-est européen y perdent l'un de leurs animateurs et promoteurs les plus représentatifs. Ce deuil ne blesse donc pas seulement les intimes du disparu, mais il atteint toutes les disciplines scientifiques touchant à l'étude du sud-est de l'Europe.

Adrian Fochi

¹ Les détails biographiques susmentionnés nous ont été fournis par le professeur dr. Peter Rehder, du Séminaire des études slaves de l'Université de Munich, auquel nous tenons réitérer ici nos vifs remerciements.

² Voir la bibliographie provisoire de ses ouvrages dans la revue « Welt der Slaven », de l'année 1966.

C. W. CRAWLEY, *John Capodistrias: Some Unpublished Documents*, Thessaloniki, 1970, 109 p.

L'Institut d'Etudes Balkaniques de Thessalonique, dont on connaît bien l'activité consacrée à l'histoire de la Péninsule, et surtout à celle de la Grèce moderne, vient d'ajouter à la liste déjà longue de ses publications l'édition de la correspondance de Capodistrias avec Léopold de Saxe-Cobourg et avec Nesselrode. A la différence de la plupart des ouvrages antérieurs, dus à des savants grecs, le livre en question paraît par les soins d'un professeur de Cambridge, Charles W. Crawley. Hâtons-nous d'ajouter que les papiers de Capodistrias, conservés à Corfou, dans les archives du Sénat Ionien où ils avaient été déposés par ses descendants, ont encore fait l'objet d'autres recherches, à commencer par celles de S. Théotokis (*Ἀλλελογραφία Ἰ. Α. Καποδίστρια καὶ Ἰ. Γ. Εὐνάργου*, Athènes, 1929), qui étudia les relations du personnage avec le banquier genevois Jean-Gabriel Eynard, avec des centaines de pièces à l'appui. Plusieurs dépêches, ayant trait à la candidature du futur roi des Belges au trône de Grèce en 1825—1830, ont été signalées à leur éditeur actuel par l'éminent savant que fut le professeur M. Lascaris. A elles seules elles prouveraient qu'il y avait encore beaucoup à glaner de ce côté, après la grande entreprise de Bétant, *La correspondance du comte Jean Capodistrias*, en quatre volumes (Genève, 1839).

Tels qu'ils sont publiés aujourd'hui, précédés par une introduction aussi précise que brève, ces documents offrent des renseignements intéressants, quoique rarement inattendus, sur les négociations menées avec le prince Léopold. En ce qui concerne l'attitude de Capodistrias envers ce dernier, ses lettres témoignent d'une bonne foi que l'on a, parfois, injustement mise en doute. Les deux communiquaient d'habitude par l'entremise d'un médecin suisse, conseiller d'Etat en Russie, Rodolphe-Abraham Schifferli. Celui-ci était un familier des Cobourg. Or, il est question, dans un de ses rapports, le 7 avril 1826, d'un compétiteur qu'on cherchait à opposer à Léopold « dans la personne du fils unique d'un bourgeois de Bâle » (p. 29). Dans ce mystérieux Bâlois, faut-il voir, comme on l'a suggéré, le dernier roi de Suède de la dynastie des Vasa? Depuis sa déposition en 1809, après un règne de dix-sept ans, Gustave IV voyageait à travers l'Europe sous de faux noms — tantôt « le comte de Gottorp », ou « le duc de Holstein-Eutin », et tantôt « le colonel Gustafsson ». Il envisageait même, paraît-il, un pèlerinage à Jérusalem. Les hasards de la route l'ayant plusieurs fois amené à Bâle, le royal exilé décida de s'y établir et il reçut, à cet effet, la bourgeoisie avec les droits de cité, le 5 février 1818, quitte à repartir ensuite ailleurs. Il allait mourir à Saint-Gall en 1837. C'est de son fils qu'il s'agit, né de son mariage avec la princesse Frédérique de Bade. A son sujet, nous devons renvoyer le lecteur aux notes érudites qui accompagnent le texte du document. Il en ressort que le prince Gustave (1799—1877) fut élevé à la cour de Karlsruhe, où il épousa en 1830 Louise de Bade, et qu'il devint feld-maréchal dans l'armée autrichienne. Du même coup, la supposition de Schifferli que le prétendant avait l'appui de l'empereur François (désigné dans cette correspondance chiffrée par le pseudonyme « Mr. Cois ») gagne en vraisemblance.

Mais ce que je veux faire remarquer, c'est la réponse de Capodistrias qui, dès le 11 avril, envisageait une possibilité de déjouer l'intrigue de Metternich dirigée contre Léopold : « Pour quoi donc l'autre candidat ne trouverait-il pas une belle et magnifique place dans les pays où éclatèrent les événements de l'année 1821?... Par une mesure semblable on les environnera d'une forte digue, qui serait également utile et salutaire à tous les voisins, nul excepté » (p. 32). A mots voilés, Capodistrias proposait tout bonnement l'union des Principautés qui allait être réalisée dans une trentaine d'années. Un peu plus tard, l'idée du prince étranger trouvera un accueil suffisant pour s'imposer. Décidément, Capodistrias était bon prophète. Dans le même passage, les mots « le grand tout » ne peuvent pas viser « a restored Greek Empire, including the Principalities ». Sans trop se hasarder, on devrait y voir plutôt une allusion discrète à l'Empire russe. Après cette date, le projet de confier à Gustave Vasa les deux principautés n'apparaît plus nulle part au cours des relations entre Léopold et Capodistrias.

Cependant, quelque temps auparavant, en 1814, on avait déjà proposé au prince suédois, qui, par surcroît, était neveu de la tsarine Elisabeth Alexievna, le trône du futur Etat de l'Heptanèse, ce dont l'éditeur ne semble pas s'être douté. A l'époque, le Congrès de Vienne devait régler le sort des Sept Iles Ioniennes, attribuées à la France par le traité de Tilsit (elles seront placées sous le protectorat anglais en 1815). Interrogé à ce propos par la comtesse Edling, sœur de son ami et proche collaborateur Alexandre Stourdza, Capodistrias répondait que « les Grecs verraient dans cet événement l'aurore de leur indépendance » (N. Camariano, *Les principautés roumaines à la lumière de l'autobiographie de Jean Capodistria*, Revue Roumaine d'Histoire, VIII, 1969, 2, p. 263, nr. 2). En 1816, lorsqu'il était ministre des Affaires étrangères de Russie, il pensait à une confédération de la Moldavie, de la Valachie et de la Serbie, dont la cohésion eût été assurée par les rapports de parenté entre leurs princes, choisis dans une dynastie allemande (*ibid.*, p. 268—269). Toutefois, Alexandre I^{er} ayant rejeté cette proposition, son ministre entretint une correspondance suivie en 1817—1820 avec Jean Caradja, *hospodar* de Valachie entre 1812 et 1818 (C. J. Caradja, *Correspondența lui Capodistria cu Ioan Caragea Voievod*, Revista istorică, VII, 1921, p. 181—189; VIII, 1922, p. 27—40). En même temps, il était au courant des relations entre Caradja et le chevalier de Gentz dès leur début, en 1813, car il faisait surveiller étroitement leur courrier (*Documente Hurmuzaki*, n.s., II, p. 133). En outre, malgré la courtoisie de ses rapports avec le prince phanariote, Capodistrias ne se faisait pas faute de recevoir les délations des grands boyards, dénonçant les abus fiscaux de l'administration, tel le mémoire moldave de 1817 édité par N. Iorga (Rev. istorică, XX, 1934, p. 305—308). A partir de 1820, l'influence de Capodistrias dans la politique extérieure russe diminue rapidement. C'est le moment où commence la seconde partie du livre, qui contient une cinquantaine de pièces, pour la plupart des lettres envoyées par Capodistrias au tzar et au comte de Nesselrode et leurs réponses. Parmi les premières, il n'y en a aucune qui égale en intérêt celle écrite à Laybach, le 2/14 janvier 1821 (p. 49—51), parce qu'elle laisse voir clairement les sentiments contradictoires qui agissaient sur Capodistrias durant l'intervention autrichienne à Naples. La révolution qui venait d'y éclater sera bientôt étouffée sous les auspices de la Sainte-Alliance et sans que la Russie s'y soit opposée le moins du monde. Capodistrias, lui, ne cachait guère son hostilité envers la politique de Metternich, tout en évitant de prendre parti trop résolument pour les révolutionnaires. Il invoque à l'appui de son avis l'autorité du baron de Stein, « ce bon Allemand, dont le caractère moral est connu », en sachant qu'Alexandre lui avait témoigné beaucoup d'estime depuis 1805. Voici le pressant appel qu'il adresse au tzar : « En acquiesçant sans restriction à tout ce que l'Autriche nous propose, quant au mode d'arriver à Naples, en parlant son langage, en le faisant parler aux agents de V.M.I., pouvons-nous dire en bonne confiance (sic ! pour *conscience*) que nous avons fait tout ce qui dépendait de nous pour faire connaître à Naples, à l'Italie, à l'Europe, *la vérité* ? » La suite ne manque pas de courage. Qu'on en juge : « S'il est vrai que V.M.I. veut aujourd'hui à Naples ce que l'Autriche a voulu

en 1815 et ce qu'elle veut évidemment en 1821 dans ce pays et en Italie... tout est dit. Mais s'il répugne à V.M.I. de vouloir l'impossible, ou bien ce qui n'est possible *maintenant* que par la force des armes, sommes-nous *vrais* en parlant le langage de l'Autriche, ou en faisant croire aux Italiens que nous le parlons? » Un pas en arrière, le ton baissé : « Il faut détruire sans doute ce qui existe à Naples. Mais détruira-t-on cet édifice monstrueux sans courir les chances les plus périlleuses? » Déjà, il revient à l'attaque : « On ne veut donc pas que les Napolitains espèrent leur salut de l'équité et du désintéressement de V.M.I. On veut les compromettre, on veut leur faire perdre tout titre quelconque à votre intérêt. Et vous pensez, Sire, à les combattre et à les mystifier! » Pas un soupçon d'hypocrisie n'entache la profession de dévouement finale, qui éclaire singulièrement la psychologie très complexe de Capodistrias : « je vous obéis, je vous obéirai toujours, quel que soit le système politique que vous suivrez... En vous écrivant cette lettre, j'outrepasse peut-être la ligne que les rapports du service me tracent — mais, dans cette circonstance, il y a quelque chose de plus dans mon cœur que le sentiment du devoir. Il y a un sentiment envers V.M.I. que je ne me permettrais pas d'exprimer mais qu'une âme telle que la vôtre sait sentir et apprécier ».

Mais le tempérament instable du tzar rendait difficiles de tels rapports avec son ministre et ce dernier dut s'éloigner. Son remplaçant fut, on le sait, Nesselrode : la pompeuse médiocrité de ses lettres prouve abondamment quel mauvais choix on avait fait. La figure de Capodistrias en ressort d'autant plus attachante et son prochain biographe devra absolument employer les documents publiés par C. W. Crawley.

Andrei Pippidi

H. H. STAHL, *Les anciennes communautés villageoises roumaines. Asservissement et pénétration capitaliste*. Bucarest—Paris, Editions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — Editions du Centre National de la Recherche Scientifique, 1969, 254 pp.

H. H. Stahl¹, éminent représentant de l'école de « sociologie monographique » de Bucarest fondée par le prof. D. Gusti après la première guerre mondiale, est depuis longtemps un des meilleurs connaisseurs « du village roumain ». Sous plusieurs rapports, sa compétence en matière de sociologie du village et de sociologie historique de la paysannerie est difficilement égalable, alors même que telle ou telle de ses positions, toujours suggestives et stimulantes, rencontrerait surtout parmi les historiens quelque résistance ou bien effectivement *sub indice pendet*. Il est un des pionniers de l'application des méthodes quantitatives et cartographiques en sociologie rurale et en histoire sociale. Ses trois gros volumes de *Contributions à l'étude des villages communautaires roumains* (1958, 1959, 1964), somme (amputée) de 1195 pages, sont déjà une synthèse de ses recherches et analyses qui s'étendent sur plus de 40 ans en arrière. Ils sont indispensables à quiconque veut aborder l'étude approfondie du village roumain, de son histoire, ainsi que l'étude du problème agraire en Roumanie. Les historiens des institutions doivent s'y reporter également pour tout ce qui concerne le droit du village et le droit paysan ou populaire. L'éthnologie juridique y est représentée par des analyses précieuses.

Le livre recensé constitue un vigoureux et nécessaire digest de la vaste synthèse précédente, enrichi cependant des résultats des dernières réflexions et mises au point de l'auteur. L'espace disponible, forcément réduit (254 p.), a imposé à l'auteur de véritables tours de force,

¹ Professeur de sociologie à l'Université de Bucarest et président de Section à l'Académie des sciences sociales et politiques.

dont il serait injuste de lui tenir rigueur. Le livre devrait être toujours, le cas échéant, complété à l'aide des développements qui se trouvent dans ses autres œuvres.

Une discussion axée sur les importantes thèses de l'auteur exigerait un autre cadre. Je signale seulement que sa méfiance réprobative à l'égard d'une certaine mauvaise méthode « juridique » dans le maniement des sources², tout en étant justifiée en soi et par rapport à des pratiques plutôt passées, ne semble pas tenir suffisamment compte des positions et réalisations actuelles. Et d'une façon générale, toute réaction anti-juridiciste doit convenir que les institutions et leur réglementation juridiques sont des faits sociaux, fort importants, et que l'histoire actuelle des institutions a été *imposée* au monde scientifique, il y a bientôt un siècle, surtout par les sociologues (qui ont obligé alors les historiens à ne plus se méfier des structures typiques et sociales à forme juridique qu'étaient les institutions). Quand à l'excès du recours aux textes purement législatifs, les historiens du droit dignes de ce nom sont les premiers, à l'heure actuelle, qui le combattent, avec l'aide des sociologues et des ethnologues, avec lesquels ils mènent bon ménage, comme de juste.

Le livre du prof. H. H. Stahl est destiné au premier chef aux spécialistes étrangers (et, par sa forme alerte et agréable, aussi à un public plus large). Mais cette synthèse au second degré sera bien des fois encore plus utile aux chercheurs roumains. Quant aux lecteurs de cette Revue, et aux sociologues, ethnologues et historiens du sud-est de l'Europe, ils y trouveront largement leur compte, et nous avons le devoir de leur recommander chaleureusement la consultation de l'ouvrage. Non pas comme étude comparative du problème dans un contexte ou sur le plan sud-est européen, mais comme ouvrage où des vues comparatistes générales ouvrent de larges perspectives aussi au balkanologue, et puis parce qu'à l'heure actuelle l'œuvre de l'auteur constitue l'introduction la plus enrichissante à la connaissance du village roumain, de sa vie prodigieuse, avec ses particularités qui sont, de ce fait même, les éléments indispensables de toute synthèse sud-est européenne en cette matière. Il faut donc féliciter les Editions de l'Académie d'avoir assuré — cette fois-ci en prestigieuse coédition avec le CNRS à Paris — la publication de cet ouvrage nécessaire qui contribuera beaucoup à la diffusion d'une pensée et d'une recherche auxquelles le colloque des historiens français et roumains (Bucarest, octobre 1969) a rendu un mérité hommage³.

L'ouvrage débute par une introduction qui présente le cadre du problème, suivie d'une première partie consacrée à la vie interne des communautés villageoises, une deuxième concernant les communautés villageoises des paysans corvéables et une troisième présentant les formes de l'exploitation féodale subie par ces dernières.

L'introduction met en lumière le caractère spécifique du développement des villages communautaires roumains, l'originalité de la fondation des Etats féodaux roumains et les traits qui les distinguent des formations politiques des peuples de la steppe. Par une méthode qui tient de l'« archéologie sociale », l'auteur réussit à démontrer « l'existence simultanée sur le territoire de la Roumanie » de vies sociales arrivées à des niveaux divers de développement, qui paraissent s'inscrire logiquement comme autant d'étapes d'une même ligne d'évolution. Se côtoyant l'une l'autre, on retrouve aussi des communautés villageoises « survivantes » d'un type archaïque des plus purs et des communautés évoluées, en pleine « dissolution capitaliste » (p. 20—21).

Les communautés villageoises contemporaines se divisent en deux catégories : villages archaïques « non généalogiques » et villages évolués « généalogiques ». Toutes les deux présen-

² V. surtout ses *Controverses d'histoire sociale* (en roum.), Bucarest, Ed. Scientifiques (1968). V. les mises au point des p^r P. Ourliac [« Rev. hist. de droit », 33 (1955), p. 282—293] et G. Sautel, *ibid.*, 44 (1966), p. 629—635, dans un débat semblable, à propos de la position anti-juridiciste des p^{rs} Godechot et Ponteil.

³ Voir le rapport que H. Stahl y a présenté, dans la « Revue Roumaine d'Histoire », 9 (1970), 3.

tent quelques traits essentiels : une structure typique de la famille et de la propriété, l'existence d'une assemblée villageoise, un paysage rural propre. Dans les communautés libres du type archaïque, la famille présente une indivision généalogique du premier degré (valable pour une seule lignée), une indivision absolue dans le régime des « tènements », des quartiers à enclosure générale.

Dans les communautés libres de type évolué, l'indivision égalitaire est plafonnée, la possession est « par somme de sagènes », l'indivision généalogique relève du deuxième (par quartiers à enclosure générale), troisième (par grands lots partageant tout l'ensemble du finage) et quatrième type (par quotes-parts inégales).

En ce qui concerne les villages d'anciens serfs, l'auteur remarque l'inexistence d'une « réserve seigneuriale » antérieure à la loi de 1864, aussi bien que l'inexistence d'une agriculture à plusieurs soles. Après la réforme agraire, on passe à un régime contractuel, à une exploitation quasi féodale du tiers appartenant au boyard et à une technique agricole de la « jachère latifundiaire ».

Quant aux communautés villageoises des paysans corvéables (XVIII^e et XIX^e siècles), l'auteur remarque le caractère non généalogique de ces villages et l'indivision généalogique des petits boyards. La substitution des boyards dans les droits des assemblées villageoises se manifeste par le fait qu'ils commencent par être propriétaires nominaux du village et acquièrent le droit d'intervenir dans les activités économiques des paysans, des droits de justice locale et le droit d'obtenir des corvées.

La vie économique du village connaît des changements en ce qui concerne le pacage et le droit au libre parcours des troupeaux, l'agriculture pastorale itinérante et le droit aux terres de labour et aux prés : « Ainsi donc, si le village corvéable a une ressemblance frappante avec le type des villages libres archaïques, à simples droits égaux d'usage, par contre, ces villages, bien plus anciens, des serfs ont plus de ressemblance avec les villages libres indivis par quotes-parts inégales, le système de la « part » donnant droit « à partout » étant, de toute évidence un fragment du mécanisme social que nous connaissons déjà par voie directe » (p. 155).

La troisième partie du livre est réservée aux formes d'exploitation des communautés villageoises. La classe dominante a commencé par un assujettissement systématique de ces communautés. L'Etat a établi son système fiscal, l'Eglise a obtenu des revenus et des privilèges, enfin la classe des boyards a réussi à se forger une base économique. La propriété des boyards manque d'une sécurité initiale et pour y remédier l'Etat leur a accordé des « exemptions fiscales » et a renoncé au droit de confiscation en cas de déshérence, etc.

Les seigneurs féodaux revêtent une double qualité ; celle de membres de la communauté villageoise et celle de propriétaires du village. La communauté villageoise connaît une scission en ménages autonomes des paysans, on abolit le droit d'indigénat des serfs. Dans la période de l'attache à la glèbe on accapare des villages libres par voie d'achat déguisé sous forme d'une « fraternisation », aussi bien que par voie d'achat des villages « parcelle après parcelle », ou encore par voie de vente directe, enfin grâce à un achat, en bloc ou au total ou par lanières, des villages libres.

La crise de l'attache à la glèbe se manifeste par le mouvement de libération des serfs par voie de rachat, par l'apparition des paysans libres sans terre et des villages à contrats passés à l'amiable. La libération des paysans, édictée par les lois de Mavrocordat au milieu du XVIII^e siècle, a aggravé les corvées et a favorisé le passage au régime des « urbaria ».

La conclusion du livre est que ce sont les communautés villageoises qui constituent la toile de fond de l'histoire sociale de la Roumanie, car c'est leur étude qui permet d'expliquer la formation du féodalisme roumain, son rapport avec le « despotisme asiatique », le problème du « second servage », l'accumulation primitive du capital, etc. « Le processus social qui eut lieu dans nos pays à partir de la deuxième moitié du XVI^e siècle fut celui d'un servage qui alla, sans interruption, en s'aggravant, d'étape en étape, ayant toutefois un point de crise

sociale exacerbée, au temps du « servage de la glèbe », quand le boyard eut droit de propriété sur la personne même des serfs ; ce ne fut que ce droit qui disparut par l'effet des lois de Mavrocordat, sans pour cela interrompre le processus fondamental qui, ayant commencé déjà avant Mavrocordat, continua justement grâce à ces réformes, c'est-à-dire le processus du passage d'un féodalisme patriarcal d'économie vivrière vers un féodalisme monétaire, pour finir par devenir le féodalisme attardé de l'époque capitaliste, mis au service d'un commerce capitaliste. C'est ce qui justement constitue essentiellement le « deuxième servage », au sens propre du mot, et dont l'histoire s'étend donc sur plusieurs siècles, sans interruption » (p. 250),

Cette conception permet d'expliquer les particularités du développement capitaliste en Roumanie, la persistance des formes de la rente féodale et la coalition économique et politique de la bourgeoisie avec les boyards. Ce mélange de formes capitalistes et féodales « est le phénomène caractéristique, parfaitement visible, de toute cette époque, au cours de laquelle les communautés villageoises asservies se désagrègèrent et finirent par disparaître, seuls les villages « libres » continuant à être les témoins de temps depuis longtemps révolus » (p. 252).

Le livre nous présente ainsi une vue synthétique sur les problèmes fondamentaux de l'histoire agraire roumaine et s'impose par sa rigueur scientifique et par son esprit critique. Enrichi de nombreuses graphiques et figures, la lecture en est à la fois agréable et utile.

Valentin Al. Georgescu et L. P. Marcu

Makedonski folklor. Le Folklore macédonien. Spisanie na Institut za folklor, 1968, 1^{re} année, vol. I, 217 p. ; vol. II, 336 p.

La parution à Skopje de la première revue de folklore ne signifie pas seulement un début utile, dans le sens de l'entrée dans le circuit scientifique du folklore macédonien, mais représente également un événement important pour la balkanologie en général.

Située au centre des Balkans, lieu de croisement d'influences et de cultures diverses, la Macédoine est la gardienne de très intéressantes coutumes archaïques. C'est une clé pour la compréhension de nombreux problèmes d'ethnologie et de folklore. L'orientation vers des recherches plus amples de la revue « Makedonski folklor » — qui se propose de publier des matériaux folkloriques concernant certains groupements ethniques allogènes de la Macédoine, ainsi que des études sur le folklore d'autres peuples balkaniques, hé au folklore macédonien — apparaît donc comme parfaitement justifiée.

Des chercheurs appartenant aux différents centres de la Yougoslavie et aussi des spécialistes de l'étranger collaborant aux deux volumes parus en 1968.

Le D^r Tvrko Čubelić publie, en deux parties (vol. I, p. 7—23 ; vol. II, p. 172—185), un intéressant article : *Prémises et conditions pour l'étude de l'histoire de la littérature populaire orale, universelle et nationale*. Un autre étude du même auteur s'intitule : *Motifs communs dans les chants révolutionnaires des peuples balkaniques* (vol. I, p. 91—104). Il s'agit des thèmes révolutionnaires des chansons populaires yougoslaves, bulgares et roumaines, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle et jusqu'en 1945. Les chants sont étudiés comme suit : 1) ceux propres à chaque nation ; 2) ceux empruntés à un autre peuple des Balkans ; 3) ceux empruntés à des zones non balkaniques. Une influence réciproque, en ce qui concerne la création poétique et musicale des peuples habitant cette région de l'Europe, est indéniable.

Le d^r Henryk Czajka de Varsovie publie *Quelques notes sur le style de l'épopée populaire sud-slave* (p. 55—68). L'auteur y insiste sur les épithètes, les nombres typiques et les répétitions utilisées dans la poésie populaire.

Deux études sont consacrées au problème des origines de l'épopée. Le d^r Kole Simitchev écrit sur *Le problème de l'origine de l'épopée populaire de Macédoine* (p. 41—53), qu'il étudie en fonction des traditions, du développement économique, politique et culturel de la Macédoine. L'auteur prend position contre la manière subjective, injuste, d'aborder ce problème que l'on rencontre chez certaines chercheurs de l'étranger. Il insiste sur l'école des rhapsodes populaires attestée au moyen-âge à Nedobrasko, ainsi que sur certains éléments antérieurs au XIV^e siècle et qui se retrouvent dans l'épopée macédonienne la plus récente. Cette survivance a été possible en Macédoine grâce au mode de vie patriarcal du peuple, qui a empêché des changements notables dans les thèmes des chansons héroïques.

N. Putilov (URSS) s'occupe d'un problème similaire : *Aux sources de la théorie sur l'origine aristocratique de l'épopée russe* (p. 33—38). Parlant des considérations de V. F. Muller (1877) sur le recueil de St. Verkovič (*Veda Slovena*), qui intéressaient également l'épopée russe et macédonienne, l'auteur prouve la fausseté de la théorie dite « aristocratique » concernant l'origine de l'épopée.

Un petit article du d^r Gheorghi Stalev s'occupe de la *Synthèse entre le vers homérique et le vers de la poésie populaire du poème « Serdar » de Grigor Prličev* (p. 25—30).

Parmi les articles intéressant le folklore macédonien, deux étudient le rituel de l'enterrement : *Les thèmes des « pleureuses » populaires de Macédoine* (Cvetana Organdžieva) et *Le chant populaire rituel pour les morts* (Petar Petrov).

Dans la rubrique *Information et matériaux*, Alex. Popvasileva publie : *Les chansons des « lăzâritje » dans la Popolta de Castoria (Macédoine Egéenne)*, Dimče Malenko, *Les chants des « lăzâritje » de Velgost (Okhride)* et Milan Risteski, *Contribution à l'étude des chants populaires à l'occasion de la fabrication des « tzrepni »*¹.

Sont publiés, dans ce même volume, des travaux sur *Gotze Delchev dans la poésie populaire macédonienne* (Dimče Najčeski) et sur *Macedonian Instrumental Folk Dance Musik* (Vasil Hadžimanov), etc.

Le second volume est presque entièrement consacré au Symposium qui a eu lieu en mai 1968, dédié au folklore macédonien concernant l'insurrection de Ilinden (1903). Dans son discours d'ouverture au symposium, le d^r Blaže Ristovski a parlé sur *La manière dont l'insurrection d'Ilinden se reflète dans le chant populaire macédonien*. Kiril Penušlevski s'occupe de la *Genèse des chants révolutionnaires de Macédoine* (p. 29—34), en étudiant en premier lieu les cycles concernant les « haïdouks » et les guerriers de la période des « komitadjis ».

Dans son article *Chants populaires de combat de la période d'avant l'Organisation Révolutionnaire Interne de Macédoine (V.M.R.O.)*, Dimče Najčeski prouve que ces chants s'inspirent en premier lieu de la lutte menée par les combattants macédoniens contre la domination étrangère.

Le d^r Nikifor Robovski, étudiant les *Reflets de l'insurrection d'Ilinden dans le chant macédonien à caractère historique*, souligne l'apparition dans ce genre de poésie des personnages comme Pitu Guli, Mitre Vlašče, Gotze Delčev. Sur ce dernier ont parlé au symposium : le d^r Cvetanka Organdžieva, *Motifs poétiques populaires dans les chants révolutionnaires macédoniens sur Gotze Delčev et dans les chants russes sur Stenka Razin* et Alex. Lišin, *La mélodie des chants populaires sur Gotze Delčev*.

Blaže Ristovski, Gane Todorovski, Duchko Constantinov et Zdravko Božinovski écrivent sur des cycles de chansons inspirées par d'autres héros de l'insurrection d'Ilinden, notamment : Jordan Piperkata, Gorče Petrov, Badev et Vale Markov.

La revue s'occupe aussi d'autres aspects de la poésie populaire inspirée par Ilinden : *Quelques chants populaires sur l'épopée d'Ilinden* (Milan Risteski) ; *Sur le folklore des prisonniers à l'époque d'Ilinden* (Vladimir Ivanoski) ; *Les caractéristiques métrorhythmiques des chan-*

¹ Vase en terre cuite pour cuire le pain.

sons révolutionnaires d'Ilinden (Radoslav Hrovatin); *Kruševo révolutionnaire dans la musique populaire macédonienne* (Vasil Hadžimanov); *Les rythmes dans la poésie populaire de l'époque d'Ilinden* (Lazo Karovski). Trpko Bicevski publie des *Remarques sur dix chants des komitadjis Gorno et Dolno Pozarsko (Méglen, Macédoine d'Égée)*. Il s'agit de chansons créées dans une région où se trouvent aussi des « habitats valaques ». Mais les chansons sont toutes en slave macédonien et non en mégleno-roumain. Le folklore sur le thème de l'Ilinden, dans les langues des nationalités et des groupes ethniques habitant la même région, est peu étudié et n'a pas été discuté au symposium. Mihai Andreovski a essayé de suppléer à ce manque en publiant les textes de deux chansons en dialecte aroumain (p. 167—168), en alphabet latin serbo-croate, avec traduction en langue macédonienne. Il s'agit des combattants aroumains Gheorghî Kasaplu (Mucitani) et Mihail Kanduli. Dans son intervention aux discussions, Nula Katzavolu s'occupe de la participation des Aroumains et des Albanais à l'insurrection (p. 169). Un détail mérite d'être mentionné : en posant le problème de la dénomination correcte du centre de l'insurrection d'Ilinden, Filip Kavdev montre que la dénomination correcte est *Krušovo*, comme le prononcent les Macédoniens et les Aroumains et non *Kruševo*, dénomination officielle d'influence étrangère.

Le second volume contient aussi des articles concernant certains problèmes généraux de folklore. Ainsi, le d^r Boris N. Putilov (URSS) écrit sur *l'Allégorie comme sujet dans l'épique slave* (p. 188—195); le dr Karel Horálek (Prague) analyse *Les composantes des contes populaires* (p. 197—205); Vera Stoičevska-Antić étudie l'intéressant problème des *Apocryphes eschatologiques sur la Sainte Vierge et leur reflet dans la création populaire des Slaves du sud* (p. 207—217). L'auteur cite, entre autres, des chansons de la Dobroudja.



Les deux volumes sont complétés par des comptes rendus, notices bibliographiques, etc.

Dans son compte rendu sur la collection *Slaviane i Rus* (p. 301—302), Blaže Ristovski donne quelques intéressantes observations sur le problème de la Pentecôte. Notons aussi la bibliographie des travaux de Vasil Hadžimanov et celle des travaux de H. Polenaković (qui contient des contributions à la connaissance du folklore aroumain).

La nouvelle revue de folklore macédonien présente un réel intérêt pour les spécialistes.

Sava Iancovici

VITO MORPURGO, *Profilo storico-bibliografico del folk-lore jugoslavo*, Matera, 1969, 153 p. (Biblioteca di cultura, diretta da Giovanni B. Bronzini, 6).

Vito Morpurgo, chargé de cours de l'Université de Zagreb, s'est fait remarquer durant cette dernière décennie par la publication d'un grand nombre de travaux concernant le folklore des peuples de Yougoslavie et se situe parmi les chercheurs actuels de marque de son pays. Cette fois, il nous offre un ouvrage de synthèse par lequel il présente l'évolution même de la discipline scientifique qu'il sert. Ainsi que le titre de l'ouvrage l'indique, le livre évolue dans deux directions qui, bien que différentes jusqu'à un certain point, se complètent l'une l'autre. Dans la première partie, l'auteur fait l'histoire des recherches de folklore de Yougoslavie, dans la seconde il établit une bibliographie sélective des plus importants recueils et études folkloristiques parus en Yougoslavie. De ce fait, l'ouvrage tente d'être une synthèse du mouvement folklorique yougoslave, en mettant à la disposition des chercheurs, surtout

étrangers, un instrument complexe d'information scientifique, un guide adéquat de documentation dans le domaine complexe de la recherche folklorique de Yougoslavie.

Dans une courte introduction (p. 9 — 12), l'auteur brosse le rôle joué par la création populaire orale et par la littérature savante dans la vie des peuples de Yougoslavie, en partant de la constatation que les deux formes de culture se sont diversement développées, en fonction d'une évolution culturelle inégale chez les différents peuples et dans les différentes zones, au cours de l'histoire, et par conséquent en fonction de conditions historiques distinctes. En même temps, il démontre combien fertile a été l'inspiration de nature folklorique pour la littérature savante, phénomène culturel connu dans toute l'Europe et particulièrement dans le sud-est au XIX^e siècle et même durant le nôtre. Parmi d'autres exemples célèbres de ce genre, l'auteur cite le roman d'Ivo Andrić : *Na Drini ćuprija*, paru ces derniers temps aussi en traduction roumaine.

Suit un chapitre (p. 15 — 23) concernant la richesse et la variété de la création populaire yougoslave. L'auteur trouve les causes de cette richesse et de cette variété dans les différences linguistiques et dialectales. Pourtant, il constate l'existence de facteurs d'unité nationale, qui ont résisté aux forces centrifuges autant qu'aux influences et infiltrations étrangères. Il distingue le répertoire folklorique des différents domaines linguistiques, en montrant qu'en Slovénie prédomine la création lyrico-épique et la prose populaire; en Macédoine prédomineraient le genre lyrique, les danses originales et les contes humoristiques; en Serbie et Croatie, la grande épopée. Il dénombre ensuite les influences étrangères qui se sont exercées sur le folklore yougoslave et mentionne les influences italienne, allemande, hongroise, roumaine, bulgare, grecque et albanaise. Dans des notes (p. 19), il parle de l'influence exercée par le folklore macédo-roumain, vlaque, tchèque, slovaque, ukrainien.

En ce qui concerne les Vlaques, nous devons faire une observation. L'auteur les considère : « mandriani e pastori di varia e complessa origine per lo più nomadi ». Or, il est avéré que les Vlaques représentent les restes de la population autochtone romanisée de la Péninsule Balkanique. Leur nom témoigne d'une origine non pas professionnelle (le pâtre), mais une catégorie ethnique (le romanisé balkanique). « Dans la chancellerie des rois serbes, le terme de « vlaque » est employé de manière permanente pour désigner les restes autochtones, romanisés, du pays, durant les XIII^e, XIV^e et XV^e siècles [v. Silviu Dragomir : *Vlahii din nordul Peninsulei Balcanice în evul mediu* (Les Vlaques du nord de la Péninsule Balkanique pendant le Moyen-Age), Bucarest, 1959, p. 140]. Le savant roumain cite trois documents de ce genre : l'un émis en 1280 par la reine Hélène veuve du feu roi, un autre par Stefan Uroš en 1300 et enfin le troisième par le tzar Dušan en 1345; il rappelle aussi des passages des statuts de la ville de Cattaro, datant du XV^e siècle, où le terme, lorsqu'il apparaît dans le texte, distingue ethniquement le Vlaque du Serbe, de l'Albanais et du Grec]. Plus tard, ce terme a acquis une signification professionnelle, mais ceci ne modifie en rien le problème de leur origine, laquelle, d'ailleurs, n'est point aussi variée et complexe qu'elle ne puisse être clairement affirmée. L'influence des Vlaques sur le folklore serbo-croate doit être entendue de la même manière que celle des Macédo-roumains du Pinde sur le folklore grec. On a montré que ces derniers, du fait de leur intégration et assimilation linguistiques, ont transmis au folklore grec tout leur patrimoine spirituel (v. Tache Papahagi, *Paralele folclorice greco-române* (Parallèles folkloriques gréco-roumains), Bucarest, p. 1944 10 — 11). Dans ces créations populaires en langue grecque dénommées Βλαχικά τραγούδια il ne faut pas voir de seuls produits artistiques de caractère pastoral, mais des productions typiques des macédo-roumains grecisés. L'affirmation de Tache Papahagi s'applique entièrement aussi aux Vlaques serbisés de Yougoslavie. Selon Vito Morpurgo, le folklore yougoslave offre, par conséquent, l'image de la synthèse profonde des nombreux courants et orientations culturels, en gardant néanmoins son originalité et sa propre personnalité, ayant un cachet à part et une physionomie bien à lui.

C'est à peine avec le II^e chapitre (*Interessi e studi folcloristici prevukiani*, p. 27 — 36), que l'auteur pénètre dans l'étude directe de l'évolution du folklore yougoslave. Quelques observations de l'auteur valent d'être relevées ci-après. Tout d'abord, son affirmation qu'il existe, depuis les temps les plus reculés, une tradition ininterrompue concernant les observations sur la création populaire : ainsi, trouve-t-on dans les premiers documents glagolitiques et cyrilliques, la confirmation de l'existence d'un vocabulaire, d'une phraséologie et d'une syntaxe employés par la chanson populaire. Les écrits religieux, juridiques et, plus tard, aussi littéraires, trahissent l'influence du style oral et deviennent de la sorte d'importantes sources d'enseignements pour l'histoire du folklore yougoslave. Les écrits des humanistes et des voyageurs, étrangers ou indigènes, constituent autant de sources du même genre, de même que les notes de certains ethnographes et ethnologues des XVII^e et XVIII^e siècles. Les ouvrages de ces derniers font l'objet d'une analyse à part, attendu que l'auteur les considère comme « un quadro più completo della vita popolare, nella quale è compressa la creazione orale ». C'est ainsi qu'il recherche les écrits d'Alberto Fortis, de Giulio Bajamonti et de Giovanni Lovrich, qui ne se contentent pas d'apporter de simples informations documentaires, mais présentent aussi les premiers textes littéraires. L'auteur tend à démontrer de cette manière que l'apparition, au début du XIX^e siècle, de la fascinante personnalité de Vuk Karadžić ne représente pas un phénomène inexplicable et isolé, mais, en fait, l'apogée inévitable d'un long processus historique et culturel fondé sur l'intérêt pour le peuple et la création populaire, qui vient se placer tout naturellement au bout d'une longue préparation.

Le III^e chapitre (*Il periodo vukiano*, p. 39 — 45) est entièrement consacré à Karadžić et comprend, outre la bibliographie du grand savant, une description des conditions culturelles-historiques de l'époque, en établissant à la fois les coordonnées théoriques et méthodiques de son activité. Importante également, la manière dont Vito Morpurgo envisage le problème de cette « vukiziranje », terme employé par M. Murko pour désigner les conceptions de Karadžić en matière d'édition des textes folkloriques. Il remarque dans ce sens les remaniements des différents textes, il signale le choix de ces textes en vertu de critères dialectaux et de convictions personnelles, il présente aussi les interprétations de Karadžić en marge de ces textes ; toutes ces actions, bien que connues par ses continuateurs, se sont perpétuées sans être soumises à une considération critique, tant était puissante l'influence de sa personnalité sur sa génération et les suivantes. L'examen aussi minutieux du problème démontre qu'une édition critique de l'œuvre de Vuk Karadžić serait souhaitable, afin d'y faire les rectifications de rigueur, mises d'ailleurs en évidence ces dernières années par d'autres chercheurs, tels que — surtout — Nedeljković (1952), Mojašević (1953), Lalević (1955) et Mladcenić (1959).

Le IV^e chapitre traite de l'époque postvukienne jusqu'à la seconde guerre mondiale (*Raccolte e studi postvukiani*, p. 49 — 57). D'après l'auteur, le trait caractéristique de cette époque serait la réaction provoquée par l'œuvre de Vuk. On lui reprocha en tout premier lieu de prêter à ses recueils une signification étroitement nationale, purement serbe, en négligeant les matériaux croates, slovènes, dalmatiques et bosniaques. La réaction a eu des conséquences très heureuses pour la folkloristique yougoslave en général, car elle a encouragé et rendu plus actives les collections de folklore dans les régions considérées comme négligées par Vuk. C'est de là qu'a pris naissance l'idée du grand recueil dont l'initiative revient à Matica Hrvatska, qui, entre autres, a aussi le mérite d'avoir mis au jour la création lyrique populaire musulmane ainsi qu'un genre très intéressant de la poésie dialectale (en dialecte tchiakavique et caïcavique) qui a complété, de manière heureuse, la connaissance globale de la création populaire yougoslave. L'auteur fait également ressortir le rôle considérable tenu, à l'époque, par la Jugoslovenska akademija znanosti i umjetnosti de Belgrade et par Matica Slovenska, lesquelles ont stimulé les recherches complexes d'ethnologie, fouillant les valeurs de la culture populaire yougoslave et ouvrant de la sorte des horizons nouveaux à l'étude folkloristique. Après la première guerre mondiale, qui a apporté une regrettable stagnation des recherches

du folklore, les efforts les plus méritoires en ce qui concerne l'investigation de la création populaire, se sont centrés autour de la publication Prilozi proučavanju narodne poezije. Mais là aussi, d'étroites tendances se sont fait jour, en attribuant l'originalité de la création populaire de Yougoslavie au seul « noyau ethnique » (tel qu'on l'a nommé) dinarique. L'auteur se place sur une position critique contraire à cette tendance, en montrant ses limites et les dangers qu'elle entraîne et relève les mérites de M. Murko lequel, par de nouveaux enregistrements mécaniques sur tout le territoire du pays, a réussi, de son temps, à enrichir de manière substantielle les connaissances concernant les véritables aires de genèse et de circulation des différents motifs et thèmes folkloriques. De plus, l'auteur souligne que, durant cette période, la recherche folklorique s'est détachée de la recherche ethnographique. Une observation mérite d'être retenue : puisque le folklore yougoslave est de nos jours encore une entité vivante et que les différents créateurs et interprètes produisent leurs œuvres en rapport direct avec l'actualité sociale, culturelle et artistique, il est nécessaire qu'il soit étudié tout d'abord à partir de vastes données humanistes, littéraires et linguistiques, et pas seulement par rapport à l'ethnographie et l'ethnologie. Le folklore yougoslave n'est pas une simple survivance, mais une réalité culturelle bien vivante. Nous supposons que ce n'est que parce que le vaste recueil de Milman Parry n'a pas encore paru intégralement, que l'auteur n'y fait aucune mention, quoique ce qui a déjà été publié mérite l'engagement d'un débat ample et fructueux concernant notamment les recherches de structure poétique.

Le V^e chapitre s'occupe de l'époque contemporaine (*Il periodo della seconda guerra mondiale e del dopoguerra*, p. 61 — 67). Le chapitre a une importance toute particulière, premièrement parce qu'on y montre l'influence que la création folklorique a exercée et continue d'exercer sur la vie publique de Yougoslavie et deuxièmement parce qu'il réussit à rendre une image complexe des recherches actuelles, tant par l'énumération des institutions spécialisées qui s'occupent de l'étude du folklore, que par la description, par le détail, des méthodes les plus importantes appliquées actuellement en Yougoslavie. On est parfaitement renseignés de la sorte sur ce qui constitue l'objet des recherches, de même que sur les modalités de poser et de résoudre les problèmes folkloriques en Yougoslavie. On insiste tout spécialement sur la méthode du « tapis » (système *teplta*), pratiquée par l'Institut de Zagreb qui poursuit des recherches zonales complexes. Les recherches comparées sont l'objet d'une discussion, sur les bases de la méthode philologique, enrichie néanmoins par un point de vue plus complexe esthétique-historique. On relève tout particulièrement les congrès périodiques organisés par la Fédération des associations des folkloristes yougoslaves, afin d'y faire confronter les nouvelles orientations et méthodes de collection et de recherche folkloriques.

Il résulte, de ce que nous venons de présenter, que l'auteur distingue quatre époques précises dans l'évolution de la folkloristique yougoslave : une première époque, prévkienne, une seconde, vukienne, une troisième, postvkienne et enfin une dernière, contemporaine. Les critères par lesquels Morpurgo se laisse guider sont d'ordre chronologique et semblent contenir quelque chose de mécanique, qui ne paraît pas toujours découler de la substance interne même de cette discipline. Si l'auteur s'était effectivement limité à cette classification, on aurait pu lui reprocher l'aspect quelque peu mécanique de la division. Mais Vito Morpurgo prend soin de reprendre, dans un chapitre final (*Osservazioni conclusive*, p. 71 — 73), les problèmes discutés, du point de vue moderne de l'histoire des idées, pour nous montrer comment ils ont pris naissance et quelle a été l'évolution dans le temps de certaines conceptions théoriques et méthodiques concernant la recherche du folklore. Nous apprenons de la sorte que les premières recherches sont parties des nécessités historiques-politiques, que plus tard seulement on est arrivé aux questions de géographie folklorique, pour qu'en fin de compte on aborde celles de sociologie folklorique ; et ce n'est que ces tout derniers temps que des problèmes de structure et de poétique ont été mis. Quant à la méthodologie, l'auteur relate que jusqu'au moment des recherches entreprises par M. Murko, prédominait ce que l'on appelle

le positivisme académique (*akademski pozitivizam*), mais que depuis quelques années prévaut l'idée de « réalisme de terrain » (*terenski realizam*). De la sorte, l'auteur a su apporter un heureux correctif à la chronologie précitée, en mettant à jour la modalité interne de développement de la folkloristique yougoslave, à partir de critères tirés de son essence même, théorique et méthodique en tant que science autonome. De ce fait, nous nous trouvons devant une image complète du processus de formation et d'émancipation de la discipline elle-même.

Pourtant ce qui nous semble être une déficience de l'ouvrage considéré, est le manque d'examen de l'évolution de la folkloristique yougoslave à la lumière des idées dominantes à différentes époques de la folkloristique européenne, ce qui crée l'impression que la première s'est développée de manière indépendante et autonome, en dehors, dirait-on, du temps et de l'espace. Une fois seulement l'auteur fait une semblable mention, lorsqu'en parlant de Vuk Karadžić il affirme que celui-ci a utilisé dans son œuvre les résultats de la science allemande de l'époque (p. 41). Au reste, pas un rapport avec ce qui se passait à travers le monde. Le procédé ne nous semble pas opportun, surtout quand on sait que le folklore de Yougoslavie a joui pendant tout ce temps de l'intérêt très spécial et de l'estime particulière de personnalités éminentes de la science et de la culture européennes, qui — pour leur part — appliquaient le cadre théorique et le système méthodique général européen à leurs recherches, ce qui ne pouvait manquer d'avoir une influence sur le développement de la folkloristique yougoslave. Il suffit de rappeler ici que depuis Goethe et les Frères Grimm jusqu'à Maximilien Braun et Aloïs Schmaus, on constate une suite ininterrompue de chercheurs étrangers qui, par leurs investigations, ont apporté une contribution essentielle non seulement à l'étude du folklore de Yougoslavie, mais aussi à l'enrichissement théorique et méthodique de la recherche. Si de telles relations avaient été faites, l'image que l'auteur nous donne du développement de la folkloristique yougoslave n'en aurait été que plus complète, par la création du cadre vivant et organique dans lequel elle n'a sûrement pas manqué de se développer et de se parfaire.

La deuxième partie de l'ouvrage de Vito Morpurgo contient une bibliographie sélective des plus importants recueils et études internes et étrangères, réalisés durant l'intervalle examiné. Cette bibliographie comprend 848 titres, disposés par thèmes dans quatre grands chapitres (*Canzoni e musica delle canzoni*, n° 1 — 419 ; *Racconti*, n° 420 — 544 ; *Indovinelli e proverbi*, n° 545 — 582 et *Opere varie*, n° 583 — 848). A l'intérieur de chaque chapitre, les titres sont disposés chronologiquement. De cette manière, la partie bibliographique vient compléter avec succès la partie historique de l'ouvrage, les deux ensemble constituant comme un guide pratique et efficace dans les problèmes complexes de la folkloristique yougoslave.

Les observations, d'ailleurs peu nombreuses, que nous avons faites, ne diminuent pas les mérites véritablement remarquables du présent ouvrage, qui s'avère être une œuvre de synthèse utile dans l'un des domaines les plus importants de la culture des peuples du pays voisin. Nous considérons l'ouvrage de Vito Morpurgo comme une réussite scientifique de beaucoup d'importance, le pertinent bilan d'une activité couvrant presque deux siècles de recherches scientifiques, d'une rédaction sagace, compétente et pleine de talent.

Adrian Fochi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigés par: H. MIHĂESCU (H. M.); ADELINA PIATKOWSKI (A. P.); ALEXANDRU-SIMION ȘTEFAN (Al.-S. Ș); NESTOR CAMARIANO (N. C.); CORNELIA PAPACOSTEA-DANIELOPOLU (C.P.D.); ALEXANDRU DUȚU (A. D.); J. IRMSCHER—BERLIN RDA (Irm.); MUSTAFA MEHMET (M. M.); I. KARA (I. K.); MARIA ANA MUSICESCU (M. A. M.); SAVA IANCOVICI (S. I.).

FANULA PAPAZOGLU, *Srednjobalkanska plemena u predrimsko doba: Tribali, Autarijati, Dardanci, Skordisci i Mezi* (Les tribus indigènes de l'intérieur balkanique à l'époque préromaine: les Triballes, les Autariates, les Dardaniens, les Scordisques et les Mèses). Sarajevo, 1969, 497 pp. + 1 carte. (Akademija Nauka i Umjetnosti Bosne i Hercegovine. Djela knj. XXX. Centar za balkanska ispitivanja, knj. 1).

L'étude des populations autochtones de l'époque préromaine est nécessaire pour assurer une meilleure connaissance de l'époque romaine et, plus encore, pour bien comprendre la genèse, l'évolution et l'état actuel des peuples modernes. Elle peut être entreprise à l'aide des sources littéraires antiques, des inscriptions, des matériaux archéologiques, ainsi que des rapprochements auxquels donnent lieu les recherches ethnographiques. L'auteur a limité à peu près le champ de ses recherches au territoire actuel de la Serbie et a recueilli avec beaucoup de zèle les informations concernant les Triballes, les Autariates, les Dardaniens, les Scordisques et les Mèses. Les données apparaissent peu à peu au cours de la seconde moitié du I^{er} millénaire av. n. è., pour se prolonger quelque temps après la conquête romaine — près de cinq cents ans donc — et parfois même jusqu'à la venue des Slaves. Elles sont sporadiques, dans le sens qu'elles n'existent que dans la mesure où les populations locales sont venues en contact avec les Grecs et les Romains,

Le but de l'auteur a été d'étudier l'origine de ces tribus, l'étendue de leur habitat, leur vie quotidienne, leur culture matérielle, leurs déplacements au fil du temps et l'héritage culturel qu'elles ont laissé. Rappelons qu'un travail similaire a été accompli pour les ancêtres du peuple roumain par A. Philppide, *Originea românilor* (L'origine des Roumains), I—II, Jassy, 1925 — 1928. Mais dans le présent ouvrage le thème a été strictement restreint à quelques tribus, ce qui a donné lieu à un travail en profondeur, où toutes les sources possibles ont été mises à contribution. Un des points les plus importants de cette recherche est, assurément, la tentative de délimiter la base géographique du problème et d'en exposer les modifications

successives. Les cartes publiées en annexe sont à cet égard d'une réelle utilité pour l'historien. La mise en valeur des sources littéraires et épigraphiques, faite avec compétence et toute la prudence requise, constitue à notre avis la meilleure partie de l'ouvrage. Les données linguistiques nous paraissent moins concluantes : assez peu sûres d'une part, elles sont en outre trop strictement limitées à la zone envisagée, ce qui les prive des avantages de la méthode comparative. Ce n'est d'ailleurs pas là la faute de l'auteur, mais la conséquence de la pénurie des sources et du caractère encore trop incertain de ces recherches.

Le désir de l'auteur d'établir des rapprochements dans le domaine de l'ethnographie moderne est légitime ; de même, l'utilisation de l'admirable ouvrage de R. Thurnwald sur la société primitive est à son honneur. Malheureusement, les données concernant l'époque antique sont rares et les rapprochements sont, d'autre part, souvent trompeurs, car il s'agit de conditions géographiques et d'étapes historiques différentes. Ainsi, la hiérarchie dans le domaine de la culture matérielle que l'auteur tente d'établir en conclusion, attribuant à certaines tribus une supériorité sur d'autres, nous semble—compte tenu de l'inconsistance des sources—assez hasardeuse : l'existence de telle ou telle donnée est souvent fortuite et les arguments *ex silentio* ne sont guère valables. Nous serions plutôt enclin, pour cette époque reculée, à faire appel à un certain déterminisme résultant du milieu géographique. De toute façon, le présent ouvrage, tout comme le volume précédent de l'auteur sur les villes de Macédoine (Skoplje, 1957), est d'une incontestable utilité scientifique et il serait à souhaiter que de telles monographies voient le jour pour toutes les régions du sud-est de l'Europe.

H. M.

VESELIN BEŠEVLIEV, *Zur Deutung der Kastellnamen in Prokops Werk « De aedificiis »*
Hakkert, Amsterdam, 1970. XVI + 160 pp.

L'ouvrage de Procope *De aedificiis* nous a transmis 654 noms de lieux du sud-est de l'Europe, qui fournissent des indications précieuses pour la reconstitution du passé de cette partie du continent. L'auteur du présent ouvrage a puisé avec tout le soin requis aux meilleures contributions des spécialistes, tels que D. Dečev, C. Jireček, N. Jokl, F. Kanitz, C. Lit-zica, G. G. Mateescu, A. Mayer, C. Patsch, A. Philippide, P. Skok, K. Škorpil et W. Tomaschek (pour ne citer que les auteurs disparus), et a compulsé les sources archéologiques, épigraphiques, linguistiques et philologiques, pour procéder finalement à une analyse approfondie et systématique de l'œuvre de Procope. Ces recherches ont abouti à des résultats nouveaux et à des suggestions pleines d'intérêt, qui seront d'un secours certain autant pour une réédition améliorée de l'ouvrage de Procope que pour une étude plus approfondie de ces matériaux.

D'après les constatations de l'auteur, ces noms de lieux sont, en ordre de fréquence, d'origine latine, thrace, grecque, illyrienne, celtique et d'autre origine. Les noms latins apparaissent dans toute l'aire envisagée, tout en étant plus nombreux dans sa partie septentrionale et dans le bassin du Danube ; les noms thraces et illyriens se rencontrent sur une longue bande de terrain qui s'étend du Pont Euxin à la mer Adriatique, berceau de ces peuples dans l'antiquité ; les noms grecs abondent dans les régions du sud, en Epire, Macédoine et Thessalie ; enfin, les noms celtiques persistaient encore du temps de Procope dans quelques flots linguistiques autour des villes modernes de Sofia, Kjustendil, Belgrade, ainsi que dans la vallée du Timoc et à Isacceca, dans la Dobroudja du nord.

Du point de vue méthodologique, l'auteur est à féliciter pour sa prudence, qui contraste avec la hâte de certains auteurs à improviser les étymologies : « Solche etymologische Versuche

arten manchmal in geistreiches, aber unnutzliches Jonglieren mit phonetischen Gesetzen und indoeuropäischen Wortwurzeln und Suffixen aus, die eher verwirren als klären » (p. 4). On pourrait ne pas être d'accord avec l'identification du nom Τρεδετετιλίου à *Tredetim tilias* (pp. 11, 51, 58 et 82); la transcription *Tredetetilius* nous paraît plus juste. Ainsi qu'il est connu, la forme vulgaire *tilius* (au lieu du classique *tilia*), formée par analogie avec des noms d'arbre tels que *carpinus*, *FAGUS*, *ulmus*, etc., a persisté dans le roumain *tei* « tilleul », ainsi que dans la toponymie bulgare : *Teliš* « plaine près de Galabets, à 4 km sud de Bunovo, et village du district de Pleven », *Telišora* « lieu près de Talari, dans le district de Svištov » (v. Jordan Zaïmov, *Noms de lieux du district de Pirdop*, Sofia, 1959, p. 266). Pour Βέτζας (121, 32 Haury), cf. ἀπό βέτζας έλαφράς dans notre édition de Mauricius (p. 54, 29, Bucarest, 1970). L'explication de Καβετζόν par le latin *cavus* n'est guère convaincante. Si le nom Τζιπαετοῦς correspondait effectivement au latin *Civitas vetus*, ce serait là la preuve que l'assimilation de *c + e, i* avait lieu au VI^e siècle ; cf. toutefois Δουκεπράτου = *Ducispratum*. La discussion engagée autour de χώρα—*regio* (p. 66) nous semble juste et utile. On peut considérer comme un point définitivement acquis par l'analyse de l'auteur (p. 76) qu'à la base des listes de noms de lieux de l'œuvre de Procope il a existé un original latin.

H. M.

Le Livre du Préfet ou l'Edit de l'Empereur Léon le Sage sur les corporations de Constantinople. Texte grec avec une traduction latine, des notices exégétiques et les variantes, publié par Jules Nicole. Introduction and English Translation by E. H. Freshfield. With an Introduction by Ivan Dujčev. Variorum Reprints, London, 1970, XXIV, 298 pp.

Le *Livre du Préfet*, rédigé autour de l'an 900, est une source fondamentale pour la connaissance de l'histoire intérieure de Byzance. Publié pour la première fois à Genève en 1891 par Jules Nicole, qui en a donné en 1894 une traduction française, le *Livre du Préfet* a été traduit en anglais par E. H. Freshfield. En 1893, Jules Nicole a publié un commentaire de cette œuvre dans la « Revue Générale du Droit ». Toutes ces contributions étant épuisées et d'un accès souvent difficile, les éditions *Variorum Reprints* de Londres ont eu l'heureuse inspiration de les réunir en une nouvelle édition, accompagnées d'une étude introductive due à Jean Dujčev (Sofia). Cette réédition, qui correspond au stade actuel des recherches, fournit certaines rectifications de fond et des additions bibliographiques. Des fac-similés de l'Index Genevensis 23, découvert en 1891 par Jules Nicole, sont publiés en annexe. Les chercheurs disposent ainsi, à présent, de tous les moyens nécessaires pour utiliser et mettre en valeur cette source : le texte avec les fac-similés de l'unique manuscrit connu, les traductions latine, française et anglaise, ainsi que les commentaires de base de l'ouvrage.

Le créateur de l'Univers est décrit comme un général qui dispose ses armées (έν κόσμῳ και εὐταξίᾳ τὸ πᾶν συναρμόσας, Prooem. 4—5). Le substantif d'origine latine φάλσευμα (1—10) apparaît aussi dans la variante φάλσασμα. Le terme κόμπλα « complètement » manque dans le dictionnaire de Sophoclès. L'expression ἄνευ εὐλόγου αἰτίας « sans cause bien fondée » se rencontre également dans le *Strategicon* de Mauricius, où l'éditeur de 1644, J. Schefter, l'a remplacé à tort par ἄνευ ἄλόγου αἰτίας. Le *Livre du Préfet* se rapproche à plusieurs points de vue de l'ouvrage de l'empereur Constantin Porphyrogénète *De caeremoniis aulae Byzantinae*, écrit entre 952 et 959.

H. M.

N. G. L. HAMMOND, *A History of Greece to 322 B. C.*, Second Edition, Oxford, Clarendon Press, 1967, 651 + 40 p.

Cet aperçu de l'histoire de la Grèce ancienne, qui appartient à N.G.L. Hammond, un des éditeurs de la nouvelle série de la *Cambridge Ancient History*, par les interprétations modernes qu'il contient s'adresse également à l'homme de science et au lecteur désireux d'être mis au courant avec le stade actuel des recherches dans le domaine de l'historiographie.

La première édition de *l'Histoire*, parue en 1959, a connu un tel succès de librairie qu'en 1963 la Oxford University Press réimprimait déjà le livre. Depuis lors, la grande quantité d'informations sur la Grèce mycénienne et archaïque, due aux fouilles archéologiques, aussi bien que les nombreux débats et les controverses actuelles sur l'interprétation des sources ont obligé l'auteur de rédiger de nouveau le premier chapitre intitulé *The Settlement of the Aegean Islands and Minoan civilisation* et les Sections 1 — 2 du deuxième chapitre, *The Greek Mainland and Mycenaean Civilisation*, d'introduire un matériel nouveau, de grande importance, inédit pour les lecteurs de langue anglaise (e.g. des rapports archéologiques concernant l'Épire ancien, publiés en albanais) et de revoir certaines sections du point de vue de l'interprétation (e.g. Sections 1 et 2 du V^e Chapitre, livre III). La nouvelle édition de l'ouvrage, qui date depuis trois ans, représente un modèle de révision entreprise par un homme de science sur un livre qu'il a écrit dans une certaine étape de sa formation, surtout lorsqu'il a bénéficié dans l'intervalle, comme l'auteur n'oublie pas de mentionner dans sa *Préface*, de circonstances favorables à son travail.

En usant de la vaste information accumulée dans la nouvelle série de la *Cambridge Ancient History*, N. G. L. Hammond a réussi de présenter une *Histoire* de la Grèce ancienne concentrée en cinq livres, qui réunissent, sériés par époques, les faits historiques aux faits appartenant au domaine de la civilisation, de la culture et de l'art. Les chapitres et les sections de chaque livre, rédigés approximativement sur 130 pages, correspondent aux intentions de l'auteur d'embrasser tous les aspects du monde grec jusqu'au seuil de l'époque hellénistique.

La méthode choisie par N. Hammond, pour présenter l'immense matériel qu'il devait arranger avec grande économie de moyens, s'avère judicieuse car, pour expliquer l'origine et l'évolution de institutions grecques, il examine avec attention les causes économiques et sociales qui ont provoqué de profonds changements dans la vie des cités. Comme exemple dans ce sens peut être donné le 1^{er} chapitre du V^e livre, intitulé *The Social and Economic Background to the Troubles of Greece*, p. 521 et suiv. Dans ce chapitre l'auteur parle souvent de « capital », « capitalisme » et « profit » en antiquité ; bien entendu, ces termes peuvent être employés pour désigner les opérations financières des hommes d'affaires, des propriétaires et des banquiers grecs, à condition d'être vidés de leur acception moderne. Néanmoins, la base concrète du grand décalage entre les « riches » et les « pauvres », entre les « forts » et les « faibles » — qui aboutit à toutes les guerres agressives, celles intestines y compris, doit être cherchée plus en profondeur, dans la structure sociale des cités esclavagistes, prises comme dans une toile d'araignée dans les problèmes inextricables de la lutte de classe, impossible à résoudre, malgré les nombreuses solutions théoriques offertes par les penseurs du V^e et du IV^e siècle. La guerre du Péloponnèse, de ses débuts jusqu'à la fin désastreuse pour Athènes, ne représente pas autre chose qu'une longue suite des symptômes de cette crise, analysée par Thucydide.

¹ Le livre contient de précieuses données sur les controverses actuelles concernant l'histoire grecque, groupées soit dans les notes, soit dans les appendices. D'une qualité qu'on doit souligner pour leur finesse sont tous les chapitres qui présentent l'activité culturelle et littéraire des Grecs anciens (voir, par exemple, chap. 7 du II^e livre). Les figures et les planches, qui viennent compléter cet exposé si attractif, sont judicieusement choisies et réparties. Une bonne mention pour la présentation graphique, d'une tenue exceptionnelle.

A. P.

JACQUES VIDALIN, *Loi athénienne et légalité*, Faculté de droit et des sciences économiques de Rennes, Texte lithographié, 1966, 273 p.

Loi athénienne et légalité représente la version développée de la thèse soutenue par l'auteur en 1965 à la Faculté de Droit et des Sciences économiques de Rennes. Le travail, résultat d'un immense labeur, contient des recherches sur la technique des institutions athéniennes à l'époque classique. Le but de cette investigation est de prouver que la pensée politique des Grecs s'est fondée sur des observations attentives en ce qui regarde la corrélation entre les processus juridiques et les changements de structure des institutions de droit public. En même temps, *Loi athénienne et légalité*, tout en utilisant les ouvrages traditionnels de G. Glotz, Louis Gernet, Jean Gaudemet, A. H. M. Jones, C. Hignett et bien d'autres, se propose de préciser les termes juridiques athéniens dont la valeur sémantique varie selon les époques.

L'auteur commence par étudier le passage de l'époque archaïque, dominée par des concepts abstraits sur la *Δίκη* vers le début de l'époque classique, qui est marquée par l'apparition des lois écrites et d'une nouvelle notion, juridique et politique tout à la fois, *l'isonomia* (voir surtout p. 22 et suiv.). Il faut relever l'interprétation tout à fait satisfaisante de M. Vidalin sur *l'isonomia*, conçue par les Grecs anciens comme la vraie liberté politique. En discutant les attributions de la Boulé et de l'Ecclésia, M. Vidalin déploie largement sa démonstration sur l'unité inextricable entre le côté juridique et le côté politique de ces deux institutions, qui représentent l'âme même de la démocratie athénienne. Cette discussion est suivie par une mise au point sur la différence qu'existe entre deux types d'action juridique, la *γραφή* et la *δίκη* (voir surtout p. 107) et sur l'autorité des *δικαστηρία*, c'est-à-dire les tribunaux populaires, en tant que surveillants de la légalité.

La deuxième partie du travail est consacrée surtout à l'institution de la *nomothésia* et aux principes qui l'ont animée. L'analyse de ces principes s'appuie toujours sur les attestations des auteurs grecs, en majeure partie les orateurs du IV^e siècle, Démosthène en premier lieu; les informations tirées de l'œuvre politique d'Aristote sont aussi très importantes. Les concepts de la *νομοφυλακία* et de *παρανομία* sont présentés par l'auteur comme l'expression la plus haute atteinte par la technique de la légalité athénienne. Les procédures qui ont assuré le respect de la légalité à Athènes sont illustrées par la présentation de quelques affaires célèbres: celle de Léogoras, des généraux des Arginuses, celle de Thrasybule. L'œuvre d'Euclide est considérée comme le couronnement de l'évolution des procédures juridiques qui visent à l'affermissement de la légalité et à la précision des critères sur la *παρανομία*.

Les quelques allusions à des parallélismes, rencontrées dans le Droit romain, mettent en relief les points de contact entre le développement de deux sociétés esclavagistes différentes, qui ont suivi chacune sa propre voie, mais qui ont subi toutes les deux l'influence des lois sociales spécifiques au monde de la cité antique.

L'ouvrage de J. Vidalin, si dense en information, a le mérite de démontrer que l'introduction de la légalité juridique à Athènes, dans le domaine de la vie publique et de celle privée, représente un processus assez long, qui concorde avec la lutte pour l'affermissement de la démocratie. Certes, le livre, malgré la richesse du matériel recueilli par l'auteur, n'a pas épuisé les problèmes épineux du thème abordé — nous pensons, par exemple, aux procédures juridiques de la législation qui regarde les métèques et les citoyens étrangers établis en Attique —, pourtant, si on apprécie l'ouvrage par son apport substantiel à la théorie de la constitution de la procédure juridique basée sur la légalité, *Loi athénienne et légalité* représente assurément une excellente synthèse, qui met en pleine lumière l'ensemble constitutif du droit athénien.

A. P.

- P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Asclépios, archigalle pessinontien de Cybèle*, *Studia Historica Gandensia*, 96, Gent 1969, extrait des « Hommages à Marcel Renard », II, Collection Latomus, vol. 102, pp. 404–414, pl. XXI–XXII.
- P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Nouvelles données sur l'histoire du christianisme à Pessinonte*, *Studia Historica Gandensia*, 97, Gent 1969, extrait des « Beiträge zur alten Geschichte und deren Nachleben, Festschrift Altheim », Berlin 1969, pp. 552–564, planches 25–29.
- P. LAMBRECHTS et R. BOGAERT, *Inscriptions inédites de Pessinonte*, *Studia Historica Gandensia*, 107, Gent 1968, extrait de l'« Antiquité Classique », 1968, n° 2, pp. 540–550, planches I–III.
- P. LAMBRECHTS, *Les fouilles de Pessinonte: la nécropole*, *Studia Historica Gandensia*, 122, Gent 1969, extrait de l'« Antiquité Classique », 1969, n° 1, pp. 121–146, planches I–XIX.

L'important site de Ballihissar, en Phrygie, où, dès 1832, Ch. Texier localisa Pessinus, ville célèbre en tant que centre du culte de Cybèle, fait, depuis 1967 — et pour la première fois dans son histoire — l'objet de fouilles systématiques de la part d'une mission belge de l'Université de Gand, dont la direction est assurée par le prof. P. Lambrechts et qui bénéficie aussi de la collaboration des archéologues turcs. Les résultats d'une visite de reconnaissance en 1966 et de deux campagnes de fouilles de deux mois en 1967 et 1968 ont été publiés avec une louable rapidité dans de diverses publications et republiés par la suite dans les « *Studia Historica Gandensia* », une ingénieuse et commode série de tirages à part qui réunit les contributions des historiens et archéologues de l'Université de Gand.

Comme pour toute fouille au commencement, une campagne de recherches en surface à Ballihissar même et dans les alentours a été organisée afin de récupérer les monuments arrachés au cours des siècles aux ruines de Pessinus et la riche moisson épigraphique ainsi obtenue fournit la matière aux trois premiers des fascicules susmentionnés. Il s'agit de neuf inscriptions grecques, toutes, à une exception près, funéraires et d'époque romaine, dont la plus intéressante reste, sans doute, celle qui atteste le premier archigalle de Cybèle connu jusqu'à présent à Pessinonte. C'est le monument funéraire à décoration complexe (lion gardien de la tombe, motif de la porte, symboles rattachés au culte de Cybèle, les deux mains levées) de la famille d'Asclépios, dont l'inscription offre des renseignements de premier ordre pour l'organisation du clergé du culte métroaque à l'époque romaine. Deux inscriptions chrétiennes, datables des III^e et IV^e siècles, auxquelles s'ajoute un sarcophage anépigraphique décoré d'une croix latine, viennent enrichir la série assez réduite des monuments chrétiens pessinontiens déjà connus. Une autre dizaine d'inscriptions de la même époque, toujours grecques et funéraires, a été découverte lors des récentes fouilles.

Comme il était normal, le programme des premières campagnes de fouilles a envisagé le problème de la topographie générale du site et les efforts ont été concentrés à l'endroit d'un grand bâtiment considéré comme sanctuaire, probablement de Cybèle, et dans la zone s'étendant à côté des restes du théâtre, où on a commencé la fouille d'une nécropole de la basse époque, dont les résultats jusqu'en 1968 sont présentés par le rapport provisoire publié dans les SHA 122. D'importantes observations concernant les rites, le rituel, l'orientation, la chronologie, ont été livrées par la fouille de 47 tombes qui remployent dans leurs constructions les stèles d'une nécropole de l'époque du Haut-Empire, qui s'est développée probablement au même endroit. La moitié des tombes est à incinération et les tombes à inhumation sont de différents types : à sarcophage, à ciste ou à construction en briques régulières et à toit de tuiles. Malheureusement, comme toutes les tombes ont été pillées à une époque antérieure, l'inventaire récupéré est extrêmement pauvre ; on annonce cependant une étude com-

plète que Mme I. Bayburtoglu, assistante au Musée Archéologique d'Ankara, a dédiée à la céramique provenant de la nécropole.

Une révélation des découvertes récentes concerne la présence presque exclusive sur les monuments funéraires pessinotiens du motif de la porte, parfois double, parfois à décoration assez complexe, presque toujours réalisé à un degré fort élevé de la qualité artistique. On a découvert jusqu'à présent une trentaine de stèles à porte et ce fait va modifier, sans doute, les cadres de la discussion sur le lieu d'origine et la diffusion en Asie Mineure de ce motif de la production à caractère artisanal, dont la grande vogue se place aux II^e et III^e siècles.

Pour tout ce que les fouilles de Pessinus nous ont appris de l'histoire et des monuments jusqu'ici négligés de la ville de Cybèle, on doit saluer l'initiative et les efforts des archéologues belges et on peut en attendre la suite avec un intérêt justifié.

Al.-S.Ş.

G. S. PLOUMIDIS, 'Ο ἀρχιεπίσκοπος Φιλαδελφείας Γρηγόριος Φατσεάς (1762—1768), (L'Archevêque de Philadelphie, Grigorios Fatzeas (1762—1768), dans « Θησαυρισματα », IV (1967), p. 85—113.

L'auteur de l'article étudie depuis plusieurs années les archives et les bibliothèques de Venise et d'autres localités d'Italie. Il a recueilli un riche matériel concernant la vie et l'activité des Grecs d'Italie¹. Ploumidis publie dans le présent article des informations inédites, trouvées dans les archives vénitiennes regardant le métropolitain de Philadelphie, Grigorios Fatzeas.

L'auteur s'occupe, dans les 16 premières pages, de la vie et de l'activité du prêtre Georges Fatzeas de l'église grecque St. Georges de Venise, élu plus tard métropolitain de Philadelphie, sous le nom de Grigorios. Son élection se fit, cependant, sans l'approbation de la Patriarchie, à la suite de quoi il fut détroqué par le patriarche œcuménique. L'auteur apporte un précieux matériel sur le conflit de Fatzeas avec le patriarche de Constantinople.

A cause de ce conflit, Fatzeas ne conduisit son diocèse que trois des sept années qu'il vécut encore, après son élection. Il est mort le 29 juillet 1768 à l'âge de 46 ans.

Dans la seconde partie, Ploumidis s'occupe de l'activité culturelle de Fatzeas et notamment des livres qu'il publia à Venise dans le but de venir en aide aux jeunes étudiants grecs. Une *Logique* d'Aristote et l'*Art rhétorique* d'après Vikentios Damodos de Céphalonie parurent, en grec moderne, en 1759, et en 1760 une *Grammaire géographique* traduite de l'italien, avec certaines adjonctions faites par Fatzeas.

Du titre grec, on voit que cette grammaire géographique a été écrite en langue anglaise et traduite ensuite en français; de cette langue on l'a traduite en italien et Fatzeas l'a traduite de l'italien en grec moderne. Ploumidis a trouvé, au cours de ses études, toutes les traductions de cette œuvre et il reproduit leurs titres avec beaucoup de commentaires. Nous avons à ajouter que la traduction de Fatzeas a circulé dans les Principautés Roumaines et a été utilisée par le poète et historien roumain de la fin du XVIII^e siècle, Ienăchiță Văcărescu, dans sa célèbre grammaire de la langue roumaine, publiée en 1787 en deux éditions, l'une à Rîmnic et l'autre à Venise. Văcărescu cite l'œuvre de Fatzeas de la façon suivante : « Gramm. Geograf. Fațea. typ. a z Vineț, Tom B ». Les philologues et les historiens littéraires roumains

¹ Il a récemment publié sa thèse de doctorat, intitulée : Τὸ Βενετικὸν τυπογραφεῖον τοῦ Δημητρίου καὶ τοῦ Πάνου Θεοδοσίου (La typographie de Venise de Dimitrie et Panos Theodosiu) (1755—1824), Athènes, 1969.

ont cru que Văcărescu a eu, pour la grammaire de Fatzeas, un modèle italien et ont dirigé leurs recherches dans cette direction. Ce problème a été élucidé par nous en 1936, dans un article publié dans la revue *Studii Italiene* (Études italiennes), III (1936), p. 185—191, sous le titre : *Les modèles de la grammaire de Văcărescu*, où j'ai précisé que l'auteur de la grammaire géographique est Gheorghios Fatzeas. Le passage auquel se rapporte Văcărescu se trouve dans le second volume, à la page 153, et concerne l'histoire de la Valachie.

Ploumidis s'occupe aussi d'une quatrième traduction de Fatzeas de l'italien en grec qui est *Χριστιανῶν ὁδηγία διὰ τῆς σοφίας τοῦ Σολομῶντος* (Les chrétiens conduits par la sagesse de Solomon), publiée à Venise, en 1760.

N. C.

EVTIMIOS TH. SOULOGHIANNIS, 'Ο Δαπόντες, ἡ ἀντίληψίς του περὶ ἱστορίας καὶ ὁ πρόλογος εἰς τὸ « Φανάρι γυναικῶν » (Daponte, sa conception sur l'histoire et le prologue à la « Lanterne des femmes ») Athènes, 1970, 11 p. (*Κείμενα καὶ μελέται νεοελληνικῆς φιλολογίας*).

En poursuivant ses études sur Césaire Daponte, l'auteur s'attaque au codex manuscrit n° 253 de la Bibliothèque du monastère de Xéropotamos. Datant du XVIII^e siècle, « La lanterne des Femmes » est apparentée, par le contenu comme par le titre, à une autre œuvre de Daponte, le célèbre « Miroir des Femmes ». Il s'agit de 153 « histoires merveilleuses, tant des femmes de l'antiquité, que de celles de l'époque chrétienne ». On y trouve pourtant quelques portraits d'hommes aussi.

Quoique, d'après A. Papadopoulos-Vietos, l'ouvrage eût été édité, l'auteur précise le fait que ni celui-ci, ni Sp. Lambros — qui cite le renseignement — n'ont jamais vu cette édition. Le caractère inédit du manuscrit semble donc irréfutable¹.

Comme le titre de l'article nous le montre, l'attention de M. Souloghiannis a été attirée surtout par le prologue de cet immense ouvrage versifié, qu'il reproduit in extenso. C'est là que l'auteur des « Ephémérides daes » (qu'on a nommées à juste titre « une chronique grecque de la Roumanie »²) dédie une véritable Ode à l'Histoire, « la plus ancienne, la plus nécessaire, la plus douce, etc. ... des choses de ce monde ».

C'est au f. 58^v du codex que l'auteur indique les vers qui lui ont permis de dater l'ouvrage après 1766.

Soulignons l'intérêt tout spécial des Roumains pour les études portant sur Césaire Daponte³, qui connaissait la langue roumaine et nous laissa de précieuses sources pour notre histoire.

C. P. D.

¹ C'est aussi l'avis de Borje Knos, *Histoire de la littérature néogrecque*, Uppsala, 1962, p. 490.

² P. Georgescu, *Cesariu Daponte și memoriile sale despre România* (Césaire Daponte et ses mémoires sur la Roumanie), « Columna lui Traian », oct. 1876, pp. 441—446.

³ *Ibidem*, p. 446.

ELENI D. BELIA, Οἱ λόγιοι ἀδελφοὶ Δημήτριος καὶ Μιχαὴλ Γεωργίου Σχίνα (Les érudits frères Dimitrios et Michail Gheorghiou Schina), « Μνημοσύνη », Athènes, II, 1968—1969, p. 174—218.

Cette étude sur la famille Schina présente un intérêt tout spécial pour le chapitre des relations gréco-roumaines au début du XIX^e siècle. Plusieurs de ses membres ont vécu dans les Principautés et, par leur activité auprès de Gulford, du métropolitain Ignace, du comte de Lasteyrie ou d'Alexandre Mavrocordat, ils ont contribué à resserrer les rapports des Roumains avec les représentants du courant philhellène. L'auteur emploie une riche documentation, dont nous citons les archives de la famille Capodistria, la correspondance de Michail Schina à l'époque où il était consul général à Bucarest (1851) et les précieux volumes des archives Mavrocordat.

Notons, parmi les pièces les plus intéressantes, la lettre adressée de Bucarest par Dimitrios Schina à Capodistria, dans laquelle il lui parle des chansons guerrières de Rhigas. Les lettres de Michail Schina (1851—1852) offrent plusieurs détails sur ses études à l'Académie Princière de Bucarest, ainsi que sur la situation des Principautés à cette époque. Parmi les autres membres de la famille présentés par l'auteur, nous trouvons Eustathios Schina, qui s'établit dans les Principautés vers 1847 et qui « avec l'aide des Russes, réussit à accéder aux degrés supérieurs de la justice et à devenir maire de la ville de Brăila ». Rappelons à ce propos que ce dernier fut pour beaucoup dans la formation culturelle de son neveu, l'écrivain roumain Gheorghe Sion, traducteur de Dionysios Photinos et de G. G. Papadopoulos.

C. P. D.

JOHN STOYE, *The Siege of Vienna*, London, Collins, 1967, 349 p.

Dans la série assez riche de travaux consacrés aux événements de 1683, véritable *turning-point* dans l'histoire européenne, le livre du p^r J. Stoye occupe une place particulière. L'auteur nous offre une chronique passionnante des luttes armées et des duels diplomatiques et, en même temps, une analyse des implications politiques immédiates du siège et de la délivrance de la capitale de l'empire des Habsbourg. Sous ce double aspect, au moins, cette monographie s'impose à l'attention des spécialistes : en partant surtout des témoignages contemporains, le p^r J. Stoye révèle les calculs qui ont poussé Kara Moustafa vers Vienne, explique l'avance rapide et relativement facile des troupes ottomanes en Autriche et brosse un tableau saisissant du siège. Les chapitres consacrés aux relations de l'Empire avec la France de Louis XIV et aux traités diplomatiques avec les princes allemands et le roi de Pologne dévoilent un historien averti ; on retiendra aussi le rôle joué par les forces de Thokoly dans la trame des événements.

Ce n'est pas un moindre mérite de l'auteur d'avoir écrit son livre aussi pour une audience plus large et d'avoir évoqué, à côté des grands personnages — le Grand Vizir, le roi Sobieski, Charles de Lorraine, Ernst Rudiger von Stahrenberg et même l'empereur Léopold — des héros plus obscurs, mais parfois tout aussi importants (tel espion ou tel courrier).

Une illustration de bon choix, des cartes placées au bon endroit et même des esquisses des fortifications marquent le caractère documentaire de cette monographie, dans laquelle l'enthousiasme des sources est tempéré par l'analyse lucide ou par le commentaire plein d'humour, et la pose des illustres commandants est contrebalancée par le sacrifice tenace des citoyens de Vienne. En s'interdisant des considérations plus amples, l'auteur a relaté avec fidélité et

talent la chronique d'une grande bataille, qui s'est terminée par la disparition tragique d'un grand vizir et qui a inauguré la poussée systématique des Habsbourg vers le sud-est européen.

A. D.

MIRCEA ANGHELESCU, *Din istoria unui motiv poetic* : « *Inimă, mă ia mirare* » (De l'histoire d'un motif poétique : « Mon cœur, je suis surpris »), « *Limbă și literatură* », XX, 1969, p. 35—38.

Une analyse attentive de la traduction roumaine de *Sophonime* de Florian, faite par le truchement du néogrec, dévoile une substitution opérée par le traducteur dans le texte publié à Sibiu, en 1797; le chant du héros exilé reproduit, en fait, les vers de la première nouvelle incluse dans *L'école des amants délicats* de Rigas Velestinlis, qui a adapté *Les Contemporaines* de Restif de la Bretonne à la mentalité sud-est européenne. M. Angheliescu signale ensuite le destin prodigieux de ces vers, répétés par Vasile Aaron, Costache Conachi, Anton Pann et autres, un écho prolongé du contact avec le volume de Rigas. Ajoutons que les deux traductions de *L'école* . . ., que nous avons récemment analysées, indiquent un évident intérêt pour l'œuvre littéraire de Rigas parmi les lecteurs roumains.

A. D.

BRUNO LAVAGNINI, *La letteratura neoellenica*, Nuova edizione aggiornata. Firenze, 1969.

Lavagninis Geschichte der neugriechischen Literatur, die ihren Gegenstand von den byzantinischen Anfängen im 11. Jahrhundert bis hin zur Gegenwart behandelt, erschien 1955 in erster und 1960 in zweiter Auflage. Das für den Wissenschaftler wie für den Laien gleichermaßen informative Buch liegt nunmehr in erheblich erweiterter Form vor. Diese Erweiterungen begreifen die neuesten literarischen Entwicklungen ein und beziehen sich ferner auf die Bibliographie, die auf knappstem Raum zuverlässig bei optimaler Vollständigkeit informiert.

Irm.

W. H. HUMPHREYS' first *Journal of the Greek war of independence (July 1821 — February 1822)*. Edited, with an Introduction by Sture Linnér. Stockholm, 1967, 98 p.

William Henry Humphreys (* 1802), Absolvent der Royal Military Academy Sandhurst und Freiwilliger im aufständischen Griechenland, veröffentlichte 1826 ein « *Journal of a Visit to Greece* », das seine Erlebnisse vom Januar 1824 bis August 1825 behandelt. Daneben gibt es noch ein Memoirenbuch über die Jahre 1821—22, das in Briefen an einem Freund gestaltet ist. Es wird in der Gennadius Library in Athen verwahrt und von Linnér aus dem Manuscript ediert. Sein Wert liegt in der Unmittelbarkeit, mit der dieser erste britische Zeuge der griechischen Erhebung als Soldat des Demetrios Ypsilantis die Geschehnisse auf dem Peloponnes bis zum Fall von Tripolitsa behandelt. Die Einleitung des Herausgebers setzt mehr

voraus, als billigerweise beim Durchschnittsleser vorausgesetzt werden kann. Der Text ist von erklärenden Noten begleitet. Ein Anhang bringt ergänzende britische Dokumente.

Irm.

BERIA REMZI ÖZORAN, *Turkish newspapers and magazines published in Cyprus 1880—1915*, Ankara, 1969, 11 p.

Die vorangestellte historische Einleitung zeigt, daß die türkischen Zyprioten die durch die Zypernkonvention von 1878 eingerichtete englische Verwaltung als Fremdherrschaft empfanden. Die erste türkische Zeitung auf der Insel, « Saadet », trat 1888 ins Leben. Über sie und die späteren Gründungen wird in chronologischer Folge knapp informiert.

Irm.

Μικρασιατική βιβλιογραφία. Α': Τὸ περιοδικὸν „Ἀνατολή“. Ἐπιμελεῖα Εὐθυμίου Σουλογιάννη. Μικρασιατικὰ Χρονικὰ 12, 1965, p. 231 — 302.

Mit der Reihe « Μικρασιατικὴ βιβλιογραφία » wird die inhaltliche Erschließung griechischer Zeitschriften des osmanischen Reiches eingeleitet ein uberaus nützlichem Unterfangen, wenn man bedenkt, wie schwer zugänglich diese Periodika geworden sind. Die Zeitschrift « Ἀνατολή » (« Morgenland ») wurde in den Jahren 1910—1912 von dem Dichter Ἄγγ. Σημηριώτης in Smyrna herausgegeben; sie erschien zunächst wöchentlich, dann vierzehntägig. Die Aufschlüsselung, die 1021 Nummern erfaßt, geht sehr weit; nicht nur Artikel und Gedichte werden erfaßt, sondern auch Skizzen, Karikaturen und Photographien. Eine erste Einschätzung läßt folgende Schlüsse zu: 1. An der « Ἀνατολή » arbeiteten nicht nur kleinasiatische, sondern auch mutterländische Intellektuelle mit, wie z. B. Papadiamantis, Palamas, Suris, Nirvanas, Porphyras, Moraitinis. Das ägyptische Griechentum war durch keinen Geringeren als Kavaphis vertreten. 2. Von ausländischen Autoren werden nicht nur Klassiker wie Goethe, Heine, Hugo, Daudet, Leopardi, Zola, Nietzsche, Turgenjew übersetzt, sondern auch Zeitgenossen wie Mistral, d'Annunzio, Tolstoi. 3. Gedenktagen griechischer wie ausländischer Schriftsteller gilt besondere Aufmerksamkeit. Die zahlreichen nicht gezeichneten Beiträge der Zeitschrift harren noch der Auswertung, so wie es weiter erwünscht wäre, über deren Veranlassung und Wirkung mehr zu erfahren. Register sind beigegeben.

Irm.

M. TAYYIB, GÖKBILGIN, *Tanzimat hareketinin Osmanlı müesseselerine ve teşkilâtına etkileri* (Influence exercée par le Mouvement du Tanzimat sur l'Organisation et les Institutions turques), « Belleten », Türk Tarih Kurumu, Ankara, Cilt XXXI, Ocak 1967, n° 121, p. 93 — 111.

Cette étude a été présentée au Séminaire organisé en novembre 1964, à l'occasion du 125^e anniversaire du mouvement réformateur amorcé en 1839 par le fameux *Hatt-ı-Humayun de la Gulhané* et connu dans l'histoire de l'empire ottoman sous le nom de *Tanzimat*.

En caractérisant ce mouvement comme un phénomène social et politique aux lourdes conséquences sur les institutions ottomanes, l'auteur souligne son importance dans la vie politique de l'Empire, où la nécessité des mesures réformatrices perçait depuis longtemps. A cet égard, il établit que les anciens réformateurs visaient « l'observation rigoureuse des lois du *shariat* », alors que les groupements progressistes de l'époque du Tanzimat se proposaient surtout la réforme de ces lois et l'adaptation des institutions occidentales aux conditions de la société ottomane.

Ces considérations générales une fois posées, l'auteur analyse quelques influences positives et négatives du mouvement du Tanzimat sur différentes institutions ottomanes. Il démontre, premièrement, le rôle du courant réformiste dans la remise en question des rapports du pouvoir impérial avec les autres autorités d'Etat. Une succession de faits consignés dans l'étude met en évidence les effets positifs du mouvement réformiste sur l'institution suprême de l'empire ottoman, lui imprimant un caractère de plus en plus libéral ; ainsi s'ouvrit la voie vers un régime constitutionnel.

C'est avec une compétence particulière que sont analysées les variations fonctionnelles de l'institution du Grand Vizirat qui détenait la plus haute responsabilité dans la direction des affaires de l'Etat. L'auteur met en lumière les efforts déployés par certaines personnalités ottomanes afin de conférer au Grand Vizirat un sens européen. Une large place est accordée également à l'examen des particularités et des attributions d'autres institutions ottomanes nouvellement créées ou bien modifiées sous l'influence du mouvement du Tanzimat. Parmi celles-ci, rappelons le « Grand Conseil de Justice » (*Meclis-i Vâlâ-i Ahkâm i Adliye*) et le « Grand Conseil de la Réforme » (*Meclis-i Ali-i Tanzimat*), qui s'assuma une partie des attributions du premier. On insiste, en outre, sur les « Conseils de redressement » (*Mecalis-i İmdriye*), créés sous l'impulsion du mouvement du Tanzimat. Une autre conséquence directe fut la promulgation du *Firman de 1856*, dont la visée à caractère social et politique était la refonte, sur de nouvelles bases, des privilèges octroyés aux chrétiens de l'Empire ottoman.

D'un intérêt non moindre nous semble aussi la présentation des aspects juridico-législatifs proprement dits du mouvement réformiste et surtout de la tentative de mettre fin à l'arbitraire dans la direction des affaires de l'Etat. L'octroi aux populations musulmane et chrétienne de possibilités accrues de participation aux affaires publiques est souligné dans l'analyse de la *Loi des Vilayet de 1864*.

En dépit des réformes préconisées, voir même appliquées parfois, l'auteur constate néanmoins que le Tanzimat s'est borné à des « demi-mesures », notamment dans le domaine des institutions économiques ; il ne sut venir définitivement à bout du système théologique des *medresé* qui exerçaient une forte influence sur l'ensemble de l'appareil d'Etat ottoman. Cependant, le mouvement novateur n'en contribua pas moins à l'accroissement progressif du nombre de ceux qui, ayant assimilé la culture occidentale, allaient jouer, par la suite, un rôle d'une grande portée dans la société ottomane ; en ce sens, l'auteur apprécie le Tanzimat comme un mouvement ayant « facilité la marche du pays vers l'indépendance, la liberté et la civilisation ».

En suivant l'évolution de quelques institutions fondamentales de la Turquie, avant et après la proclamation officielle du Tanzimat (1839) et en précisant l'importance de ce mouvement dans son ensemble, l'étude offre une synthèse témoignant de la compétence particulière de l'un des spécialistes les mieux connus des institutions ottomanes.

M. M.

ELI ASHKENAZI, STRAKHIL GHICEV, *Descriptive Catalogue of the Old Printed Hebrew Books in Bulgaria*, Vol. I, part I, Sofia, Bulgarian Academy of Sciences, 1966, 172 p.

L'Académie des Sciences de la R.P.B. a publié récemment plusieurs travaux orientaux ayant trait à l'histoire balkanique.

En 1958 et 1960 ont paru deux volumes consacrés aux sources hébraïques du XVI^e et XVII^e siècles (*Fontes hebraici...*) dont quelques-unes concernent aussi l'histoire de la Roumanie (en ce sens mon compte rendu dans « Studii », n^o 4/1970, p. 854 — 856). Un catalogue des anciens livres hébraïques conservés dans les bibliothèques bulgares a paru en 1966 en bulgare et en anglais.

Le catalogue contient une description détaillée de 26 œuvres hébraïques, parues entre 1501—1540, donc des « post-incunabula » ; en plus des données bibliographiques habituelles, on indique non seulement les typographes, les liseurs d'épreuves, les préfaciers, les imprimateurs, mais aussi toutes les signatures de propriétaires, les notes marginales et toutes sortes de notices manuscrites, dont l'intérêt scientifique est évident.

Les auteurs ont consulté de nombreux ouvrages bibliographiques pour compléter les données bibliographiques des exemplaires incomplets. Ils ont omis à consulter le célèbre ouvrage de Ben Iakob, *Otsar hasfarim* (« Le trésor des livres... ») où ils auraient trouvé beaucoup de renseignements utiles : remarquons, par exemple, que *Menorath Hamor* a été imprimé en traduction ladino à Livorno (1567), en yiddich, à Amsterdam (1701), etc. ; les *Perouchim le Rachi* a été imprimé en 1552 ; *Sepher mitsvoth gadol*, n^o 12 du catalogue, est une III^e éd., etc.

Les données bibliographiques essentielles sont reproduites en transcription bulgare et anglaise, tandis que les notices, signatures ou remarques manuscrites sont rendues en lettres hébraïques. Les notes bio-bibliographiques consacrées aux auteurs des livres sont très utiles. De nombreuses coquilles rendent parfois le texte hébraïque inintelligible (comme, p. ex., à la page 37).

Les auteurs du catalogue ont reproduit dans les annexes toutes les marques des fabrications du papier utilisé par les imprimeurs, des feuilles de titres, des pages, des notices manuscrites. Un petit dictionnaire technique et des index de noms, titres, villes et dates d'imprimerie, clot ce répertoire qui s'impose aussi grâce à l'acribie et l'érudition des éditeurs.

Les bibliothèques de Roumanie sont plus riches en livres et manuscrits hébraïques que celles de Bulgarie mais les investigations approfondies sont encore aux débuts ; une série d'études sur le livre juif en Transylvanie a été publiée dans la revue bibliographique trimestrielle de la Bibliothèque Nationale de Jérusalem « Kiryat Sepher », où je viens de publier une bibliographie des livres hébraïques de Jassy jusqu'à 1900 (1970, 2, p. 287 — 298).

I. K.

X. ΜΠΟΥΡΑ, Α., ΚΑΛΟΓΕΡΟΠΟΥΛΟΥ, Ρ. ΑΝΔΡΕΑΔΗ, ΕΚΚΛΗΣΙΕΣ ΤΗΣ ΑΤΤΙΚΗΣ (Églises de l'Attique), 419 p., 344 il., Γραφικά Τέχναι Ι. Μακρής Α. Ε. Athènes 1969.

Disséminés dans des revues locales et dans les récits des voyageurs du siècle dernier, les renseignements sur les très nombreux monuments post-byzantins de la province grecque sont souvent difficilement accessibles de nos jours hors de Grèce. Aussi sont-ils en général peu connus, un peu méprisés aussi car, il faut le reconnaître, cet art est encore trop souvent considéré comme provincial, décadent, de piètre valeur esthétique. Et si les études des savants grecs, comme A. Orlandos, G. Sotiriou, A. Xyngopoulos, M. Hatzidakis ont attiré l'attention sur l'architecture et la peinture post-byzantine en Grèce, il n'en est pas moins vrai qu'une fois les grandes lignes tracées, il est indispensable d'étayer théories et hypothèses du plus grand nombre possible d'exemples. Or, à de rares exceptions près, les études récentes sur l'art post-byzantin s'occupent surtout des Météores et du Mont Athos ; ce sont les grands monuments représentatifs qu'on invoque pour esquisser la configuration esthétique de l'art religieux aux siècles de la turcocratie. Cette image demeure incomplète. De vastes régions

comme l'Épire, la Thessahe, la Macédoine, sont les gardiennes de centaines de monuments, ainsi que d'importants ensembles de peinture murale. De dimensions modestes, chaulées à l'extérieur, comme les maisons paysannes, sans décor, sauf parfois quelques fragments de sculpture antique trouvés in situ et encastrés dans les murs, ces petites églises demeurent les témoins directs de la manière dont le peuple a su garder et souvent renouveler la tradition artistique byzantine à l'époque turque.

Ce livre, qui s'occupe des monuments de l'Attique, est conçu d'une manière aussi simple que systématique. L'introduction attire l'attention sur l'intérêt de ces monuments comme documents de la culture du peuple grec, comme trait d'union entre l'art de l'antiquité classique, de l'époque byzantine, de la turcocratie et jusqu'à nos jours. Elle est aussi un appel aux autorités compétentes d'avoir soin de ces monuments, de les préserver de la ruine qui les menace.

L'étude des 42 églises qui nous sont présentées est divisée en six chapitres, selon les bourgs et les villages auxquels elles appartiennent (Koropi, Kóntra, Megara et autres). L'emplacement exact de chaque monument est indiqué avec soin, comme pour un guide touristique détaillé. Le voyageur qui a eu le privilège de parcourir, sans se presser, les plaines et les montagnes de la Grèce et a pu voir, parsemées un peu partout, isolées au milieu d'un champ, à la lisière d'une forêt, sur les flancs d'une colline, aux pieds d'une montagne, comme au bord de la mer, ces harmonieuses petites chapelles blanches, comprend bien le souci d'indiquer jusqu'aux moindres détails, le lieu où se trouve chaque monument ; car ils sont nombreux et se ressemblent dans l'harmonie de leurs proportions, parfois minuscules, dans l'élégance de leurs volumes, dans l'équilibre de leurs profils. byzantines ou post-byzantines, basiliques, triconques, en croix libre ou inscrite, avec ou sans tour, ces monuments de la province grecque sont, malgré leur ressemblance apparente, très variés dans leurs détails. C'est d'ailleurs ce que prouvent ceux, nombreux, d'une région peu étendue comme l'Attique.

Les auteurs indiquent avec soin tous les détails de l'extérieur et de l'intérieur de chaque église, dimensions, plan, emplacement et nombre de portes et de fenêtres, matériel de construction, détails de la décoration, étapes des restaurations, etc. Et petit à petit, l'individualité de chaque monument devient claire, il justifie son âge ou sa chronologie assez complexe, son intérêt archéologique, devint, artistique. C'est avec la même minutie que nous est présentée la peinture ; si l'analyse stylistique manque, l'ensemble iconographique est complet ; il est même indiqué sur les plans qui accompagnent chaque monument. De nombreux repeints, le mauvais état de conservation de certains ensembles, rendent la datation de la peinture encore plus ardue que celle de l'architecture. (Ainsi que nous l'apprennent les auteurs dans l'Introduction, c'est avec l'aide du prof. A. Xyngopoulos qu'a été mise au point la datation de la peinture.)

L'illustration du livre est de premier ordre : photos d'ensemble et de détail de chaque monument, plans et coupes longitudinales, détails de peinture. On retrouve souvent, dans ces peintures des XVII^e—XVIII^e siècles, le souvenir de l'époque des Comnènes ou des Paléologues ; d'autres fois c'est un style tout simple, populaire, celui qui définit, à peu de différences près, la peinture religieuse tardive dans tout le sud-est européen. Dans ces églises de village, la peinture suit les étapes de construction et celles des restaurations du monument. Ainsi s'explique le voisinage des figures durement contourées, aux traits élémentaires, avec d'autres qui gardent l'expressivité, l'intensité, même la monumentalité de la grande peinture byzantine. Et plus encore : l'antiquité s'y mêle, mais ces fragments de sculpture en marbre — chapiteaux, inscriptions, plaques décoratives — qui décorent façades et intérieurs, ne réussissent pas à dépareiller l'harmonieuse unité de l'ensemble. Ces modestes monuments sont une preuve vivante de la continuité millénaire dans la culture et dans l'art du peuple grec.

Une bibliographie, par groupes de monuments, vient compléter ces excellentes micro-monographies.

Malgré le souci des auteurs d'indiquer en détail l'emplacement de chaque église, une carte de la région aurait été utile. D'autre part, malgré le fait qu'elles sont généralement connues, certaines d'entre elles même célèbres, les églises de la ville d'Athènes auraient normalement trouvé leur place dans ce livre qui est aussi un répertoire. Quelques conclusions sur les traits qui définissent l'architecture et la peinture de l'Attique par rapport à l'art des régions avoisinantes, peut-être aussi par rapport à l'art post-byzantin dans son ensemble, auraient offert au lecteur des précisions aussi utiles qu'intéressantes.

Guide et catalogue raisonné à la fois, il serait souhaitable que ce livre devienne une tête de série pour d'autres régions de la Grèce. La Thessalie, l'Epire, l'Argolide, la Macédoine, les îles attendent leur tour. Car ce n'est qu'au moment où le chercheur aura devant soi un répertoire analytique de tous ces monuments tardifs de la Grèce, ainsi que de l'Albanie, de la Bulgarie, de la Roumanie, de la Yougoslavie, qu'on pourra définir tous les traits de l'art post-byzantin dans le sud-est européen. Félicitons les auteurs pour l'excellence de leur travail ainsi que pour leur initiative.

M. A. M.

LAZAR REDŽEPOVIĆ, *Etničke promene Albanaca u XVII i XVIII stoleću* (Transformations ethniques des Albanais aux XVII^e—XVIII^e siècles), « Godišnjak », Sarajevo, vol. IV, 1968, p. 155—170 (Centar za Balkanološka ispitivanja).

L'auteur expose en premier lieu les résultats positifs et négatifs de l'islamisation d'une partie des Albanais, à partir de la fin du XVI^e siècle. Il compte parmi les conséquences bien-faisantes de ce processus, la lecture du Coran et l'application très répandue de ses préceptes. Un second facteur qui joua un rôle important dans les modifications d'ordre ethnique subies par les Albanais, ce fut leur immigration en Grèce, Italie, Roumanie, Bulgarie, Egypte, Turquie, Amérique, ainsi que dans différentes régions de l'actuelle Yougoslavie (Srem, Côte dalmate, etc.). Les informations concernant la présence des Albanais dans tous ces pays sont groupées séparément et suivies de l'évocation de certains faits historiques de première importance. C'est ainsi que sont mentionnées les colonies albanaises de Constantinople, de Bucarest, de Sofia, etc. (p. 161). L'auteur s'occupe de plus près des Albanais établis dans les régions yougoslaves (Srem, Istrie, Côte dalmate, Monténégro, Kossovo, etc.). Il expose brièvement les causes d'ordre historique, militaire, économique, politique, psychologique, pédagogique et religieux de l'émigration albanaise et expose les conséquences des mouvements métanastiques des Albanais quant à leur adaptation à la vie des pays d'adoption.

Le chercheur trouvera dans l'étude de L. R. une orientation générale concernant l'un des problèmes importants des Balkans : celui des Albanais et de leurs migrations.

S. I.

Dr. DRAGOSLAV ANTONIJEVIĆ, *Tihomir Djordjević i njegovo naučno delo* (Tihomir Djordjević et son œuvre scientifique), « Zbornik za društvene nauke », Novi Sad, vol. 53, 1969, p. 139—150.

Ecrit à l'occasion du centenaire de la naissance de Tihomir Djordjević (1868—1944), l'article expose les multiples aspects de la riche activité scientifique du célèbre ethnologue et folkloriste serbe.

Après avoir fini ses études à Vienne, Munich et Londres, où il a eu l'occasion de s'approprier les méthodes modernes de travail en matière d'ethnologie, Tihomir Djordjević a lui-même contribué à l'avancement de la recherche en étudiant l'ethnologie en relation avec l'histoire, l'archéologie avec l'anthropologie. Par la mise en œuvre d'une excellente méthode pour recueillir les matériaux ethnologiques et folkloriques, T. Dj. a réussi à saisir « la relation causale et fonctionnelle entre les différents phénomènes et processus ethniques ». Afin de mettre au point des études plus poussées en matière d'ethnologie, le savant serbe a utilisé le matériel d'archive concernant différentes époques historiques et a également entrepris des fouilles archéologiques.

L'œuvre de T. Dj. intéresse l'ethnologie générale, aussi bien que celle serbe et balkanique (coutumes, croyances populaires, folklore musical, médecine populaire, etc.).

Les contributions du savant serbe en ce qui concerne les peuples et les groupes ethniques des Balkans sont nombreuses : ses études ont porté sur les Turcs, les Roumains, les Sarakatchani, les Grecs, les Aroumains, les Albanais, les Tcherkesses (= Cucasziens), les Juifs. Quelques-uns de ses travaux, parmi les plus importants, ont trait aux Roumains de Serbie (*Geschlechtsleben der Rumanen in Serbien*, etc.), chez lesquels il constate la persistance de nombreux traits archaïques.

Tout aussi pleines d'intérêt sont les études de T. Dj. concernant les Albanais et les Turcs des Balkans (un travail sur les Thraces est encore en manuscrit).

Le problème des « Tziganes » dans les Balkans (parmi lesquels ceux originaires de la Valachie) tient une place importante dans l'œuvre de T. Dj. Ses contributions à l'étude du problème des Tziganes lui ont valu une renommée mondiale.

Un bon nombre des résultats scientifiques de T. Dj. gardent leur actualité et font autorité parmi les spécialistes du monde entier.

S. I.

LIVRES REÇUS

- Actes du premier Congrès international des études balkaniques et sud-est européennes*, II (Archéologie, Histoire de l'Antiquité, Arts); IV (Histoire XVIII^e—XIX^e s.), Sofia, Ed. de l'Académie Bulgare des Sciences, 1969.
- AIRALDI, GABRIELLA, *Le carte di Santa Maria delle Vigne di Genova (1103—1392)*, Gênes, Università di Genova, Istituto di Paleografia e Storia Medievale, 1969, 338 p.
- ANDRÁSFALVY BERTALAN, *A Mohácsiak Állattartása 1686 — Tól 1848 — IG, I*, Budapest, 1968.
- ARTZ, FREDERICK B., *Renaissance Humanism 1300—1550*, The Kent State University Press, 1966.
- Beitrag zur Sudosteuroopa-Forschung. Anlässlich des II. Internationalen Balkanologienkongresses in Athen 7.V.—13.V.1970*, München, Dr. Rudolf Trofenik, 1970.
- BENCSIK JÁNOS, *Pásztoroknás a Hortobágy Északi Területén a XVIII Század Végétől*, (Mitteilungen aus dem Ethnologischen Institut der Lajos Kossuth Universität von Debrecen), Debrecen, 1969.
- Bibliografie praci*, Prague, Universita Karlova, 1970
- Bibliographie de l'art byzantin et post-byzantin 1945—1969*, Athènes, Comité National Hellénique de l'Association Internationale d'études du sud-est européen, 1970, 115 p.
- Bibliographie d'études balkaniques*, T. II — 1967, Sofia, 1969.
- Cinq ans de bibliographie historique en Grèce (1965—1969)*, Athènes, Comité National Hellénique de l'Association internationale des études du Sud-Est européen, 1970, 133 p.
- BIČANIĆ, RUDOLF, *Jugoslaviens Stellung in der Weltwirtschaft und das Auslandskapital in Jugoslawien* (Sudosteuropastudien, 12), München, 1968.
- BORKIEWICZ-CZELIŃSKA, ANNA, *Osadnictwo Ziemi Ciechanowskiej w XV Wiek (1370—1526)*, Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1970, 184 p.
- Le chant albanais au cours des âges*, Tirana, 1969.
- Das Constantium Constantini* [Herausgegeben von Horst Fuhrmann], Hannover, Hahnsche Buchhandlung, 1968, 106 p.
- DEGRÉ ALAJOS, *A Magyar Jogtörténetrés Keletkezése és Fejlesztése a Dualizmus Korában*, Budapest, 1968.
- Derleme Sözlüğü*, IV — D — , Ankara, 1969.
- DIMARAS, C. H., C. KOUMARIANOU, L. DROULIA, *Modern Greek Culture a Selected Bibliography*, Thessalonique, 1968.
- Die Donau als Verkehrsweg Südosteuropas und die Großschiffahrtsstraße Rhein-Main-Donau* (Sudosteuropastudien, 14), München, 1969 126p.
- Dunántúli Tudományos Gyűjtemény* [Szerkeszti: Szabó Pál Zoltán], Pécs, Dunántúli Tudományos Intézet Kiadása, 1947.
- Eesti Rahvakunst Fekstutis* — Nailusekatalog —, Tartu, Eesti NSV Ruklik Etnograafiamuuseum, 1969 1970, 15 p. + 21 p. illustr.
- Εκθέσεις του Διοικητού της τραπεζής εξ ονοματός του γενικού συμβουλίου επί του ιστολογισμού του έτους 1969, Athènes, Τραπεζα της Ελλάδος, 1970.
- ERGINER, KAYA, *Nasreddin Hoca — Tarihi Kışitığı ve Hikâyelerinin Anlamı*, Istanbul, 1969, 96 p.
- KAYAHAN ERIMER, *Eski Türkçe, Gokturk ve Uygur Yazı Dil*, Ankara, 1969.
- Les études balkaniques tchécoslovaques*, III (Dédié à Karel Hořálek pour son soixantième anniversaire) [Préparé par Jiřina Smrčková et Pavel Trost], Prague. Université Charles, 1968, 151 p.

- Filagato da Cerami. Omelie per i Vangeli Domenicali e le Feste di tutto l'anno* [a cura di Giuseppe Rossi Taibbi], vol. I, Palermo, Istituto Siciliano di Studi Bizantini e Neoellenici, 1969, 247 p.
- FINK, KRISZTINA MARIA, *Die Österreichisch-ungarische Monarchie als Wirtschaftsgemeinschaft*, Munich, 1968.
- FLEURY, ANDRÉ de, *Vie de Gauzlin, Abbé de Fleury. Vita Gauzlini Abbatis Floriacensis Monasterii*, Paris, 1969.
- FRANÇOIS, MICHEL et NICOLAS TOLU, *International Bibliography of Historical Sciences, Thirty-Fifth Volume 1966*, Paris, Librairie Armand Colin, 1969, 488 p.
- GAMST, MAX und GERHARD TEICH, *Die Donau*, Munich, 1960.
- GAZDARU, DEMETRIO, *Ensayos de Filología y Lingüística Románicos*, La Plata, 1969.
- Граѓа из Земунских Архива за историју првог српског устанка, књига III 1810—1813*, Издањ Историјског архива Београда, 1969.
- HA DJIMIHALI, VANNA et MARO TSONI, *Bibliographie d'archéologie grecque 1945—1969 (Epoque hellénique)*, Athènes, Comité national hellénique de l'Association Internationale d'études du sud-est européen, 1970, 136 p.
- HAMPLOVÁ, SYLVA, *Algunos Problemas de la voz Perifrástica Pasiva y las Perifrasis Factitivas en Español*, Prague, Instituto de Lenguas y literaturas de la Academia Checoslovaca de Ciencias, 1970, 96 p.
- HASSIOTIS, J. K., *Fuentes de la Historia Griega Moderna en Archivos y Bibliotecas Españoles*, Madrid, 1969 (estr. de «Hispania», t. XXIX (1969), p. 133—164).
- Highlights of Monetary and Economic Developments in Greece 1963—1969*, Athènes, Bank of Greece — Economic Research Department —, 1970.
- IRMSCHER, JOHANNES, *Soziologisches zur Entstehung der Neugriechischen Literatur* (extr. de «Scorsum Impressum.» Eos LVII/1, p. 194—197).
- IVANOV, BASIL, *Социалистическата революция и работническата класа в България*, Sofia, Наука в Изкуство, 1969.
- ILIEVSKI, DONE, *Смислата на некои отпори против автокефалијата на македонската православна црква*, Skopljé, Институт за национална историја, 1970.
- Κυπριακά τυπικά* [Εκδόμενα υπό Ιωάννου Π. Τσιγκοπούλλου], Leukosia, 1969.
- Kisebb Tanulmányok 1961*, Pécs, Dunántúli Tudományos Intézet, 1961.
- KONIDARIS, GERASSIMOS I., *Die Neue in Parallelen Tabellenausgabe der Not. Episcopatum, und die Echtheit der Not. : D. Cod. Paris. 1555 A.*
- KONSIN, KOOSTANUD K., *Eesti Rahvakunst*, Tallinn, Kirjastus «Vilgus», 1970, 63 p.
- KRÁLÍK, OLDŘICH, V. *Přístři české Protohistorie — Kus metodologie a polemiky*, Prague, 1969.
- KYRIAKIDES P. S., *Two Studies on Modern Greek Folklore*, Thessalonique, 1968.
- Läänmeresoomlaste Rahvakultuurist*, Tallinn, Kirjastus «Vilgus», 1970, 260 p.
- LONGO, MARIO, *Il pubblico Intervento nell'economia agraria, operato dalla legge 15 settembre 1964 n. 756*, I, Torino, G. Giappichelli Editore, 1970, 183 p.
- MAČABELI, K. G., *Серебряные фиалы из Армазисхеви*, Tbilisi, Издательство «Мецниереба», 1970, 72 p. + XXVI illustr.
- MATKOVSKI, ALEXANDRINA, *Полихроние Сырку (скице)*, Kišineu, Академия де Штинице а РСС Молдовенешть, 1967, 46 p.
- MATL, JOSEF, *Entwicklung der Städtischen Gesellschaft auf dem Balkan* (extr. de Südosteuropa-Jahrbuch, B. 9, p. 108—122).
- Melodi dhe valle popullore instrumentale*, Tirana, Universiteti Shtetëror i Tiranës, Institut i Folklorit, 1969, 119 p.
- PANTAZOPOULOS, N. I., *Κοινωνικός βίος εις την θετταλομαγνησιαν επι τουρκοκρατίας*, Thessalonique, 1967, 103 p. + 5 p. illustr.
- PETKÁNOV, IVÁN, *Los elementos léxicos españoles en la lengua búlgara*, «Actas del XI Congreso Internacional de lingüística y filología románica», Madrid, C.S.I.C., 1969, p. 2085—2096.
- PETKÁNOV, IVÁN, *Altri elementi italiani nella lingua bulgara moderna e contemporanea*, «Archivio Glottologico italiano», Florence, LIV, fasc. 1—2 (1969), p. 253—254.
- PEYFUSS, MAX DEMETER, *Die Deutschen in Rumänien. Sonderdruck aus Handbuch der europäischen Volksgruppen*, Vienne—Stuttgart, W. Braumiller, 1969.
- RANDALL, JOHN HERMAN JR., *The Making of the Modern Mind — Revised Edition —*, Boston, Houghton Mifflin Company (The Riverside Press, Cambridge), 1954.
- RONNEBERGER, FRANZ, *Südosteuropa in den internationalen politischen Beziehungen der Gegenwart*, Munich, 1968.

- RUTKOWSKA-PLACHCIŃSKA, ANNA, *Gospodarka i Zasięg Oddziaływania Miasta Srednio-Wiecznego-Salon-de Provence w Polowie XIV w.*, Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1969, 135 p.
- SEVASTAKI, ALEXI D., Τὸ δημόσιον δίκαιον ἐν Σάμῳκατὰ τὴν τουρκοκρατίαν, τὴν Ἐπανάστασιν καὶ τὸ Ἡγεμονικὸν Καθεστῶς, Ἀριστοτελεῖον πανεπιστημιον θεσσαλονικῆς-Σπουδαστηριον ιστορίας ελληλικου καὶ Ρωμα-Ι-Κου Δικαιου, 1959, 108 p.
- Simpozijum Predslavenski Etnički Elementi na Balkanu u Etnogenezi Južnih Slovena — Održan 24—263 Oktobra 1968. u. Mostaru*, Sarajevo, Centar za Balkanološka Ispitivanja, 1969, 10 p.
- SKENDI, STAVRO, *Il complesso ambiente dell'attività di Skanderbeg* (extr. de « V Convegno internazionale di Studi albanesi — XI 1968 — Atti », Palerme, 1969, p. 83—105). *Slavic Collection of the University of Manitoba Libraries* (Compiled by J. S. Muchin), Winnipeg-Canada, The University of Manitoba Libraries and UVAN, 1970.
- Studia z Dziejów Osadnictwa* [Redaktor Anna Rutkowska Plachcińska], Wrocław, Zakład Narodowy Imienia Ossolińskich Wydawnictwo Polskiej Akademii Nauk, 1968, 132 p.
- SOULOGIANNIS, E. T., Η επανεκδοσις του περιοδικου «Συγκλησιαστικος φαρος.» Του πατριαρχειου Αλεξανδρειας (extr. de «Παρνασσος»), t. IA', A.4, Athènes, 1969, p. 3—5.
- SURDICH, FRANCESCO, *Genova e Venezia fra Tre e Quattrocento*, Gênes, Fratelli Bozzi, 1970, 397 p.
- WYPYCH, KONRAD, *W Cieniu Fe — Sladami Jana Stanislawa Kubarego*, Wrocław, Zakłady Kartograficzne Wrocław, 1969.
- 150 Years of Art in Manitoba. Struggle for a Visual Civilization. An Exhibition for the Manitoba Centennial 1970*, Winnipeg, Manitoba, The Winnipeg Art Gallery, 1970.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.60 £, 8,-\$, 40—FF; 32,—DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à Întreprinderea de comerț exterior LIBRI, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger:

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve**, Tirana ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import**, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus**, Place Slaweikov, 11, Sofia ■ R. P. de CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Peking ■ R. P. D. CORÉENNE, **Chulphanmul**, Phenian ■ REPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex**, Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo, Habana ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62 ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wronia 23, Warszawa ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckach 30 — Praha II ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moskva G-200 ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao**, 32 Hai Ba Trung Hanoi ■ R. S. F de YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenska Knjiga** Terazije 27, Belgrad; **Prosveta** 16/1, Terazije, Belgrad; **Forum**, Voivode Misica, Novi Sad; ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.**, Distributors 168—174, Day Street, Sydney ■ AUTRICHE, **Globus Zeitung Drucks und Verlagsanstalt GmbH**, 1200, Wien; Hochstädplatz ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier**, 5, Place St Jean, Bruxelles ■ **Agence Messageries de la Presse**, 14—22 Rue du Persil, Bruxelles ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St., Toronto, Ontario; **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thorncliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ■ COLOMBIE, **Librería Buchholz Galeria**, av. Jiménez de Quesada 8—40, Bogotá ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade, 6, Kobenhavn ■ ESPAGNE, **Librería Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue Suite 8 F., New York, 10003 N. Y.; **Continental Publications**, 111, South Mermanec Ave., St.-Louis, Missouri 63105; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y., ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S. A. 72**, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ■ GRANDE-BRETAGNE, **Colley's Holdings Ltd.**, Dennington Estate, Wellingborough, Northants, **Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W.C. 1 ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P.O.B., 1136 Tel-Aviv; **Haifepac Ltd.**, P.O.B., 1794, Haïfa ■ ITALIE. **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma; **Messengerie Italiane Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ■ JAPON, **Nauka Ltd.** 30—19 Minami — Ikebukuro 2 Chome Toshima Ku, Tokyo ■ PAYS-BAS, **N.V. Martinus Nijhoff**, P.O.B. 269, Den Haag; **Swetz & Zeitlinger**, Keizersgracht 471—487, Amsterdam C NORVÈGE, **Tryggve Juul Moller-Boekhandel Øvre Slattsgate** 15 Oslo 1 ■ R.F. d'ALLEMAGNE, **Kubon & Sagner**, P.O.B. 68, München 34; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH**, 6, Frankfurt/Main, Börsenstrasse 13—15; **Kunst und Wiessen**, Erich Biber, P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ■ SUISSE, **Pinkus & Cie**, Froschugasse 7, Zürich; **Fachbücherei Bern**, P.O.B. 397, 3001 Berne.

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII — REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHÉ
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE — CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE — IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU-MUZICĂ-CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- BODEA CORNELIA, **Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1849** (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- * * * **Brève histoire de la Transylvanie**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.
- * * * **Desăvârșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie** (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.
- * * * **Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească** (La Valachie), sous la direction de A. Ojetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.
- GÖLLNER C., **Tureica. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts**, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.
- GRAUR A., **The Romance Character of Romanian**, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- IORGA N., **Materiale pentru o istoriologie umană** (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.
- * * * **Istoria României** (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- * * * **Marea răscoală a țăranilor din 1907** (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.
- MIHORDEA V., **Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea** (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.
- OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, **Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu** (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age). collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p. 27 lei.
- OPREA I., **Nicolae Titulescu's diplomatie activity**, 1968, 192 p., 7,75 lei.
- PRODAN D., **Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea** (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.
- RUSSU I., **Ilirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea** (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.
- STOICESCU N., **Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)** (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XVI^e—XVII^e siècles)), 1968, 316 p., 21 lei.
- D. TUDOR, **Oltenia romană**, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.
- * * * **Unitate și continuitate în istoria poporului român** (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.
- VULPE R., BARNEA I., **Din istoria Dobrogei** (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., IX, 1, p. 1—194, BUCAREST, 1971



I. P. „Informația” c. 6168

43456

Lei 40.—